



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

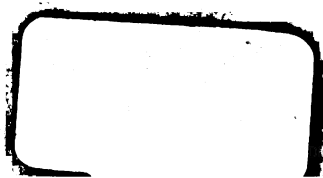
About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

NYPL RESEARCH LIBRARIES



3 3433 08172129 6



13C4

(Mai 1814.)

M A G A S I N

ENCYCLOPÉDIQUE,

O U

JOURNAL DES SCIENCES,

DES LETTRES ET DES ARTS;

R É D I G É

PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur
des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la
Bibliothèque Royale, Professeur d'Archæologie, Membre
des Académies de Göttingue, de Naples, de l'Institut de
Hollande, etc., etc.

A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU,

Rue de la Harpe, n.º 11.

M. DCCC. XIV.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

ANTIQUITÉS.

- Observations sur le Monument sépulcral de Pompeius Campanus; par M. Millin. 5

JURISPRUDENCE.

- Observations sur le Divorce et l'Adoption; par M. Berriat-Saint-Prix. 14

ENTOMOLOGIE.

- Note sur une nouvelle espèce d'insecte; par M. Champolion-Figeac. 41

CHIMIE.

- Note sur un Tuyau antique; par M. Marcel de Serres. 47

BIOGRAPHIE.

- Notice sur la Vie et les Ecrits de Feu M. Larcher. 52

BEAUX-ARTS.

- Parallèle de la Peinture et de la Sculpture; par M. de Caylus. 88

PHYSIOLOGIE.

- Observations sur les usages du Vaisseau dorsal; par M. Marcel de Serres. 107

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

- Naples. 146
— Paris. 147

THÉÂTRES.

- L'Hôtel garni. 160
Les Etats de Blois. 161
Les Béarnais. 166
Henri IV et le Laboureur. 166
Le Petit Joconde. 167

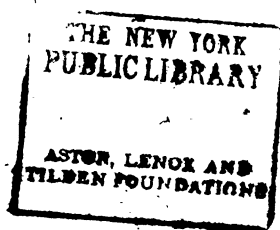
MAGASIN

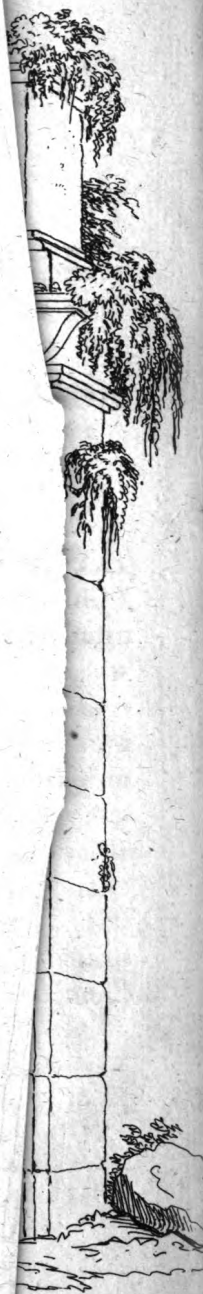
ENCYCLOPÉDIQUE.

ANNÉE 1814.

TOME III.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS





20 pieds

MAGASIN

ENCYCLOPÉDIQUE.

ANTIQUITÉS.

OBSERVATIONS *sur le Monument sépulcral
de Pompeius Campanus, à Aix en Savoie,*
par A. L. MILLIN.

AUCUN voyageur curieux ne peut s'arrêter à Chambéry, sans désirer d'aller voir les monumens antiques qui se conservent encore à Aix; la distance n'est que d'une lieue par la route de poste qui conduit à Genève. Ces monumens sont un arc d'un beau style, des thermes, un édifice carré, que l'on croit avoir été un temple, et quelques inscriptions. Ils ont dû attirer depuis longtemps les regards. Guichenon est cependant le premier qui en ait fait mention (1); Abauzit (2) les a aussi examinés, mais légèrement; M. Albanis Beaumont (3) est celui qui leur a donné une plus

(1) Histoire générale de la Maison de Savoie, I, 31.

(2) Voy. ses Œuvres, I, 36.

(3) Description des Alpes grecques et cottiennes; Atlas I, VI et VII.

grande attention, et qui en a publié les meilleures figures. Je ne prétends pas m'occuper de tous (1); je donnerai seulement quelques observations sur *l'arc*, parce que les auteurs qui en ont écrit ne sont pas d'accord sur sa destination.

Cet arc est appuyé contre le mur d'une vieille écurie qui appartenait autrefois aux Marquis d'Aix, et qui est aujourd'hui la propriété d'un cultivateur. Le Gouvernement devrait acheter cette mesure, c'est le seul moyen de conserver le monument auquel elle sert de soutien.

Cet arc a une seule ouverture; il est accompagné de pilastres qui supportent une corniche au milieu de laquelle sont huit niches qui ont exactement la forme des *columbaria* (2), qu'on voit dans les tombeaux romains. Au dessous sont des inscriptions; le tout est cou-

(1) On trouvera de nouveaux détails sur les monumens de la ville d'Aix dans le premier volume de mon Voyage en Italie, dont la rédaction m'occupe constamment. J'en ai récemment donné le précis, *Magasin Encyclopédique*, ann. 1814, t. 2, p. 5 et suiv.

(2) Niches destinées à recevoir les urnes dans les tombeaux. On les nomme *columbaria*, à cause de leur ressemblance avec les trous qu'on arrange pour faire pondre les colombes. Voy. mon *Dict. des Beaux-Arts*, au mot *Columbaria*.

ronné d'une attique où l'on remarque les restes d'une autre inscription très-mutilée.

Guichenon, qui a publié la première figure de ce monument, en a donné une idée très-fausse, quoiqu'il assure l'avoir vu (1); mais le Père Fichet, son dessinateur, a substitué à l'attique un frontispice triangulaire qui n'existe pas. Bernard en a donné une meilleure figure (2). Montfaucon n'en a point eu connoissance. Muratori (3) a seulement reproduit l'inscription d'après Guichenon. M. Albanis Beaumont a fidèlement représenté l'édifice; mais, en reconnoissant l'exactitude de sa gravure, je ne puis être de son avis sur la nature de ce monument.

M. Albanis Beaumont ne pense pas que cet arc soit un tombeau; sa forme et son isolement s'opposent, dit-il, à ce qu'il puisse adopter cette opinion : il croit que c'est un monument de reconnoissance que Campanus, qui l'a fait ériger, a offert aux bienfaiteurs d'Aix, à ceux qui ont fait réparer les thermes ou construire d'autres édifices publics. Mais il n'y avoit point à Aix d'édifices publics.

(1) *Vidi sed transcribi curavit R. P. Fichetus e Soc. Jes. Hist. généalog.*, l. 31.

(2) *Théâtre des Etats de Savoie et de Piémont*, II, 36.

(3) *Thesaur. MDCCXXVIII*, 6.

Ceux qui ont écrit sur la Savoie regardent, il est vrai, ce lieu comme une ville antique; son nom dérive, en effet, comme celui de plusieurs autres villes qui ont une même dénomination, de ses eaux thermales *Aquæ*; mais les surnoms que les auteurs modernes ajoutent, viennent tous de leur imagination. Comme les Romains joignoient ordinairement aux noms des villes où il y avoit des eaux thermales celui du pays où ces villes étoient situées, ou celui de leur fondateur (1), les auteurs savoisiens ont nommé ce lieu *Aquæ Allobrogum*, parce qu'il est dans l'ancien territoire des Allobroges. Les uns ont attribué, je ne sais pourquoi, sa fondation à un certain Domitius, dont le nom est cité dans une inscription qu'ils ont mal interprétée, et ils ont nommé Aix *Aquæ Domitianeæ*, en donnant, sans aucun motif, à ce Domitius la dignité de proconsul de Cæsar. La fausse interprétation du mot CLARIANVS, qui est souvent répété sur les grandes briques que l'on trouve dans les thermes, a fait regarder par d'autres Gratien comme le fondateur d'Aix (2). On a pris le nom d'un po-

(1) GRILLET, Dict. histor. de la Savoie.

(2) Ce nom se lit aussi sur d'autres briques qui ont été extraites des fouilles qu'on a faites à Lyon en 1809, au confluent du Rhône et de la Saône. Voyez *Mag. Encycl.*, ann. 1809, t. 1, p. 309.

tier pour celui d'un Empereur Romain. On ne peut cependant produire aucun monument, aucune inscription antique dans lesquels ce lieu soit cité comme ayant été une ville romaine; ainsi il demeure constant qu'Aix n'étoit point une station romaine : l'Itinéraire d'Antonin et la Table de Peutinger n'en font pas mention, quoique les stations voisines y soient nommées.

L'isolement de cet édifice n'est point un motif pour n'y pas reconnoître un tombeau; combien en voit-on dans la campagne de Rome et dans celle de Naples qui sont isolés; et, quant à la forme, il n'y en a presque point qui n'ait été adoptée pour les édifices de ce genre. L'arc de S. Remi en Provence est certainement un tombeau comme celui de Campanus. Mais si les huit niches et leurs inscriptions n'étoient pas des preuves suffisantes, l'inscription qui est sur les pleins à côté du cintre de l'arc suffiroit pour nous convaincre; on y lit :

L POMPEIUS CAMPANVS

VIVS

FECIT.

Cette formule n'appartient qu'aux inscriptions sépulcrales, et certes si cet édifice n'étoit pas un tombeau, Pompeius Campanus n'auroit pas pris le soin de dire qu'il l'avoit fait

faire de son vivant (1); il l'avoit donc fait élever pour lui et pour quelques personnes de sa famille dont on lit les noms au dessous des urnes. La lettre D, qui est au dessus des deux lignes dans le premier *titulus*, ne signifie pas *Dīs manibus*; ainsi le cas auquel sont mis les autres noms n'est point, comme le dit le savant M. de Beaumont, un obstacle à ce que ces inscriptions soient tumulaires. Après les mots *Dīs manibus*, on trouve bien plus souvent le nom du défunt au datif qu'au génitif; mais ici ce D est le prénom de Valerius Gratus; on doit lire: « L. Pompeius Campanus » élevé ce monument à Valerius Gratus, Caius Agricola, Pompeia Secundina, « Amila, Ceretus Afer père de Pompeia, « Quintus Herennius, Cneius Justus Amatus, « Cannatius Attilius, et à Pompeius Campanus, « fils de Campanus (2) et de Sentia, de son vivant. » Ce tombeau est donc celui de Pompeius Campanus et de sa famille; son urne étoit placée la dernière, en allant de gauche à droite, selon la direction de l'écriture.

(1) Dans le mot *vivs*, le second *v* fait l'office de deux, comme cela se remarque dans plusieurs autres inscriptions.

(2) La gravure que je donne est une copie de celle de M. de Beaumont; j'ai seulement rectifié quelques noms que son graveur en lettres avoit mal rapportés.

Rien ne nous fait connaître quel étoit ce Campanus; il paroît que c'étoit un riche Romain qui appartenoit à la famille Pompeia; il nous apprend seulement le nom de son père Campanus et celui de sa mère Sentia. Tout me porte à croire qu'il étoit le propriétaire de ce domaine où il avoit établi des bains somptueux pour entretenir sa santé (1), une édicule (2) pour adorer les Dieux qu'il regardoit plus particulièrement comme ses protecteurs, et où il y avoit fait bâtir sa sépul-

(1) Les morceaux de porphyre, de serpentín, de rouge antique, de cipolin, et d'autres marbres précieux qui couvroient les bancs des baigneurs, les tympans de colonnes, les torses de statues que l'on a découverts, prouvent combien ces bains étoient magnifiques. M. SOQUET en a donné le plan à la suite de son *Analyse des eaux thermales d'Aix en Savoie*, an XI. Celui que M. ALBANIS BEAUMONT a donné dans son Atlas est le plus exact.

(2) On regarde comme une édicule ou petit temple des restes de murs romains, assemblés sans chaux et sans ciment, qui servent de base à une vieille tour, laquelle fait partie de l'ancien château des Marquis d'Aix. Voy. l'*Atlas* de M. ALBANIS BEAUMONT, pl. VII, n.º 23, et pl. XXIII. Il se peut, en effet, que ce soit une édicule; mais on ne peut adopter sans preuves, qu'elle doive porter le nom de temple de Diane, qu'on lui a donné, et même qu'elle ait été consacrée à cette Divinité. Les inscriptions que l'on a trouvées autour sont toutes in-

ture dans laquelle son urne devoit être déposée.

Si les Romains attachoient une idée philosophique à placer les sépultures sur les bords des routes (1), celle de faire servir le tombeau d'une riche famille à entrer dans une somptueuse habitation me paroît encore plus philosophique, plus morale, et propre à faire naître d'utiles réflexions; je crois donc que les édifices d'Aix n'ont jamais été publics, et qu'ils dépendoient tous de la belle villa de Pompeius Campanus, qui s'étoit plu à embellir le lieu qu'il avoit choisi pour y finir sa vie, et où nous voyons encore son tombeau. On arrivoit ainsi à l'édifice au milieu duquel étoit un cadran solaire (2),

mulaires; la plupart ont été expliquées par ABAUZIT, dans sa *Notice sur quelques Monumens d'Aix*. Voy. ses *OEuvres*, II, 106, et M. ALBANIS BEAUMONT, *Atlas*, planche VI. Elles ne font mention d'aucune Divinité; on y retrouve des noms qui sont sur l'arc de Campanus; et il paroît qu'elles ont été faites pour des esclaves ou des affranchis de sa famille.

(1) Voy. ma *Description de quelques Tombeaux nouvellement découverts à Pompeï*, p. 1.

(2) M. Perrier, médecin des eaux, conserve ce curieux monument dans son jardin à Aix. Il y en a un modèle en bois dans le Musée de Chambéry.

qui servoit pour l'usage de la famille, et auprès duquel étoient les bains, auxquels Aix doit son nom et sa célébrité.

M. MOUXY DELOCHE, habile naturaliste, et qui s'occupe aussi avec succès des antiquités, en a donné une bonne description dans les *Mémoires de l'Académie de Turin*, ann. 1805—1808, Classe de littérature.

JURISPRUDENCE.

OBSERVATIONS sur le Divorce et l'Adoption, et sur l'abus ou l'usage qu'en faisoient à Rome les grandes familles, et surtout celle des Césars; par M. BERRIAT-SAINT-PRIX. Lues à la Société des sciences de Grenoble, le 26 juillet 1803.

LES législateurs français ont fait revivre depuis dix ans deux institutions des anciens, le divorce et l'adoption. Tombées en désuétude et tout-à-fait oubliées depuis bien des siècles, il eût été nécessaire de les étudier mûrement dans les lois de Rome et dans son histoire, d'examiner à chaque période de cette même histoire l'usage qu'on avoit fait de l'une et de l'autre institution. Loin de là, on les lança, pour ainsi dire, sans ménagemens au milieu d'un peuple dont les habitudes et le régime différoient en beaucoup de points des habitudes et du régime des Romains; on les lui livra presque sans aucune précaution dans un moment où toutes les passions fermentaient avec une extrême violence, et où par conséquent les innovations dans les lois civiles pouvoient avoir les plus funestes conséquences.

L'une des deux institutions fut heureusement plutôt indiquée que créée et établie. Les droits des pères et des fils adoptifs indéterminés, leurs devoirs inconnus, leurs espérances incertaines, écartèrent les projets de l'ambition et les calculs de l'avarice. La bienfaisance, une bienfaisance pure et dégagée de tout intérêt, voulut seule courir les chances d'un avenir dont des législateurs sans cesse renouvelés pouvoient seuls déchirer le voile, et qu'ils étoient les maîtres de semer de fleurs ou de garnir d'épines.

Les adoptions, au reste peu nombreuses, faites depuis les lois nouvelles, n'eurent donc pas en général des résultats fâcheux. Aussi, lorsqu'on s'occupa du Code civil, beaucoup de personnes furent-elles mécontentes de ce qu'on laissoit cette institution de côté (1), et ensuite surprises de ce qu'en réparant cet oubli, on la restreignoit dans des limites assez étroites (2).

Les rédacteurs du Code ont eu des vues plus étendues. Travaillant pour l'immensité des siècles à venir, ils ont profité de la leçon des siècles passés. Ils ont dû écarter des inconvénients qui pourront se répéter dans

(1) Il n'en étoit point question dans le projet du Code civil.

(2) Code civil, liv. 1, tit. 6.

la suite, lorsque l'adoption se sera multipliée, et je présume, quoique je ne l'aie point lu dans les débats, qu'ils auront été frappés de l'espèce de trafic que les Romains puissants faisoient d'une institution purement domestique.

La législation nouvelle du divorce plus développée, fut par là même plus malheureuse. Elle confondit le divorce avec la répudiation; elle adopta plutôt celle-ci que celui-là, elle en étendit même l'usage; et, regrettant pour ainsi dire, de lui avoir mis quelques entraves déjà trop légères, elle s'empressa bientôt d'en briser une partie (3).

La situation morale et politique de l'état, exigeoit au contraire que l'on multipliât ces obstacles, plus que dans tout autre temps. Les mariages étoient et sont trop souvent encore le fruit de spéculations presque mercantiles. Commandés par le préjugé, conseillés par l'intérêt, réglés sur la conformité des richesses, rarement sur l'accord des caractères et des habitudes, presque jamais sur le penchant du cœur, la plupart réunissoient en apparence par raison, des êtres dont le bon sens devoit prévoir la discorde.

Une grande-fermentation politique, l'op-

(3) Lois des 4 et 5 floréal an 2.

position des opinions relatives au gouvernement, les démarches qui en étoient la suite, ajoutoient aux motifs de divisions d'un grand nombre de familles. Le divorce par incompatibilité fut autorisé sur ces entrefaites ; il n'étoit présenté pour remède qu'aux maux invétérés ou incurables ; il n'étoit destiné qu'à couvrir d'un motif honnête ou du moins spécieux, les réclamations fondées sur des faits (4) dont la divulgation eût fait gémir la pudeur domestique, ou produit un scandale public. Mais offert sans précautions et sans réserve, la légèreté, le caprice, l'inconstance, la cupidité, l'immoralité, les affections les plus frivoles comme les passions les plus violentes s'en saisirent, et en firent un véritable jouet.

Cette incurie des législateurs fut occasionnée, à ce qu'il paroît, par une fausse application ou par une étude superficielle de l'histoire de Rome. Le divorce, autorisé dans cette république dès son origine (5), n'y

(4) L'adultère, l'impuissance, etc., etc.

(5) Le divorce fut d'abord permis par une loi de Romulus, mais seulement aux maris, et pour des causes très-graves. Voy. PLUTARQUE, *Vie de Romulus*, Traduct. de DACIER, t. I, p. 261, édition de 1778.

avoit, disoit-on, produit aucun mauvais effet. On n'y avoit eu recours que dans une nécessité extrême, et pendant plus de cinq siècles un citoyen, Sp. Carvilius Ruga, s'étoit seul déterminé à l'employer, encore étoit-ce pour éviter un parjure.

D'anciens auteurs, Denis d'Halycarnasse, (*lib. 2*) Aulugelle (*lib. 4, cap. 3; lib. 17, c. 21*), Valère Maxime (*lib. 2, cap. 1*), nous citent, il est vrai, cet exemple comme unique. Mais jusques à l'époque vers laquelle ils le rapportent (6), diverses causes indépen-

Dacier (*ibid.*) taxe Plutarque d'erreur, et prétend que Romulus rendit au contraire le mariage indissoluble. Il se fonde sur un passage de Denis d'Halycarnasse, mais il l'a mal interprété sans doute, parce que l'histoire du droit ne lui étoit pas assez familière. Les savans jurisconsultes qui ont approfondi cette partie de nos connoissances, ont admis sans difficulté, et quelques-uns même ont expliqué la loi de Romulus. Voyez, entre autres, HOFFMAN, *hist. juris, sect. de legib. Romuli*, l. 8, c. 10; HEINECCIUS, *Antiquitat. Roman.*, lib. 1, *adpend.*, n.º 44; POTTER, *Pandect. Justin. Prolegom.*, tab. 6, cap. 8; BOUCHAUD, *douze Tables*, tab. 6, loi 7, etc.

(6) L'an 520 ou 523 de Rome. PLUTARQUE, dans sa *Comparaison de Thésée et de Romulus*, dit que cela arriva 230 ans après Romulus; et MONTESQUIEU, quoiqu'il eût cité les auteurs précédens, insiste sur

damment de la simplicité des mœurs d'un peuple d'abord sauvage et ensuite purement guerrier, avoient pu mettre des obstacles à l'envie de rompre le lien conjugal. Le nombre peu considérable des citoyens (7), leur rassemblement dans les mêmes murailles (8), l'inspection rigoureuse et répétée des censeurs (9), et plus

cette époque, parce que, dit-il, elle est antérieure de 71 ans à la loi des douze Tables qui étendit le pouvoir de répudier et les causes du divorce. Mais l'erreur de Plutarque, ou de ses copistes, est si évidente, qu'il est étonnant que Montesquieu ne l'ait point remarquée. Ce furent les censeurs qui obligèrent Carvilius à répudier sa femme; or, la censure ne fut créée qu'en 311 (*TITE-LIVE, Det. I, liv. 4*), c'est-à-dire plus de 40 ans après l'époque où Plutarque place cet événement.

(7) Il n'y en avoit qu'environ 260 mille à cette époque (le cens de l'an 503 en compte 251; celui de l'an 580 ou le suivant, en compte 270. *Liv., Épitom., lib. 19 et 20*); et dans le principe ils étoient bien moins nombreux.

(8) Rome étoit depuis quelque temps maîtresse de l'Italie, mais elle n'avoit pas encore accordé le droit de cité à ses alliés.

(9) On vit, dans la suite même, des censeurs exclure un citoyen du Sénat, parce qu'il avoit fait un divorce sans le conseil de ses amis. C'est ce qui arriva à L. Antonius. *VALÈRE-MAXIME, lib. 2, chap. 9.*

que tout, les solennités exigées pour le divorce devoient en rendre l'accès bien difficile.

Trois espèces de mariage étoient autorisées à Rome, et distinguées par les noms assez bizarres de *Confarreatio*, *Coemptio*, *Usucapio*. Des sacrifices multipliés, une foule de solennités, de rits, d'observations minutieuses en apparence et propres en réalité à rendre cette union plus respectable et plus solide (10), étoient nécessaires pour la confarréation. D'autres solennités, quoiqu'en moindre nombre, étoient exigées pour la coemption; enfin l'usucapion résultoit d'une simple cohabitation amicale.

Les usages des Romains devoient leur rendre familière la confarréation, et les éloigner de la coemption, et surtout de l'usucapion. Ils y voyoient cette foule de formes religieuses que Numa avoit prescrites pour toutes les actions de la vie publique et domestique, afin d'adoucir les mœurs d'un peuple dont la férocité fut d'abord le caractère, et le pillage et la dévastation, les premières jouissances. Aussi me crois-je autorisé à penser, d'après deux passages de

(10) BRISSON, *de ritu nupt.* in-fol., d'après CICÉRON, *lib. 6, de republ.*

Cicéron (11) et de Servius (12), que la *confarreatio* étoit le mariage ordinaire des anciens Romains (13).

Cette espèce de mariage se dissolvoit par la *diffarreatio* (14), dont nous ne connoissons pas toutes les formalités. Nous ne pouvons pas cependant douter qu'elles ne fussent très-nombreuses et très-solennelles, puisque les jurisconsultes romains établissent pour règle inviolable, que ce qui a été fait selon certaines formes ne peut être détruit qu'en observant des formes semblables (15).

La définition de la *diffarreatio* donnée

(11) *Obeam solemnium multitudinem credo à Ciccone, lib. 6, de republ., Dictum fuisse firmiter majores matrimonia stabilita esse voluisse. BRISSEAU, de ritu nupt., in-fol.*

(12) *Uxor duci olim nisi sacrificiis peractis poterat. In Æneid., lib. 3.*

(13) Tel est aussi l'avis de BRISSEAU, *de ritu nupt.*, p. 474, édit. de 1585; et d'HEINECCIUS, *Antiquit. Roman.*, lib. 1, tit. 10, n.° 3.

(14) BRISSEAU, *de ritu nupt.*, édit. de 1585, p. 478; HEINECCIUS, *Antiquit. Roman.*, lib. 1, tit. 10, n.° 8; POTHIER, *Pandect.*, lib. 1, tit. 6, n.° 10, lib. 24, tit. 2, n.° 4.

(15) *Nihil tam naturale est, quàm eo genere quidque dissolvere quo calligatum est. Loi 35, D. De Regul. jur.*

par Pompeius Festus (16) autorise cette conjecture, qu'étaye encore le suffrage important d'Heineccius. *Procul dubio*, dit ce savant (17), *non nisi autoritate pontificum fiebat, et hinc, erat rarissima et difficilima.*

Voilà donc la principale cause de la rareté des divorces dans l'ancienne Rome : savoir, les solennités dont étoit accompagnée la diffarréation, par opposition à celle qu'on employoit dans la confarréation.

Génés par ces solennités, les Romains s'en affranchirent sur la fin de la république. Les mariages par confarréation devinrent bientôt aussi rares qu'ils avoient été fréquens; et sous Tibère, au rapport de Tacite, on ne put trouver pour une place de flamme, trois candidats patriciens nés de ces sortes de mariages (18). Ils avoient été remplacés par la coemption et par l'usucapion, dont la dissolution, surtout celle de la dernière espèce, étoit beaucoup plus facile... Emanciper la femme devant le juge et sept té-

(16) *Est genus sacrificii.*

(17) *Antiquitat. Roman.*, lib. 1, tit. 10, n.° 8.

(18) *Neque adesse, ut olim, eam copiam, omissa confarreandi aduetudine, quæ inter paucos retenta.* TACITE, *Annal.*, lib. 4, c. 16.

moins, voilà tout ce qu'on exigeoit dans le premier cas (19) : lui ôter les clefs et la renvoyer de la maison conjugale, en lui rendant sa dot, ou bien la répudier par un seul exploit, même par une seule lettre familière, suffisoit dans le second (20).

Une autre différence bien importante distinguoit ces deux espèces de divorce. Celui du mariage par coemption (comme celui de la confarréation), n'étoit permis qu'au mari, et il n'en usoit que pour certaines causes dont la justice étoit reconnue dans l'assemblée de ses amis (21). La dissolution du mariage par usucapion, pouvoit au contraire être demandée par la femme, ainsi que par l'homme, et ni l'un, ni l'autre, n'étoient tenus d'exposer leurs motifs, leurs excuses ou leurs prétextes.

Des formes aussi simples servirent à Rome

(19) Voy. HEINECCIUS, *Antiquit.*, lib. 1, tit. 10, n.º 13; POTHIER, *Pandect.*, lib. 24, tit. 2, n.º 4; et, quant à la forme de l'émancipation, CAIUS, *Instit.*, lib. 4, l. 6, §. 4.

(20) POTHIER, *Pandect.*, lib. 24, tit. 2, n.º 4. Cicéron lui-même répudia Tarentia par une simple lettre.

(21) Voy. la note 9 ci-dessus; et POTHIER, *D.* tit. 2, n.º 3.

les mêmes passions qui les employèrent depuis en France et surtout à Paris. Le sexe le plus foible, mais le plus sensible, celui que la nature et la société destinèrent à trouver dans le mariage ses plaisirs les plus vifs, les plus purs, les plus doux, et ses tourmens les plus aigus et les plus répétés, sacrifié sans doute à Rome, aux préjugés et à d'apparentes convenances, se fit une ressource ou plutôt un jeu perfide du divorce (22), jeu qui excita l'indignation du philosophe, et appela la verge du législateur. SÉNÈQUE (*de Benefic.*, lib. 3, cap. 16.) nous en donne une idée, lorsqu'il dit que des femmes du plus haut rang changeoient de mari chaque année; et, à quelque exagération qu'ait pu le porter sa haine contre le vice, on doit croire que le désordre qu'il censure étoit au moins très-fréquent. *Illustres quædam et nobiles fœminæ non consulum numero, sed maritorum annos suos computant, et exeunt matrimonii causâ, nubunt repudii.....* Juvénal et Martial vont

(22) Sur 140 divorces demandés à Grenoble, de 1792 à 1801, 106 l'ont été par les femmes. Voy. mon *Mémoire sur les Progrès de la Population, aux Annales de Statistique française*, t. 7, p. 24.

encore plus loin, ainsi qu'il appartient à des satyriques.

Sic crescit numerus, sic fiunt octo mariti

Quinque per autumnos.

JUVÉN., *Sat.* 6, v. 229.

Aut minus, aut certè non plus quàm visesima lux est.

Et nubit decimo jam Thelesina viro (23).

MART., *Epigr.* 6, lib. 6.

Mais ce qui atteste plus sûrement la débauche des divorces, c'est une règle qu'Auguste inséra, apparemment par urgence, dans la loi Julia, *de adulteriis*, à laquelle elle étoit étrangère. D'après cette règle, le divorce ne dut plus être fait qu'en présence de sept témoins et de l'affranchi chargé de remettre la demande (*Libellum repudii*). L'illustre et infortuné Brisson (*ad. h. l.*)

(23) Ces passages prouvent, ainsi que je l'ai dit, que le mariage par usucapion étoit très-commun, puisque c'étoit le seul dont les femmes pouvoient demander la dissolution.

Au reste, un voyageur hollandais du seizième siècle, SERGEZ VAN RECHTEREN, prétend qu'à Formose un homme fait quelquefois autant de divorces qu'il y a de mois dans l'année. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes orientales*, 1706.

en a ainsi rétabli le texte : *Divortia septem civibus Romanis puberibus testibus adhibitis præter libertum ejus , qui divortium faciet , posthac faciunto. Aliter facta pro infectis habentor.*

Avant que le prince eût placé cette foible barrière, une passion plus véhémence que celles dont nous avons parlé s'étoit saisie du divorce, et même de l'adoption, institution qui, par son but bienfaisant et tout paternel, sembloit ne devoir tourner qu'à l'avantage des affections domestiques. Les grandes familles, dont l'ambition convoitoit les ruines futures de la république accablée sous l'énormité de sa puissance, cherchoient à accroître la leur, en s'aggrégeant des enfans illustres, ou en s'alliant à d'autres familles distinguées par leur ancienneté, leurs trophées ou leur opulence. Quitter une femme pauvre pour en prendre une riche, en céder une illustre pour recevoir en adoption un guerrier valeureux, donner une fille à peine adolescente à un vieillard presque caduc, mais jouissant d'un grand crédit, les Cinna, les Pompée, les César, les Antoine, les Octaves, faisoient tout cela avec autant d'aisance que la vente d'une terre ou la construction d'un château.

« J'en adjure les Dieux et les hommes,

« s'écrioit Caton en plein Sénat! C'est une
« chose insupportable de voir le trafic que
« ces hommes font des postes les plus re-
« levés, par leurs mariages, et comment en
« commerçant de femmes ils se donnent, les
« uns aux autres, les premières dignités
« de la république, le gouvernement des
« provinces et le commandement des ar-
« mées (24)! »

Hélas! Caton, le vertueux Caton, avoit
lui-même commis la faute qu'il reprochoit
à ces illustres ambitieux; après avoir répudié
Marta, après l'avoir vu passer dans les bras
de l'éloquent Hortensius, on lui reproche,
et Plutarque l'en justifie bien faiblement, de
l'avoir épousée de nouveau, parce qu'elle avoit
hérité de l'opulent orateur. *Pourquoi*, dit
César dans ses *Anti-Catons* (25), *pourquoi la*

(24) PLUTARQUE, *Vie de César*.

(25) Ces ouvrages ne sont point parvenus jusqu'à
nous, non plus que le panégyrique auquel ils ser-
voient de réponse (le *Caton* de Cicéron): mais une
épigramme aussi libre que mordante de Juvénal,
en nous donnant une idée de leur étendue, nous
apprend en même temps combien étoit vive la ja-
lousie que les vertus de Caton avoit inspirées à
César.

. *quæ psalteria penem*
Majorem, quem sunt duo Cesaris Anti-Catones.

Satyre 6, v. 537.

prétoit-il jeune, si ce n'étoit pour la recouvrer riche?

L'homme le plus austère peut s'égarer quelquefois, et le citoyen le plus juste est susceptible de céder à la prévention. Les plaintes et la conduite de Caton ne nous suffisent donc pas pour établir l'abus que les patriens ambitieux faisoient des divorces et des adoptions, et que les dispositions du Code civil doivent prévenir. Les preuves toutefois ne nous manquent point. Les César, les Pompée, les Antoine, eurent chacun trois, quatre ou cinq femmes. Le grave Pompée répudie sa première femme Antistia (26), pour épouser Emilie, femme de Glabrio et enceinte, mais petite-fille du dictateur Sylla; à quarante-huit ans il épouse une quatrième femme, Julie, encore à la fleur de son âge, mais fille de César; celui-ci enlève Julie à son fiancé Servilius Cépion, pour la donner à Pompée, et il engage Pompée à ôter sa propre fille à Faustus Sylla, son gendre futur, pour indemniser Cépion de la perte de la sienne.

(26) Le père d'Antistia avoit cependant été tué, parce qu'il soutenoit le parti de Sylla, par égard pour son gendre Pompée. La mère d'Antistia fut si chagrine de ce divorce, qu'elle se tua aussi; et Emilie bientôt après, mourut de ses couches. PLUTARQUE, *Vie de Pompée*.

La soif du pouvoir fait oublier à Pompée que le même César vient de lui débaucher sa troisième femme, Mutia. Enfin deux ou trois ans avant sa mort, il épouse une cinquième femme, à peine adolescente, mais c'est une descendante des Scipions et des Métellus. Octave, pour s'unir avec Antoine, renonce à Servilie qu'il avoit fiancée, et prend Clodia, fille de la turbulente Fulvie et du séditieux Clodius; il la quitte bientôt pour Scribonie, tante de Sextus Pompée, alors maître de la mer et de la Sicile; enfin il abandonne celle-ci pour Livie, qu'il enlève à Tibère Claude Néron, dont elle a déjà un fils et dont elle est encore enceinte : il ne voit pas seulement dans Livie ses charmes et son esprit; c'est la descendante de la première maison de Rome, de la famille Claudia, dont il veut embellir la marche du trône où il aspire (27).

Mais c'est dans la famille des premiers Césars que l'abus des divorces et des adoptions fut porté à son comble. Il est vrai que l'usage qu'ils en firent d'abord étoit fondé sur des motifs puissans de politique,

(27) Voyez, sur tous ces faits, PLUTARQUE, *Vies de Pompée, de César et d'Antoine*; SUÉTONE, *Vies de César, d'Auguste et de Tibère*, etc.

sur la nécessité d'affermir dans la même race un empire naissant, que des factions pouvoient se disputer et replonger dans les horreurs des guerres civiles; l'histoire n'attroît que de la reconnaissance à leur en témoigner, si ce n'étoit pas à l'emploi de ces mêmes institutions que les Romains durent Tibère et Caligula (28), et qu'ils virent remplacer les vertus aimables de Britannicus par l'effrayante férocité de Néron.

En examinant la conduite des Césars sous ce point de vue, nous trouverons peut-être, du moins en partie, la solution d'un problème que nous entendîmes agiter il y a plusieurs années, et dont la discussion nous engagea à faire les recherches dont nous présentons aujourd'hui quelques résultats. On demandoit comment on avoit souffert si longtemps sur le trône Caligula, Claude et Néron, dont les dissipations et la cruauté n'étoient pas, comme chez Tibère, rachetées

(28) Tibère parvint à l'Empire, comme fils adoptif d'Auguste, au préjudice d'Agrippa Postume, également fils adoptif et en outre petit-fils naturel de cet Empereur. Caligula exclut de la même manière Tibère Gemellus. Ce n'est pas que Postume et Gemellus donnassent de grandes espérances, mais pouvoient-ils être plus méchans que Tibère et Caligula?

par de grands talens? Comment, à plus forte raison, deux de ces méchants hommes avoient pu être regrettés à un tel point, que la proscription du dernier, arrachée par artifice plutôt que par raison (29) aux soldats, avoit concouru à faire tomber ses successeurs? Une lecture attentive de la vie des Césars, non dans les historiens modernes, mais dans les auteurs anciens dont on les a extraites souvent à la légère, nous conduisit à trouver à leur domination une base que d'autres écrivains ne nous semblèrent pas avoir assez appréciée.

Auguste, nous l'avons dit, en épousant Livie, s'étoit agrégé la maison Claudia, la plus ancienne et la plus illustre de Rome (30), qui comptoit au nombre de ses titres de gloire, vingt-huit consulats, cinq dictatures, sept censures, six triomphes et deux ovations (31). Il chercha bientôt à la fondre

(29) *Miles urbanus.... ad destituendum Neronem arte magis et impulsu quam suo ingenio tractatus.*
TACITE, *Hist.*, lib. I, v. princip.

(30) La maison Livia, où Drusus Claudianus, père de Livie, étoit entré par adoption, étoit aussi très-illustre. Elle comptoit huit consulats, deux censures, une dictature, une place de *magister equitum*, et trois triomphes. SÜÉTONE, l. 3, c. 1-4.

(31) Tant d'illustration avoit enivré cette famille.

pour ainsi dire dans sa propre famille, afin d'ajouter à l'éclat dont César avoit environné celle-ci. Une seule fille, la fameuse Julie, formoit toutes ses espérances. Elle fut mariée à Marcellus, fils d'Octavie, sœur d'Auguste, et du chef d'une branche des Claudiens. La mort précipitée et peu naturelle de ce jeune homme, rompit les desseins de l'Empereur. Un guerrier nouveau par la naissance, mais grand par les exploits et les talens, Vipsanius Agrippa, fut forcé de renoncer aux charmes et aux vertus d'une sœur de Marcellus, pour épouser sa veuve. Les fruits nombreux d'une union du reste empoisonnée par la conduite de Julie, firent tout-à-fait oublier, à Auguste, ses premiers projets. Pour rapprocher de lui ses descendans, autant que cela étoit possible, il les adopta, et, par une espèce de monstruosité, Caius, Lucius et Agrippa Postume devinrent tout-à-la-fois, ses fils et ses petit-fils.

Les conseils et le bras puissant d'Agrippa manquèrent bientôt à Auguste. Il chercha un nouvel appui, un patron pour ses en-

Elle portoit l'orgueil (*vetus et insita Claudiae familiae superbia*, TACIT., *Annal.*, l. 1, c. 3.) à un tel point qu'elle rougissoit de l'alliance du célèbre Pomponius Atticus, parce qu'il n'étoit que chevalier. *Eques romanus Pomponius Atticus dedecere Claudiorum imagines videbantur*. TACIT., *Annal.*, l. 2, c. 43.

fans, et Tibère fut arraché à son tour des bras d'une épouse chérie. Il fut forcé de répudier Vipsania Agrippina pour devenir le troisième mari de Julie, de la veuve infâme de son beau-père.

La mort, qui sembloit se jouer des projets d'Auguste, ou plutôt les détestables artifices de Livie, lui enlevèrent Caius et Lucius. Leur frère Agrippa, jeune encore, et dépourvu de talens non moins que suspecté de vices, ne pouvoit les remplacer. L'Empereur reprit ses premiers plans; le chef de la maison Claudia, Tibère (32), fut adopté, et obligé d'adopter lui-même son neveu Germanicus, au préjudice de son fils Drusus.

Quoique Auguste, à la mort de Marcellus, eût renoncé à doter la maison Claudia de l'Empire, il n'avoit pas abandonné cette partie de son plan qui consistoit à entourer sa famille de tous les genres d'illustration, dans le même temps qu'il rabaissoit les autres familles. Octavie, sa sœur, placée par politique dans la couche d'Antoine, huit mois à peine après la mort de son mari, et au moment

(32) Tibère et son frère Drusus descendoient doublement de cette maison, et par leur mère Livie, et par leur père Tibère Claude Néron.

Tome III. Mai 1814.

3

où elle alloit donner le jour au jeune Marcellus, avoit eu deux filles nommées Marcella. L'une, alliée à la famille Valeria Messala, fut l'ayeule de la fameuse Messaline, épouse de l'Empereur Claude; l'autre, que nous avons vue enlevée à Agrippa, fut mariée à Julius Antoine, fils cadet du triumvir Marc-Antoine. Celui-ci eut d'Octavie deux autres filles, Antonia aînée, et Antonia cadette. La première fut donnée à Domitius Ænobarbus, et devint ayeule de l'Empereur Néron; Drusus, fils de Livie, et beau-fils d'Auguste, célèbre par ses vertus guerrières, épousa la cadette, et, de leur union, naquit l'Empereur Claude Germanicus, père de l'Empereur Caligula, et Liville belle-fille de l'Empereur Tibère.

Un gendre (Tibère) marié à la veuve (Julie) de son beau-père (Agrippa), et devenu par adoption le frère de sa femme, dont il étoit déjà le frère par alliance; un petit-fils par alliance, et en même temps petit-fils par adoption d'Auguste (Germanicus), épousant la petite-fille naturelle de ce monarque (Agrippine première); des petits-fils naturels devenus fils par adoption.... toutes ces alliances, suites souvent de divorces et de divorces forcés, sont monstrueuses à nos yeux. Il paroît que les Romains en

avoient une autre idée. Les empêchemens des mariages étoient beaucoup moins nombreux (38) que chez nous, les divorces n'y étoient pas défendus par la religion, et la vénération attachée depuis plusieurs siècles aux adoptions, transportoit aux descendans fictifs des Césars tout le crédit attaché à leur famille, tout le respect et toute l'affection que leur portoient les fils des compagnons d'armes du célèbre dictateur : de quelque côté qu'ils les regardassent, si l'on peut employer cette figure, ils voyoient empreints dans chacun de leurs traits, et

(33) Ce n'est pas qu'ils eussent moins de respect que nous pour ces empêchemens. Il paroît, au contraire, par cela même que les empêchemens étoient peu nombreux, que les Romains regardoient leur violation comme très-criminelle. On peut voir, dans Tacite, combien Claude étoit embarrassé, lorsqu'il voulut publier son mariage avec sa nièce. *Pactum inter Claudium et Agrippinam matrimonium, jam famâ, jam amore illicito firmabatur, nec dum celebrare solemnia nuptiarum audent, nullo exemplo deductâ in domum patruî fratris filiâ. Quin et incertum. . . . metuebatur, etc. Annal., l. 12, c. 5. NULLO EXEMPLO! . . . Tandis que parmi nous on voit de ces sortes de mariages jusques dans des familles pauvres.*

couler dans chacune de leurs veines, le sang des familles Julia, Claudia, Antonia, Livia, Domitia, et leur trône ombragé des forêts de lauriers cueillis par les Césars, les Marcellus, les Nérons, les Antoines, les Salinators, les Agrippa, les Drusus, les Germanicus, etc.

Les successeurs d'Auguste se gardèrent bien de négliger l'usage des mêmes moyens, celui des mariages, des divorces et des adoptions (34). Il seroit fastidieux d'en suivre la trace. J'ai joint à ce Mémoire un tableau des diverses espèces de parentés et affinités, tant naturelles que civiles des six premiers Empereurs. Tous tenoient à

(34) L'usage de ces moyens, en multipliant, pour ainsi dire, les descendans et parens ou alliés des premiers Césars, sembloit devoir éterniser l'Empire dans leur famille. On trouve, dans leurs généalogies, une centaine de personnes qui pouvoient leur succéder. Mais toute cette parenté disparut dans l'intervalle d'un siècle; et, sur 90 individus dans le cas d'être appelés à l'Empire, 46 périrent d'une mort violente, par la faim, par l'épée, par le poison, etc. Voyez les *Tableaux généalogiques de GLANDORP, Onomasticon Historiæ Romanæ*, p. 942—946; de BROTIER, sur Tacite, t. 1, p. 361.

leurs prédécesseurs par les liens les plus sacrés, et par des liens si multipliés qu'ils devoient rendre leurs personnes des espèces de Divinités pour les Romains chez qui le souvenir de la république s'étoit perdu.

La lecture de ces tableaux seroit trop ennuyeuse. Je me bornerai à en présenter le résultat. En négligeant les parentés et affinités les moins importantes, on voit que César étoit parent ou allié de neuf des premières maisons de Rome; qu'Auguste, petit-neveu et fils adoptif de César, avoit vingt espèces de parentés ou affinités avec les familles Julia et Claudia, et autres familles puissantes; que Tibère en avoit dix-sept; Caligula trente; Claude trente-sept; et Néron quarante-quatre.

Et qu'on ne croie pas qu'une filiation, qu'une parenté, que des alliances aussi distinguées fussent inconnues aux Romains, par la difficulté qu'on éprouve à en démêler les divers rameaux, si croisés, et à remonter à leur source. Les Romains attachoient beaucoup d'importance aux généalogies des familles illustres. Cornelius Nepos nous apprend que le célèbre Pomponius Atticus, avoit publié, dans des livres séparés, celles des familles Junia, Clau-

dia, Cornélia, Fabia et Emilia, depuis leur origine jusques à son siècle; il indiquoit le temps, où étoit né, et les honneurs qu'avoit obtenus chacun de leurs membres (35).

Une coutume particulière contribuoit aussi à rappeler ces noms et cette illustration au souvenir des Romains. On portoit, dans les funérailles et les triomphes, les portraits de tous les ancêtres les plus célèbres, des morts ou triomphateurs tenant aux mêmes familles (36). Entre plusieurs exemples que nous en rapportent les auteurs anciens, nous choisirons celui que nous lisons à la fin du Liv. III des Annales de Tacite, parce qu'il montre le

(35) *Vie d'Atticus*, ch. 18, NEPOS ajoute: *Quibus libris nihil potest esse dulcius iis qui aliquam cupiditatem habent notitiæ clarorum virorum.*

Les histoires de Suétone et de Plutarque commencent aussi presque toutes par des recherches sur les familles de leurs héros.

(36) Il falloit pour cela avoir le droit d'*images* (*jus imaginum*), qui comprenoit celui de conserver les mêmes portraits dans les vestibules des maisons (*atria*), et qui n'étoit accordé qu'aux citoyens qui avoient exercé quelque magistrature curule. Voyez Cic., in *Verrem*, v. 37; et de *Lege agraria*, in *pr.*, avec les Notes de GODEFROI, *ibid.*

respect qu'on avoit pour cette coutume, et l'attention qu'on y donnoit. L'an 775 de Rome, le 64.^e après la bataille de Philippe, et le 9.^e du règne de Tibère, mourut dans une grande opulence, Junie, veuve de Cassius, sœur de Brutus, nièce de Caton. Son testament fit beaucoup de bruit, parce qu'après y avoir laissé des legs honorables à presque tous les grands de Rome, elle n'y avoit pas même nommé l'Empereur. Tibère ne s'en offensa point; il ne défendit pas non plus qu'on récitât le panégyrique de Junie à la tribune aux harangues, et que ses funérailles fussent accompagnées de toute la pompe due à son rang. On porta devant son corps les portraits de personnages appartenant à vingt familles des plus distinguées, des Manlius, des Quinctius, et de beaucoup d'autres d'une égale illustration : *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso quod effigies eorum non visebantur.*

Je conclus des observations précédentes : que l'on n'avoit pas assez étudié l'Histoire de Rome, lorsqu'on rétablit le divorce sans mesures et sans réserve; que le défaut de précautions qui avoit entraîné les abus qu'en firent les Romains, fut aussi la source de ceux qu'on a vu se reproduire chez nous; enfin que les rédacteurs

du Code civil ont agi sagement, en apportant des limites au divorce et même à l'adoption, quoiqu'elle n'ait pas eu des conséquences fâcheuses. Nous ne dirons rien de ces limites; c'est à l'expérience à nous éclairer sur le jugement que nous devons en porter.

ENTOMOLOGIE.

NOTE sur une nouvelle espèce d'insecte,
du genre *Corynctès*, de Fabricius, observée
à Grenoble; communiquée par M. CHAM-
POLLION - FIGEAC, Correspondant de la
Société royale de Goettingue, etc.

LES circonstances de la découverte de cet insecte, encore inconnu, sont aussi singulières que le résultat est en lui-même intéressant; on ne s'attendoit pas en effet à trouver une espèce nouvelle dans une momie égyptienne.

Celles que renferment les divers cabinets publics ou particuliers, ont été le sujet de beaucoup d'observations. Blumembach et plusieurs autres naturalistes y ont étudié les divers genres d'embaumement qu'elles présentent, et en ont recherché les méthodes en combinant leurs remarques avec ce qu'Hérodote et Diodore ont écrit sur ce sujet. Considérées sous le rapport anthropologique, les momies égyptiennes ont servi à constater qu'il existoit quelques différences de forme ou de proportion entre les individus embaumés, c'est-à-dire les peuples de l'Égypte ou

des contrées voisines, et les habitans de l'Europe. Les antiquaires, n'y cherchant que les traces des arts chez les anciens, ont décrit les peintures dont les enveloppes des momies et leurs caisses de sycamore sont presque toujours ornées; enfin la découverte de plusieurs manuscrits égyptiens, hiéroglyphiques et alphabétiques, enfermés sous les bandelletes, ayant vivement, et avec toute raison, piqué la curiosité des savans, ils se sont empressés, autant qu'ils l'ont pu sans dégrader les momies, de fouiller toutes celles qui sont parvenues en Europe.

Les mêmes motifs m'ont engagé à étudier celles qui appartiennent au Cabinet des antiques de la Bibliothèque publique de Grenoble.

Une d'elles, remarquable par la richesse des ornemens, l'est encore par le genre d'embaumement qu'elle a reçu, et qui, n'étant que l'injection dans tous les vaisseaux d'une liqueur conservatrice, laissoit à chaque membre sa forme et sa souplesse naturelle. C'est cette momie que j'ai fouillée dans l'été de l'année 1810, aidé par M. Champollion le jeune.

Dès qu'elle fut sortie de sa caisse, et placée sur une table convenablement disposée, nous nous aperçûmes qu'elle avoit été visitée plus

anciennement, au moyen d'une ouverture faite au bas de l'épine dorsale, ouverture qui avoit occasionné la perte de plusieurs vertèbres et de quelques côtes. On voit, en effet, que les Arabes, pour y chercher de l'or et des talismans, fouillent avec soin toutes les momies qu'ils découvrent, avant de les livrer au commerce qui les transporte en Europe pour les cabinets d'amateurs, pour les pharmacies, ou pour l'usage des arts. Il paroît que la momie dont il est question a été de ce nombre; mais l'ouverture pratiquée n'avoit pas pénétré jusques à la partie antérieure du corps; les cavités du ventre et de l'estomac étoient encore intactes et remplies d'une terre noirâtre à laquelle s'étoient mêlées les chairs tombées en poussière grasse et onctueuse, par l'effet de l'humidité qui les avoit pénétrées. Les bras croisés sur la poitrine étoient encore à leur place.

Ce fut en examinant les mains attentivement, que nous aperçûmes, dans l'interstice des doigts, plusieurs coléoptères morts, de couleur violet-rosé dans tout son éclat, et de deux à trois lignes de longueur.

Cet insecte nous étant inconnu, nous nous empressâmes de le recueillir, en attendant l'occasion d'être mieux instruits sur sa nature.

Peu de temps après, cette occasion se présenta, et l'insecte fut montré à M. de Jurine à Genève. L'avis de cet illustre professeur nous a convaincus que nous avons bien fait de conserver ces coléoptères, qui vont fournir à la nomenclature entomologique une espèce nouvelle d'un genre très-peu nombreux. Nous nous faisons un devoir de répéter ici ce que M. de Jurine en a dit lui-même :

Dénomination générique.

Corynctès de Fabricius;

Necrobia d'Olivier.

Dénomination spécifique.

Espèce non décrite, qui tient le milieu entre le *Corynctès Rufipes* et le *Corynctès abdominalis*, mais qui n'est ni l'un ni l'autre.

M. de Jurine veut le nommer *Corynctès Glaber*.

Ainsi voilà une espèce nouvelle bien déterminée, et d'autant plus intéressante que le genre *Corynctès* est nouveau, qu'on n'en connoît que deux espèces, l'une et l'autre exotiques, et que l'insecte observé à Gre-

noble, qui est exotique aussi, formera la troisième.

Il n'y a point de doute qu'il n'ait été transporté avec la momie, puisqu'il a été trouvé dans l'intérieur du corps sous plusieurs enveloppes; mais comment et quand est-il parvenu à s'y loger? Il n'est pas facile de répondre à cette question. M. de Jurine, à qui elle n'a pas échappé, n'est pas éloigné de croire que les larves de l'insecte se sont introduites dans la momie, depuis qu'elle a été sortie de la chambre sépulcrale, et dans ce cas ce seroit lorsque la momie a passé entre les mains des Arabes, c'est-à-dire il y a moins d'un demi-siècle, la momie ayant été adressée directement du Kaire à la Bibliothèque de Grenoble, par M. de Mure, alors consul de S. M. en Egypte.

On pourroit encore croire que l'habitation de l'insecte sous les enveloppes de la momie date de bien plus longtemps, surtout en considérant que les larves du *Corynctès* étant carnivores, l'état de dessèchement du corps au moment où les Arabes l'arrachèrent du puits ou du tombeau, ne pouvoit pas trop l'attirer, ni convenir à sa voracité. Il seroit assez naturel de penser que la méthode d'embaumement, usitée pour cette momie,

soumettant le corps à plusieurs opérations faites à nu et en plein air pendant soixante-dix jours, ce sera dans cet intervalle de temps que les larves se seront logées entre les doigts de la main encore charnue, qu'elles auront été enveloppées avec elle, qu'elles en auront d'abord pénétré la peau, et ensuite s'y seront d'autant plus facilement développées, que l'état des chairs les aura plus immédiatement favorisées. L'insecte, parvenu ensuite à sa plus grande croissance, aura fini sa vie dans le lieu même où il avoit pris sa forme dernière, et c'est en cet état qu'il a été trouvé dans la momie de la Bibliothèque publique de Grenoble. J'ai cru en devoir l'indication aux personnes qui s'occupent spécialement d'entomologie, à celles surtout qui sont chargées d'assurer les progrès de cette partie intéressante de la zoologie.

Nous réservons pour un travail particulier les notes que nous avons recueillies sur les momies en général, sur leur embaumement et les peintures dont leur enveloppe et leur caisse ont été ornées.

CHIMIE

NOTE sur un Tuyau antique, conservé dans le Cabinet de M. ANTAUD.

CE tuyau servoit à conduire des eaux ; aussi est-il revêtu dans son intérieur d'un dépôt sédimenteux, qui s'est précipité dans toute la circonférence du cylindre avec une assez grande égalité. Le dépôt s'étant donc moulé sur la circonférence du tuyau, il en a pris la forme cylindrique. Mais l'on pourroit être étonné que l'épaisseur du dépôt ne fût pas plus considérable dans la partie inférieure du tuyau que dans la partie supérieure, sa forme étant celle d'un cylindre à peu près parfait. Nous observerons d'abord que tous les tuyaux de conduite où l'on voit de pareils dépôts, présentent le même phénomène qui dépend seulement de la manière dont les molécules terreuses s'arrangent à mesure qu'elles se précipitent. En effet, la première molécule venant à se déposer, celle-ci en attire une autre qui s'aligne sur le même plan et ainsi successivement, jusqu'à ce que la première couche forme une zone parallèle au corps sur lequel viennent se mouler toutes les autres molécules. Pour se con-

vaincre de cette marche des molécules, on n'a qu'à jeter les yeux sur les dépôts formés de cette manière, et on les verra tous présenter des zones alternatives qui annoncent bien que les molécules se sont déposées les unes à côté des autres, et non en se superposant mutuellement. Il seroit possible que cet arrangement dépendit, à la fois de la forme des molécules elles-mêmes qui s'attirent plus par leurs faces que par leurs arêtes, comme des aspérités, et de la plus grande surface du corps sur lequel les molécules viennent se déposer. Quoi qu'il en soit, c'est un phénomène constant, soit dans les grands, soit dans les petits dépôts, que le parallélisme des couches qui les composent, et cela est aussi vrai pour les sédiments qui ont formé des couches de la plus grande étendue, comme pour ceux qui ont recouvert, ou qui se sont moulés sur un corps d'une forme et d'une étendue déterminée.

Ce tuyau est formé par un métal qui a tous les caractères du plomb; mais il étoit intéressant de savoir, si le plomb dont il étoit composé n'étoit pas allié avec un autre métal. Quant à la couche extérieure du tuyau, elle est visiblement formée par un oxyde de plomb, altération que ce métal éprouve toujours lorsqu'il est exposé à l'air.

En traitant une portion de ce tuyau de plomb par l'acide nitrique, la dissolution s'est opérée avec effervescence, et il s'est précipité une poudre blanche; la liqueur qui surnageoit au dessus du précipité étoit incolore.

On a commencé par examiner la poudre blanche, qui, lavée et traitée par l'acide muriatique, s'y est dissoute. La dissolution est restée incolore; mais les hydro-sulfures la précipitoient en noir, l'eau chargée d'hydrogène sulfuré en brun, le prussiate triple de potasse en blanc. Enfin la teinture de noix de galle ne formoit point de précipité dans la dissolution; et tous ces caractères réunis ne peuvent laisser le moindre doute sur la présence de l'étain, dans la poudre blanche.

La dissolution incolore, obtenue par la première opération, a été examinée comme la poudre blanche, et traitée par divers réactifs. Les hydro-sulfures ainsi que l'eau chargée d'hydrogène sulfuré y développoient promptement un précipité noir, tandis que le précipité obtenu par la teinture de noix de galle, et le prussiate triple de potasse et de fer, étoit constamment blanc. Ce précipité avoit également la même couleur, lorsqu'on traitoit la dissolution par l'acide sulfurique et les divers sulfates. Enfin comme le précipité qu'y formoit l'ammoniaque ne se dis-

solvoit point dans un excès de ce réactif, on ne peut s'empêcher d'en conclure que la liqueur incolore contenoit une solution de plomb.

Il restoit encore à déterminer la nature des sels dont le dépôt terreux étoit formé, et voici de quelle manière on est parvenu à les reconnoître. Ce dépôt ayant été traité par l'eau distillée, une partie s'est dissoute, et l'autre est restée insoluble.

J'ai d'abord examiné la matière insoluble, qui s'est dissoute dans l'eau saturée de gaz acide carbonique, et qui s'est de nouveau précipitée après avoir fait chauffer ce liquide, afin de faire évaporer l'acide carbonique. Ce précipité, traité par l'acide nitrique, s'y est dissout avec une vive effervescence. La dissolution précipitoit ensuite par l'acide carbonique, un sel soluble dans les acides avec effervescence et dans l'eau chargée de gaz acide carbonique. L'acide oxalique et l'oxalate d'ammoniaque y formoient un précipité insoluble dans l'eau et soluble dans un excès d'acide nitrique. La dissolution avoit une saveur urineuse.

D'après tous ces caractères, il est évident que cette liqueur contenoit de la chaux, et le résidu insoluble étoit donc du carbonate de chaux.

La dissolution aqueuse examinée ensuite

coaguloit d'une manière bien sensible l'eau de savon. L'eau de baryte y formoit un précipité insoluble dans un excès d'acide nitrique pur, et l'acide oxalique un précipité également insoluble dans l'eau, et soluble dans un excès d'acide nitrique. Ces caractères annonçoient d'une part la présence de l'acide sulfurique, et de l'autre celle de la chaux; il devenoit évident que la substance dissoute dans l'eau étoit un véritable sulfate de chaux.

Ainsi le métal dont le tuyau antique est formé, se trouve composé de plomb et d'étain : ce dernier métal n'y étant pas dans des proportions considérables; et, quant au dépôt dont l'intérieur du tuyau est recouvert, il est formé par deux sels, c'est-à-dire par du sulfate et du carbonate de chaux; ce dernier s'y trouvant dans une grande proportion.

MARCEL DE SERRES.

B I O G R A P H I E.

NOTICE sur la Vie et les Ecrits de Feu
M. LARCHER, Membre de l'Institut et de
la Légion d'honneur ; Honoraire de l'Académie des sciences de Dijon, et Professeur
de littérature grecque dans la Faculté des
lettres de l'Académie de Paris.

M. PIERRE HENRI LARCHER (1) naquit à
Dijon le 12 octobre 1726, d'une très-ancienne
famille de robe, alliée aux premiers noms
du parlement de Bourgogne (2), « et ce

(1) La Préface de la seconde édition de la Traduction d'*Hérodote*, par M. LARCHER, porte pour signature : *Petrus Henricus Larcher, Divionæus, anno ætatis septuagesimo sexto*. Cette signature latine, un peu bizarre peut-être à la fin d'une Préface française, prouve que l'auteur du *Tableau des Ecrivains français* a eu tort de donner à M. Larcher le prénom de *Philippe*, et qu'il a corrigé cette faute par une autre, lorsque, dans les *Tablettes biographiques*, il l'a nommé *Pierre-André*.

(2) La famille de M. Larcher est originaire d'Arnay-le-Duc. Elle a donné, sous Louis XIV, un abbé de Cîteaux. M. l'Archer, conseiller au parlement de Paris, auquel Chavigny dédia, en 1570, son *Hymne de l'Astrée*, appartenoit peut-être à cette maison. Voyez GOUJET, *Biblioth. franç.*, t. 14, p. 42, 467.

« qu'il y a de plus flatteur dans la généalogie d'un littérateur, à la maison de Bossuet (1). » Son père étoit conseiller au bureau des finances (2). Il le perdit de fort bonne heure, et resta sous la tutelle de sa mère (3), femme excessivement sévère, et qui le destinoit à la magistrature; mais il se sentoit une autre vocation. Après avoir fini, chez les Jésuites de Pont-à-Mousson, ses humanités qu'il avoit commencées à Dijon, le jeune Larcher, entraîné vers la littérature par une passion d'autant plus irrésistible qu'on la vouloit contrarier, s'échappa, en quelque sorte, de la maison maternelle, et vint s'établir à Paris dans le collège de Laon, où il put se livrer, sans réserve et sans obstacle, à l'étude des lettres et des sciences. Il pouvoit alors avoir dix-huit ans. Sa mère ne lui fit d'abord que 500 liv. de pension; et, pourtant, avec cette légère

(1) M. l'abbé de B., dans le *Journal des Débats*, 21 février 1803. — *Année littéraire*, 1769, t. 3, p. 147.

(2) Selon ce que M. Ranfer de Monceau, neveu de M. Larcher, m'a fait l'honneur de m'écrire. Dans une note de M. Leschevin, qui m'a été communiquée par M. Chardon de La Rochette, il est appelé *trésorier de France*.

(3) Elle étoit une Demoiselle Gauthier, selon la note de M. Leschevin.

somme, il trouvoit le moyen d'acheter des livres. Deux ou trois ans après, sa pension fut portée à 700 liv. « Oh ! pour lors, » disoit-il en riant à M. de La Rochette, « je me trouvai à mon aise, et je pus *bouquiner commodément.* »

Ce fut apparemment vers cette époque que, suivant, au Collège Royal, les leçons de grec de Capperonnier, il témoigna très-vivement son indignation, en le voyant se servir, tous les jours, au risque de le gâter, d'un superbe exemplaire du Thucydide de Duker en grand papier (1). On voit

(1) C'est Jean Capperonnier qui obtint, en 1743, la chaire de grec de Claude Capperonnier son oncle. Il étoit grand amateur des belles éditions hollandoises. Je rapporterai, à ce sujet, un passage curieux de la *Vie de Ruhnkenius*, par M. WYTTENBACH, p. 64: *Regiæ bibliothecæ... scriptis codicibus præfectus erat Capperonnerius, qui in plerisque eorum excerpendis aut describendis utilem jam operam navaverat Hemsterhusio, Dorvillio, Albertio, ipsi Ruhnkenio, aliis item. Is oblatam gratiæ loco pecuniam solebat, ut illiberalem mercedem, spernere ac recusare, operæque suæ pretium æstimare certo bonorum librorum numero, in primis exemplorum ex optimis recentissimisque veterum auctorum editionibus, veluti Livii Drakenborchiani, Virgilii Ovidiique et aliorum a Burmanno editorum, Aristophanis et Suidæ Kusteriani, Josephi Haverkampiani, Diodori Siculi Wesselingiani, et nullorum non scripto-*

que, dès sa première jeunesse, M. Larcher avoit le goût des beaux livres. Ce goût, augmenté avec l'âge et les moyens de le satisfaire, devint une véritable passion; et l'on me permettra de dire que M. Larcher, qui, dans les derniers mois de sa vie, ne vouloit point acheter les *Lexiques* récemment publiés de Photius et de Zonaras, sous prétexte qu'il étoit beaucoup trop vieux pour en faire usage, ne balançoit cependant pas à donner une somme énorme pour un livre qui sembloit devoir lui être encore plus inutile, l'édition *princeps* de Pline le Naturaliste.

Il est probable que, pendant les premières années de son séjour à Paris, M. Larcher avoit déjà rassemblé une assez nombreuse bibliothèque; car, vers cette époque, ayant, à l'insu de sa famille, formé le projet de visiter l'Angleterre, pour y faire connoissance avec les gens de lettres de ce pays, et se perfectionner dans la langue angloise qu'il aimoit passionnément, il vendit ses

rum græcorum, ac latinorum: visus putare hos libros doctis Batavis sponte et gratis venire, nec gravi ære e bibliopoliis emenda esse. Erat vero illud librorum sive pretium sive donum, ut accipienti honestius quam parata pecunia, ita danti molestius multo et gravius.

livres pour fournir aux frais de ce voyage (1). Le Père Patouillet, jésuite auquel les sarcasmes de Voltaire ont donné une sorte de célébrité, favorisa le dessein de M. Larcher, et consentit à recevoir et à faire parvenir à leur destination les lettres que le jeune voyageur écrivoit de Londres à sa mère et à ses parens, mais qu'il datoit de Paris, leur faisant croire par-là, qu'il n'avoit pas cessé d'habiter le collège de Laon.

Il ne paroît pas que M. Larcher ait rien publié avant sa traduction de l'*Electre* d'Euripide, laquelle parut en 1750 (2); car le *Calendrier perpétuel* de 1747, qui lui a été attribué (3), n'est point de lui. Je le peux assurer sur le témoignage de M. Larcher lui-même (4). Je vois d'ailleurs que ce *Calendrier* ne se trouve pas dans la liste que M. Larcher avoit faite de ses ouvrages; liste qu'il avoit donnée à M. de la Rochette, et que ce savant a eu la complaisance de me communiquer.

M. Larcher ne mit point son nom à cette

(1) Lettre de M. de Monceau.

(2) La date de 1770, dans les *Siècles littéraires*, t. 4, p. 105, n'est qu'une faute d'impression.

(3) Dans le *Tableau des Ecrivains français*, et dans les *Tablettes biographiques*.

(4) *Journal de l'Empire*, 13 mars 1810.

traduction d'Euripide, et il est à remarquer que la plupart de ses productions ont été données sous le voile de l'anonyme. Le *Mémoire sur Vénus*, le *Xénophon*, l'*Hérodote*, sont, à peu près, avec les *Dissertations académiques*, les seuls de ses ouvrages où il ait voulu se nommer.

L'*Electre* eut peu de succès, et n'a jamais été réimprimée. On la trouve, il est vrai, dans le *Théâtre bourgeois*; mais ce n'est pourtant pas une réimpression. Le libraire Duchesne eut, en 1755, l'idée de réunir en un volume le *Marchand de Londres*, de Clément; le *Momus philosophe*, de Boulanger de Rivery (1); cette *Electre*, de M. Larcher, et l'*Abailard*, de Guys (2), dont apparemment il possédoit un grand

(1) L'Auteur du *Dictionnaire des Anonymes* (10830) a omis *Momus philosophe*. Dans la *Biographie universelle*, on dit, à l'article de *Boullenger de Rivery*, que son *Momus philosophe* a été réimprimé dans le *Théâtre bourgeois*. Je crois le mot *réimprimé* inexact; c'est *inséré* qu'il falloit dire.

(2) Cette pièce, attribuée à Guys (voyez M. BARBIER, *Dict. des Anonym.*, 10830), est on ne peut plus bizarre. *Abailard* est apporté dans un fauteuil après l'opération, et l'auteur établit entre lui et *Héloïse* une conversation fort ridicule. La situation est d'une absurdité qui passe l'imagination. C'est le premier ouvrage de Guys.

nombre d'exemplaires pour lesquels il ne savoit comment trouver des acheteurs. Il fit coudre ensemble ces quatre pièces, sans prendre même le soin d'en changer les dates, et donna à cette collection le titre général de *Théâtre bourgeois, ou Recueil des meilleures pièces de différens auteurs, qui ont été représentées sur des théâtres bourgeois*. Assurément, jamais titre ne fut plus ridiculement imaginé, et l'on ne comprend guères comment il pouvoit convenir à l'*Electre*, qui n'avoit jamais été représentée sur aucun théâtre.

Ce même Boulanger de Rivery passe pour avoir été le principal rédacteur d'un livre qui parut, en 1751, sous le titre de *Lettres d'une Société*, et reparut, en 1752, avec le nouveau titre de *Mélange littéraire* (1). C'étoit un ouvrage de critique, une espèce de journal littéraire, dont l'idée étoit peut-être prise des *Lettres de la Comtesse*, par Fréron, des *Lettres de Clément de Genève*, ou d'autres feuilles périodiques qui avoient

(1) Voyez M. BARBIER, *Diction. des Anonym.*, 10043, 10129, et M. BEUCHOT, dans l'article *Boulanger* de la *Biographie universelle*. Mais on peut douter que Boulanger ait part à ces *Lettres*; car son *Momus philosophe* y est fort maltraité. Voyez p. 105—113.

été publiées sous la forme épistolaire. Les bibliographes ont nommé Landon et M. Larcher comme les collaborateurs de Boulanger. Il est permis de douter un peu de la coopération de Landon (1). Quant à M. Larcher, il a fourni à ce recueil la traduction du discours de Pope sur la poésie pastorale. Voici dans quels termes l'éditeur annonce ce morceau (p. 163) : « Nous croyons vous
« obliger en vous envoyant le discours de
« M. Pope sur la pastorale, traduit par
« M. Larcher, à qui l'on est redevable de
« la première et de la seule traduction que
« nous ayons de l'*Electre* d'Euripide, et
« qui sait aussi bien l'anglois que le grec. »

Le nom de M. Larcher ne reparoit dans aucun autre endroit de ces Lettres; cepen-

(1) Mes doutes viennent de la manière dont Landon est traité dans ce Journal. Il est auteur d'une petite brochure intitulée : *Réflexions d'une Comédienne française*, et le Journaliste en rend compte dans les termes suivans (p. 114) : « Cet ouvrage
« est celui d'un jeune homme qui n'a point encore
« acquis de connoissances, et qui prend pour des
« découvertes les vérités les plus communes, qu'il
« exprime d'une manière encore plus triviale. Il y
« a quelques traits saillans; on les a empruntés des
« La Bruyère et des La Rochefoucault. Loïn de
« nous plaindre de ces plagiat, nous voudrions,
« pour l'intérêt des lecteurs, que le reste fût puisé
« dans les mêmes sources. »

dant, s'il est vrai qu'il y ait travaillé comme associé de l'éditeur, je crois qu'on peut lui attribuer un article où l'on relève le plagiat d'un écrivain qui s'étoit approprié, sans en rien dire, une Dissertation d'Addison. Je le présume, parce que M. Larcher étoit alors tout rempli de sa littérature anglaise. L'annonce du vingt-septième Recueil des *Lettres édifiantes* est peut-être encore de la main de M. Larcher, parce que l'éditeur de ce Recueil étoit le P. Patouillet, et que M. Larcher avoit de grandes liaisons avec ce jésuite. Je serois aussi fort tenté de lui donner l'article sur le *Moréri* de l'abbé Goujet, à cause de l'érudition littéraire qu'on y remarque. Au reste, je ne fais moi-même aucun compte de ces conjectures, et je suis fort porté à croire que M. Larcher ne se chargea, pour les *Lettres d'une Société*, d'aucun travail suivi; car dans la liste de M. de La Rochette (1), il n'est pas du tout question de ce recueil.

La part que M. Larcher prit à la *Collection académique* est plus connue. Dans le tome second il a traduit, en société avec Roux, Buffon et Daubenton, les *Transactions philosophiques* de la Société royale de Londres. Les articles qui lui appartiennent

(1) Voyez ci-dessus, p. 56.

sont désignés par la lettre A, mais, en même temps, confondus avec ceux de Roux, qui avoit pris la même lettre (1). Ce volume est de 1755.

La même année vit paroître la traduction du *Martinus Scriblerus* de Pope (2), plaisanterie un peu longue contre les érudits, et qu'il convenoit peut-être à M. Larcher de laisser traduire à un autre. Il y a joint un *Discours* de Swift, « où l'on prouve que
« l'abolition du christianisme en Angleterre
« pourroit, dans les conjectures présentes,
« causer quelques inconvéniens, et ne point
« produire les bons effets qu'on en at-
« tend. » C'est un chef-d'œuvre de bonne plaisanterie.

C'est encore en 1755 que M. Larcher, qui, dans son voyage d'Angleterre, avoit beaucoup connu le chevalier Pringle, publia la traduction qu'il avoit faite des *Observations* de ce savant médecin, sur les *Maladies des armées*. Cet ouvrage reparut en 1771, considérablement augmenté (3).

(1) Voyez l'*Avis* du tome second.

(2) Voltaire, t. 16, p. 4; M. Leschevin, sur *Mathanasius*, t. 2, p. 434, 497.

(3) M. DÉSÉSSARTS, dans les *Siècles littéraires*, et M. ERSCH, dans la *France littéraire*, attribuent à M. Larcher un *Traité du Scorbut*, traduit de

En 1757, M. Larcher, toujours occupé de de littérature anglaise, revit le texte de l'*Hudibras*, joint à la traduction française de Tounwley, et y mit des notes (1).

La traduction de l'*Essai* de Home sur le *Blanchiment des toiles* parut en 1762. Quoique ce livre ne se soit point trouvé dans la bibliothèque de M. Larcher, il n'en est pas moins vrai qu'il est sorti de sa plume; car il l'a compris dans cette liste de ses ouvrages qu'il fit pour M. de La Rochette, et que j'ai déjà plus d'une fois citée.

Tous ces travaux n'avoient point détourné M. Larcher de l'étude du grec, et la traduction des *Amours de Chéréas et de Cal-lirrhoe* (2), qu'il publia l'année suivante,

l'anglois, et publié à Paris en 1771. Dans son *Supplément*, M. Ersch dit que « les traductions des « *Maladies des armées et du Scorbut* sont aussi attribuées, et avec plus de vraisemblance, à Carrère. » M. Ersch se trompe sur l'ouvrage de Pringle. C'est très-certainement M. Larcher qui en a fait la traduction : elle est comprise dans la liste de M. de La Rochette. Quant au *Traité du Scorbut*, il n'y est point indiqué, et je ne sais quel en est le traducteur : c'est peut-être Savary.

(1) Voyez l'article *Butler*, dans la *Biographie universelle*, et l'*Avertissement* du Libraire dans le premier volume de cette traduction d'*Hudibras*.

(2) VOLTAIRE, t. 16, p. 4; M. LARCHER, *Préf.*

promit à la France un helléniste distingué. Cette traduction, « que Fallet défigura en « 1775 (1), » a été réimprimée dans la *Bibliothèque des Romans grecs*, où elle remplit les tomes VIII et IX (2). A la fin de ce tome IX est une note sur les temples que Vénus avoit en Sicile. Cette note, qui ne se trouve point dans la première édition, avoit été faite pour remplacer celle de la page 124 sur la Vénus Callipyge. M. Larcher, devenu très-scrupuleux, la trouvoit indécente, licentieuse même, et ne vouloit pas la laisser subsister. Ses désirs ne furent pas remplis. On lui dit que sa nouvelle note arrivoit trop tard. Cela n'étoit pas tout-à-fait exact; mais ce petit mensonge étoit, en vérité, fort innocent. Rassuré par la pureté de ses inten-

d'Hérodote, p. xxxiv; M. HARLES, *Bibl. Græca*, t. 8, p. 151.

(1) M. DE LA ROCLETTE, *Mélanges*, t. 2, p. 86.

(2) M. HARLES (*ibid.*) dit que la traduction, qui se trouve dans la *Bibliothèque des Romans*, est de M. Mercier; c'est une erreur. L'abbé Mercier de Saint-Léger n'est le traducteur d'aucuns des romans compris dans ce recueil; il n'en est pas non plus l'éditeur, comme l'avoit cru M. Ersch. Le seul morceau de cette collection qui appartienne à l'abbé de Saint-Léger, est le *Mémoire sur la traduction de Parthénus*, par Fornier. Voyez les *Mélanges* de M. de LA ROCLETTE, t. 2, p. 3 et 268.

tions, M. Larcher prit aisément son parti sur un mal qu'il voyoit sans remède, et sa note fut placée à la fin de l'ouvrage en forme de supplément (1).

La *Bibliothèque des Romans* devoit aussi contenir un Mémoire sur Héliodore (2), que M. Larcher avoit lu, en 1791, à l'Académie des belles-lettres, et qu'il avoit consenti à donner aux éditeurs. Ce Mémoire fut imprimé sous le titre de *Remarques critiques sur les AEthiopiques d'Héliodore*; mais des raisons que j'ignore en empêchèrent la publication. Il existe, dans la bibliothèque de M. Barbier, un exemplaire de ce rare opuscule, et M. de La Rochette se propose de le faire réimprimer dans le quatrième volume de ses *Mélanges*.

M. Larcher revint, en 1765, à la littérature angloise; et, cette fois, il traduisit un ouvrage plus convenable à ses études que ceux de Pringle et de Home, l'*Essai* de Chapman sur le Sénat romain. Dans un petit nombre de notes jointes à la traduction, il relève, avec modestie, quelques légères méprises échappées à l'auteur.

L'année 1767 vit commencer les querelles de Voltaire et de M. Larcher. Quoique lié

(1) M. DE LA ROCHETTE, *Mélanges*, t. 2, p. 86, 270.

(2) Voyez l'*Avis des Libraires-Éditeurs*, t. 1.

avec plusieurs des écrivains qu'on appeloit philosophes, et même assez favorable à quelques-unes de leurs théories, M. Larcher ne voyoit pas sans une généreuse indignation les coupables excès de Voltaire. Lorsque parut la *Philosophie de l'Histoire*, l'abbé Mercier de Saint-Léger et quelques autres ecclésiastiques, qui savoient que M. Larcher méprisoit fort l'érudition de Voltaire, et qu'il étoit lui-même fort érudit, « allèrent le trouver
« dans son modeste réduit, l'invitèrent à
« dîner, et l'engagèrent à réfuter le nouvel
« ouvrage. Il se défendit longtemps, mais
« enfin il promit d'y travailler. Ces Mes-
« sieurs le harcelèrent tant, qu'il leur porta
« un premier cahier, auquel il ne vouloit
« point donner de suite. Mais la lecture de
« cette ébauche les enchantâ; on lui prodigua
« mille éloges; et comme il vouloit laisser
« son papier, on le lui enfonça dans la po-
« che, et on l'accompagna jusqu'au bas de
« l'escalier, en lui faisant promettre qu'il
« continueroit. » « Je rappelois un jour, »
m'écrivit M. de La Rochette dont je viens de copier les paroles, « je rappelois cette anecdote à l'abbé de Saint-Léger, principal
« acteur de cette scène; il en rit aux éclats,
« et me dit : *Il est vrai; nous l'avons un
« peu escobardé.* » Voltaire avoit sans doute connoissance de cette espèce de complot; il

est dans l'*Avis des éditeurs* au devant de la *Philosophie de l'Histoire* : « Un répétiteur
 « du collège Mazarin, nommé Larcher, tra-
 « ducteur d'un vieux roman grec, intitulé
 « *Callirrhoë*, et du *Martinus Scriblerus* de
 « Pope, fut chargé par ses camarades d'écrire
 « un libelle pédantesque contre les vérités
 « trop évidentes énoncées dans la *Philoso-*
 « *phie de l'Histoire*. » Ce libelle pédantesque
 est le *Supplément à la Philosophie de*
l'Histoire, ouvrage plein d'érudition, de
 l'aveu de Voltaire lui-même (1), et qui causa
 à l'irascible vieillard des accès de fureur. Il
 tâcha de répondre par la *Défense de mon*
oncle; production honteuse où il s'est em-
 porté contre son adversaire aux excès les plus
 condamnables. La qualité de répétiteur au
 collège Mazarin, qu'il y donne de sa grâce
 à M. Larcher, est un de ses mensonges les
 plus innocens (2). M. Larcher répliqua par
 la *Réponse à la Défense de mon oncle*. Il
 y fait de pénibles efforts vers la plaisanterie;
 ce n'étoit pas avec cette arme qu'il pouvoit
 lutter contre Voltaire. Le sarcasme et l'amère

(1) Tom. 90, p. 148. « Il y a beaucoup d'érudition
 dans ce petit livre, et les savans le liront. »

(2) Voyez M. l'abbé de B., *Journal des Débats*,
 21 février 1803; M. LARCHER, *Réponse à la Dé-*
fense, p. 16.

ironie étoient les armes de son ennemi : le véritable rôle de M. Larcher étoit d'être érudit et raisonnable.

Ces deux ouvrages de M. Larcher, et le premier surtout, eurent beaucoup de succès; ils commencèrent sa réputation. Le *Supplément à la Philosophie* parvint même à une seconde édition; et, quoique les écrits polémiques survivent rarement à la querelle qui les a fait naître, on peut encore aujourd'hui rechercher ceux de M. Larcher, à cause des discussions savantes qu'il y a répandues; surtout, à cause de la traduction qu'il y a jointe de l'*Apologie de Socrate*, par Xénophon (1). Au reste, il étoit lui-même peu content de la forme qu'il avoit prise. « Il a toujours, » m'écrivit M. de La Rochette, « refusé de me « prêter le *Supplément*, parce que le ton « ne lui paroissoit pas assez décent; c'étoit, « disoit-il, le ton d'un homme qui n'avoit « pas encore l'usage du monde : et il me « renvoyoit à ses *Remarques sur Hérodote*, « où il a pris un ton différent, quoiqu'il « eût à combattre les mêmes principes et les « mêmes personnages ou leurs adhérens, Voltaire, Raynal, etc. »

(1) Cette traduction a échappé aux recherches du nouvel éditeur de la *Bibliothèque grecque de Fabricius*.

Voltaire, dont les ressentimens étoient implacables, ne cessa de persécuter M. Larcher qui cessa de lui répondre. M. Larcher étoit trop estimé pour que les injures de Voltaire pussent lui nuire (1); et M. Brunck, dans la Préface de ses *Poètes gnomiques*, l'a témoigné avec une énergique vérité : « Vir, dit-il en parlant de M. Larcher, « morum
« probitate, integritate vitæ, doctrinæ elegantia apud bonos omnes maxime commendatus, et supra impurissimorum scurrarum calumnias et convicia immensum quantum evector. » Les amis même de Voltaire furent choqués de la violence de ses emportemens. La Harpe, dans le temps de sa plus grande admiration pour Voltaire, écrivoit au Grand Duc de Russie (2), à l'occasion de la traduction de l'*Expédition de Cyrus*, par M. Larcher : « C'est le même M. Larcher que M. de Voltaire a si durement
« traité dans la *Défense de mon oncle*, ouvrage d'un ton qui donneroit tort à un
« homme qui auroit raison, et que les amis
« de M. de Voltaire ont d'autant plus blâmé,
« que M. Larcher ne méritoit pas d'être
« traité ainsi. Il avoit relevé M. de Voltaire

(1) RIGOLEY DE JUVIGNY, de la *Décadence*, etc., p. 377.

(2) *Correspond.*, t. 2, p. 223.

« sur des méprises de plus d'une sorte, et
« en cela même il avoit fait son métier d'érudit.
« D'ailleurs, Larcher, dont M. de Voltaire
« s'est obstiné à faire un répétiteur au col-
« lège Mazarin, est un académicien qui cul-
« tive les lettres dans la retraite, et n'a jamais
« répondu aux outrages de M. de Voltaire (1):
« du moins, la seule réponse qu'il fit fut
« très-douce et très-philosophique. Il se mit
« à rire de la colère et des injures de son
« adversaire, et parut n'en avoir que le côté
« plaisant. *Il sera toujours gai*, disoit-il. Ce
« fut là toute sa vengeance. Dans ce moment,
« ce me semble, le savant fut au dessus du
« grand poète. » Ce mot rappelle tout natu-
rellement celui de Caton, qui, persifflé par
Cicéron dans l'Oraison pour Muréna, se prit
à rire, et se tournant vers ses amis : « Nous
« avons là, dit-il, un consul bien gai (2). »
D'Alembert, à qui l'on peut reprocher d'avoir
presque toujours caressé servilement les pas-
sions de Voltaire, eut le courage assez re-
marquable de lui faire l'éloge de M. Lar-
cher. « Il y a déjà quelque temps, » écrit-il

(1) La Harpe ne connoissoit pas apparemment la
Réponse à la Défense de mon oncle.

(2) PLUTARCH., *Cat. Utic.*, §. 21, t. 5, p. 53, de
l'excellente édition de M. le D.^r CORAY.

à Voltaire (1), « qu'il (l'abbé Coger) alla
 « trouver Larcher, ayant à la main un livre
 « où vous les avez attaqués et bafoués tous
 « deux, et excitant Larcher à se joindre à
 « lui pour demander vengeance. Larcher
 « qui vous a contredit sur je ne sais quelle
 « sottise d'Hérodote, mais qui, au fond, est
 « un galant homme, tolérant, modéré, mo-
 « deste, et vrai philosophe dans ses sentimens
 « et dans sa conduite, du moins si j'en crois
 « des amis communs qui le connoissent et
 « l'estiment; Larcher donc le pria de lire
 « l'article qui le regardoit, le trouva fort
 « plaisant, écrit avec beaucoup de grâces et
 « de sel, et lui dit qu'il se garderoit bien
 « de s'en plaindre. » Cette lettre, qui est de
 la fin de 1772, fut sans effet sur l'esprit de
 Voltaire : il n'en laissa pas moins subsister
 dans son *Epître à d'Alembert*, qui est de
 la même année, des vers et une note où il
 attaque M. Larcher avec son insolence accou-
 tumée.

M. Larcher avoit prouvé, par ses notes
 sur les *Amours de Chéreas*, et par le *Sup-
 plément à la Philosophie de l'Histoire*, qu'il
 avoit une érudition peu commune, et étoit
 très-familiarisé avec Hérodote. Sur la répu-

(1) VOLT., t. 90., p. 403.

tation que ces ouvrages lui avoient faite, des libraires de Paris, possesseurs d'une traduction manuscrite d'Hérodote par l'abbé Bellanger (1), s'adressèrent à lui pour qu'il voulût la revoir et la disposer pour l'impression, car l'abbé Bellanger étoit mort sans avoir eu le temps d'y mettre la dernière main. Se figurant qu'il ne s'agissoit que de corriger quelques négligences, et tout au plus d'ajouter quelques remarques, M. Larcher ne refusa point d'en être l'éditeur. « Mais, » dit-il (2), je ne fus pas longtemps sans reconnoître les défauts de cette traduction, » et ne pouvant plier mon style à celui de » M. Bellanger, je résolus d'en faire une » nouvelle. »

Il se prépara à cette difficile entreprise

(1) Il n'y a pas tout-à-fait assez d'exactitude dans ce que l'on a écrit récemment sur l'abbé Bellanger. On a dit que sa Traduction des *Antiquités romaines*, de Denis d'Halycarnasse (1723, 2 vol. in-4.^o) a été réimprimée en 6 vol. in-8.^o; il eût été à propos d'ajouter que, dans cette réimpression (1807, Paris), on a supprimé les notes et les cartes de l'édition originale. On a dit que le *Supplément aux Essais de Critique* a été publié sous le nom de *Van der Meulen*. Non-seulement le *Supplément*, mais même les *Essais*, ont paru sous le faux nom de *Van der Meulen*.

(2) *Trad. d'Hérodote*, t. I, p. XXXII.

par de longues études. Il revit soigneusement le texte d'Hérodote sur les manuscrits de la Bibliothèque royale, et lut, la plume à la main, la plus grande partie des anciens, afin d'y recueillir tout ce qui pouvoit éclaircir les obscurités de son auteur. Il consulta les voyageurs, les critiques modernes, en un mot tous les écrivains où il crût pouvoir trouver quelque secours. Il étoit dans toute la ferveur de ses études historiques, quand M. de Paw publia ses *Recherches philosophiques sur les Egyptiens et les Chinois*. Cet ouvrage, plein de paradoxes, eut un succès de vogue; et M. Larcher, voulant ramener le public à des idées plus justes, écrivit, dans le *Journal des Savans* de 1774, une docte réfutation des erreurs de M. de Paw sur les Egyptiens.

L'année suivante, M. Larcher fit paroître son *Mémoire sur Vénus*, que l'Académie des inscriptions venoit de couronner (1). Ce Mémoire, qui étoit le fruit de recherches infinies, et où l'on peut dire que le sujet est à peu près épuisé, fut composé par M. Larcher pendant une grave maladie qui ne lui permettoit pas de se livrer aux travaux

(1) Voyez, sur ce *Mémoire*, la *Biblioth. critica* de M. WYTTENBACH, I, 3, p. 104.

sérieux et pénibles qu'exigeoit la traduction d'Hérodote (1).

L'on doit à une autre interruption la traduction de la *Retraite des dix mille* de Xénophon.

Je laisserai ici parler M. Larcher. « Comme
« je fais, dit-il (2), copier ma traduction
« d'Hérodote, et que je ne puis en entre-
« prendre une dernière révision que je n'aie
« sous les yeux toutes les parties de cet im-
« portant ouvrage, j'ai cru devoir employer
« d'une manière utile mes momens de loisir.
« Je n'ai rien vu qui le fût davantage qu'une
« traduction de l'expédition de Cyrus le jeune
« dans l'Asie Mineure. » Cette traduction vit
le jour en 1778 : elle fit honneur à M. Larcher, mais comme helléniste et érudit, plutôt que comme écrivain; et il est permis de croire que M. de Juvigny a été plus poli

(1) BRUNCK, *Anal. Græc.*, t. I, p. xxvi. — Je m'abstiens de faire ici l'histoire de certains exemplaires du *Mémoire sur Vénus*, auxquels se trouvent joints un huitième index satyrique de la composition de l'abbé Le Blond, et une gravure qui représente l'aventure des deux jeunes filles *Callipyges*, racontée à la page 177. Ces détails, qui ne sont pas parfaitement décens, pourront trouver leur place ailleurs.

(2) *Trad. de Xénophon*, t. I, p. xl.

qu'exact, quand il a dit (1) que « cette « excellente traduction lui paroissoit rendre « toutes les beautés et toute l'élégance de « l'original. » La Harpe (2) l'appelle une assez bonne traduction; ce qui est plus juste. Quoique M. Larcher n'eût pas absolument dans le style toutes les qualités que doit avoir un traducteur de Xénophon, son ouvrage n'en est pas moins recommandable à cause de l'exacte intelligence du texte et de l'importance des remarques; et personne, je crois, ne contestera la vérité de ce que disoit M. Wytténbach dans l'article de la *Bibliotheca critica* (1, 4, p. 97), où il en rendoit compte : *Larcherus is est quem non dubitemus omnium, qui nostra ætate veteres scriptores in linguas vertunt recentiores, antiquitatis lingueque græcæ scientissimum vocare.*

M. Larcher joignit à cette traduction quelques *Observations* sur la prononciation du grec. Il y soutient contre Guys, que les anciens Grecs prononçoient le β et le π comme on les prononce dans l'Université de Paris, et il ne manque pas de tirer un argument de ce vers de Cratinus où le bêlement du mouton est

(1) *De la Dérivation*, etc., p. 21.

(2) *Correspond.*, t. 2, p. 223.

représenté par ~~en~~ *βη*. La question est loin d'être résolue par les *Observations* de M. Larcher, et le vers de Cratinus pourroit bien n'être pas aussi décisif qu'il paroît le croire. Mais ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans une telle discussion.

Le *Mémoire sur Vénus*, et la traduction de *Xénophon* augmentèrent singulièrement la réputation de M. Larcher, et l'Académie des inscriptions le choisit, le 10 mai 1778, pour remplacer M. Le Beau qu'elle venoit de perdre (1). On a dit que Voltaire, qui étoit alors à Paris, confus apparemment de ses torts avec M. Larcher, s'employa pour le faire recevoir à l'Académie. Le fait est peu vraisemblable. Il est bien vrai que d'Alembert, qui portoit beaucoup d'estime à M. Larcher, le recommanda chez M. de Foncemagne à quelques académiciens. Mais ces recommandations de politesse n'eurent aucune influence sur l'élection. M. Larcher étoit depuis longtemps désiré par l'Académie, et il avoit eu les secondes voix à la nomination précédente (2); ce qui lui assuroit la première place vacante. Il n'avoit donc pas besoin de la recommandation de d'Alembert;

(1) Acad. des inscript., t. 42, H, p. 5. Procès-verbaux manuscrits de l'Académie.

(2) LA HARPE, *Corresp.*, t. 2, p. 230, 236.

et quant à celle de Voltaire, qui lui étoit tout aussi peu nécessaire, il avoit le cœur trop bien placé pour se laisser protéger par l'homme qui, pendant dix ans, l'avoit si grossièrement outragé. M. Larcher avoit droit d'attendre de Voltaire, une réparation publique; et c'étoit, sans aucun doute, tout ce qu'il eût voulu recevoir de lui.

Les travaux de l'Académie auxquels M. Larcher prit une part fort active (1), le détour-

(1) Voici l'indication des *Mémoires* qu'il a fournis au Recueil de l'Académie : I. *Sur les Vases thériocléens* ; t. 43, p. 196. — II. *Sur les Vases murrhins* ; *ib.*, p. 228. — III. *Sur quelques Epoques des Assyriens* ; t. 45, p. 351. — IV. *Sur les Fêtes des Grecs omises par Castellanus et Meursius* ; *ib.*, p. 412 : continué dans le tome 48, p. 252. — V. *Sur une Fête particulière aux Arcadiens* ; *ib.*, p. 434 : il s'agit des *Molies*. — VI. *Sur l'Expédition de Cyrus le jeune* ; t. 46, p. 14. — VII. *Sur Phidon, roi d'Argos* ; *ib.*, p. 27. — VIII. *Sur l'Archontat de Créon* ; *ib.*, p. 51. — IX. *Remarques critiques sur l'Etymologicum magnum* ; t. 47, H, p. 105. Ces Remarques ne sont imprimées que par extrait. Le manuscrit complet a été donné à la Bibliothèque du Roi, par les héritiers de M. Larcher, avec plusieurs cartons où sont contenues de nombreuses lettres de M. Brunck, et quelques-unes de M. Wyttenbach. — X. *Recherches et Conjectures sur les principaux Evénemens de l'histoire de Cadmus* ; t. 48, p. 37. — XI. *Sur l'ordre équestre chez les Grecs* ; *ib.*, p. 84. — XII. *Sur Hermias, avec l'Apologie*

nèrent peut-être un peu de sa traduction d'*Hérodote*, qui ne parut qu'en 1786. On peut, sous le rapport du style, faire à M. Larcher d'assez graves reproches; mais la richesse du commentaire, l'importance des recherches géographiques et chronologiques, font de la traduction d'*Hérodote* un des plus beaux monumens de l'érudition française. M. de Sainte-Croix (1) a dit que M. Larcher avoit, par sa chronologie d'*Hérodote*, mérité la reconnaissance de la postérité. M. Wyttenbach (2) ne s'exprime pas avec moins de

d'Aristote, relativement aux liaisons qu'il eut avec ce prince; ib., p. 208. — XIII. Sur la Noce sacrée; ib., p. 323.

(1) *Examen des Historiens d'Alexandre*, p. 58r. — M. Larcher étoit intimement lié avec M. de Sainte-Croix. Les ouvrages de ces deux savans hommes offrent de fréquens témoignages de l'estime mutuelle qu'ils se portoient. Dans le second Livre de la *Philomathie* de M. WYTTENBACH, p. 26r, il y a une lettre très-intéressante écrite par M. Larcher, après la mort de son ami. M. Wyttenbach a été l'ami de tous deux. Il a loué dignement M. de Sainte-Croix (*Philom.* I, p. 169); il accordera sûrement un pareil tribut de louanges à la mémoire de M. Larcher. Je lui dirai ce que lui disoit M. Larcher, pour l'engager à faire l'éloge de M. de Sainte-Croix: *Et hoc tuo officio plane dignus est, qui te multum amavit (Philom. II, p. 20.)*

(2) *Biblioth. crit.* III, 2, p. 153.

force sur le mérite de ce grand ouvrage :
 « Quo opere quantum incrementi allatum
 « sit, cum ad intelligentiam Herodoti alio-
 « rumque scriptorum, tum ad iudicium et
 « cognitionem omniis illius historie et au-
 « tiquitatis, si diserta epitome significare
 « velimus, vix nobis centum paginæ suf-
 « ficient. » Ailleurs (1) il appelle M. Lar-
 cher le plus exact et le plus savant de tous
 les interprètes d'Hérodote. M. Chardon de
 La Rochette (2), se rencontrant avec M. de
 Sainte Croix dans l'expression de son admira-
 tion, dit que la traduction d'Hérodote mérite
 toute notre reconnoissance et celle de la posté-
 rité. Enfin M. Larcher a obtenu un bonheur
 duquel ont joui fort peu de commentateurs : sa
 Chronologie a été traduite en latin par M. Bor-
 heck (3), en allemand par M. Degen (4);
 et ses notes ont paru dans les principales
 langues de l'Europe (5).

Au commencement de 1785, le Roi créa
 dans l'Académie un comité de huit membres
 chargés de faire connoître, par des notices

(1) *Selecta*, p. 344.

(2) *Mélanges*, t. 3, p. 115.

(3) *Trad. d'Hérodote*, t. 1, p. xxxix; t. 7, p. 7.

(4) M. ERSCH, *la France littéraire*, t. 2, p. 251.

(5) M. CHARDON DE LA ROCHETTE, *Mélanges*,
 t. 1, p. 59; t. 3, p. 83.

et des extraits, les manuscrits de la Bibliothèque royale. M. Larcher fut nommé; mais il refusa, faute de loisir, et sa place fut donnée à M. de Vauvilliers (1). Il est à

(1) *Notices des Manuscrits*, t. 1, p. iv. — Je ne crois pas que le défaut de loisir fût le vrai motif de ce refus. J'ai entendu dire à M. Larcher, qu'il avoit refusé pour n'être pas le confrère de M. de Vauvilliers. Sa mémoire le servoit mal, puisque M. de Vauvilliers fut son successeur. Peut-être craignoit-il d'être associé à M. de Villoison, qui étoit un des huit commissaires, et qu'il aimoit fort peu, parce qu'en fait M. de Villoison étoit fort peu aimable. Quoi qu'il en soit, ce mot de M. Larcher prouve qu'il goûtoit médiocrement la personne de M. de Vauvilliers. Intimement lié avec M. Brunck, M. Larcher avoit épousé les sentimens et les querelles de ce savant, qui a toujours, comme on le sait, parlé de M. de Vauvilliers avec le dédain le plus impertinent. De son côté, M. de Vauvilliers ne paroît pas avoir tenté de se concilier M. Larcher. Il lut même, en pleine Académie, une Dissertation, qui n'a point été imprimée, où il essayoit de le réfuter sur un point de la Chronologie d'Hérodote (voyez *Trad. d'Hérod.*, t. 4, p. 288). Au reste, M. Larcher avoit eu autrefois avec M. de Vauvilliers des relations plus amicales, et il lui avoit fort obligeamment communiqué de nombreuses observations sur Pindare. M. de Vauvilliers les cite souvent et avec reconnaissance, dans son *Essai* sur ce poète (p. 217, 223, 224, 228, etc. Voy. *Trad. d'Hérod.*, t. 5, p. 283). M. de Vauvilliers n'est pas le seul à qui M. Larcher ait rendu de ces services

regretter qu'il n'ait pu ou n'ait pas voulu accepter. Ayant une grande connoissance de la langue grecque, une grande habitude de lire les manuscrits, il est hors de doute qu'il eût très-utilement coopéré aux travaux du comité, et nous lui aurions probablement l'obligation de lire aujourd'hui, dans les *Notices*, le Vocabulaire étymologique d'Orion, dont il avoit fait, pour son usage, une copie qu'il a depuis envoyée à M. Wolf. C'est en reconnaissance de ce présent que M. Wolf lui a dédié son édition de quatre Discours de Cicéron. Le mot *ἀντιδωρον*, employé par M. Wolf, ne seroit pas facile à entendre, sans cette explication. M. Wolf a promis de publier Orion, et il est fort à désirer qu'il puisse bientôt tenir cet engagement. Orion peut servir utilement à corriger le grand *Etymologique*, ou à le com-

littéraires. Il collationna Longin sur le Manuscrit de Paris, pour l'édition de Toup (Voy. Toup, *Præf. Longin*); et sur plusieurs Manuscrits quelques idylles de Théocrite, de Bion, de Moschus, avec le second *Autel* de Dosiâdas, pour les *Analectes* de Brunck (Voy. BRUNCK, *Præf. Anal.*, p. xxvj). Brunck lui dut aussi une bonne remarque sur Anacréon (*Od.* 23), et une annonce très-flatteuse de son édition de *Sophocle* (*Journal des Savans*, 1783, déc.). En général, personne n'étoit plus obligeant, plus communicatif, plus aimable que M. Larcher.

pléter : très-souvent il cite les noms des auteurs où il prend ses exemples, et cette exactitude le rend précieux (1).

Pendant la révolution, M. Larcher vécut dans une retraite profonde, ne s'occupant que de littérature, et particulièrement de la révision de son Hérodote dont il préparoit une seconde édition. Il fut peu tourmenté. On le traduisit devant le comité révolutionnaire; et ses papiers que l'on visita ne causèrent pas un médiocre embarras aux commissaires, gens peu chargés de grec et de latin. Pendant une nuit, il eut une sentinelle à sa porte; mais une bouteille de vin endormit le factionnaire, et le lendemain matin, muni d'un petit *assignat* que M. Larcher lui donna, il partit et ne revint plus (2). La persécution n'alla pas plus loin; et même, quand le gouvernement républicain, devenu plus tranquille et plus sage, eut la fantaisie d'encourager les hommes de lettres, M. Larcher reçut, par décret, une somme de 3000 liv. (3).

(1) M. BAST, *ad Gregor. Corinth.*, p. 459.

(2) Raconté par M. Chardon de La Rochette. Voyez M. WYTTENBACH, *Bibl. crit.* III, 2, p. 143.

(3) Trois janvier 1795. Voyez M. Ersch.

Tome III. Mai 1814.

D'après cette espèce de faveur, on peut s'étonner qu'il n'ait pas été compris dans la première formation de l'Institut. Au reste, il ne tarda pas à y entrer. La place de M. de Sacy ayant été déclarée vacante sous prétexte de non-résidence, M. Larcher, M. de Sainte-Croix et M. Chardon de La Rochette furent proposés pour la remplir. On élut M. Larcher (1); ce ne fut pourtant pas sans quelque résistance. Ses opinions politiques et religieuses étoient trop en opposition avec celles qui prévalaient à cette époque, pour que ce choix ne déplût pas à beaucoup de personnes; mais ses amis le servirent vivement, et l'emportèrent. Il disoit, en plaisantant, qu'il s'étoit surtout déterminé à accepter, parce qu'on l'avoit prévenu que les membres de l'Institut étoient payés *en argent* (2).

M. Larcher fut attaché à la section des *langues anciennes* de la Classe de *littérature et beaux-arts*; mais pendant tout le temps que dura l'ancienne organisation de l'Institut, il ne fit aucun Mémoire. Lorsque l'Institut fut divisé en quatre Classes, M. Larcher entra dans la troisième, et re-

(1) Cinq therm. an iv. 23 juillet 1796.

(2) Raconté par M. Chardon de La Rochette.

devenu en quelque sorte, par ce changement, membre de l'Académie des Inscriptions, il reprit ses travaux académiques, et composa quatre Dissertations (1) qui paroîtront dans les Recueils de la Classe. La dernière lui avoit coûté beaucoup de travail, et donné tant de fatigue, qu'il en avoit pris du dégoût pour ce genre de recherches. « J'ai lu » écrivoit-il à M. Wyttenbach (2), « ou plutôt on a lu pour moi (3), dans « une séance de l'Institut, une Dissertation « où je m'étois proposé de démontrer qu'ils « se sont trompés ceux qui ont écrit que Cal- « listhène avoit envoyé, de Babylone, à Aris- « tote, des observations astronomiques faites « par les Chaldéens, lesquelles remontoient « à 1903 ans avant Alexandre; ou que, « si Callisthène a envoyé de telles obser- « vations, elles ne peuvent pas être plus « anciennes que l'ère de Nabonassar, dont « le commencement tombe en 747 avant

(1) La première, sur les premiers Siècles de Rome; la deuxième, sur le Phénix; la troisième, sur la Pseudonymie de la harangue de Démosthène, en réponse à la Lettre de Philippe; la quatrième, sur les Observations astronomiques envoyées à Aristote par Callisthène.

(2) M. WYTTEBACH, *Philom.* II, p. 264.

(3) Ce fut M. de Sacy qui fit cette lecture.

« notre ère (1). J'ai lu et relu, pour cette
 « Dissertation, la *μεγάλη σύνταξις* de Pto-
 « lémée. Tout ce travail, qui n'est peut-être
 « qu'un radotage, m'a extraordinairement
 « fatigué; c'est au point que je suis à peu
 « près dégoûté des Mémoires et des Disser-
 « tations.» Heureusement c'est à quatre-vingt-
 quatre ans qu'il commençoit ainsi à se
 dégoûter un peu de l'érudition.

Cette nouvelle édition d'Hérodote dont il étoit question tout à l'heure, parut en 1802. La table géographique est corrigée en beaucoup d'endroits; les notes sont fort augmentées, et il en est plusieurs qui contiennent les résultats de quelques Mémoires qui devoient faire partie du Recueil de l'Académie des belles-lettres, et dont la suppression de cette savante Compagnie avoit empêché la publication (2). *L'Essai sur la Chronologie* offre surtout des changemens remarquables. Dans sa première édition, M. Larcher avoit hasardé quelques idées peu d'accord avec les vérités chrétiennes. Devenu, avec l'âge, et mieux savant et plus pieux, il a effacé toutes ces hardiesses.

(1) *Traduction d'Hérodote*, t. 7, p. 706; t. 9, p. 607.

(2) *Ibid.*, t. 1, p. lv.

Je devrois peut-être ne pas rappeler l'entreprise malheureuse d'un littérateur fort célèbre, qui entreprit, en 1808, de prouver que cette Chronologie étoit un tissu d'erreurs. M. Larcher l'avoit, dans ses notes, critiqué avec plus de vérité que de politesse. Par forme de représailles, ce littérateur voulut aussi attaquer M. Larcher, et il ne mit dans sa critique ni politesse ni vérité. Mais je laisse cette querelle oubliée; en parler plus longuement, ce seroit abuser de l'exactitude (1).

Lorsque l'*Université impériale* fut mise en activité, M. le Grand-Maître nomma, de son propre mouvement, M. Larcher professeur de littérature grecque dans la Faculté des Lettres de l'Académie de Paris. M. Larcher se trouvoit trop âgé pour exercer les fonctions qui lui étoient confiées, et ne vouloit point accepter. Mais M. le Grand-Maître insista, et, pour lever les scrupules du vénérable professeur, il le dispensa formellement de toute espèce de leçons; pensant que ce seroit un grand honneur pour l'Université naissante, que de pouvoir orner la liste de ses fonctionnaires de ce nom européen. Les cours furent donnés par un professeur-ad-

(1) Voyez *Supplément à l'Hérodote de Larcher, etc.*
— *Journal de l'Empire*, 24 août 1808.

joint. Voici ce que M. Larcher écrivoit alors à son ami M. Wyttenbach (1) : « Vous me
« demandez comment je me porte, et ce que
« je deviens. Je me porte aussi bien que
« peut se porter un homme de 84 ans. Ap-
« prenez de plus que je viens d'être fait
« docteur ès-arts dans la nouvelle Université
« impériale ; mais il me faut vous avertir qu'il
« y a grande différence entre *docte* et *docteur*,
« et que l'on peut fort bien être l'un sans
« l'autre. Si vous en doutez, regardez-moi.
« En même temps j'ai été nommé professeur
« de littérature grecque (2), et, comme je
« ne puis exercer par moi-même, l'on m'a
« donné un suppléant, etc. »

M. Larcher continuoît de jouir de cette bonne santé dont il parle dans cette Lettre, et tout portoit à croire que sa fin étoit encore éloignée, lorsqu'une chute assez légère, qui lui avoit foulé et fait enfler une main, le força de garder le lit. Cet accident n'inquiétoit personne, et l'on ne pensoit pas qu'il pût avoir aucune suite. Mais il en étoit résulté dans les mouvemens du malade, une gêne assez grande ; et ayant voulu, dans un moment où sa garde étoit absente, changer

(1) M. WYTTEBACH, *Philom.* II, p. 264.

(2) La nomination est du 6 mai 1809.

d'attitude, il tomba de son lit qui étoit très-élevé. Cette seconde chute fut suivie de symptômes alarmans : bientôt la tête s'embarrassa; les premières voies furent obstruées; et M. Larcher s'éteignit, presque sans souffrances, le 22 décembre 1812, à l'âge de 86 ans, laissant une mémoire glorieuse, et l'exemple d'une vie sans reproche.

B E A U X - A R T S.

PARALLÈLE de la Peinture et de la Sculpture,
par le Comte DE CAYLUS (1).

On est dans l'habitude de donner le nom de sœurs à la Peinture et à la Sculpture; cette façon de parler me paroît juste, quand elle est prise en général; mais les rapports et les ressemblances qu'elles présentent aux yeux du public s'éloignent considérablement, quand on les considère avec réflexion, et qu'on les regarde avec les yeux de l'art.

Plusieurs amateurs m'ont paru surpris de ce qu'on n'a presque point écrit sur la Sculpture, tandis que le plus médiocre auteur se croit en état de décider souverainement du mérite des peintres, et de parler de toutes les parties de la Peinture: les raisons d'un silence si profond, et d'un tel excès de réflexions prétendues, se trouvent dans l'essence des deux arts. Je vais en donner une idée générale.

La Peinture frappe plus les sens, et le secours de la couleur lui donne le moyen d'être plus approchée de la nature; non-seu-

(1) M. Foyolle possède le manuscrit original de ce morceau inédit.

lement ses richesses et son éclat la répandent davantage dans le monde et la font accueillir; mais les moyens généraux de son exécution sont si familiers et si connus, que tous les hommes la regardent comme une propriété; mais ce n'est pas sous ce point de vue et dans cet esprit, qu'elle est faite pour tout le monde.

La Sculpture plus renfermée dans ses ateliers, moins en vue, plus difficile à mouvoir, plus lente dans ses opérations, et moins étendue dans ses compositions, non-seulement raccourcit et resserre, mais obscurcit la carrière toujours ouverte, par rapport à la Peinture, aux têtes étroites et aux bavards de profession.

La facilité de parler, et le silence sont donc dépendans de la nature de chacun de ces arts.

J'ai d'autant plus balancé à communiquer ces idées sur la Peinture et sur la Sculpture, que ceux qui les pratiquent, semblent ne vouloir connoître que le travail et l'exécution, dont les moyens transmis du maître à l'élève sont adoptés dans l'école; à dire le vrai, c'est une espèce de routine qui peut avoir un avantage pour les hommes médiocres, et dont l'habitude facilite la paresse; mais cette routine et le chemin frayé sont non-seulement ennemis du grand, mais conduisent

les artistes à mépriser la théorie, et à s'opposer en général aux réflexions que les gens de lettres peuvent leur communiquer. Ce préjugé, la source du plus grand malheur des arts, n'est cependant qu'une prévention absolument fautive dans son principe, et n'est à proprement parler qu'un mal-entendu.

La plus légère réflexion fait sentir que la théorie d'un art sert toujours à la perfection de sa pratique, et les artistes eux-mêmes prouvent tous les jours, que ces parties sont inséparables : en effet, ceux dont les talents sont supérieurs ne jouiroient pas de la prééminence qu'on leur accorde, sans l'union des parties essentielles de la théorie, à la beauté du ciseau, à la perfection du trait et à la grandeur des idées. Je conviendrais qu'ils ne raisonneront point avec méthode sur leurs arts, qu'ils n'en écriront point avec ordre ; aussi ce n'est pas ce qu'on doit leur demander ; mais ils en parleront avec justesse, avec chaleur ; en un mot, ils seront lumineux. Auroient-ils ces avantages, si cette théorie qu'ils méprisent n'étoit intérieurement placée dans leur tête ; elle s'y trouve, mais à la vérité liée et confondue avec ce qu'ils appellent leur pratique ; on peut en être d'autant plus assuré que la théorie n'est autre chose que la raison de l'art, et que

les artistes mettent cette raison continuellement en usage, sans même en avoir le moindre doute; en effet, ils l'opposent sans cesse, soit aux critiques que l'on peut faire de leurs productions, soit à celles que méritent à leurs yeux les ouvrages de l'antique ou du moderne.

Pour faire mieux comprendre la Sculpture aux gens du monde qui n'ont aucune notion des moyens de l'esprit et de la main, nécessaires à ses opérations, je crois qu'il est bon de comparer toutes ses parties avec celles de la Peinture, d'indiquer les portions qui leur sont communes et qui établissent leur fraternité, enfin de présenter la facilité et la difficulté qu'éprouvent les uns ou les autres artistes : cet arrangement me paroît le plus simple et le plus capable de faire connoître la différence réelle de ces deux arts.

Leur père commun est le génie, cette portion de la Divinité, impossible à méconnoître, plus impossible à définir, qui perce, qui produit, qui éclaire, qui crée et ne peut être confondue avec aucune partie de l'esprit toujours petit en sa présence : cet agent universel plane également sur les deux ateliers, et répand plus ou moins d'étincelles qui s'échappent de sa tête lumineuse : heureux les artistes assez prompts pour les saisir, et

assez recueillis pour les placer convenablement!

L'imitation de la nature est constamment l'essence, la base, la propriété, enfin la mère commune de ces deux arts, mais l'imitation seule ne produit que des glaces; elle n'est qu'une esclave, si le génie cesse de l'accompagner; c'est lui qui fournit les grands moyens qui conduisent à l'expression; c'est à lui que l'on doit cette pénétration de l'objet, et ce transport juste et précis, dont l'ame est affectée, et qui se reporte à l'action.

La Peinture et la Sculpture ont un besoin égal de recevoir les discours d'un père et d'une mère auxquels elles doivent l'existence, ou plutôt la reproduction de chaque instant de leur être; cependant, loin de départir leurs dons à leurs filles chéries par les mêmes voies, le génie et l'imitation les soumettent non-seulement à leur objet particulier, mais aux moyens qui peuvent exalter la magnificence de leurs sources, et faire naître une admiration qui doit être reportée à son principe; un autre objet plus digne de ces essences divines, est celui de transmettre à la postérité, les grands exemples de morale et d'héroïsme. Les hommes véritablement sages et véritablement héros, n'ont peut-être pas eu besoin d'être encouragés par les ré-

compenses honorables que les arts distribuent; mais ceux qui leur ont succédé, ont été conduits et échauffés par ce paiement de leurs bonnes actions. Ainsi l'on peut dire que les monumens de l'antiquité ont été souvent la source des plus grandes vertus; car, il est constant que les exemples vivans ou trop voisins ne font pas sur les hommes la même impression que les ouvrages de Sculpture anciennement élevés à la vertu et à la gloire: ceux-ci ne présentent que l'exemple isolé et dégagé de tous les défauts qui pouvoient l'obscurcir; les autres, c'est-à-dire les modèles vivans ou trop voisins, perdent leur éclat; et leur valeur est diminuée par l'amour-propre des hommes qui n'aiment point à être surpassés par leurs contemporains, et qui reçoivent les impressions personnelles, les idées nationales, enfin tous les préjugés qui font naître des préventions, dont l'esprit se garantit avec peine. Conséquemment à ces idées, les arts doivent puiser dans l'antiquité les exemples nécessaires à l'humanité.

J'espère que vous me pardonnerez d'autant plus cette digression, qu'il s'agit ici d'examiner le mérite d'un art que les hommes ont chargé de transmettre à la postérité, la grandeur des vertus et la puissance des empires. Je reviens au détail commencé.

La Peinture possède de grands moyens pour se faire lire; le secours des deux perspectives locale et aérienne, la multiplicité des plans, la convenance dans le site, la facilité des accessoires, l'instant de tous les mouvemens, toutes les positions réelles et imaginaires; enfin la couleur des objets. Quelle est la borne de tous ces avantages, quand ils sont conduits par le génie? Cet examen ne conviendrait point ici. Je ne fais cette légère énumération que pour vous faire sentir toutes les privations dont la Sculpture est accablée.

Elle ne peut exprimer que des figures tenant si bien à la terre, qu'elle est obligée de recourir presque toujours à des appuis capables de soutenir les jambes, et de les mettre en état de résister à la pesanteur du corps: ce que je dis à cette occasion, ne regarde que les figures seules, et que la Sculpture traite la plus ordinairement; il est vrai qu'elle présente quelquefois des groupes, mais en général le nombre des figures dont ils sont composés est très-médiocre, car il est rare d'en trouver comme Plin en décrit quelques-uns, plus étendus encore que celui de Dirce, que nous appelons le *Taureau Farnèse*, ou semblables aux *bains d'Apollon* que l'on voit à Versailles. Les bas-reliefs fournissent à la Sculpture plusieurs des parties dont la

Peinture profite à son gré; ils lui donnent les moyens de représenter une indication de site, de multiplications de plans, et conséquemment de perspective. Le bas-relief a de plus l'avantage de soumettre le spectateur au jour et au point de vue pour lesquels le sculpteur l'a composé. J'ajouterai que semblable au peintre, il n'a qu'une surface à décorer, qu'il peut exprimer des actions variées à sa volonté, et qu'il peut disposer à son choix de toutes les positions de la nature et de la fiction; malgré cette augmentation de secours, chaque art étant renfermé dans les bornes que son essence lui prescrit, ce genre d'ouvrages est à plusieurs égards toujours inférieur à la Peinture, et les bas-reliefs laissent souvent à désirer, même sans les comparer à des tableaux; car, il est certain qu'ils ont de grandes difficultés, et que l'on n'a pas toujours occasion de dire en les voyant : *cela est bien entendu de bas-relief*. Leur exécution demande donc une intelligence particulière.

Après avoir surmonté la difficulté d'appuyer la figure, c'est-à-dire, avoir trouvé ce moyen sans faire tort à l'action, sans qu'il paroisse ni forcé ni postiche, la Sculpture est obligée de trouver une position heureuse de tous les sens; et quiconque n'a pas réfléchi sur cette difficulté, ne conçoit

pas la quantité de soins et de recherches nécessaires pour trouver ce balancement juste et agréable pour toutes les parties, et pour tous les points de vue; on ne doit point oublier que la Peinture ne travaille que pour un seul aspect.

Les parties plus isolées et principalement les bras, ne contredisent pas moins le sculpteur : il doit avoir les raisons de soutien et de solidité toujours présentes à l'esprit; elles sont d'une si grande nécessité pour l'exécution, que pour ne pas s'en écarter, il est souvent obligé de se refuser la plus heureuse expression. Quelle contrainte dans la composition! Quel est le rétrécissement dont le génie se trouve accablé!

Les accessoires concourent à l'action et servent à la faire connoître; leur secours est d'une très-grande ressource pour les arts; l'éloquence même en fait usage; car, une épithète me paroît un accessoire, ou si l'on veut, un attribut: le peintre ne doit craindre que d'en abuser, tandis que le sculpteur renfermé dans des bornes très étroites, ne peut employer que des attributs souvent fort généraux, puisqu'ils conviennent quelquefois à plusieurs figures, et qu'il ne peut les placer que sur les vêtemens, sur la tête, dans les mains, et quelquefois sur l'appui dont il a été question.

Je ne parle point de la convenance des positions, par rapport à l'âge et au caractère, non plus que de la correction du trait, des détails intérieurs des attachemens et des emmanchemens; ces parties sont nécessaires à la Sculpture comme à la Peinture; mais cette dernière, n'ayant qu'une face ou qu'un point de vue à représenter, éprouvé d'autant plus de facilité, que si le peintre s'aperçoit de quelque erreur, ou de quelque degré de perfection qu'il peut ajouter, il est le maître d'effacer, de refaire et de retoucher : le sculpteur au contraire, est privé de cet avantage : il ne peut revenir sur lui-même, dès l'instant que son marbre est dégrossi. Je passe même sous silence les contraintes que les dimensions du bloc lui ont souvent occasionné pour y trouver sa figure : ces contraintes ne sont point les seules que cet art éprouve; la Peinture choisit celui des trois jours qui peuvent éclairer une surface; la Sculpture est à l'abri du choix, elle les a tous, et cette abondance n'est pour elle qu'une multiplicité d'étude et d'embarras; car elle est obligée de considérer et de penser toutes les parties de sa figure, et de les travailler en conséquence : c'est elle-même en quelque façon qui s'éclaire. C'est sa composition qui lui donne ses jours, et qui distribue ses lumières; à cet égard le sculpteur est plus

créateur que le peintre. Mais cette vanité n'est satisfaite qu'aux dépens de beaucoup de réflexions et de fatigues, tandis que le peintre a toutes les oppositions de la couleur, les accidens, et les effets de toute la nature à son commandement, pour produire l'accord et l'harmonie, parties qui concourent le plus à l'agrément, c'est-à-dire aux charmes de la vue. Tel n'est point le sculpteur. Il n'a pour lui que le savoir, et, s'il est permis de parler ainsi, la fonte de son ciseau, comme le peintre a celle de son pinceau. L'imitation de la chair est l'objet et le principe de ce travail; la chair mérite toute l'attention des deux arts, puisqu'il n'y a point de partie plus apparente, et dont le spectateur soit plus affecté : elle doit principalement se faire sentir sur les muscles qu'elle recouvre, sans diminuer leur jeu ni leur ampleur, et sans altérer ni leur force ni leur place. Mais quelle différence dans les moyens d'exprimer cette chair? Le sculpteur doit en chercher les exemples dans les plus beaux ouvrages des Grecs; ils ont seuls donné le modèle des profondes connoissances et de l'exécution sublime du ciseau : ils mettoient toute leur confiance dans la justesse et dans la beauté de leur travail, et ne cherchoient point à surprendre l'admiration par un contraste dans les positions; la recherche de leur art consistoit à le

taeher profondément. Il seroit à désirer que les auteurs anciens eussent fait quelque mention de leur manière d'étudier. Il est constant qu'elle doit avoir été différente de la nôtre; car, les modernes, ceux même qui ont le plus copié et qui ont été le plus pénétrés d'admiration pour les sculpteurs grecs, n'ont jamais saisi ni leur style ni leur faire. Nous voyons seulement par les récits de Phine, que loin de négliger la théorie, ils réfléchissoient beaucoup sur leur art. Le grand nombre d'artistes dont il parle comme ayant écrit profondément sur cette matière, ne permet pas de leur refuser ces connoissances.

Je reviens aux moyens que le peintre peut avoir pour exprimer la chair. Il lui est facile d'empâter son ouvrage; et, sans parler des demi-teintes, de le soutenir par des ombres larges. Il peut aisément le réveiller par des coups de force dont on lui sait d'autant plus de gré, qu'ils produisent une opposition agréable et un contraste heureux avec cette même chair, tandis que le sculpteur ne peut produire le même effet que par le plus grand et le plus juste terminé, sans avoir pour lui aucun de ces hasards que la chaleur et la fougue produisent quelquefois sur un tableau, comme le feu et la vivacité de l'imagination font naître un bon-mot, que l'esprit et la réflexion n'ont jamais pu

prévoir : ces mêmes difficultés se trouvent dans la nécessité de cacher la peine et le travail, obligation essentielle dans toutes les opérations de l'esprit. Quand les études du peintre sont arrêtées, il peut se livrer à son feu, et se promener sur toutes les parties de son tableau; il recouvre, il éteint, il réhausse, il accorde: le sculpteur avec un outil mordant qui n'agit qu'à chaque fois qu'il est frappé (1), et sans pouvoir remettre la matière qu'il a emportée, ne peut arriver à l'accord que par une attention lente et par un savoir exact, soumis à l'idée de l'ensemble et de la totalité qu'il doit avoir continuellement présent à l'esprit, sans pouvoir l'abandonner ni s'en distraire un instant, depuis l'extrémité des pieds jusqu'à celle des cheveux. Que de coups de ciseaux correspondans faut-il donner pour faire agir et pour rendre sublime un ouvrage de Sculpture!

Les deux arts doivent apporter une grande attention à la manière de traiter les draperies. On pouvoit faire une longue dissertation sur les abus de ce genre; mais la Sculpture exige à cet égard encore plus de soins que la Peinture. Le Bernin, dont les talens sont recommandables, leur a donné beaucoup

(1) Tous les beaux ouvrages de Sculpture sont faits et terminés à la pointe de l'outil, et la râpe est un instrument pernicieux.

d'ampleur et de mouvement. Cette nouveauté a eu des suites très-dangereuses. Pour éviter les difficultés du nu, on s'est livré, en abusant du Bernin, à l'excès des étoffes; on a oublié qu'elles doivent toujours rappeler l'idée et la forme des principales parties qu'elles recouvrent; on n'a plus pensé qu'à elles; on les a regardées comme l'objet principal; enfin, d'abus en abus, on est parvenu, en Italie comme en France, à les traiter avec une multiplicité de gros plis et de mouvemens que la nature n'a jamais montrés; aussi on les a composées séparément, avec curiosité, et souvent contre l'effet naturel du poids et du mouvement de la figure qu'elles habillent; ce qui n'est point étonnant, puisqu'on les pose sur le mannequin, et qu'on les ajuste à sa volonté. Les anciens sont nos maîtres encore dans cette partie; ce n'est point par ignorance ni par paresse, qu'ils ont fait choix de draperies légères, que l'on a tort, en général, de nommer *draperies mouillées*; mais les habillemens qu'ils ont représentés étant composés, de gazes, de toiles de coton, ou pour mieux dire, de mousselines, conservoient le nu, et faisoient sentir tous les mouvemens du corps, d'une façon si agréable, que l'œil en étoit toujours satisfait, et que la nature y gagnoit à de certains égards du côté de la volupté.

Il n'est pas nécessaire de vous dire que cette proposition ne peut être générale, et que la religion exigeant une grande modestie, les figures qui en sont dépendantes ne peuvent laisser voir beaucoup de nu; mais seroit-il impossible de les habiller avec des étoffes moins épaisses, moins amples et moins chargées de grands plis? Quant à celles que nous empruntons de la Fable, nous avons trop de raisons pour suivre les exemples que les anciens nous ont donnés.

On ne doit point alléguer pour l'avantage du sculpteur la facilité de mouler les parties : sans entrer dans un détail dont la Peinture peut également profiter, il résulteroit de cette opération, si elle étoit aussi certaine qu'on se le persuade, par la raison que l'on n'est point au fait de l'art, il résulteroit, dis-je, que toutes les statues seroient bonnes, parce qu'il n'y a point de parties qu'on ne puisse mouler, et copier au compas; cependant le contraire n'est que trop démontré; en effet, non-seulement la nature présente quelquefois des imperfections, mais toutes les parties choisies et moulées ne se raccordent pas entre elles. Il faut au moins suppléer les jonctions; de plus, le caractère d'une partie moulée est ordinairement froid, et ne convient point au sujet entrepris; enfin les proportions sont différentes. Cependant il ne faut pas croire que cette facilité

du moule n'ait servi quelquefois à des sculpteurs ignorans, mais il sera toujours facile de distinguer le parti qu'ils en ont tiré. La nature perçue, et l'œil en est frappé, du moment qu'il peut l'apercevoir; ainsi l'on peut dire en général, qu'en supposant un degré égal de médiocrité, le sculpteur par le secours du moule paroîtra supérieur au peintre, quand ils voudront travailler l'un et l'autre de génie.

On croit assez généralement que les couleurs vraies placées sur un ouvrage de sculpture doivent produire la plus parfaite imitation; cet usage, pratiqué dans les temps barbares de l'antiquité, s'est conservé dans toute l'Europe, jusques au renouvellement des arts; on voit même encore dans nos villages plusieurs statues de Saints exactement barbouillées de différentes couleurs; les sens grossiers de nos paysans sont frappés de cet alliage; et c'est le seul parti qu'on puisse en tirer; car je puis assurer que quand Apelles et Lysippe auroient réuni leurs talens sur la même statue, ils n'auroient rien produit d'agréable ni de satisfaisant; les deux arts que ces grands hommes ont illustrés perdent également de leurs avantages en réunissant leurs moyens, et rien ne prouve autant leur différence réelle que le produit de leur assemblage.

La couleur placée sur une statue ne pré-

sente aucun passage; les détails de la figure deviennent fixes et immobiles; et, quoique physiquement parlant, ils ne puissent être autrement, le pinceau et le ciseau produisent des illusions, font penser et imaginer le mouvement qui convient à chaque partie, et présentent plusieurs détails des passions qu'ils ont saisis, et pris, pour ainsi dire, à la volée.

L'examen d'une draperie me servira de comparaison, et peut donner une idée de la manière dont cette opération de la couleur détruit l'expression délicate et fine des passions.

Je suppose cette draperie volante. Le peintre fera sentir dans son tableau ou sa légèreté, ou la force du vent, ou celle de l'action. La draperie du même genre sera représentée par la Sculpture beaucoup moins étendue, mais il suffit qu'elle puisse paroître en l'air; dès l'instant qu'elle aura été couverte de couleur, elle deviendra lourde; ses plis, très-beaux pour la Sculpture, paroîtront chargés, le contour, privé d'une opposition telle que le peintre la donne à son gré, dans un tableau, deviendra de la plus grande pesanteur, ainsi que tous les détails de sa masse; d'ailleurs, la saillie des parties traitées en Sculpture ne peut produire que des effets durs et cruds; car, la couleur ne peut convenir à tous les

aspects d'une figure de ronde-bosse, et l'ouvrage se trouvera nécessairement privé de toute espèce d'accord; dès-lors, on ne peut plus le regarder que comme un assemblage dé masses, sans aucune liaison générale ou particulière.

Ainsi, chacun de ces arts demeurant dans les bornes prescrites par la nature, doit s'attacher à ses avantages, et surmonter ses foiblesses par des moyens empruntés l'un de l'autre; la Peinture, malgré l'abondance et la grandeur de ses moyens, cherche toujours à produire le relief, et par conséquent à imiter la Sculpture; celle-ci, soumise à des matières solides, ne peut être susceptible d'accord et d'oppositions que par la variété du travail de son ciseau et par le plus ou le moins de prononcé dans les ombres; elle ne peut tirer cet accord que d'elle-même, ou ce qui est absolument semblable, que de la couleur unique de sa matière; pour plaire et se rendre recommandable, elle cherche la fonte et l'accord de la Peinture; elles se prêtent donc mutuellement des secours: en ce cas, elles sont sœurs; mais différentes dans leurs moyens pour arriver au même but, elles ne peuvent habiter sous le même toit.

Il résulte de ces réflexions, fondées sur l'essence et sur le détail de ces arts, que le sculpteur, ayant moins de secours, paroît avoir

plus de mérite, quand il arrête et qu'il étonne le spectateur pour lui faire sentir toute la grandeur d'une action : mais aussi que le spectateur a besoin d'un plus grand nombre de lumières pour le juger ; et que par conséquent la Peinture, plus à la portée de tous les hommes, et flattant davantage leur paresse, doit avoir plus d'amis et plus de partisans.

PHYSIOLOGIE.

OBSERVATIONS *sur les usages du Vaisseau dorsal, ou sur l'influence que le cœur exerce dans l'organisation des animaux articulés, et sur les changemens que cette organisation éprouve, lorsque le cœur ou l'organe circulatoire cesse d'exister; par* M. MARCEL DE SERRES (1).

(Premier article.)

DE toutes les questions qui restent à résoudre dans l'anatomie des animaux invertébrés, il en est certainement peu d'un plus grand intérêt, que celle qui a pour but de reconnoître l'influence que le cœur exerce dans leur organisation, et les changemens qu'éprouve cette même organisation, lorsque le cœur ou l'organe circulatoire vient à manquer. Mais, pour déterminer avec précision cette double influence de la présence ou de l'absence du cœur, nous avons dû porter notre attention sur les animaux chez lesquels on voit le passage de ceux qui ont

(1) Ces Observations ont été lues à la première Classe de l'Institut, le 6 novembre 1813.

encore un cœur, aux animaux qui n'en ont que des vestiges, ainsi que le passage correspondant de ceux qui respirent par des organes circonscrits à ceux où des trachées distribuent l'air dans toutes les parties. Les animaux articulés étant les seuls qui offrent ces deux systèmes d'organisation, c'est aussi sur eux seuls que nous avons dirigé nos recherches. Lorsqu'on étudie d'une manière générale l'organisation des animaux articulés, on s'aperçoit bientôt combien leur cœur éprouve de modifications, avant d'être remplacé par l'organe connu chez les insectes, sous le nom de *vaisseau dorsal*, et qui n'a de commun avec le cœur que sa position. Ainsi, dans les anélides, le cœur est en quelque sorte double; du moins l'on n'y observe point d'organe unique de circulation, mais seulement un renflement dans les deux vaisseaux principaux; ceux-ci, situés l'un au dessous de l'autre, opèrent la circulation. La forme allongée de ces vaisseaux annonce déjà que bientôt le cœur va éprouver de plus grandes modifications. Si ces modifications ne sont pas encore bien sensibles dans les crustacés décapodes où le cœur est arrondi, elles deviennent bien apparentes dans les crustacés brachiopodes chez lesquels cet organe prend une figure allongée, peu différente de celle qu'on observe au vaisseau dor-

sal des insectes. Enfin à mesure que l'organisation se simplifie, le cœur prend plus d'analogie avec le vaisseau dorsal, soit par sa forme, soit par sa position; c'est ce qu'on observe dans l'organe de circulation des arachnides. Leur cœur est réduit à un simple vaisseau longitudinal qui ne présente presque plus de renflement sensible. Les premiers des animaux articulés, les arachnides offrent des organes respiratoires qui reçoivent l'air par des ouvertures stigmatiformes placées sur leur face externe. Ces organes y deviennent plus nombreux, quoiqu'ils soient circonscrits; il devoit en être ainsi, puisque le sang ayant encore chez les animaux une vraie circulation se trouve contenu dans des vaisseaux particuliers qui l'apportent dans les organes respiratoires où ils reçoivent l'air.

Il en est bien différemment dans les insectes: les organes respiratoires, au lieu d'y être circonscrits, sont formés par des trachées élastiques qui répandent et distribuent l'air dans toutes les parties. Alors, pour la première fois, le cœur disparaît tout-à-fait, et le fluide nutritif ou le sang n'est plus contenu dans des canaux particuliers. Un simple vaisseau sans ramifications vasculaires y tient la place du cœur, dont il est en quelque sorte un vestige, ou, si l'on veut, le remplaçant; mais

ses usages ne sont plus les mêmes, et n'ont presque plus rien d'analogue.

Ce sont les fonctions de ce vaisseau qu'il falloit déterminer; c'est aussi un des objets sur lequel nous avons le plus dirigé nos recherches. Nous avons varié à cet égard tous les essais qu'il étoit possible de faire. Ainsi nous sommes parvenus à répandre quelque jour sur un des points les plus difficiles de l'anatomie des animaux articulés, et sur lequel, malgré les belles recherches de Lyonnet, de Swammerdam, de Comparetti et de M. Cuvier, on n'étoit pas encore bien fixé. Plus on avance dans la connoissance des détails de l'organisation des animaux articulés, et plus on reconnoît la justesse de ce beau théorème développé par l'illustre auteur de l'*Anatomie comparée*, que toutes les fois que le sang ne va pas chercher l'air, il faut que ce soit l'air qui aille chercher le sang. Sans contredit les insectes sont parmi les animaux articulés, ceux qui donnent la démonstration la plus évidente de cette loi générale, puisqu'ils sont aussi les animaux où l'air joue le plus grand rôle. Ce fluide y est répandu en si grande quantité, que l'on peut bien dire que toutes les parties des insectes respirent, ou jouissent de l'impression de l'air, ce fluide subtil qui,

selon la belle expression des anciens, est aussi bien l'aliment de la vie comme de la flamme.

Les insectes paroissent à la tête des animaux articulés sous le rapport de la quantité de respiration. Ils doivent cet avantage à l'absence de vaisseaux destinés à contenir le sang, ainsi qu'à la nécessité où ils se trouvoient d'avoir une circulation d'air, puisqu'ils étoient privés de celle du sang. Mais comment la circulation de ce fluide incompressible s'opère-t-elle, et par quels vaisseaux a-t-elle lieu; c'est ce qu'il importoit d'éclaircir, et surtout de déterminer. Si elle avoit lieu de la même manière pour ceux qui respirent l'air en nature, comme pour ceux qui le soutirent de l'eau. Considéré sous ce rapport, notre travail peut avoir quelque intérêt. Aucun observateur n'avoit décrit avant nous, d'une manière générale et avec les détails convenables, les variations qu'éprouve l'appareil respiratoire dans cet ordre d'animaux, ainsi que les différences qu'on y observe et qui dépendent du mode de la respiration elle-même. Nous n'avons pas mis moins de soin à l'examen des autres détails de l'organisation. Le grand nombre de recherches que nous avons faites sur les animaux articulés, nous ont bien démontré l'influence que le cœur exerce sur le système absorbant. Ainsi nous avons

vu les vaisseaux chylifères suivre en quelque sorte les vaisseaux sanguins, et ne se montrer jamais sans ces derniers, quoique dans quelques cas ils paroissent diparoître avant eux : du moins c'est ce que nous avons observé dans les arachnides, les derniers des animaux articulés, où il existe encore un cœur et des vaisseaux sanguins. Ce rapport avoit été aperçu avant nous : M. Cuvier, auquel l'anatomie doit de si belles et de si importantes découvertes, avoit le premier fait sentir la dépendance qui existoit entre ces deux systèmes.

Une fois parvenu à la connoissance de l'ensemble de l'organisation des principaux animaux articulés, nous avons pu nous élever jusqu'à des considérations générales sur la classification des êtres qui y rentrent. Nous avons surtout porté notre attention sur les arachnides, les animaux les moins bien circonscrits de cet embranchement ; enfin nous avons cherché à démontrer que, dans une méthode rigoureuse de classification, l'on ne pouvoit réunir des animaux qui ont un cœur et des organes respiratoires circonscrits, avec ceux qui n'ayant plus de cœur ont aussi des organes respiratoires ramifiés. Ainsi nous n'avons pas adopté la classe des arachnides, telle du moins qu'elle a été conçue par les naturalistes modernes. Nous l'avons, au contraire, restreinte aux cloportides, aux scorpio-

nides et aux arachnides. Tous ont un cœur allongé avec deux ordres de vaisseaux sanguins et des organes respiratoires circonscrits, composés de feuillets, pyramidaux, offrant cette particularité remarquable de recevoir l'air directement par des ouvertures stigmatiformes. Ce n'est cependant qu'avec doute que nous avons placé les cloportes parmi les arachnides. Ce que nous savons de leur organisation nécessitoit tellement cette réunion, que nous n'avons pas osé les ranger avec les crustacés, avec lesquels ils ont pourtant un certain nombre de rapports. Du reste, nous avons mis les cloportes à la tête des arachnides, et immédiatement après les crustacés, voulant indiquer de cette manière les rapports qui existent entre les premiers et les derniers ordres de ces deux classes; l'on voit encore par là que les cloportides font assez bien le passage des uns aux autres. En adoptant cette méthode de classification, nous avons dû commencer l'étude des insectes par les espèces qui ont le plus d'affinité avec les araignées, le dernier ordre des arachnides. A cet égard, le choix n'étoit pas difficile à faire, et les phalangites sont venus se ranger comme d'eux-mêmes à la tête des insectes. A la vérité, par une raison contraire, nous nous sommes vus forcés d'éloigner les jules et les scolopendres, qui,

sous quelques rapports, ont de l'analogie avec les cloportides. En cherchant l'ordre des combinaisons qui pourroit le moins rompre les rapports naturels des animaux articulés entre eux, nous nous sommes convaincus, que les caractères tirés des organes les plus essentiels à la vie, ne peuvent point les réunir en groupes aussi naturels, qu'ils le sont dans les animaux vertébrés; c'est aussi une des grandes difficultés qu'on rencontre dans la classification des premiers, difficulté qui tient, peut-être, à ce que les organes de la circulation et de la respiration n'ont point la même influence à mesure que l'organisation se simplifie.

Nous avons cru également nécessaire de séparer les insectes à métamorphoses de ceux qui comme les arachnides en sont privés, et nous avons établi entre eux ces deux divisions principales fondées uniquement sur cette transformation des parties qui a lieu dans les uns par degrés, tandis que dans les autres elle s'opère d'une manière instantanée. Par une suite de cette grande coupe, nous nous sommes vus forcés, de former un ordre de plus parmi les insectes. Cet ordre, que nous avons nommé syphon-aptère, lie assez bien les insectes à métamorphose avec ceux qui n'en ont point; d'ailleurs il commence d'une manière assez naturelle l'ordre des insectes

suceurs. Ceux-ci mènent aux autres ordres des suceurs, et des derniers on passe aux broyeurs qui, les plus insectes, si l'on peut s'exprimer ainsi, devoient se trouver à la plus grande distance des arachnides, puisque leur organisation est aussi la plus différente de celle qu'on observe dans les animaux de cette classe.

Nous ne pouvons nous dissimuler que dans un travail aussi difficile que celui dont nous venons de donner un aperçu, nous n'ayons laissé beaucoup de lacunes à remplir, mais du moins avons-nous vu par nous-mêmes tous les détails d'organisation que nous avons fait connaître dans notre Mémoire; sous ce rapport il aura toujours un véritable intérêt. Il faut l'avouer, dans l'anatomie d'animaux aussi petits, et aussi difficiles à disséquer, il est presque impossible de ne pas commettre quelques erreurs; l'on doit s'estimer heureux, lorsqu'elles se bornent à des détails qui n'ont pas une grande influence sur l'organisation. C'est sous ce point de vue qu'il est précieux pour la science que plusieurs observateurs étudient le même sujet, puisque c'est seulement de cette manière qu'on peut être assuré d'avoir bien observé. Nous ne pouvons terminer ce que nous avons à dire sur nos recherches, sans prévenir ceux qui s'adonnent aux mêmes genres de travaux, que les

deux meilleurs moyens d'éviter les erreurs est de disséquer dans l'eau, ainsi que l'a conseillé M. Cuvier. Il faut également faire usage de fils de cuivre et de zinc pour reconnoître les nerfs selon la méthode indiquée par M. de Humboldt.

Les insectes ont le long du dos un vaisseau longitudinal qui s'étend de la partie supérieure du corps à l'autre extrémité, et auquel presque tous les anatomistes ont donné le nom de cœur, à cause des contractions et des dilatations qu'il présente avec une sorte de régularité. Lyonnet et M. Cuvier sont les seuls qui aient élevé des doutes sur les fonctions attribuées à cet organe. L'illustre auteur de l'Anatomie comparée est aussi le premier qui a cherché à prouver que ce cœur ne paroisoit avoir aucune sorte de ramification. Lyonnet avoit bien déjà remarqué, qu'il ne partoît du vaisseau dorsal aucun autre vaisseau plus petit; mais, comme il n'avoit observé ce fait que dans la chenille du saule, il n'avoit pas osé tirer une conclusion générale d'une observation qu'il pouvoit croire particulière. Cependant, malgré les preuves de tout genre accumulées par M. Cuvier dans son beau Mémoire sur la nutrition des insectes (1), contre l'existence

(1) *Mémoire sur la manière dont se fait la Nu-*

d'un véritable cœur chez cet ordre d'animaux, il est encore resté des doutes sur cette question délicate, à un assez grand nombre d'anatomistes; c'est pour les rendre moins fondés que nous avons entrepris quelques recherches sur cet objet intéressant.

Nous avons surtout porté notre attention sur les questions suivantes :

1.^o Il nous a paru essentiel d'étudier le vaisseau dorsal dans les divers ordres d'insectes, afin de reconnoître s'il n'offroit jamais des ramifications, ramifications que l'on pouvoit y soupçonner, puisque Swammerdam et Compàretti disent formellement en avoir aperçu; ce dernier les a même décrites avec une sorte de détail.

2.^o Si ce premier moyen étoit reconnu insuffisant, il falloit s'assurer si on ne pourroit pas y parvenir, par les injections, soit avec le mercure, soit avec des liqueurs colorées, soit enfin avec des liqueurs abstringentes, ou pouvant par leurs propriétés chimiques agir sur l'humeur contenue dans le vaisseau dorsal. Ainsi le tannin, en coagulant cette humeur, sembloit pouvoir donner quelques lumières sur les usages de ce vaisseau, et en même temps faire reconnoître les ra-

trition dans les Insectes, inséré dans les Mémoires de la Société d'histoire naturelle de Paris; t. 1, p. 34.

mifications de cet organe, si effectivement il en étoit pourvu.

3.^o Il n'étoit pas moins essentiel de s'assurer si les contractions et les dilatations du vaisseau dorsal étoient dues à l'action du fluide qui y étoit contenu. Dans cette supposition, il falloit démontrer une sorte de circulation dans ce fluide, tandis que dans l'autre hypothèse il devenoit nécessaire de prouver que ces contractions et ces dilatations n'étoient point produites par l'humeur contenue dans le vaisseau dorsal, mais que l'on pouvoit les faire cesser sans altérer ce vaisseau.

4.^o Les organes de la circulation paroissant toujours en rapport avec ceux de la respiration, il falloit examiner si le vaisseau dorsal étoit conformé de la même manière dans les espèces qui respirent l'air immédiatement, et dans celles qui respirent l'air contenu dans l'eau, ou qui décomposent ce fluide.

5.^o Toutes ces recherches devoient nécessairement permettre de déterminer l'influence des organes de la respiration sur ceux de la circulation. Si l'influence des premiers étoient démontrée agir complètement sur les seconds, on devoit observer qu'à mesure que les organes de la respiration se centralisent, ou, pour mieux dire, ne sont plus ramifiés, les organes

de la circulation présentent au contraire des ramifications, puisque l'air n'allant plus chercher le sang, il faut bien que le sang aille chercher l'air.

Tel a été le but de mes recherches : avant d'en rendre compte, je crois devoir rappeler ici les opinions qu'ont émis les divers anatomistes sur le vaisseau dorsal.

Malpighi (1) a décrit le vaisseau dorsal dans sa belle Anatomie du ver à soie ; il l'a considéré comme un long canal qui dans son trajet s'élargit ou se resserre en formant plusieurs petits tubes ovales, que l'on pourroit regarder comme autant de petits cœurs. Mais ici Malpighi a été trompé par les contractions successives du vaisseau dorsal ; ce qui le prouve, ce sont les remarques qu'il fait lui-même. Les mouvemens, dit-il, de ces parties du vaisseau dorsal que l'on peut considérer comme autant de cœurs, sont très-irrégulières, et le liquide contenu dans le vaisseau dorsal offre souvent un mouvement rétrograde. Cette marche irrégulière ne peut convenir, ainsi que l'a remarqué M. Cuvier, à un principal organe de circulation. Cette seule preuve sembleroit empêcher

(1) Voyez *Opera Posthuma de Bombycibus* ; t. 2, p. 20.

de considérer le vaisseau dorsal comme un cœur. Malpighi ajoute ensuite qu'il n'a jamais aperçu la moindre ramification dans le vaisseau dorsal; en effet, les figures qu'il en a données (tom. II, tab. III, fig. 4) n'en indiquent point. Or, comment concevoir une circulation sans vaisseaux, et comment appeler cœur un organe qui ne remplit aucune des fonctions de ce centre de circulation?

Malpighi se demande ensuite, s'il nait des artères du cœur, et si ces artères portent le fluide nourricier à tout le corps. Quant aux rameaux qui proviennent des dilatations du vaisseau dorsal, et qu'il nomme oreillettes, il les a bien reconnus pour des trachées; cela est bien évident, puisque leurs extrémités qui touchent le vaisseau dorsal sont les plus fines, tandis qu'il en seroit le contraire si elles partoient de ce vaisseau.

Swammerdam a décrit et figuré le vaisseau dorsal des insectes, avec plus d'exactitude que Malpighi; mais, avec ce dernier, il l'a toujours considéré comme un cœur, ou du moins comme un organe qui en remplissoit les fonctions. En donnant la description des insectes de son cabinet, cet excellent observateur dit expressément; « Je conserve des
« œufs de sauterelle qui sont oblongs et en-
« tre lesquels paroissent des vaisseaux sanguins

« veineux et artériels (1). » Mais comme Swammerdam ne revient plus sur cette observation qu'en parlant du ver à soie (2), il est probable qu'il aura été trompé par l'aspect brunâtre qu'auront pris les trachées en se desséchant. Une cause très-simple peut également avoir contribué à cette illusion. Les vaisseaux hépatiques inférieurs sont extrêmement allongés dans les sauterelles, et tapissent souvent les ovaires; ainsi, lorsqu'on n'y fait pas une grande attention, on peut très-bien les prendre pour des vaisseaux vasculaires. Du reste, Swammerdam décrit le vaisseau dorsal dans ses *Recherches anatomiques*, comme un vaisseau creux qui offre par intervalles des étranglemens et des dilatations (3). Il est loin cependant de considérer ces étranglemens comme autant de cœurs, et de croire que le mouvement de la liqueur qu'ils contiennent soit rétrograde. Il combat même l'opinion de Malpighi, en avouant toutefois qu'il ne sait pas comment s'opère la communication des branchies aux rameaux

(1) *Biblia naturæ*, t. 1, p. 214.

(2) Collection académique, t. 5, p. 264.

(3) *Biblia naturæ*, t. 2, tab. XV, fig. 4. — *Idem*. t. 1, p. 252. — *Idem*. tab. XXVIII, fig. 8. — *Idem*. t. 1, p. 311. — *Idem*. t. 2, p. 577, tab. XXXIV, fig. 6, aa. — *Idem*. t. 2, p. 664, tab. XL, fig. 4.

des trachées et de celles-ci au cœur? Enfin, en parlant de la larve du geotrupe nasicorné, Swammerdam observe que tout le long du cœur, il existe des fibres motrices semblables à celles des anneaux du corps. Ces fibres pénètrent, selon lui, dans la substance même du cœur, en formant comme autant de cordons qui le dilatent et le resserrent. Ce sont en effet ces fibres motrices qui font paraître le vaisseau dorsal comme composé d'une suite d'étranglemens et de dilatations, qui ont trompé presque tous les observateurs. En les enlevant on voit fort bien, ainsi que M. Cuvier l'avoit observé (1), que ce vaisseau est un simple tube égal dans toute sa longueur, et seulement plus mince vers ses deux extrémités.

De Gêr a si peu parlé du vaisseau dorsal, qu'il est difficile de savoir s'il avoit bien senti l'importance de cet organe. Ses idées ne peuvent être d'aucun poids dans l'objet qui nous occupe, aussi ne croyons-nous pas devoir y donner une plus grande attention.

Quant à l'opinion de Lyonnet, elle est assez différente de celle des observateurs que nous avons déjà cités. En effet, cet habile anatomiste ne croit point que le vaisseau dorsal des insectes mérite le nom de cœur, d'autant

(1) Mémoire déjà cité.

qu'il n'a jamais pu y découvrir ni veines ni artères, quelque soin qu'il ait apporté dans ses injections faites avec de l'encre et des liqueurs colorées. Il conclut même de cette absence de vaisseaux sanguins et de la communication qui existe au moyen des fibrilles entre toutes les parties internes des insectes, et le corps graisseux répandu partout, que ces parties doivent tirer leur nourriture de la graisse au moyen des fibrilles. Dès-lors; il faut chercher au vaisseau dorsal d'autres usages, et celui que Lyonnet indique ne paroît pas être un des moins essentiels, ainsi que les faits que nous exposerons dans la suite de ce Mémoire le prouveront.

Comparetti auquel nous devons un grand nombre d'observations anatomiques, et qui a eu la gloire de lutter avec Scarpa dans un travail très-difficile, paroît être le seul qui ait admis, sans aucune espèce de restriction, un double système vasculaire dans les insectes proprement dits. Ce double système s'étend, selon lui, dans toutes les membranes et dans tous les viscères. Il est surtout en rapport avec le système musculaire (1). En admettant un double système vasculaire, Comparetti a été forcé de conclure que l'humeur contenue dans le vaisseau dorsal avoit une circulation,

(1) *Dinamica animale*; part. I, p. 236.

et qu'elle marchoit de bas en haut, comme dans le lombric terrestre (1). Il pense également que les contractions et les dilatations du vaisseau dorsal ne sont point égales, et qu'elles sont plus ou moins considérables suivant qu'on les examine dans telle ou telle partie.

Passant ensuite à l'examen des vaisseaux vasculaires, il les décrit dans la mouche, en observant que les troncs latéraux qui ont des mouvemens de contraction se terminent par deux corps blancs et ovales. Deux troncs vasculaires y donnent, selon lui, des rameaux très-larges et divergens sur la surface interne de l'anneau, comme au cœur et à l'œsophage. Il dit encore avoir aperçu des filets rayonnés sur la surface des deux muscles du côté de l'anneau, et y avoir compté cent cinquante battemens par minute. Quant au mouvement de contraction et d'expansion, il lui a paru partir de la base, et durer plusieurs heures après avoir fait la section latérale (2). Dans la mouche en forme d'abeille, qu'il nomme *mosca apiforme*, il dit avoir vu le vaisseau dorsal présenter des ramifications latérales et vibrantes. Ces ramifications communiquent avec d'autres qui s'étendent dans l'abdomen.

(1) *Dinamica animale*; part. I, p. 211.

(2) *Idem*, part. I, p. 216.

et qui vibrent comme le cœur. Les unes présentent des battemens très-fréquens, et les autres une ondulation assez marquée. J'ai souvent observé dans un grand nombre d'insectes, principalement dans les scolopendres, des contractions très-vives dans les fibres musculaires, et surtout dans celles qui se rendent aux pattes. Ces contractions s'étendent transversalement d'un côté de ces muscles à l'autre, et sont si prononcées qu'on pourroit les croire produites par quelques ramifications du vaisseau dorsal. Mais ce vaisseau n'en ayant aucune, ces contractions ne dépendent que des muscles eux-mêmes. Comparetti aura donc pu être facilement trompé par ces contractions, et les croire produites par des branches du vaisseau dorsal, d'autant plus que dans certaines espèces les trachées ont une couleur violâtre, ou d'un rouge sombre, à la vérité toujours azurée. Comparetti ne se borne point à décrire dans une seule espèce les battemens des ramifications du vaisseau dorsal; mais il dit les avoir également aperçus dans la mouche vivipare, figurée par Réaumur (1), ainsi que dans le *syrphus inanis* (2). Il va encore plus loin, en parlant de l'abeille, car il assure y avoir

(1) Tome 4, p. 11, Mém. X, p. 164.

(2) *Dinamica animale*, part. 1, p. 217, 219.

observé deux canaux ou vaisseaux cylindriques partant de l'extrémité du vaisseau dorsal, dont l'un se dirige vers la partie supérieure du corps, et l'autre vers la partie inférieure. Ces vaisseaux en fournissent encore d'autres qui tous ont des vibrations plus ou moins prononcées (1). En continuant ses recherches, il parle toujours des vibrations des rameaux fournis par le vaisseau dorsal, et cela en traitant des papillons, des ténébrions et du gryllon domestique (2). Enfin lorsqu'il décrit le vaisseau dorsal des blattes, vaisseau qu'il appelle toujours cœur, il dit que le sang qui y est contenu passe dans toutes les parties intérieures, et que le système vasculaire s'étend jusqu'aux rameaux les plus fins, soit de la partie externe, soit de la partie interne de l'abdomen, du thorax, de la tête et des membres (3).

Ce résumé succinct des observations de Comparetti, prouve non-seulement, que ce grand anatomiste n'a point douté que le vaisseau dorsal eut des ramifications, mais qu'il a cru trouver, dans les insectes comme dans les mollusques, un double système vas-

(1) *Dinamica animale*, part. 1, p. 221.

(2) *Idem.* part. 1, p. 223. — *Idem.* p. 228.
— *Idem.* p. 227.

(3) *Idem.* p. 230.

culaire. Il est bien difficile de concevoir comment Comparetti a été trompé dans ses dissections qui, quoique délicates, n'en sont pas moins faciles à faire, à cause du petit nombre de vaisseaux qui existent chez les insectes. Ainsi, pour trouver la cause de son erreur, nous avons mis la plus grande attention à répéter la plupart de ses dissections, et cela sur les espèces que Comparetti indique lui-même. Mais toutes les recherches que nous avons pu faire nous ont bien convaincus, qu'il n'existe pas plus de ramifications au vaisseau dorsal des insectes, que de système vasculaire dans cet ordre d'animaux. Il n'en est pas de même dans les scorpions et les araignées; aussi ces animaux, qui ont un système vasculaire, offrent-ils, par une conséquence nécessaire, des organes respiratoires circonscrits qui remplacent les trachées qu'on trouve dans tous les vrais insectes. Nous défiant cependant de nos propres observations, nous les avons fait répéter par un jeune anatomiste, M. Pilar, dont l'exactitude nous étoit bien connue. Malgré toute la patience qu'il a bien voulu mettre dans ce travail, il n'a jamais pu découvrir la moindre ramification au vaisseau dorsal des vrais insectes. Ce point de fait nous étant bien démontré, nous ne sommes pas éloigné de penser que les organes pris par Comparetti pour des vaisseaux vas-

culaires, ne sont autre chose que les vaisseaux hépatiques inférieurs. En effet, ces vaisseaux sont très-allongés, libres et presque capillaires; comme ils ont en général une couleur assez sombre, on peut facilement les prendre pour des vaisseaux artériels ou veineux. Ceci est même d'autant plus facile à croire, qu'ils ont souvent un mouvement vermiforme; c'est ce mouvement que Comparetti aura pris pour des vibrations.

Du reste, depuis Comparetti, M. Cuvier a établi, par un grand nombre de preuves négatives, ainsi que par des preuves rationnelles, que le vaisseau dorsal des insectes n'avoit point de ramifications, et que même l'organisation de ces animaux les rendoit tout-à-fait inutiles. Enfin, tout nouvellement, il a considéré le vaisseau dorsal comme un vestige de cœur, ou comme un viscère qui ne remplit plus aucune des fonctions de cet organe; avant qu'un organe cesse d'exister, il n'exerce plus, dit-il, les fonctions qu'il remplissoit dans les animaux où il étoit absolument nécessaire. Il cite même pour preuve de cette cessation de fonctions, avant que l'organe disparaisse, les mains qui existent encore dans un grand nombre d'espèces où cependant elles ne sont plus d'aucune utilité comme mains.

D'après l'exposé que nous venons de tracer,

il est évident que la non existence des ramifications du vaisseau dorsal a été admise par le plus grand nombre d'anatomistes. Cependant, comme il est encore resté des doutes sur cet objet, d'autant que certains observateurs décrivent ces ramifications avec des détails qui semblent ne pouvoir être fournis que par l'examen le plus attentif, nous avons cru utile d'entreprendre les recherches dont nous allons rendre compte.

J'ai commencé l'examen du vaisseau dorsal, par les espèces chez lesquelles on le voit battre à l'extérieur du corps; j'ai choisi parmi celles-ci, soit des larves de coléoptères, soit des larves de lépidoptères. La larve du géotrupe nasique, étant très-commune, m'a paru propre à remplir mon but. Le vaisseau dorsal de cette espèce est alongé et cylindrique; en le séparant des muscles et des membranes graisseuses qui l'entourent, on voit que son diamètre est égal dans presque toute sa longueur, seulement il est un peu plus étroit vers ses deux extrémités. M'étant bien assuré de cette disposition, j'ai cherché si je ne pourrois pas y trouver quelques ramifications. Pour cela, je l'ai observé avec la plus grande attention et avec d'excellentes loupes. Les contractions ont toujours eu lieu dans le vaisseau dorsal, et ne se sont jamais étendues hors du ca-

nal qui règne le long du dos. J'ai ensuite soumis ce vaisseau sous la lentille de mon microscope, et je n'y ai point aperçu de ramifications, ni même dans les membranes qui l'entourent. En vain en ai-je cherché quelques traces dans la membrane du tube intestinal, les fibres des muscles, surtout dans ceux des anneaux de l'abdomen et des mandibules qui auroient dû en offrir, s'il en existoit, à cause de l'énergie de leurs contractions, et du besoin que ces organes ont de vaisseaux.

J'ai ensuite examiné le vaisseau dorsal du geotrupe nasicorne et ponctué, et de quelque manière que j'ai opéré, je n'y ai jamais aperçu la moindre ramification. J'ai encore soumis au même examen un assez grand nombre de coléoptères les plus gros que j'ai pu me procurer, comme les *ateuchus semi-punctatus*, les *cetonia aurata*, *fastuosa*, les *scarites gigas*, les *cerambyx heros*, les *blaps gigas*, *mortisaga*; dans tous, j'ai observé le vaisseau dorsal sans ramifications. Ces dissections m'ont cependant prouvé que, sans une certaine attention, on pourroit en admettre dans ce vaisseau, à cause de la couleur et de la disposition des vaisseaux hépatiques, qui, très-alongés et presque capillaires, se répandent dans toutes les parties du corps, et s'y trouvent souvent

Bien après qu'on a enlevé le tube intestinal. Pour s'assurer de cette disposition, il ne faut point enlever le tube intestinal, et disséquer dans l'eau. Ce liquide soulève les vaisseaux hépatiques; il devient ainsi facile de remonter jusqu'à leur insertion.

Quoique je n'eusse pas aperçu de ramifications au vaisseau dorsal dans ces espèces, je ne devois pas en conclure, qu'il n'en existoit point dans les insectes. Je tentai donc de nouvelles dissections. Le *locusta gigantea* étant le plus gros insecte de l'Europe, je m'empressai d'en faire le sujet de mes nouvelles observations; mais je ne fus pas plus heureux dans cette espèce que je ne l'avois été pour les précédentes. Il en fut de même pour le *locusta brevipennis*, *verruosiora*, *grisea*, et les *gryllus lineola*, et *migratorius*. Toutes ces espèces sont cependant d'une grosseur assez considérable. Je tentai encore de nouvelles dissections sur les *blatta occidentalis*, *acheta campestris*, *empusa pauperata* et *mantis religiosa*. Dans toutes je vis constamment le vaisseau dorsal sans aucune ramification, et, ce qui me le prouvoit, c'est qu'après l'avoir enlevé avec le plus grand soin, je ne pouvois découvrir aucune trace de déchirure, ce qui auroit dû avoir lieu, s'il étoit parti des ramifications de ce vaisseau. Du reste, on n'en

voyoit jamais s'écouler aucune humeur ; mais, ainsi que nous le prouverons plus tard, ceci pouvoit dépendre de plusieurs circonstances.

Il falloit cependant vérifier les observations de Comparetti ; pour cela, j'examinai le vaisseau dorsal dans un grand nombre de *papillons*, de *tenebrio*, et le *gryllon domestique* ; toutes ces dissections confirmèrent les résultats que j'avois d'abord obtenus. Il en fut de même lorsque j'étudiai l'organisation des *sphinx*, des *noctua*, et des *telligonia*, tous insectes assez gros. Enfin il me restoit à vérifier si le vaisseau dorsal des mouches et des syrphus offroit ces ramifications que Comparetti avoit décrit avec tant de détail. Je vis en général, dans les diptères et les hyménoptères, le vaisseau dorsal présenter des contractions assez multipliées ; mais, pour des vaisseaux, ni des battemens sur les côtés du vaisseau dorsal, j'avoue que je n'ai jamais su y en apercevoir. Cependant j'ai étudié ce vaisseau dans le *scolia flavifrons*, l'*apis violacea*, et le *syrphus bifasciatus* de Panzer, espèces les plus grosses que fournit la France Méridionale. J'ai pris ensuite l'*apis mellifica*, que Comparetti cite expressément ; quoique ces recherches fussent plus difficiles en raison de la petitesse de l'espèce, je n'ai point vu les deux vaisseaux cylin-

driques dont parle cet anatomiste, et qui, selon lui, partent de l'extrémité du vaisseau dorsal, pour se diriger l'un vers la partie supérieure du corps, et l'autre vers la partie inférieure. Quoique la disposition qu'annonce ici Comparetti, indique la marche régulière d'un vaisseau, je persiste encore à croire qu'il a été trompé par l'aspect des vaisseaux hépatiques.

J'ai terminé ces premières recherches par l'examen des larves des lépidoptères. J'ai principalement disséqué celles du sphinx du tithymale et de la bombyx du mûrier; toutes ces larves m'ont paru avoir un vaisseau dorsal sans aucune sorte de ramifications. J'ai également cherché si je ne découvrirais pas quelques traces de vaisseaux vasculaires dans les tuniques cellulaires ou musculaires des intestins, tuniques qui en auroient sûrement reçues s'il en existoit, car l'on sait que l'appareil digestif est extrêmement développé dans les larves. Les muscles des mandibules, examinés dans le même dessein, m'ont également paru sans vestiges de vaisseaux, quelque soin que j'aie apporté dans cette recherche.

Ces faits prouvent que le vaisseau dorsal des insectes est un canal presque cylindrique, seulement un peu rétréci à ses deux extrémités; ses contractions sont assez prononcées

pour être sensibles à l'extérieur du corps, lorsque la peau a peu d'épaisseur et une certaine transparence. Du reste, il faut remarquer que les contractions de ce vaisseau sont irrégulières, et presque jamais isochrones. Cette irrégularité annonce bien qu'elles ne sont point produites par une véritable humeur en circulation. En effet, nous verrons plus tard qu'elles ne dépendent nullement de cette humeur, et qu'elles paroissent même indépendantes de l'organisation du vaisseau dorsal. On observe encore que les contractions ne sont point également fortes, ni également multipliées dans toutes les espèces. Quoiqu'il soit bien difficile de rien préciser à cet égard, il semble pourtant qu'en général elles sont plus prononcées dans les larves que dans les insectes parfaits. Ceci paroît du moins sensible, pour les larves voraces, comme celles du géotrupe nasicorne, et de certaines espèces de sphinx et de bombyx.

Quant à l'humeur contenue dans le vaisseau dorsal, sa couleur est toujours relative à celle de la substance adipeuse qui entoure ce même vaisseau; par conséquent elle n'est point uniforme dans les différentes espèces. On observe en effet que la graisse qui entoure le vaisseau dorsal a toujours une couleur analogue à celle de l'humeur contenue dans ce même vaisseau. Cette similitude de

couleur, similitude du reste fort constante, peut faire soupçonner que le vaisseau dorsal est destiné à opérer la sécrétion de cette matière si nécessaire chez des animaux où les parties prennent un accroissement rapide, lorsqu'elles se transforment en organes nouveaux et différens de ceux qui existoient déjà.

L'humeur du vaisseau dorsal offre donc, ainsi que nous venons de le faire remarquer, des nuances très-variées. En effet, elle est d'un brun sombre dans la plupart des coléoptères, verdâtre dans certains orthoptères, jaune dans le ver à soie, orange dans la chenille du saule, transparente dans la larve du grand paon, et enfin d'une teinte peu foncée dans la plupart des lépidoptères. Examinée au microscope, cette humeur paroît formée par un grand nombre de globules, dont la transparence dépend de la couleur de l'humeur elle-même. Cette organisation annonce l'analogie de cette humeur avec la graisse. On la voit composée également de petits grains qui, vus au microscope, paroissent contenir chacun beaucoup d'autres grains semblables et plus petits. Ces grains ne sont que les globules graisseux qui nagent ou qui sont contenus dans de petits sachets sphériques et membraneux. La graisse est renfermée dans des sacs membraneux; car, par elle-même,

elle est fluide, et s'écoule aisément, lorsqu'on l'examine en perçant avec une aiguille très-fine les sacs qui la contiennent. Lorsqu'on l'exprime ainsi en déchirant ses enveloppes, elle trouble l'eau, et se partage en petits grumeaux. L'humeur du vaisseau dorsal, mise dans l'eau, se mêle facilement avec ce liquide; une goutte, répandue sur un morceau de porcelaine, se durcit après l'évaporation, et ressemble alors à de la gomme.

Les tuniques du vaisseau dorsal sont en général assez minces. Il me seroit assez difficile de dire à quelle classe elles appartiennent : autant que j'ai pu en juger, il me paroîtroit que leur membrane externe est de la nature des cellulaires, tandis que l'interne est musculaire. Le vaisseau dorsal se trouve maintenu dans sa position par des trachées fort nombreuses, et plusieurs s'y perdent totalement. Il est probable que ces trachées forment, par leurs entrelacemens, la tunique externe de ce même vaisseau. Ce qui le prouve, c'est que dans certaines espèces, par exemple dans la larve du *bombyx pavonia major*, on voit le vaisseau dorsal comme formé par des stries longitudinales blanchâtres. Ces stries ne sont autre chose que les trachées qui s'étendent tout le long du vaisseau dorsal, en y formant un réseau inextricable. Il est facile de se convaincre que ces vaisseaux sont

des trachées, en les plongeant dans une liqueur colorée : tout se colore, excepté les trachées qu'on voit toujours distinctement, et dont la principale direction est longitudinale. Ce fait, facile à vérifier, prouve bien, ce me semble, que la première membrane du vaisseau dorsal est cellulaire, puisque dans certains individus on voit distinctement les fibrilles blanches des trachées qui la composent s'y perdre totalement. Du moins, observe-t-on que les trachées ont une grande influence sur les contractions du vaisseau dorsal, contractions toujours beaucoup plus fortes dans les points où il en existe un grand nombre. Aussi, comme c'est toujours la portion inférieure du corps qui reçoit le plus de trachées, c'est aussi à l'extrémité du vaisseau dorsal que ses contractions sont les plus fréquentes et les plus sensibles (1). On peut donc dire, en thèse générale, que les contractions du vaisseau dorsal sont toujours plus fortes dans l'abdomen qu'ailleurs, et cela par une suite du grand nombre de trachées qui s'y trouvent, et de la communication directe, au moyen des stigmates, de ces mêmes trachées avec l'air. Dans les larves qui reçoivent l'air par l'anus, comme les

(1) LYONNET a fait cette remarque dans sa belle *Anatomie de la Chenille du Saule*.

libellules, ce point de fait est peut-être encore plus sensible.

Si les trachées, ou, pour mieux dire, l'air qu'elles apportent, ont une influence directe sur les contractions du vaisseau dorsal, on devoit pouvoir la mieux reconnoître encore en examinant ce vaisseau dans les différentes métamorphoses que les insectes subissent. On sait, en effet, que les mêmes organes ou les mêmes systèmes d'organes éprouvent chez les insectes de grandes différences, suivant que ces animaux se trouvent dans tel ou tel état. Ainsi, dans l'état de larve, le système digestif est le plus prépondérant, et les trachées qui se rendent dans le tube intestinal sont si considérables qu'elles forment autour des viscères intestinaux des paquets fort nombreux, et des réseaux très-multipliés. Cette disposition est surtout bien évidente dans les chenilles. Les chenilles, qui s'enferment dans des cocons, présentent même cette particularité que les vaisseaux soyeux prennent un grand développement au moment où elles vont se métamorphoser en chrysalides. Ces vaisseaux remplissent alors toute la cavité de l'abdomen, et le tube intestinal diminue tellement qu'il paroît comme contracté sur lui-même, et réduit presque à rien. Ce fait est surtout bien sensible dans les chenilles qui filent

beaucoup comme celles du ver à soie et des *bombyx pavonia major*, *media*, *trifolii*, *quercus*, etc. Dans les insectes parfaits, les organes générateurs et ceux du mouvement prennent au contraire la plus grande prépondérance, les trachées deviennent aussi très-multipliées dans ces parties. Voilà donc un changement bien sensible qui s'opère dans les organes des insectes, changement qui a lieu par une suite de leurs métamorphoses successives. Mais en est-il de même à l'égard du vaisseau dorsal ? Pour m'en assurer, j'ai comparé le vaisseau dorsal des larves avec celui des insectes parfaits. Une observation attentive m'a prouvé qu'en général, le diamètre du vaisseau dorsal étoit beaucoup plus égal dans les larves que dans les insectes parfaits. J'ai d'abord cru que la forme du corps, qui dans les larves présente peu d'étranglemens, et se trouve au contraire presque toujours cylindrique, pouvoit être la cause de cette égalité. Cependant, quoique cette cause puisse avoir une certaine influence sur l'égalité de ce diamètre, je ne pense pas qu'elle soit la plus prépondérante. Il me semble au contraire que cette disposition dépend principalement de ce que la graisse est plus également répandue dans le corps des larves que dans celui des insectes

parfaits. Il est même de fait, que dans les insectes où la substance graisseuse n'existe que dans l'abdomen, le vaisseau dorsal est à peine sensible dans le corcelet, ou du moins ses contractions. Mais, dans les uns et dans les autres, les contractions et les dilations sont toujours plus fortes dans l'abdomen, à raison des trachées qui s'y rendent, ainsi que nous l'avons déjà dit. Mais comme un organe ne prend jamais un plus grand développement sans que le but qu'il doit remplir s'en ressente, on remarque que la graisse est plus abondante dans l'abdomen que partout ailleurs. Quoique cela soit moins évident dans les insectes parfaits que dans les larves, et par les raisons que nous avons exposées, l'abondance du tissu adipeux dans l'abdomen y est encore très-sensible. Nous verrons, dans la suite de ce Mémoire, jusqu'à quel point on peut s'appuyer de ces faits pour déterminer la nature des fonctions du vaisseau dorsal.

Le vaisseau dorsal des insectes reçoit des nerfs et même en assez grand nombre. Lyonnet (1) en cite neuf paires, en décrivant le vaisseau dorsal de la chenille du

(1) Voyez *Traité anatomique de la Chenille du Saule*, Chap. 11, p. 412, pl. 12, fig. 1.

saupe. Nous ne pouvons point en fixer le nombre d'une manière aussi précise, surtout en considérant ce vaisseau d'une manière générale, mais il nous paroît qu'il en reçoit toujours plus dans les larves que dans les insectes parfaits. Les nerfs paroissent même entrer et se perdre dans les membranes de ce vaisseau; nous n'avons pu cependant vérifier l'observation de Lyonnet qui assure que plusieurs nerfs sortent de cet organe. Cet habile observateur, en voyant le vaisseau dorsal recevoir une aussi grande quantité de nerfs, a cru qu'il fournissoit aux nerfs la substance qui leur étoit nécessaire. Il seroit bien difficile de prouver une pareille assertion, comme de la démontrer fausse; aussi croyons-nous devoir nous borner à la faire connoître, sans cependant la croire fondée, car, si on en jugeoit par l'analogie, on seroit peu porté à l'admettre.

Avant de parler des muscles ou de la membrane cellulaire qui maintient le vaisseau dorsal dans sa position, nous dirons quelques mots des contractions et des dilatations de cet organe. Ce vaisseau, avons-nous dit, offre des contractions et des dilatations plus fortes dans les larves que dans les insectes parfaits; ceci est vrai généralement, avec cette res-

triction, que si ces contractions sont plus prononcées, elles sont au contraire moins fréquentes. Ainsi, je n'ai compté que trente-six pulsations par minute dans le vaisseau dorsal de la larve du grand paon, tandis que j'en ai observé, dans le même espace de temps, plus de quatre-vingt-deux dans les locusta, et enfin au delà de cent quarante dans le *bremus terrestris*. Mais, dans la larve, les contractions étoient tellement fortes, que les deux lames de la membrane du vaisseau dorsal se touchoient au moment du maximum de ces contractions; dans la sauterelle, au contraire, le resserrement portoit à peine ces mêmes membranes jusqu'au quart de la largeur du vaisseau dorsal. Le mouvement qu'on voyoit dans le *bremus terrestris* étoit du reste plutôt un battement continu qu'une contraction et une dilatation des membranes du vaisseau dorsal. Les pulsations, que j'ai estimé à cent quarante par minute, mais qui, en réalité, sont bien plus fréquentes, partent de bas en haut, et sont fort irrégulières. Les contractions et les dilatations du vaisseau dorsal sont si fortes dans les chenilles, qu'elles ébranlent toute leur membrane péritoniale et leur tissu adipeux; ce qu'on ne voit jamais chez les insectes parfaits. Il est enfin évident que dans

les contractions du vaisseau dorsal, le diamètre de ce vaisseau doit diminuer, tandis qu'il augmente dans ses dilatations.

Le vaisseau dorsal est maintenu dans sa position par des fibres musculaires dont la disposition générale est triangulaire, et qui augmentent de largeur de la partie supérieure du corps à son extrémité inférieure. Les fibres musculaires ont été désignées par Lyonnet sous le nom d'ailes, parce qu'elles forment des espèces d'appendices qui rappellent en quelque sorte la disposition de ces parties. Ces appendices, formés par des cordons musculaires, contiennent un grand nombre de molécules graisseuses extrêmement déliées, et quelques nerfs. Cependant ces cordons musculaires, mieux examinés et soumis sous la lentille du microscope, paraissent bien composés de fibres transversales très-fines et fort serrées; mais, outre ces fibres, on voit que les molécules graisseuses sont contenues dans une membrane cellulaire très-extensible. C'est, en effet, dans les nombreux réseaux de cette membrane, que se trouve une substance adipeuse très-abondante, dont la couleur toujours analogue à celle du vaisseau dorsal tranche avec la graisse blanchâtre et plus animalisée contenue dans la membrane péritoniale. On peut, en effet,

présumer que cette graisse est plus animalisée que celle qui touche le vaisseau dorsal, puisque ses propriétés sont à peu près semblables à celles de la graisse des animaux vertébrés.

La couleur de cette substance grasseuse est presque toujours la même; généralement blanche, elle ne varie guères que dans les nuances du blanc le plus brillant au blanc légèrement jaunâtre. Son odeur est fade, rarement nauséabonde, et le plus souvent presque nulle. Elle n'a aucune action sur les couleurs végétales. Elle est très-dense; aussi, dégagée de la membrane qui la contient se précipite-t-elle au fond de l'eau. Exposée à l'air, elle devient jaune, et rancit en cédant une partie de son carbone et de son hydrogène à l'oxygène de l'air. Je ne puis dire si, comme chez les animaux vertébrés, la graisse des frugivores est plus dense que celle des carnivores. Les acides agissent tous sur la graisse des insectes avec plus ou moins d'énergie. Le sulfurique la charbonne assez promptement, ce que j'ai surtout observé pour celle du *bombyx pavonia major*. La graisse de la larve de cette espèce, séchée à l'air, et par conséquent devenue rance, soumise ensuite dans l'acide sulfurique, colore fortement cet acide en jaune, et ne se charbonne pas aussi

promptement. Lorsqu'on traite la graisse des insectes par l'acide nitrique, il se dégage un peu de gaz nitreux. La graisse jaunit fortement, se coagule assez vite, en se combinant avec une certaine quantité d'oxygène et formant une espèce de pommade oxygénée. La graisse du *gryllo-talpa*, soumise dans l'acide muriatique, s'y coagule très-vite, mais elle jaunit beaucoup moins, l'acide muriatique lui cédant moins d'oxygène.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ROYAUME DE NAPLES.

Le Gouvernement a regardé comme très-avantageux de rendre au théâtre son ancien éclat, et de le diriger vers le grand but d'*instruire en amusant* : aussi avoit-il cru devoir instituer un *concours dramatique*. Les résultats de ce concours sont déjà très-satisfaisans. De toutes les parties de l'Italie, on s'est empressé d'envoyer des compositions dramatiques : on en comptoit cent au moins de toute espèce. Un jury de cinq hommes de lettres, choisi parmi ceux qui se sont le plus distingués par leurs propres productions, a prononcé avec sagesse et impartialité sur ces diverses compositions.

D'après le rapport que le jury a fait au Gouvernement, par l'intermédiaire du Ministre de l'intérieur, le prix de la *Tragédie*, consistant en une médaille d'or de 1320 fr., a été décerné à la *Sapho* de l'abbé Louis SCEVOLA, de Brescia, vice-président de la Bibliothèque de Bologne; l'accessit à la tragédie nationale intitulée : *Ferdinand I, roi de Naples*, pièce de M. Gabriel SPERDATI, attaché au ministère de la justice. Le jury, ayant pensé que cette production méritoit non-seulement cette seconde

distinction, mais aussi un des deux prix destinés aux *mélodrames*, et qui n'ont point été décernés, le Gouvernement a bien voulu accorder à l'auteur, outre l'accessit, le prix de 880 francs. Deux autres tragédies, un *Annibal* et un *Arminius*, ont obtenu des mentions honorables.

Le prix de la *Comédie* (de 880 fr.) a été décerné à *la Femme exemplaire*, comédie en cinq actes, de M. Emmanuel MISTIRETTI, napolitain; l'accessit à une autre pièce en trois actes, du même auteur, et qui est aussi intitulée: *la Femme exemplaire*. Un second accessit a été accordé à une comédie de *l'Irrésolu*, envoyée de Gènes.

Un mélodrame tragique, intitulé *Oreste*, par l'avocat napolitain BUCCHIARELLI, a paru digne d'être distingué dans la foule des autres ouvrages du même genre envoyés au concours. Il a obtenu une mention honorable.

PARIS.

L'Institut et plusieurs Sociétés savantes et littéraires ont été présentés à Sa Majesté qui les a accueillis avec bonté. Lorsque l'Institut a paru devant Elle, un des membres lui a adressé ce passage d'Horace :

Hic ames dici pater atque princeps.

Le Roi a répondu *semper*.

Le plus grand nombre des ouvrages qui ont paru depuis notre dernier Numéro, traite des événemens ou des questions politiques, et principalement de la constitution, et ne sont pas du ressort de ce

Journal. L'ouvrage le plus important est celui de Madame la Baronne DE STAEL sur l'*Allemagne*. On en trouvera l'extrait dans le Numéro prochain.

Les grands spectacles sont aujourd'hui, comme autrefois, sous la surveillance de MM. les Gentilshommes de la Chambre.

Le vénérable Ducis s'est présenté au Roi, qui, pour lui témoigner, de la manière la plus bienveillante, le souvenir qu'il avoit conservé de sa personne, et l'estime qu'il fait de ses vertus et de son talent, a sur le champ répété ces beaux vers d'*OEdipe chez Admète* :

Et tu seras un jour, chez la race nouvelle,
De l'amour filial le plus parfait modèle ;
Tant qu'il existera des pères malheureux,
Ton nom consolateur sera sacré pour eux.

Madame *Camporesi*, qui ne chantoit que dans les concerts de Napoléon, s'est décidée à faire entendre publiquement sa belle voix.

Lafond a obtenu la permission de prendre aussi l'emploi des premiers amoureux dans la comédie.

L'Impératrice *Joséphine* est morte, le 29 de mai, vivement pleurée par beaucoup d'infortunés que sa bienfaisance-faisoit vivre; elle aimoit les arts et les talens; elle les encourageoit, et y consacroit une partie de ses revenus; c'est une grande perte qu'ils ont faite. Elle est universellement regrettée.

M. BOULARD vient de publier la Lettre ci-jointe sur le poème intitulé *le Triomphe de la Religion*, par M. DE LAHARPE.

Les amis des lettres attendoient depuis longtemps, avec impatience, un poème inédit de M. de La-

harpe, intitulé *le Triomphe de la Religion*. Ils apprendront avec plaisir que la veuve de M. Migneret, l'un de nos plus estimables imprimeurs, auquel M. de Laharpe avoit donné cet ouvrage en ma présence au commencement de février 1803, peu de temps avant son décès, va le publier sous peu de jours. Permettez-moi d'entrer, à cet égard, dans quelques détails qui pourront intéresser le lecteur.

Ce poème devoit avoir douze chants; malheureusement l'auteur n'en a composé que six, la mort l'ayant arrêté au milieu de cette nouvelle carrière de gloire qu'il avoit eu le courage de s'ouvrir (1).

Voici comme M. de Fontanes a parlé de cette épopée, lorsque l'Institut a rendu les derniers devoirs au Quintilien français : « M. de Laharpe « laisse malheureusement imparfaits quelques ou- « vrages dont il attendoit sa plus solide gloire; et « qui seroient devenus ses premiers titres dans la « postérité. Ses mains mourantes se sont détachées « avec peine du dernier monument qu'il élevoit. « Ceux qui en connoissent quelques parties, avouent « que le talent poétique de l'auteur, grâce aux ins- « pirations religieuses, n'eut jamais autant d'éclat, « de force et d'originalité. » Nous osons ajouter que ce poème présente quelquefois l'élévation de Bos-

(1) Il seroit à souhaiter qu'un de nos meilleurs poètes composât les six autres suivant le plan de l'auteur.

Dans un de ces six derniers chants, Cécile, dont il est parlé dans le premier, devoit retrouver dans la prison et sur l'échafaud son amant qui, depuis leur séparation, étoit devenu révolutionnaire et irréligieux, et qu'elle devoit ramener à la vertu.

suet, et la profondeur de Tacite. Il a d'ailleurs un avantage que peu de poèmes épiques ont; savoir : celui de ne point présenter des tableaux de combats. *L'Iliade* a peut-être été funeste au genre humain; elle a accoutumé à des scènes de carnage.

Après la remise de ce manuscrit, M. de Laharpe fit le testament qui suit.

« Je lègue 200 fr. aux pauvres de ma paroisse.
 « Ce que je laisserai étant peu de chose, il ne
 « m'est pas possible de faire davantage pour cette
 « classe qui est si à plaindre. J'engage chaque
 « Français à se rappeler que la religion fait un
 « devoir sacré de soulager les indigens, et de con-
 « tribuer autant qu'il lui est possible à adoucir le
 « sort des infortunés. Je remercie M. et Madame
 « de Talaru des marques d'amitié qu'ils m'ont
 « données. J'en conserverai le souvenir jusqu'au
 « dernier moment. Je remercie également les res-
 « pectables docteurs Maloët et Portal des soins qu'ils
 « ont bien voulu me donner dans ma maladie. Je
 « prie MM. de Fontanes, de Châteaubriant, de
 « Courtivron (1), de Chabannes, Récamier, de

(1) M. de Laharpe, lors de son exil et lors de sa proscription, s'étoit réfugié à Corbeil, chez Mademoiselle Besard. (Voyez la page 638 du dernier volume du *Cours de littérature*).

Voici ce que dit M. Agasse d'une visite qu'il lui fit dans cet asyle où il eut, ainsi que moi, l'avantage d'être admis :
 « Dans plus de six heures d'entretien, il n'échappa point à
 « M. de Laharpe un mot de malveillance, ni même de plainte
 « contre ses persécuteurs; il y mêla de temps à autres des
 « réflexions pieuses, mais sans aucune espèce d'affectation.
 « Nous n'avons jamais mieux apprécié la droiture, la franchise.

« Heraïn, Liénard, Migneret et Agasse, de se sou-
« venir combien je leur étois attaché. Je nomme
« M. Boulard, notaire, mon ami depuis vingt ans,
« mon exécuteur testamentaire. Je supplie la divine
« Providence d'exaucer les vœux que je forme pour
« le bonheur de mon pays. Puisse ma patrie jouir
« longtemps de la paix et de la tranquillité! Puisse
« les saintes maximes de l'Évangile être générale-
« ment suivies pour le bonheur de la société! »

Il fit encore un Codicile, que M. Agasse, im-
primeur estimable, mort le premier mai 1813, a
inséré dans la notice mise à la fin du *Cours de
Littérature*.

M. de Laharpe ne survécut pas longtemps à cette
rédaction de ses dernières volontés. Les momens
qui lui restèrent furent entièrement consacrés à
se livrer aux exercices et à remplir les devoirs
de cette sainte religion qui avoit été sa plus grande
consolation dans les infirmités et au milieu des
longues persécutions dont il fut la victime. Les
Lettres et la France le perdirent le 22 pluviose
an 11, ou 11 février 1803. Il étoit né à Paris en
1739.

« et la bonté de son cœur que dans ce tête-à-tête, que nous
« n'oublierons jamais. »

Voilà ce que M. Agasse écrivoit après la mort de M. de
Laharpe, temps où il y avoit du courage à le louer. M. Chazet
a eu aussi ce courage, ainsi que MM. Gaillard, Desessarts et
Petitot. L'Eloge de M. de Laharpe par M. Chazet fut publié
en l'an 11. Il y réfutoit un article officiel du *Moniteur*, où
Laharpe étoit déclaré fou. Le public jugera si le poème du
Triomphe de la Religion, composé par un auteur qui étoit
alors infirme, âgé et proscrit, est l'ouvrage d'un fou.

Qu'il me soit permis de remarquer, à la gloire des Lettres et du Parnasse français, que nos deux écrivains les plus célèbres de la fin du dix-huitième siècle, ont chanté le malheur : savoir, M. Delille dans le poème de la *Pitié*, et M. de Laharpe dans le *Triomphe de la Religion*.

M. de Laharpe étoit tombé dans quelques erreurs au commencement de la révolution. Il a eu le courage de les désavouer publiquement, et d'en témoigner un noble repentir. On doit à sa mémoire, que des hommes ingrats ou injustes ont souvent outragée et calomniée, de rappeler quelques-unes de ses vertus.

Nous parlerons peu de sa franchise, de sa bienfaisance et de son courage; ils sont trop connus. Il est difficile d'être plus désintéressé que lui. Quand en 1789 il se prononça en faveur du nouvel ordre de choses, il déclara dans le *Mercure* qu'il ne demandoit et n'accepteroit rien. Il a tenu rigoureusement sa parole, quoique les changemens survenus dans l'Etat lui eussent enlevé une partie de la fortune médiocre qu'il ne devoit qu'à ses travaux.

Il étoit aussi très-sensible. L'Académie française donna un second prix à M. Lacrételle l'aîné, pour son *Eloge de Montausier*. Dans la séance du 25 août 1781, où cette distribution de prix fut faite, M. de Laharpe fit la lecture de plusieurs morceaux de cet Éloge, et lorsqu'il en fut à un passage où se trouvoit une peinture de la misère des habitans des campagnes, sa voix se troubla, et il ne put retenir ses larmes.

On lui a reproché plusieurs critiques trop sévères. Nous avouerons avec franchise que les plaintes formées à cet égard n'ont pas toujours été sans

fondement. Mais nous pouvons affirmer qu'il ne haïssait aucun des auteurs par lui critiqués; qu'il louait avec plaisir les morceaux qui lui paroissoient dignes d'éloge, et qu'il auroit été disposé à rendre service à ces mêmes auteurs qui se plaignoient de lui.

On sait qu'il a fait remarquer un trait fort ingénieux qui est dans le drame de *la Maison de Molière*, composé par M. Mercier, quoiqu'il ait combattu les paradoxes et les hérésies littéraires de l'auteur du *Tableau de Paris*. Il a même loué un ouvrage de Fréron le père (1), quoique ce dernier l'appelât le Bébé de la littérature (2).

On voit dans la Correspondance de Grimm, publiée à Paris, chez Buisson (3), que Laharpe rendit un service important à Dorat, dont il avoit critiqué les ouvrages (4). Laharpe avoit laissé ignorer cette belle action, même à ses amis. Presque tous les journalistes, et beaucoup d'auteurs, ont parlé de ses écrits et même de sa personne avec animosité (5); il est rare qu'il leur ait répondu.

(1) Malgré cette injustice de Fréron le père, on doit convenir, 1.^o qu'il a eu le courage de défendre la religion et le gouvernement de son pays; 2.^o que l'*Année littéraire* est un journal instructif, dont il seroit utile qu'on publiât une table.

(2) Voy. l'un des derniers tomes de l'édition en six volumes in-8.^o des *Œuvres de Laharpe*, publiés à Paris, de son vivant, chez Pissot.

(3) Seconde partie, tom. V, pag. 10.

(4) Dorat avoit lui-même critiqué *Mélanie*.

(5) Voyez la conduite tenue par Condorcet à l'égard de Laharpe, parce que ce dernier n'avoit pas cru que l'*Eloge* du

Les poètes Lebrun et Chénier ont fait et publié un grand nombre de satires et d'épigrammes contre lui. Laharpe n'en a point fait contre Chénier. Seulement il a publié un écrit où il défend contre lui la liberté de la presse que Chénier demandoit avant d'être en place, et à laquelle il a voulu depuis mettre des entraves (1).

Laharpe n'a composé qu'une seule épigramme contre Lebrun, et il ne l'a jamais fait imprimer. Les Œuvres de Laharpe ne contiennent que quatre ou cinq épigrammes et une seule satire, savoir : *l'Ombre de Duçlos*, qui est purement littéraire.

Il a été l'un des hommes de lettres qui ont le plus contribué à faire recevoir Le Mierre à l'Académie française.

Si l'on consulte, tant son *Cours de littérature* que la collection de ses Œuvres en six volumes in-8°, publiées à Paris de son vivant, chez Lambert ou Pissot, on verra qu'il y loue avec plaisir MM. Ducis, Le Mierre, Marmontel, Florian et Thomas.

Depuis Voltaire, il a été l'écrivain qui a eu une plus grande variété de talens, et qui s'est exercé

chancelier de l'Hôpital, par Condorcet, dût être couronné à l'Académie française. Consultez à cet égard, 1.° la page 379 de l'ouvrage de M. Barbier, intitulé : *Supplément à la Correspondance de Grimm*; 2.° l'édition de *Mélanie* de 1792, p. 129.

(1) Laharpe a publié, en l'an 5, plusieurs petits écrits peu connus, tels que 1.° *Acte de garantie pour la liberté individuelle, la sûreté du domicile et la liberté de la presse*; 2.° *Le Salut public ou la Vérité dite à la Convention par un homme libre*; 3.° *Oui ou Non*; 4.° *Sections de Paris, prenez garde*.

avec plus de succès dans un grand nombre de genres.

Son *Cours de littérature* sera un monument éternel de l'étendue de ses connoissances, de la pureté de son goût, ainsi que de son courage qui n'a pu être affoibli ni par les infirmités ni par la vieillesse. Son ouvrage intitulé : *Du Fanatisme dans la langue révolutionnaire*, ainsi que le journal du *Mémorial*, sont encore des monumens de sa longue et constante intrépidité.

Ce qui met le comble à sa gloire, c'est que dans ses dernières années, il a constamment défendu au péril de sa vie les principes fondamentaux de la religion, de la morale et de la société. Il s'est encore, à cette époque, exposé aux plus grands dangers pour accélérer le rétablissement d'une monarchie tempérée, seul gouvernement qui pût convenir à un grand État comme la France.

Son poème du *Triomphe de la Religion*, et ses vœux appeloient les Bourbons au trône de leurs pères.

Il a persévéré à soutenir cette juste cause, de même qu'il n'a cessé d'exposer ses jours et sa liberté pour réclamer contre les déportations arbitraires, tant des prêtres que des autres citoyens. Aussi, a-t-il été persécuté, exilé, et condamné à la déportation.

J'ose donc croire que son souvenir sera toujours cher aux Français, tant par rapport à ses nombreux et excellens ouvrages, que parce qu'il a péri martyr (1)

(1) Les abbés Royou et Proyard ont péri aussi victimes de leur zèle pour défendre Louis XVI. Le dernier Gouvernement

de son zèle et de son courage pour défendre les infortunés et l'humanité.

P. S. Nous croyons devoir ajouter encore quelques notes sur M. de Laharpe et sur son poème.

M. de Laharpe avoit travaillé, dans sa jeunesse, pour un prix proposé par l'Académie de Marseille. Le sujet étoit *l'Influence des grands-hommes sur leur siècle*. On trouve un fragment de son discours dans l'édition de ses œuvres en six volumes. Champfort, qui désiroit obtenir ce prix, vint trouver Laharpe, et le pria de ne pas concourir. Quoique Laharpe fût alors dans une position très-gênée, il n'envoya point son discours à l'Académie, et Champfort eut le prix.

Laharpe réfuta dans le *Mercur* une partie des critiques que Clément avoit faites de la belle traduction des *Georgiques* par Delille. Cette réfutation se trouve dans le cinquième ou le sixième volume des Œuvres de Laharpe, publiées par Pissot.

C'est dans le *Dictionnaire d'Histoire de l'Encyclopédie*, que Gaillard a loué Laharpe, Desessarts l'a loué dans *les Siècles littéraires de la France*; et M. Petitot l'a loué, 1.^o dans le *Répertoire du Théâtre Français*; 2.^o dans les *Œuvres choisies et posthumes de Laharpe*, publiées par M. Migneret, en quatre volumes.

Par suite de l'amitié que Laharpe avoit eue pour fit enfermer à Bicêtre l'abbé Proyard après la publication du livre intitulé : *Louis XVI aux prises avec la perversité de son siècle*; l'abbé Proyard mourut environ un mois après cet emprisonnement.

d'Alembert et Beaumarchais, il les a trop excusés dans son *Cours de Littérature*. Ceux qui sentent le prix de l'amitié, excuseront cette faute, que nous avons déjà fait remarquer dans une Lettre insérée au *Journal de Paris* du 25 août 1811.

Laharpe a fait un éloge de Fénélon. Nous doutons que le *Télémaque*, qui contient des tableaux des différens défauts que les Rois peuvent avoir, présente une peinture des effets funestes que peut avoir leur foiblesse. Cependant il faut prendre garde aussi de donner le nom de foiblesse aux grandes et nobles vertus de la bonté, de la douceur et de la clémence.

Nous prions de se rappeler que le poème de M. de Laharpe a été écrit dans des temps où il étoit persécuté, et qu'il n'est point publié par lui-même. S'il eût vécu plus longtemps, il l'auroit encore retouché. Il eût peut-être retranché le mot de *maître* en parlant des Rois; celui de *père* convient bien mieux aux Rois de la maison de Bourbon, que nous voyons aujourd'hui avec tant de joie remonter sur le trône de France. Je dois cependant dire que ce mot de *maître* a été employé une fois d'une manière bien noble et bien courageuse par l'admirable Lamoignon de Malesherbes, dans la Lettre qu'il écrivit à la Convention, lorsqu'il demanda de défendre Louis XVI.

M. de Laharpe, pendant ses dernières années, a eu le malheur de ne voir que des proscriptions. Quand on lira l'histoire de nos jours, on dira :

Que les nouveaux martyrs ont prouvé les anciens.

Parmi ceux qui ont commis des fautes dans nos temps de troubles, il y en a qui depuis ont rendu quelques services. Que tous ceux qui ont eu des torts s'empressent de les réparer; et l'histoire fera mention de leur repentir, comme elle est forcée de parler de leurs erreurs. Au reste, l'intention de M. de Laharpe étoit d'exciter ses concitoyens à se pardonner les uns aux autres; à abjurer toute haine, et à relire souvent l'admirable testament du vertueux Louis XVI, où sa belle ame ne prêche que la clémence, qui fera éternellement la gloire de ce vertueux monarque.

Parmi ceux qui ont rendu de grands services à M. de Laharpe, il faut surtout compter M. Gail, membre de l'Institut. Il l'a obligé dans les momens les plus difficiles; et M. de Laharpe lui a écrit des Lettres de remerciement, très-honorables pour ce savant helléniste.

On peut dire de M. de Laharpe, sur la manière énergique dont il a peint les crimes de la révolution, ce qu'il a dit lui-même de Tacite dans la préface de sa traduction de Suétone, dont j'ai publié la seconde édition chez Varée, l'an 13 ou 1805 : *Les Tyrans sont punis quand il les peint.*

On peut dire encore que le vertueux Louis XVI a été malheureux même après sa mort, en perdant le poète qui lui consacroit une épopée avant que ce dernier eût terminé ce bel ouvrage.

THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Le Roi et la Duchesse d'Angoulême ont honoré de leur présence, le théâtre de l'Opéra, le 17 mai. On a joué *OEdipe à Colone*. Toutes les allusions que présentait cet ouvrage ont été vivement saisies. Le dévouement d'Antigone, sa piété filiale, ont donné lieu aux plus touchantes applications.

Après *Cedipe* on a représenté un Divertissement nouveau de M. GARDEL, dont la musique étoit arrangée par M. PERSUIS.

Au lever de la toile, le théâtre a paru entièrement couvert de nuages qui se sont dissipés, et qui ont laissé voir un jardin magnifique au fond duquel s'élevait un portique surmonté d'une belle colonnade, sur l'architrave de laquelle étoient réunies les armes des quatre puissances alliées. Des groupes de danseurs, représentant toutes les nations de l'Europe, ont exécuté successivement le Pas Russe, l'Angloise, les Folies d'Espagne, la Walse Allemande. Au grave menuet, ont succédé des danses plus gaies et un pas dansé par trois poissardes. Les groupes se sont réunis; tous les danseurs, portant des touffes de lys, en ont formé une espèce de bouquet en les élevant au dessus de leur tête; et l'air *Vive Henri IV*, chanté en chœur derrière le théâtre, a terminé le ballet, en mettant au comble l'enthousiasme sincère de tous les spectateurs.

L'opéra du *Triomphe de Trajan* a été rejoué

avec des changemens que les circonstances avoient rendus nécessaires. Ils ont été faits, avec autant d'adresse que de talent, par M. VIEILLARD.

THÉÂTRE FRANÇAIS.

L'Hôtel garni, ou la Leçon singulière,
comédie en un acte et en vers, jouée le
28 mai.

Le colonel *Sainville*, homme à bonnes fortunes, est absent de sa maison depuis dix ans. Il a poussé la négligence au point de ne pas donner de ses nouvelles à sa femme depuis quatre ans. Elle apprend que le régiment de son mari est en garnison dans une ville, et elle s'y rend avec sa fille, âgée de 15 ans, dont *Blincour* est amoureux. *Sainville* a rencontré le jeune *Blincour*; il a médité des femmes, selon son habitude. *Blincour* a pris leur parti; *Sainville* a parié que, s'il vouloit, il séduiroit en deux visites les Dames qui logent dans l'hôtel garni. Grande dispute; la parole est donnée pour un duel. Cependant quel est l'étonnement de *Blincour*, quand il apprend que ces Dames consentent à voir le colonel. *Sainville* lui-même est fort surpris de recevoir, de la part de la jeune personne, des aveux fort tendres dès la première entrevue. Un portrait explique tout. C'est celui de sa femme. Il reconnoît *Jenny* pour sa fille. Pour tourmenter un moment *Blincour*, il le laisse se livrer à sa jalousie. Une double explication termine les quiproquos et la pièce. Elle est assez amusante. Le maître de

l'hôtel garni, M. Gaillard, homme scrupuleux, et qui, jugeant sur les apparences, voit du scandale dans tout ce qui se passe, contribue à y jeter de la gaieté. Le succès de cet ouvrage doit encourager MM. DÉSAUGIERS et GENTIL à en donner de plus importants.

*Les Etats de Blois, tragédie en cinq actes,
représentée le 31 mai.*

Un double attrait avoit porté la foule à cette représentation. On savoit que la pièce étoit de l'auteur des *Templiers*, et que, jouée à Saint-Cloud, il y a cinq ans, il avoit été défendu de la donner au public. Il y a de grands rapports entre les événemens politiques du temps de la ligue, et ceux de 1789. Les Etats de Blois et les Etats-généraux étoient à peu près dans la même situation : et si un nouveau Guise eût été sacrifié, peut-être la face des choses eût-elle changé pour nous et pour tant de victimes.

M. RAYNOUARD a traité son sujet en homme d'état autant qu'en poète. Il ne s'est point embarrassé de sacrifier à la multitude, en répandant sur son ouvrage un intérêt d'amour, ou en adoucissant la sévérité de sa conception. Tout est simple, grand et noble dans sa composition. L'intérêt principal repose sur le salut d'un Empire et la paix de l'Europe. Un seul homme s'y oppose par son ambition. Guise, grand capitaine, franc chevalier, mais qui ternit lui-même ces belles qualités, en voulant devenir usurpateur, se sert des Ligueurs qu'il méprise, du Pape qu'il n'aime point, pour se faire porter au

Tome III. Mai 1814.

II

trône des Valois. Sa politique est admirablement peinte. On le voit, faisant semer l'or au peuple dont il veut acheter l'amour, se prosternant au pied des autels pour attirer dans son parti les dévots et les fanatiques, parlant à la Reine avec une hardiesse qui lui prouve qu'il ne craint pas son astucieuse politique, et à Henri IV, en compagnon d'armes, mais en homme profondément convaincu de l'importance de son abjuration, pour assurer ses droits au trône. Tel est le caractère que l'auteur a donné à Guise. Aussi, quoique l'on sente la nécessité de sa mort, on plaint le sort de ce héros victime d'un lâche assassinat.

Bussy et *D'aimeville*, les deux principaux personnages parmi les Ligueurs, sont aussi très-bien dessinés. *Bussy* est un républicain zélé : il sert Guise : mais il craint de le voir régner ; et, lorsqu'on lui annonce qu'il est en danger, les Ligueurs s'écrient :

Nous le défendrons tous !

Bussy dit à part.

J'aime mieux le venger.

D'aimeville est un fanatique dans le rôle duquel l'auteur a jeté tous les traits de caractère de ces esprits foibles, qui, trompés par leur zèle exagéré, croient un assassinat permis pour servir la religion. C'est ainsi que l'histoire nous peint les *Jacques Clément* et les *Ravaillac*.

Moyenne est chancelant dans son opinion. Il cherche à détourner son frère d'une entreprise qu'il juge périlleuse : mais il laisse entrevoir que si Guise y succombe, il sera prêt à le venger. *Crillon* est

un vieux et brave chevalier français, l'ami de Henri, c'est tout dire.

L'auteur a eu l'adresse de ne point faire paroître dans sa pièce le foible Henri III. C'est *Catherine de Médicis* qui mène tous les ressorts de sa politique astucieuse pour arrêter l'ambition de Guise, réprimer l'insolence des Ligueurs, et ranger dans le devoir les députés aux États.

Que font ces députés ? Tous trahissent la France ;
Ceux-ci par leurs discours, ceux-là par leur silence :

Elle reconnoît le droit de Henri IV à la succession des Valois, et elle le soutient devant Guise qui le combat en vain, sous le prétexte d'hérésie. *Henri IV*, dont le caractère noble et franc se peint admirablement dans ses discours, pousse la grandeur d'âme jusqu'à offrir à Guise un combat singulier que la Reine défend.

Au milieu de tous ces grands intérêts, et pendant que les Ligueurs se préparent à s'emparer de la ville de Blois et du Roi qu'ils veulent déposer, D'aimerville vient trouver Guise, et lui proposer un moyen sûr de s'asseoir au trône de Valois. C'est, dit-il, une inspiration divine. Donnez-moi votre épée. Cette épée, que vous tenez du Souverain Pontife lui-même, et sur laquelle sont gravés ces mots : *Dieu et l'Eglise*. « Donnez-la moi, s'écrie-t-il dans un dévot transport, que je la plonge dans le sein de l'hérétique. » Guise tire son épée. « Personne, dit-il, n'a jamais touché cette épée. Je ne la mettrois pas dans une main étrangère, fût-ce dans celle d'un héros, et vous voulez que je vous la confie pour un crime ! » Henri IV paroît, Guise reste entre lui

et l'assassin. Cette scène est superbe. « On en veut à vos jours, » dit-il au Béarnais. Henri lui répond : « je n'avois rien à craindre puisque Guise le savoit. » Il développe son beau et noble caractère. Guise, ému, prend le bras de D'aimeville, et lui dit avec attendrissement :

Eh bien ! voudriez-vous encor l'assassiner ?

Henri rappelle à Guise leur ancienne amitié ; il le conjure presque de se rendre à son devoir. Guise reste inflexible : mais il répète à D'aimeville :

Eh bien ! voudriez-vous encor l'assassiner ?

Vous me refuseriez si j'osois l'ordonner.

Il entraîne le fanatique, et sort pour se préparer à combattre Henri. Ce rôle de D'aimeville étoit d'une grande hardiesse. L'auteur n'a pas craint de le risquer, et il a bien fait.

Médicis est instruite des mouvemens des Ligueurs ; elle voit que le seul moyen de les abattre, est de détruire leur chef. Elle invite Guise à entrer dans la salle des Etats. Ses amis, qui agissent pour lui, et qui ont tout préparé pour son triomphe, s'écrient :

Guise est Roi !

Médicis, *rentrant.*

Guise est mort. On a sauvé la France.

Les Etats sont dissous. Henri IV revient, après avoir dissipé les factieux : mais il blâme avec amertume le meurtre d'un grand-homme. Cependant ses droits

sont assurés, et il se promet de régner pour le bonheur des Français, en cherchant à mériter le titre, non pas de *Grand*, mais de *Bon Henri*.

Cet ouvrage ne plaira pas à tout le monde. On l'a déjà beaucoup critiqué, tout en convenant qu'il renferme de grandes beautés : ces beautés sont au dessus des spectateurs vulgaires, et sans doute aujourd'hui beaucoup de pièces de Corneille ne réussiroient pas, si elles paroissoient pour la première fois. Le sujet est national; il doit nous intéresser sous le rapport historique et sous celui de la ressemblance des événemens. Nous sommes bien loin d'avoir l'esprit national des Grecs qui n'enrichissoient leur scène que de sujets puisés dans leur histoire, et qui faisoient de leur théâtre une école de morale et de politique. Nous voulons pleurer avec *Zaire*, nous attendrir avec *Chimène* ou *Iphigénie* : frémir à l'horrible spectacle de *Gabrielle de Vergi* : mais les petites maîtresses et les légers et brillans Parisiens vont rarement entendre Corneille, lorsqu'il discute si sévèrement les intérêts du peuple romain, et lorsqu'il se montre si profond et si sublime dans *Sertorius*. Voltaire n'eût point été à la mode, s'il n'avoit fait que *la Mort de César*.

La tragédie des *Etats de Blois*, sagement conduite, noblement pensée et vigoureusement écrite, ne sera peut-être pas une pièce à la mode : mais les gens de lettres sauront l'apprécier. On y admirera de grandes et belles leçons de politique, d'un sage royalisme et d'une prudente tolérance; enfin cet ouvrage ne peut que consolider la juste réputation de M. RAYNOUARD, comme écrivain et comme citoyen.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

Les Béarnais, ou Henri IV en voyage, opéra comique en un acte, joué le 21 mai.

L'anecdote de la *Dinde en pal*, déjà mise sur plusieurs théâtres, a encore fourni le sujet de cette pièce. L'auteur y a joint différens épisodes qui servent à rappeler des mots heureux de Henri IV. Telles sont la scène du batelier, et celle des deux paysans qui apportent au Roi du fromage de vache. Tous ces mots sont connus : mais on les entend toujours avec un nouveau plaisir. L'ouvrage a eu du succès; il est de M. SEWRIN. La musique, de M. KREUTZER, est fort agréable.

THÉÂTRE DE L'ODÉON.

Henri IV et le Laboureur, comédie en trois actes et en prose.

Cette pièce, annoncée comme nouvelle, a été jouée il y a plusieurs années au théâtre de Molière. C'est un cadre un peu froid dans lequel on a fait entrer la plupart des mots connus de Henri IV. L'auteur est feu M. WILLEMAIN.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

On vient de reprendre à ce théâtre *le Château et la Chaumière, ou les Arts et la Reconnoissance*, vaudeville en trois actes de MM. BARRÉ, RADET et

DESFONTAINES. Cette pièce n'avoit été représentée qu'une seule fois, il y a cinq ou six ans. Elle avoit été défendue, à cause d'un rôle d'acquéreur de biens nationaux, que l'on avoit rendu odieux. Les auteurs ont fait à la pièce des changemens; elle n'a plus aucun trait aux événemens politiques. Madame *Hervery* y joue, avec beaucoup de talent, un rôle de vieille Dame, dans lequel elle met beaucoup de grâce et de bonhomie.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

Le Petit Joconde, ou les Coureurs de bals champêtres, imitation burlesque de Joconde, en un acte et en prose, mêlée de couplets, représentée le 23 mai.

Il est plus difficile de parodier un ouvrage comique qu'un drame ou une tragédie : aussi les auteurs de cette imitation burlesque, en suivant pas-à-pas les situations de Joconde, et en les travestissant, sont-ils tombés dans un genre un peu trop trivial.

Le second acte surtout a excité les murmures et les sifflets. Le vaudeville final n'a pu être entendu ni les auteurs nommés.

LIVRES DIVERS.

HISTOIRE NATURELLE.

RECHERCHES sur les Ossemens fossiles de Quadrupèdes, où l'on rétablit les caractères de plusieurs espèces d'animaux, que les révolutions du globe paroissent avoir détruits; par M. CUVIER, Chevalier de la Légion d'honneur, Secrétaire perpétuel de l'Institut de France, etc. Tome I, contenant le Discours préliminaire et la Géographie minéralogique des environs de Paris. A Paris, chez *Déterville*, libraire, rue Hautefeuille, n.º 8; 1812, in-4.º.

Il n'y a personne aujourd'hui qui ne connoisse les belles découvertes de M. CUVIER sur les animaux fossiles. Les savans les ont suivies avec intérêt, et elles ont piqué la curiosité de tout le monde, partout on recueille les ossemens fossiles, avec plus de soin qu'on ne faisoit avant. L'auteur s'est déterminé à publier une grande partie de ses recherches, par morceaux détachés, dans les *Annales du Muséum d'Histoire naturelle*, parce que, de cette manière, il pouvoit en faire jouir les amis des sciences, à mesure qu'il obtenoit des renseignemens suffisans sur chaque sorte d'os, et que les résultats singuliers qu'il avoit à communiquer ainsi au public pouvoient engager les possesseurs des objets de ce genre, ou ceux que leur position met-

toit à même d'en recueillir, à le seconder dans son entreprise.

On lui a représenté cependant qu'il pourroit être utile de faire aussi de ces recherches une collection à part, où elles seroient classées dans un ordre méthodique, soit pour l'usage des personnes qui ne possèdent point le recueil complet des *Annales*, soit même pour celles qui, possédant cette volumineuse collection, seroient bien aise d'avoir ensemble, et sous une forme commode et facile à consulter, tout ce qui concerne un ordre de faits si intéressans pour la théorie de la terre.

En conséquence, à mesure que ces *Mémoires* s'imprimoient, on en a tiré un certain nombre d'exemplaires, que l'on a reliés d'après la suite des familles d'animaux, auxquelles ils se rapportent. L'auteur y a joint, dans plusieurs articles et dans de nombreuses planches supplémentaires, les objets qu'il a recueillis depuis leur rédaction; il a mis au commencement et à la fin de chaque volume des introductions et des résumés, où il présente sous un seul point de vue ses principaux résultats; il a placé à la tête de tout l'ouvrage un Discours préliminaire, où il expose les principes généraux qui ont guidé ses recherches, les fondemens qui les appuient et les conséquences qui lui paroissent pouvoir s'en déduire pour l'histoire physique du globe.

Tous les lieux portent l'empreinte des grandes révolutions physiques; les terrains les plus bas contiennent des produits de la mer, beaucoup au dessus cependant de son niveau actuel; la mer a donc envahi nos plaines, et y a séjourné. On trouve des bancs coquilliers vers le pied des grandes chaînes de montagnes; les couches qui les contiennent ne

sont plus horizontales; elles se relèvent obliquement, comme les couches horizontales couronnent les couches obliques. Celles-ci sont plus anciennes, et la mer qui a précédé la nôtre les avoit formées les premières. La variété des couches et des produits qu'elles renferment prouve que les révolutions que la terre a éprouvées ont été nombreuses; des monumens indubitables attestent qu'elles ont été subites. On trouve récemment encore, dans le Nord, des cadavres de grands quadrupèdes que la glace a saisis et si bien conservés avec leur peau, leur poil et leur chair même, que des chiens en ont mangé. Si l'on s'élève vers la crête des grandes chaînes, les débris d'animaux marins deviennent plus rares; mais leur cristallisation, leur stratification prouvent qu'elles ont aussi été formées dans un liquide; les eaux les ont aussi couvertes, mais pendant longtemps les eaux n'ont point alimenté des êtres vivans.

Les causes qui altèrent aujourd'hui nos Continens sont différentes. Les pluies et les dégels dégradent les montagnes, et en jettent les débris à leurs pieds; quelquefois des villes sont ensevelies, des rivières sont interceptées par ces éboulemens. Les eaux courantes entraînent ces débris. La mer, qui sape le pied des côtes élevées, y forme des falaises, et rejette sur les côtes plates des monticules de sable; et les volcans, qui percent les couches solides, y élèvent ou répandent les amas de leurs déjections.

Les lacs, les champs, les marais, les ports de mer où il tombe des ruisseaux, surtout quand ceux-ci descendent de coteaux voisins et escarpés, déposent sur leur fond des amas de limons qui finiraient par les combler, si l'on ne prenoit le soin

de les nettoyer. La mer jette également, dans les ports, dans les anses, dans tous les lieux où les eaux sont plus tranquilles, des vases et des sédiments. Les courans amassent entre eux, ou jettent sur leurs côtes le sable qu'ils arrachent au fond de la mer, et en composent des bancs et des bas-fonds.

Les eaux, filtrant à travers les rochers, forment les stalactites, et la propagation des litophytes obstrue les ports. La mer, en jetant du sable ou du limon sur le haut des écueils, en forme des îles qu'une riche végétation vient bientôt vivifier. Aucune de ces causes ne peut cependant produire les catastrophes dont nous rencontrons partout des traces.

Pendant longtemps, on n'admit que deux événemens, que deux époques de mutations sur le globe, la création et le déluge; et tous les efforts des géologues tendirent à expliquer l'état actuel, en imaginant un certain état primitif, modifié ensuite par le déluge, dont chacun imaginait aussi à sa manière, les causes, l'action et les effets.

M. Cuvier donne une analyse des divers systèmes des géologues, depuis Burnet jusqu'à MM. Playfair et Marschall; il pense que ces naturalistes n'ont eu égard qu'à certaines difficultés, et qu'ils en ont laissé de côté d'aussi nombreuses et d'aussi importantes. Cela vient de ce que les géologues ont presque tous été des naturalistes de cabinet, qui ont peu étudié par eux-mêmes la structure des montagnes ou les innombrables variétés des animaux. La partie minérale du grand problème de la théorie de la terre a été étudiée avec soin par Desaussure et par M. Werner. Le premier a dévoilé le désordre des torrens primitifs, et a tracé la limite qui les

distingue des terrains secondaires; l'autre a fixé les lois de succession des couches, mais aucun des deux n'a donné la détermination des espèces organisées fossiles qu'on trouve dans chaque genre de couches; cependant, sans leur connoissance, on ne peut former aucun système raisonnable sur la théorie de la terre. Mais ce champ est immense; il falloit faire un choix, et M. Cuvier s'est attaché à la classe des quadrupèdes, parce qu'elle est plus féconde en conséquences précises, et plus riche en nouveaux sujets de recherches; car, malgré les excellens travaux des Camper, des Pallas, des Blumenbach, des Merck, des Scammering, des Rosenmüller, des Fischer, et des Faujas, on pouvoit encore la regarder comme presque neuve.

Dans les classes d'animaux qui vivent au fond des mers, on ne peut assurer qu'une espèce que l'on trouve fossile n'existe pas ailleurs vivante; mais, quoiqu'on ne connoisse pas tous les quadrupèdes, on peut penser que le nombre de ceux qui sont à découvrir n'est pas très-considérable. Les anciens connoissoient presque tous ceux des modernes, et les animaux fabuleux qu'ils ont décrits n'ont point eu de type original existant, et sont entièrement le fruit de leur imagination. On trouve également, chez différens peuples, des animaux imaginaires; on ne peut croire, d'après cela, que les animaux gigantesques, dont on trouve les os dans les deux Amériques, vivent encore sur ce Continent.

L'étude des os fossiles offre de bien grandes difficultés. La connoissance parfaite de l'anatomie comparée pouvoit seule les dissiper. M. Cuvier indique les rapports les plus constans d'après lesquels il a dû se déterminer, et il donne ensuite le tableau des

résultats de son ouvrage, d'après lesquels il constate qu'il a déterminé et classé les restes de soixante-dix-huit animaux quadrupèdes tant vivipares qu'ovipares, considérés par rapport aux genres, sur les quarante-neuf espèces inconnues; il y en a vingt-sept qui appartiennent à des genres nouveaux, et ces genres sont au nombre de sept. Les vingt-deux autres espèces se rapportent à des genres ou sous-genres connus, au nombre de seize. La totalité des genres ou sous-genres auxquels il a trouvé à rapporter des os fossiles d'espèces connues ou non, est de trente-six.

La destruction des couches où on trouve chaque espèce, est ce qui établit véritablement la relation du beau travail de l'auteur avec la théorie de la terre. Les quadrupèdes ovipares paroissent beaucoup plus tôt que les vivipares. On commence à trouver des os des mammifères marins dans le calcaire coquillier qui recouvre la craie dans les environs de Paris. Dès qu'on arrive aux terrains déposés sur le calcaire grossier, les os d'animaux terrestres se montrent en grand nombre. Ainsi, comme il est raisonnable de croire que les coquilles et les poissons n'existoient pas à l'époque de la formation des terrains primordiaux, l'on doit croire aussi que les quadrupèdes ovipares ont commencé avec les poissons, et dès les premiers temps qui ont produit les terrains secondaires; mais les quadrupèdes terrestres ne sont venus que longtemps après, et lorsque les calcaires grossiers qui contiennent déjà la plupart de nos genres de coquilles, quoique en espèces différentes des nôtres, eurent été déposés.

Tous les os connus de quadrupèdes vivipares sont donc, ou dans ces terrains d'eau douce, ou dans

ces terrains de transport, et par conséquent il y a tout lieu de croire, que ces quadrupèdes n'ont commencé à exister, ou du moins à laisser de leurs dépouilles dans nos couches, que depuis l'avant-dernière retraite de la mer et pendant l'état de choses qui a précédé sa dernière irruption.

Les espèces perdues ne sont pas des variétés des espèces vivantes : M. Cuvier le prouve par une accumulation de faits. On n'a pas encore pu trouver d'os humains fossiles; il est donc probable que l'espèce humaine n'existoit pas à l'époque des révolutions qui ont enfoui les os fossiles de quadrupèdes, dans le pays où on les découvre. L'homme habite peut-être quelque contrée peu étendue; peut-être aussi les lieux où il se tenoit ont-ils été entièrement abîmés, et il n'en est resté que le petit nombre d'individus qui ont continué son espèce. On peut calculer, d'après les données de l'histoire et les observations, la marche des atterrissemens. M. Cuvier rassemble tout ce qu'on sait de ceux du golfe de Gascogne, de la Hollande, de l'Adriatique, etc.; et ce résumé est d'un très-grand intérêt. On voit par eux que l'ordre actuel ne remonte pas très-haut; et l'histoire, dont M. Cuvier rassemble aussi les principaux faits, vient à l'appui des observations. D'après ces faits, M. Cuvier tire ces conséquences, que si il y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de notre globe a été victime d'une grande et subite révolution, dont la date ne peut remonter beaucoup au delà de cinq ou six mille ans; que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habitoient auparavant les hommes et les espèces d'animaux aujourd'hui les plus connus;

qu'elle a, au contraire, mis à sec le fond de la dernière mer, et en a formé les pays aujourd'hui habités; que c'est depuis cette révolution que le petit nombre des individus épargnés par elle se sont répandus et propagés sur les terrains nouvellement mis à sec, et par conséquent que c'est depuis cette époque seulement que nos sociétés ont repris une marche progressive, qu'elles ont formé des établissemens, élevé des monumens, recueilli des faits naturels, et combiné des systèmes scientifiques.

Mais ces pays aujourd'hui habités, et que la dernière révolution a mis à sec, avoient déjà été habités auparavant si non par des hommes, du moins par des animaux terrestres; par conséquent une révolution précédente, au moins, les avoit déjà mis sous les eaux; et à en juger par les différens ordres d'animaux dont on y trouve les dépouilles, ils avoient peut-être subi jusqu'à deux ou trois irrutions de la mer.

Ce sont ces alternatives qui me paroissent maintenant le problème géologique le plus important à résoudre ou plutôt à bien définir, à bien circonscrire; car, pour le résoudre en entier, il faudroit découvrir la cause de ces événemens, entreprise d'une toute autre difficulté.

Une histoire suivie de dépôts si singuliers vaudroit bien tant de conjectures contradictoires sur la première origine des globes, et sur des phénomènes que l'on avoue ne pouvoir ressembler en rien à ceux de notre physique actuelle, qui n'y trouvent par conséquent ni matériaux, ni pierre de touche.

M. Cuvier rend un service immense aux sciences en rassemblant ces monumens authentiques de l'his-

toire de notre globe. Il établit la géologie sur des bases plus sûres; il l'enrichit des nouveaux faits de la plus haute importance, et qui auront la plus grande influence pour ses progrès à venir.

A la suite de ce beau Discours est une note extraite des recherches de M. de Prony sur le système hydraulique de l'Italie, dans laquelle il suit le déplacement de la partie du rivage de l'Adriatique, occupée par les bouches du Pô. Il résulte de ses recherches:

1.^o Qu'à des époques antiques, dont la date précise ne peut pas être assignée, la mer Adriatique baignoit les murs d'Adria.

2.^o Qu'au douzième siècle, avant qu'on eût ouvert à Ficarolo une route aux eaux du Pô, sur leur rive gauche, le rivage de la mer s'étoit éloigné d'Adria de 9 à 10,000 mètres.

3.^o Que les pointes des promontoires formés par les deux principales bouches du Pô se trouvoient, en l'an 1600, avant le Taglia de Porto-Viro, à une distance moyenne de 18,500 mètres d'Adria, ce qui, depuis l'an 1200, donne une marche d'alluvions de 25 mètres par an.

4.^o Que la pointe du promontoire unique, formé par les bouches actuelles, est éloignée de 32 ou 33,000 mètres du méridien d'Adria, d'où on conclut une marche moyenne des alluvions d'environ 70 mètres par an pendant ces deux derniers siècles, marche qui, rapportée à des époques peu éloignées, se trouveroit être beaucoup plus rapide.

La plupart des Mémoires qui suivent ont paru séparément, et plusieurs ont déjà été analysés dans ce Journal, ce qui m'empêche d'en reparler encore: il me suffira d'en indiquer la série. Le

premier est celui sur l'*Ibis* des Égyptiens, espèce qui n'a été décrite que par Bruce, sous le nom d'*Abouhannes*, et que M. Cuvier appelle *Numenius Ibis*.

Comme on ne peut avoir des notions un peu claires sur l'origine des os fossiles, et sur les catastrophes qui les ont réduits en cet état, qu'autant que l'on connoît bien les couches qui les contiennent, celles qui les couvrent, celles sur lesquelles ils reposent, et surtout les autres dépouilles animales et végétales dont ces trois ordres de couches peuvent être remplis, il a annexé à son Discours préliminaire un travail qui lui semble pouvoir servir d'exemple pour la méthode à suivre dans l'étude des couches; c'est celui qu'il a fait avec M. Brongniart, sur les environs de Paris, l'un des cantons les plus remarquables de l'Europe, par la variété de ses couches et par l'abondance de ses fossiles.

Cette *Géographie minéralogique des environs de Paris* avoit été publiée par M. Cuvier, il y a deux ans, conjointement avec M. Alexandre Brongniart.

Le second volume contient les *ossemens fossiles de quadrupèdes pachydermes et d'éléphans* qui ont été trouvés dans les terrains meubles ou d'alluvions. Cette collection est précédée de remarques générales sur la famille des pachydermes. Les Mémoires qu'elle contient sont les suivans :

1. Introduction.

2. Sur les espèces d'animaux dont proviennent les os fossiles répandus dans la pierre à plâtre des environs de Paris.

3. Restitution de la tête.

Tome III. Mai 1814.

4. Rétablissement de la série des dents et de leurs figures dans les deux mâchoires de l'espèce la plus commune; création du genre *Palæotherium*.

5. Rétablissement de la forme de la tête dans le *Palæotherium medium*.

6. Examen des dents et des portions de têtes éparées dans nos carrières à plâtre, qui diffèrent du *Palæotherium medium*, soit par l'espèce, soit même par le genre.

7. Restitution des pieds.

8. Restitution des différens pieds de derrière.

9. Restitution des pieds de devant.

10. Les phalanges.

11. Sur les grands os des extrémités.

12. Os longs des extrémités postérieures.

13. Os longs des extrémités antérieures.

14. Les omoplates et les bassins.

15. Des os du tronc.

16. Description d'un squelette presque entier (de *Palæotherium minus*) trouvé dans les carrières de Pantin.

17. Description de deux squelettes presque entiers (d'*Anoplotherium commune*) trouvés dans les carrières de Montmartre et d'Antony.

18. Des vertèbres et des côtes détachées.

19. Mémoire, servant de supplément aux cinq premiers, dans lequel on décrit des morceaux nouvellement tirés des carrières, et propres à compléter les résultats précédens.

20. Résumé général et rétablissement définitif

des squelettes des deux genres *Palæotherium* et *Anoplotherium*.

21. Sur des ossemens trouvés en divers lieux de France, et plus ou moins semblables à ceux de *Palæotherium*.

22. Addition à ce Mémoire.

23. Sur quelques os de carnassiers retirés des carrières de pierre à plâtre des environs de Paris.

24. Addition à ce Mémoire.

25. Sur le squelette presque entier d'un petit quadrupède du genre des sarigues, tiré des mêmes carrières.

26. Sur les ossemens d'oiseaux des mêmes carrières.

27. Supplément à ce Mémoire.

28. Sur les ossemens de reptiles et de poissons des mêmes carrières.

Le troisième volume contient les Mémoires sur les espèces d'animaux dont proviennent les os fossiles répandus dans la pierre à plâtre des environs de Paris. Il y décrit successivement les pièces qui peuvent servir à la restitution de la tête, des dents, des pieds, des extrémités, du tronc, ceux dans lesquels il donne les caractères qui l'ont conduit à établir les deux genres *Palæotherium* et *Anoplotherium*. Les autres Mémoires traitent de quelques os de carnassiers, d'une espèce de sarigue, et de quelques squelettes d'oiseaux.

M. Cuvier a rassemblé dans le volume précédent ce qui a rapport à l'histoire détaillée d'un terrain particulier, et il y a recomposé des animaux dont les genres même ont disparu. Il revient, dans son quatrième et dernier volume, qui contient trois parties, à des objets plus répandus, à des formes plus

rapprochées de celles de nos jours. Il termine d'abord l'histoire des animaux à sabot, en traitant des ruminans, des chevaux et des sangliers, des couches meubles, des os renfermés par des stallactites ou des concrétions dans les fentes des rochers, et dont la plupart viennent aussi des animaux ruminans. La quatrième partie est consacrée aux ossements de carnassiers et d'autres onguiculés; et enfin la cinquième aux quadrupèdes ovipares.

M. Cuvier termine ainsi un ouvrage auquel il travaille depuis douze ans, et que sa modestie ne lui fait regarder que comme un essai; il lui est arrivé des morceaux nouveaux; il faut espérer qu'il en fera bientôt jouir le public dans un cinquième volume; et, quoique rien ne manque à sa célébrité, nous souhaitons aussi qu'il termine la publication de son grand travail sur l'anatomie comparée, ouvrage que l'Europe attend avec la juste impatience qu'un si grand sujet et le talent de l'auteur doivent inspirer. A. L. M.

GÉOGRAPHIE.

RECHERCHES géographiques et critiques sur le Livre de *Mensura Orbis Terræ*, composé en Irlande, au commencement du neuvième siècle, par DICUIL; suivies du texte restitué par A. LETRONNE. Paris, 1814. Un vol. in-8°.

L'ouvrage de Dicuil, sur la *Mesure de la Terre*, fut publié, pour la première fois, en 1807, par M. VALKENAER, d'après deux manuscrits de la Bibliothèque royale. Cet habile géographe, en don-

nant le texte tel qu'il l'avoit trouvé, annonça le désir d'appeler sur Dicuil l'attention des savans, et de profiter de leurs observations, pour donner le plus grand intérêt possible à une édition critique qu'il s'étoit proposé de publier. Plusieurs savans, et entre autres M. Boissonade, ont répondu à cette invitation. Mais M. Valkenaer, livré à d'autres travaux, s'il n'a pas renoncé à son projet, n'a pu l'exécuter jusqu'à présent. C'étoit donc un service essentiel à rendre au public lettré que de lui offrir une édition correcte d'un ouvrage défiguré par des fautes innombrables, et qui, quoique composé par un Moine assez ignorant, ne laisse pas d'être important sous plusieurs rapports, comme nous le verrons ailleurs. Suivant ce que dit M. Letronne lui-même, il seroit difficile de trouver, parmi les manuscrits de la Bibliothèque, un ouvrage inédit qui offrit autant de caractères d'utilité. Ainsi persuadé de l'importance de son sujet, le nouvel éditeur a infiniment ajouté à l'intérêt qu'il doit inspirer. Sa critique, aussi sage que savante et judicieuse, en corrigeant un texte extrêmement corrompu, a laissé une tâche facile à ceux qui voudroient, après lui, le porter au plus haut degré de correction dont un pareil ouvrage est susceptible. En expliquant et commentant son auteur, il est entré dans des discussions souvent très-étendues et toujours d'un très-grand intérêt. Telles sont les recherches sur le canal d'Hadrien, sur la grande pyramide, etc., dont nous parlerons dans l'analyse que nous allons donner de son ouvrage. Nous l'avons lu avec une attention particulière, et avec le désir de pouvoir ajouter quelques remarques utiles à son excellent travail, en répondant au vœu qu'il a manifesté avec une mo-

destie que l'on aime tant à trouver unie au vrai mérite.

Après un Avertissement dans lequel l'éditeur donne de justes louanges à M. Valkœnaer, il nous offre quelques détails sur Dicuït lui-même. Cet auteur nous apprend que l'Irlande est sa patrie, et qu'il a composé son ouvrage en 825. Cherchant, d'après ces renseignements, et quelques autres trouvés également dans son livre, quel est le véritable auteur de ce dernier, M. Letronne entre dans une intéressante discussion sur le canal de communication entre le Nil et la mer Rouge, rétabli par l'empereur Hadrien, qui, en remontant la prise des eaux jusqu'à Babylone, ajouta beaucoup à son utilité. Ce fait, inféré d'un passage de Ptolémée, est confirmé par les auteurs arabes; mais les preuves paroissant manquer jusqu'à présent, on a regardé comme douteux que ce canal d'Hadrien ait jamais servi à la navigation. L'auteur a cité en faveur de l'opinion affirmative deux passages inconnus ou négligés jusqu'ici, dont le premier surtout nous a paru d'un grand poids. Il est de Lucien, auteur, comme le remarque M. Letronne, contemporain, et qui avoit exercé une fonction assez importante en Égypte. Dans le *Pseudomantis* de cet écrivain, on lit: ἀναπλεύσας ὁ νεανίσκος εἰς Αἴγυπτον ἄχρει τοῦ Κλισμαῖος, πλοίου ἀναφομένου, ἐπιείσθη καὶ αὐτὸς εἰς Ἰνδὸν πλεῖναι, etc. Sans être d'accord avec M. Letronne sur les mots πλοίου ἀναφομένου, qui devant, suivant lui, se rapporter à ἀναπλεύσας (1), ne permettoient

(1) En liant πλοίου ἀναφομένου avec ἐπιείσθη καὶ, etc., nous entendons que le jeune homme, arrivé à Clymas, y trouva un vaisseau prêt à partir pour l'Inde, et se laissa engager à faire ce voyage sans en avoir eu auparavant le projet.

aucun doute sur le sens du verbe *ἀναπλίσ*, nous sommes persuadés, avec lui, que Lucien dit ici positivement que le jeune homme s'est rendu d'Alexandrie, où il étoit, à Clysmā par eau, ou ce qui revient au même, par le canal d'Hadrien. Le témoignage de Lucien prouve donc que le canal étoit navigable à l'époque où cet écrivain florissoit.

Le second passage est de Grégoire de Tours. Cet historien, après avoir donné quelques renseignemens sur l'Égypte, ajoute en parlant du Nil: « super
« ripam vero ejus Babylonia civitas collocatur, in
« qua Josephus horrea (scil. pyramides) ædificavit.
« Ante dictus vero fluvijs ab oriente veniens, ad
« occidentalem plagam versus rubrum mare vadit;
« ab occidente vero stagnum sive brachium de
« mari rubro progreditur; vadit contra orientem, etc.
« In hujus capite Clysmā civitas ædificata est,
« propter portum, quia naves ab Indis venientes
« ibidem ob portus opportunitatem quiescunt. Ibi
« comparatæ merces per totam Ægyptum depor-
« tantur. » Ces détails très-remarquables ont un rapport singulier avec le récit d'un Moine rapporté par Dicuil. On y lit (pag. 24) que des clercs s'étoient embarqués sur le Nil, et avoient navigué jusqu'à la mer Rouge, *intrantes in naves, in Nilo flumine usque ad introitum maris rubri navigaverunt.* On remarque entre autres, que les pyramides y sont également appelées, comme dans Grégoire, les greniers de Joseph, ce qui, suivant l'observation de M. de Sacy, étoit une opinion commune en Égypte au neuvième siècle. M. Letronne suppose, avec une grande vraisemblance, que Grégoire, qui écrivit son histoire vers 590, tenoit les renseignemens men-

tionnés d'un de ces pèlerins qui, dès le quatrième siècle, visitèrent les lieux saints, et qui pour la plupart ne manquoient pas de passer en Égypte. En tout cas on ne peut, suivant lui, faire remonter ces détails plus haut que la fin du cinquième siècle. Examinant de suite les paroles de Grégoire, *ad occidentalem plagam versus rubrum mare vadit*, etc., il y trouve qu'un bras du Nil, qui ne peut être autre chose que le canal d'Hadrien, va se jeter dans la mer Rouge; et on ne sauroit croire, ajoute-t-il, que le voyageur dont le récit porte le caractère de la vérité, auroit appelé ce canal un bras du Nil, s'il n'avoit pas navigué dessus pour se rendre de Babylone à Clysma, comme le fit deux cents ans après le Moine dont nous avons parlé plus haut.

Quoique cette conséquence, et surtout le sens que l'auteur a donné à une partie des expressions de l'historien, ne nous paroissent pas absolument nécessaires, son opinion acquiert une grande vraisemblance par le reste du passage dont le sens est évident. Clysma, observe-t-il, y étant représenté comme l'entrepôt des marchandises venues de l'Inde et des côtes de l'Arabie, on apercevra une coïncidence singulière entre ce que ce passage permet d'inférer relativement à l'existence du canal, et ce qu'il dit positivement de la direction du commerce de la mer Rouge. Il résulteroit de cet accord remarquable que les routes commerciales de Bérénice et de Myos Hormos, abandonnées ou négligées, avoient été remplacées par celle de Clysma à Babylone; ce qui a dû engager les Empereurs à ne point laisser intercepter la communication rétablie par Hadrien, etc.

Ces considérations, jointes au témoignage de Grégoire, font supposer à M. Letronne que le canal

d'Hadrien a été navigable jusqu'au commencement du sixième siècle, et peut-être plus longtemps, malgré le silence de Procope à cet égard, qui seroit un trop foible argument contre son opinion. A cette époque il fut à la vérité abandonné; mais les Arabes le rétablirent en 640, et en six mois les bateaux descendirent du Nil dans la mer Rouge, suivant le témoignage d'un auteur arabe que M. Letronne regarde avec raison comme une preuve de la grande activité du canal dans le cinquième siècle. En effet, cette rapidité, dit-il, avec laquelle une ligne de 33 lieues fut rendue navigable, inexplicable dans la supposition que le canal n'ait servi que peu de temps, devient d'une extrême probabilité si l'on admet qu'il ait été entretenu pendant quatre siècles. Du reste, la communication rétablie ne fut pas d'une longue durée; l'entrée du canal fut définitivement comblée en 767.

C'est cette date que M. Letronne s'est attaché à concilier avec le récit que le Moine mentionné avoit fait à un nommé Suïbnéus, en présence de Dicuil lui-même; car n'osant rejeter en cet endroit le rapport du Moine, ni en conclure, sans aucune autre preuve, que le canal a été rouvert une seconde fois par les Arabes, il se voit forcé d'assigner au voyage du Moine une époque antérieure à l'année 767. On sent que cela ne pouvoit offrir aucune difficulté, eu égard à l'époque de 825, où Dicuil a composé son ouvrage, puisqu'il résulte d'un passage de ce dernier cité par M. Letronne, qu'il devoit alors avoir une cinquantaine d'années. En effet, on n'a qu'à supposer environ soixante ans au Moine, pour qu'il ait pu voyager, à l'âge de trente ans en Égypte, vers 765,

et faire le récit de son voyage, en 795, en présence de Dicuil. Celui-ci, d'après l'époque supposée, où il écrivit son livre, aurait eu alors environ vingt ans. C'est justement l'âge que M. Letronne lui a donné à l'époque du récit, mais en lui supposant soixante-cinq à soixante et dix ans à celle où il a songé à composer son ouvrage; parce qu'il a cru devoir concilier les autres dates avec celle de 766, époque de la mort d'un des Suibnéus dont les Annales Irlandaises ont fait mention, et qu'il suppose avoir été celui dont il est question dans le récit. Par suite de cette supposition il conclut que l'auteur Dicuil ne sauroit être aucun de ceux dont l'époque de la mort est connue; et il présume en conséquence que l'auteur de l'ouvrage de *Mensura Orbis Terræ* est le Dichullus abbé de Pahlacht, dont les Annales Irlandaises font mention, sans en fixer l'époque. Quant à nous, nous croirions plutôt, sans avoir égard au Suibnéus mort en 766, que Dicuil composa son ouvrage à l'âge que nous lui avons donné plus haut. Rien ne prouve; en effet, que le maître de Dicuil a dû trouver sa place entre les vingt-quatre personnages de son nom mentionnés dans les Annales Irlandaises. Débarrassant ainsi la question d'une difficulté que rien n'oblige à y faire entrer, et voulant toujours trouver l'auteur de l'ouvrage de *Mensura Orbis* dans les Annales, on sera reuint à l'attribuer au même personnage que M. Letronne, ou bien au Dicuil mort en 871; ce que cependant on ne peut faire sans supposer qu'il ait atteint un âge de plus de quatre-vingt-dix ans.

De cette intéressante discussion, le savant auteur passe à des observations sur l'ouvrage de Dicuil,

dont il donne une juste idée en ces termes : « Il paroît, dit-il, que ce compilateur ayant eu communication d'un extrait des mesures de l'Empire romain prises sous Théodose, en tira celles qui lui paroissoient les plus intéressantes; et, pour trouver un cadre dans lequel il pût les placer, il imagina d'extraire des passages de Pline, de Solin et de plusieurs autres auteurs, en y ajoutant quelques circonstances que lui fournirent des moines voyageurs. Il résulta de tous ces élémens hétérogènes, une composition mal digérée, où l'on trouve confondus pêle-mêle des renseignemens qui appartiennent à la géographie de plusieurs siècles. Mais cette compilation n'en est pas moins un monument précieux. Les extraits de Pline, Solin, etc., offrent un point très-important pour la discussion de quelques passages de ces auteurs; les relations que Dicuil tenoit de voyageurs, jettent quelque lumière sur plusieurs points qui intéressent l'Egypte et les îles de l'Ecosse; les mesures des envoyés de Théodose et plusieurs faits géographiques font naître des vues nouvelles sur un point de l'histoire littéraire et géographique du moyen-âge. »

M. Letronne continue, en rendant compte de son travail sur l'ouvrage de Dicuil, qui comprend deux parties distinctes, le système à suivre dans l'orthographe de cet auteur, et l'explication ou la restitution de chaque passage difficile ou corrompu. Dans cette dernière partie, le critique a cru devoir s'arrêter particulièrement aux points qui n'ont pas été expliqués par d'autres commentateurs. De cette manière il a trouvé les moyens de s'étendre davantage sur des faits géographiques qui lui ont semblé mériter quelque discussion. Nous passons

sous silence d'autres observations qu'il fait sur le plan qu'il a cru devoir suivre dans la correction du texte, et qui nous a paru excellent sous tous les rapports.

Arrivé à la première partie de son travail, l'orthographe des manuscrits de Dicuïl, M. Letronne montre d'abord que les fautes innombrables qu'on y trouve, ne doivent pas être attribuées à l'auteur, mais uniquement aux copistes. Il observe à cette occasion que dès le huitième siècle le goût de la littérature classique s'introduisit dans les monastères. Dès-lors le besoin de purger les auteurs latins, défigurés par les copistes, tournera les esprits vers l'étude de la grammaire. Les questions les plus futiles sur l'orthographe furent traitées avec une importance, dit l'auteur, qui nous paroît ridicule maintenant, mais qui eut le grand avantage de conserver la bonne orthographe; et si la langue latine avoit beaucoup perdu au neuvième siècle, l'orthographe ne subit que très-peu d'altérations. L'Irlande, patrie de Dicuïl, civilisée de bonne heure par les moines, jouit pendant plusieurs siècles d'une paix, interrompue seulement par les petites guerres entre les princes du pays, et par les foibles courses des Normands, jusqu'à ce qu'en 835 la grande invasion de Thorgut la replongea dans la barbarie. Durant cette longue paix, il s'étoit formé en Irlande des collèges dont les plus célèbres furent celui de Cléonard, et surtout l'Académie d'Armagh, d'où sortirent les hommes les plus éclairés de leur siècle, tels qu'Alfred, Beda et Alcuin; et, s'il est vrai, observe M. Letronne, que ce dernier fut un de ceux qui nourrirent en Charlemagne le goût des bonnes études, l'Irlande, loin

d'avoir ressenti l'impulsion du siècle de ce grand prince, influa plus qu'on ne l'a cru jusqu'ici, sur le retour passager des esprits vers la culture des sciences. Dicuil, qui appartenoit probablement à une de ces deux Académies, avoit fait une étude approfondie de la grammaire, comme le prouvent plusieurs passages de son livre; et, quoiqu'il n'ait su éviter la rudesse et l'incorrection du style d'Alcuin, on ne sauroit douter qu'il ne soit resté fidèle, ainsi que ce personnage illustre, à la bonne orthographe.

Après ces intéressantes réflexions, le savant critique, voulant rendre utiles jusqu'aux fautes qui défigurent son auteur, nous offre un tableau extrêmement instructif des permutations des lettres que les copistes ont le plus souvent confondues, dans lequel il indique les principales fautes du texte de Dicuil. Il en montre la grande utilité, en donnant à un grand nombre de ses corrections, dans ce dernier, un degré de certitude ou de probabilité qu'il eût été impossible de leur donner autrement, et en restituant plusieurs passages d'auteurs grecs et latins. Nous oserions cependant élever quelque doute contre la correction *Lyconpolis* au lieu du *Tyconpolis* de la Table de Peutinger: elle est fondée sur la permutation des lettres L et T, qui, selon l'auteur, vient à l'appui des raisons puisées dans l'analogie, pour prouver que Tyconpolis est un barbarisme. Ne seroit-il pas plus vraisemblable que dans ce mot, on ait omis, comme dans *microspicon* (au lieu de *micropsychon*, cité par M. Letronne, p. 53.) la lettre H, dont il a également remarqué la fréquente omission? Et dans cette supposition, l'analogie et la signification ne permet-

troient-elles pas de lire *Tychonpolis* aussi bien que *Stratiton insula*, leçon défendue ailleurs (p. 123) par le critique?

Dans la discussion du texte, qui est la seconde partie de son travail, M. Letronne examinant isolément chaque passage difficile ou corrompu, a essayé de l'expliquer ou de le rétablir d'après les principes exposés dans la première. C'étoit une tâche aussi laborieuse que difficile. L'auteur s'en est acquitté d'une manière qui prouve ses grands talents. Mais nous ne pourrions citer même un petit nombre de ses heureuses corrections, sans passer le but de notre notice et les limites que nous avons dû lui prescrire. Nous sommes donc obligés de nous borner à analyser les savantes discussions auxquelles il a été conduit, en commentant plusieurs passages de Dicuil : seulement, nous nous permettons encore de dire auparavant notre opinion sur quelques endroits, soit corrigés, soit non corrigés par l'auteur.

Chap. IV. §. 1. Il observe que *signus* ne signifie point promontoire, mais golfe et embouchure d'un fleuve. Si Pline, comme il assure, s'est en effet trompé sur le sens de ce mot, il a commis la même erreur à l'égard de *Chrysoceras* qu'il dit avoir été appelé *Auricornu* (Cf. L. IV, 11. IX, 15.). Cependant *signus* ayant les principales significations de *cornu*, et particulièrement celle d'éminence, de pointe, etc., oubliée dans l'excellent Lexique de M. Planche, mais assez connue pour qu'il soit inutile de la prouver par des exemples, il devient extrêmement probable qu'il ait eu encore celle de promontoire, et qu'on ait dit *signus*, comme Ovide (*Fast.* IV, 480.) a dit, dans le même

sens, *trina cornua terrae*, en désignant les trois promontoires de la Sicile. On n'en sauroit presque pas douter en lisant, entre autres, les notes sur Hésych., à ce mot, que nous nous contentons d'indiquer.

Chap. VI. §. 2. Il nous paroît indispensable de lire *cursu*, leçon de Pline, au lieu de *cursus*.

Chap. VI. §. 7. Dans la comparaison du rhinocéros avec l'éléphant, extraite de Solin, un manuscrit donne *brevior auribus*, et l'autre *cruribus*, qui est aussi la leçon de Solin. L'auteur trouve le choix difficile. Nous ne doutons cependant pas qu'il ne faille lire *cruribus*. En effet, Solin ne fait que rapporter les paroles de Pline (VIII, 20.) *longitudo ei par, crura multo breviora*. On voit d'ailleurs que Solin ne compare les deux animaux que sous le rapport de la grandeur.

Ibid. Un manuscrit porte : *cui cum spina riget, collum flectit non nisi corporis circumactu*. L'auteur corrige *flecti non quit nisi*. Nous ne croyons pas qu'il y ait rien à corriger, et que la phrase n'est point corrompue.

Chap. VI. §. 8. Dans l'indication des bouches du Danube, le critique propose l'excellente leçon *psilonstoma* (qui a peu d'eau) au lieu de *spireons-toma*, reçu dans les éditions de Pline. Cette leçon nous paroît confirmée par les mots suivans : *languidiora sunt caeteris*, où nous croyons devoir lire *languidius*, en omettant *sunt*. Cet adjectif, en effet, ne peut être rapporté à toutes les bouches précédentes que par une absurdité évidente; et il n'est pas croyable qu'il puisse être appliqué à aucune des quatre premières, parce qu'elles sont toutes très-grandes. La construction et l'ensemble de la

phrase ne permettent pas non plus de le rapporter à la cinquième; la signification de *psilonstoma*, qui s'accorde parfaitement avec celle de *languidius*, semble par conséquent devoir nous décider à adopter cette leçon.

Chap. VII. §. 4. Les manuscrits offrent *bison-tes bobus fieri et bisontes feri similes*. Nous aimerions mieux lire *fere similes* que *feris similes*, correction de M. Letronne. Ces *bisontes* étant eux-mêmes regardés par les anciens (Cf. Plin. VIII, 15) comme une espèce de bœufs sauvages, on ne voit pas trop pourquoi Solin auroit dit qu'ils leur ressemblent. *Fere similes*, au contraire, nous paroit donner un sens conforme à l'idée qu'ils en avoient, en les désignant comme des bêtes à peu près semblables aux bœufs. J'ajoute que cette leçon ne s'éloigne pas plus de celles des manuscrits que *feri* préféré par l'auteur.

Ibid. Nous trouvons un passage qui nous semble absolument corrompu. M. Letronne a fait imprimer d'après un manuscrit : *somnolentum (animal) arbor sustinet, et quæ prope casuram secatur*. Comment expliquer grammaticalement le sens très-évident de ces mots, sans mettre le participe au nominatif, en lisant *casura*? Cette construction, quoiqu'usitée, étoit assez difficile pour engager les copistes à prendre *prope* pour une préposition, et par conséquent la faire suivre par l'accusatif. L'autre manuscrit a conservé *casura*, et offrant *sustinetque* au lieu de *sustinet* et *quæ*, il nous autorise à rejeter *et*, qui gêne la construction, et à rétablir la phrase par le changement de *e* en *æ*, par lequel l'auteur lui-même a corrigé plusieurs fautes des manuscrits de Dicuil. *Arbor quæ prope casura secatur* signifie en bon

latin « un arbre que l'on coupe jusqu'à ce qu'il va presque tomber. »

Chap. VII. §. 7. On lit : *annos leonum frons et cauda indicant, sicut motus equini auribus intelliguntur*. Le texte de Solin donne *animos*. Nous n'hésiterions pas à préférer cette leçon, sans laquelle l'ensemble offre une comparaison ridicule. Les deux animaux sont évidemment comparés par rapport aux signes qui indiquent leurs mouvemens intérieurs. D'après cela, il faut prendre *animos* dans le sens ordinaire du singulier, ou si on est choqué par le pluriel, dans celui de courage ou de fierté, qui nous semble cependant moins convenir à l'ensemble de la phrase.

Chap. VIII. §. 9. Il y a une faute évidente dont Dicuil indique lui-même la correction. Il défend l'expression *res* dont il s'est servi plus haut pour désigner des choses corporelles et visibles. Il est donc évident qu'il a dû écrire : *ne. literator reprehendat quod corporalia et visibilia res hic dixi*. Un copiste, voulant faire accorder les adjectifs avec le substantif, devoit corriger *corporales et visibiles*, et un autre aura oublié le mot *res*.

Chap. IX. §. 1. Le critique, dans une savante note sur la signification du mot *ara*, suppose que Solin a pu l'employer dans le sens de *fanulum*, comme les Grecs, suivant sa remarque, ont dit *παυός*, au lieu de *ἱερόν*. D'après cela, il pense que dans le passage, *ara, cujus altaribus si qua de extis inferuntur*, *altaribus* désigne de petits autels placés autour du grand. Mais l'auteur ne s'est peut-être pas aperçu que dans cette explication, fondée d'ailleurs sur une heureuse supposition, il n'y a pas de raison pour admettre un autel principal. On

ne voit pas non plus pourquoi, s'il y en avoit un, on mettroit les *exta* plutôt sur les petits que sur le grand autel. En comparant un grand nombre de passages, mais qu'il est impossible de citer ici, il nous paroît vraisemblable que les *altaria* sont, en cet endroit, une partie de l'autel même, ou, au moins, qu'ils sont placés dessus, et destinés à recevoir les intestins.

Il nous reste à parler de quelques savantes discussions de M. Letronne.

Chap. VI. §. 3. On trouve des détails extrêmement curieux touchant le canal d'Hadrien, la mer Rouge, les pyramides, etc. Dicuïl les devoit au récit que le Moine, dont nous avons parlé, avoit fait, en sa présence, d'un voyage en Terre Sainte, entrepris par lui et plusieurs autres clercs irlandais. En naviguant dans le Nil, ils admirèrent de loin les sept pyramides, appelées dans le récit les greniers construits par Joseph, qui ressembloient à des montagnes. S'étant approchés de trois d'entre elles, ils y trouvèrent un lion et huit personnes mortes. Ces trois greniers, carrés dans la partie inférieure, leur paroissoient ronds vers le sommet, terminé comme par une mince pointe (*quasi gracile acumen*). Le Moine trouva le côté d'un grenier de 400 pieds. Puis s'étant rembarqués sur le Nil, ils arrivèrent dans un port de la mer Rouge peu éloigné de celui où Moïse étoit entré dans cette mer avec les Israélites. Le Moine fut empêché par les matelots de s'y rendre pour voir les ornières des chars de Pharaon que bien des voyageurs ont cru voir encore après lui. L'un d'entre eux, M. Baumgarten, affirmé très-sérieusement que la trace des chars de Pharaon et l'empreinte des pieds des chevaux se voient encore

sur le rivage. Soit qu'on les efface à dessein, ajoute-t-il, soit que les ondes les aient fait disparaître, on ne manque jamais de les revoir le lendemain.

Ce que nous venons de rapporter concernant la forme de la partie supérieure des pyramides, a conduit M. Letronne à des réflexions du plus grand intérêt sur l'état originaire et l'abaissement successif de la grande pyramide de Chéops. Le récit du Moine, rapproché de ceux d'Ammien Marcellin et de Philon de Byzance, relatifs au même sujet, lui semble confirmer que ce monument, terminé maintenant par une plate-forme dont le côté a près de dix mètres, étoit autrefois plus pointu et par conséquent plus haut. Loin de croire, avec plusieurs savans, que cette plate-forme ait toujours été la même, l'auteur a essayé d'évaluer la proportion suivant laquelle elle s'est élargie. Cette question n'avoit encore été discutée par aucun auteur : elle ne pouvoit l'être avant qu'on n'eût, sur les dimensions de la pyramide, les données exactes que nous devons à M. Nouet. Avec ces données, on pourroit retrouver les divers élémens de la pyramide à une époque quelconque pour laquelle on auroit une mesure certaine de sa hauteur perpendiculaire; mais les auteurs n'en ont fourni aucune sur laquelle on puisse compter. Obligé ainsi d'abandonner cette dimension, M. Letronne s'est attaché à celle de la plate-forme qui, étant peu grande, a toujours été facile à mesurer avec une exactitude suffisante pour être employée dans le calcul, qui, moyennant les données fournies par M. Nouet, détermine la hauteur perpendiculaire par la mesure de la plate-forme, et *vice versa* cette dernière par la première.

Examinant d'après cela les mesures de la plate-forme à différentes époques, l'auteur prouve que sa dimension a constamment augmenté depuis le premier siècle avant l'ère vulgaire. Il a su, avec sa sagacité ordinaire, interpréter en faveur de son opinion les témoignages des anciens auteurs qui sembloient contraires à la supposition d'un élargissement progressif, fondée sur les dimensions comparées qu'ont données les modernes. Cette contradiction apparente vient de ce que la pyramide étoit autrefois revêtue d'un parement, qui, étant d'une épaisseur très-considérable, donnoit à la plate-forme une étendue plus grande qu'on ne trouva dans la suite au noyau. L'auteur, à cette occasion, entre dans des détails extrêmement curieux relativement au revêtement de marbre de la pyramide, qui, enlevé successivement par les Arabes, a disparu, dit-il, comme tant d'autres monumens dont les pierres ont servi à la construction des mosquées et même des maisons des particuliers, ou ont été converties en des meules dispersées dans les moulins de l'Égypte.

L'élargissement de la plate-forme montre évidemment l'abaissement successif de la pyramide que M. Letroune a indiqué dans un tableau contenant le résultat de ses calculs. On y voit que du temps de Dicuil le côté de la plate-forme n'avoit que quatre mètres environ, dimension qui, observe l'auteur, devoit être réduite à zéro par l'effet de la perspective. Elle explique comment le Moïse et d'anciens auteurs ont pu dire que la pyramide étoit pointue.

Obligés de nous arrêter seulement à ce qu'il y a de plus important dans le commentaire de l'auteur, nous passons une savante note dans laquelle il prouve

que l'île appelée *Gaulea* par Dicuil est identique avec l'île de Cerné. Mais nous ne pouvons nous dispenser de nous étendre un peu sur une discussion relative aux îles de la mer du Nord, et surtout à l'Islande. Dicuil, après avoir rapporté les passages de Pline, d'Isidore, etc., concernant la Thulé des anciens, ajoute quelques détails qu'il devoit à des religieux irlandais qui avoient demeuré dans cette île, depuis le mois de février jusqu'au mois d'août. Ils lui racontèrent, entre autres, que non-seulement lors du solstice d'été, mais encore quelques jours avant et après, le soleil y disparoit pour peu de temps, et que même pendant son absence, on voit assez bien pour se livrer à toute espèce d'occupations. Ces renseignemens prouvent à Dicuil que Thulé n'est point, comme l'ont raconté quelques auteurs, entourée d'une mer de glace, ni ne jouit sans interruption de la lumière du soleil depuis l'équinoxe du printemps jusqu'à celui de l'automne, *et vice versa*. Il est cependant vrai, ajoute-t-il, que les clercs trouvèrent la mer glacée à une journée de navigation au nord de l'île.

Ces notices sont suivies d'autres sur un groupe d'îles qui, suivant M. Letronne, ne peut être que celui des Féroër. Il seroit, en effet, difficile de ne pas se rendre aux raisons qui appuient cette assertion; mais nous doutons qu'il y ait bien compris Dicuil, en lui faisant dire que près de cent ans avant l'époque où il écrivit, ces îles étoient encore habitées par des hermites irlandais. Il nous semble que les mots *in centum ferme annis* signifient seulement, pendant à peu près cent ans. Nous faisons cette remarque, parce que le sens que l'auteur a donné aux mots cités, a influé sur son raisonne-

ment touchant l'époque à laquelle les *Téroër* ont été abandonnées des anachorètes à la suite des invasions des Normands.

En combinant entre eux tous les renseignemens dont nous venons de parler, l'auteur est parvenu au résultat le plus satisfaisant, suivant lequel la *Thulé* des Moines irlandais ne sauroit être autre chose que l'Islande. Celle-ci étoit donc alors regardée comme la *Thulé* des anciens, à moins qu'on ne préfère supposer que *Dicuïl*, n'ayant qu'une idée vague de la position de cette île, a cru la reconnaître dans le récit des Moines. *M. Letronne*, sans s'expliquer sur ce point, entre dans d'intéressans détails concernant l'époque où l'Islande fut occupée par les Scandinaves, qui, suivant l'opinion généralement reçue, y abordèrent les premiers parmi les Européens. Mais cette époque se trouve de beaucoup antérieure à celle du voyage des Religieux mentionnés dans *Dicuïl*, et dont le récit mérite la plus grande confiance. Or, ceux-ci trouvèrent l'Islande habitée par leurs compatriotes. Leur récit nous autorise par conséquent à admettre que la découverte de cette île appartient plutôt aux Irlandais qu'aux Scandinaves. L'auteur ajoute, en faveur de cette supposition, d'autres preuves trouvées dans des traditions islandaises, et propres à donner un haut degré de vraisemblance à ses assertions.

La dernière discussion est un aperçu chronologique sur les changemens qu'ont éprouvés dans leur signification les noms de mer Ionienne, mer Adriatique, mer *Tyrrhénienne*, depuis le cinquième siècle avant jusqu'au sixième après l'ère vulgaire. La grande discordance qu'offrent les témoignages des anciens relatifs à l'étendue de ces mers, a été remarquée

depuis longtemps par les savans ; mais personne n'a pu se flatter jusqu'ici d'avoir éclairci, d'une manière satisfaisante, un sujet si difficile à débrouiller. M. Letronne a cependant essayé de prouver que la confusion qu'on y trouve, n'est qu'apparente, et que l'on peut concilier entre eux les divers enseignemens, en les ramenant à un ordre chronologique. Dans cette idée, il a indiqué, en recueillant les témoignages respectifs des auteurs, l'étendue qu'on a donnée à ces mers pendant différentes périodes déterminées par les principaux changemens qu'elles ont éprouvés. Il développe en même temps les causes auxquelles il faut vraisemblablement attribuer ces derniers. On sent combien ce travail devoit être difficile, combien de recherches et quelle connoissance des langues anciennes il exigeoit de la part de l'auteur. Nous ne saurions trop le recommander aux savans qui désirent s'éclaircir sur un point si important pour la géographie ancienne et la lecture d'un grand nombre des auteurs classiques. Mais la nature de cette discussion, et son étendue de plus de cinquante pages, nous empêchent d'en donner une notice assez détaillée pour offrir une juste idée de son importance. Nous nous sommes bornés en conséquence à indiquer l'objet et le plan de l'auteur, et nous terminons ici notre article sur son excellent ouvrage. *Fuss.*

GRAMMAIRE.

ELÉMENTS simplifiés de la Grammaire grecque, où sont détaillées avec méthode, clarté et précision, les huit parties du discours ; par J. B. BARBIER,

auteur des cinq Lexiques grecs-français. Un vol. in-12. A Paris, chez Madame Aumont, veuve Nyon, libraire, Place de la Monnaie; Moronval, libraire, quai des Augustins, n.º 25; Potey, libraire, rue du Bac, n.º 46; Le Normant, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.º 8, et au Bureau du Magasin Encyclopédique, chez J. B. Sajou, imprimeur, rue de la Harpe, n.º 11.

Le titre de ce petit ouvrage indique le but de son auteur, connu par le zèle très-louable avec lequel il a cherché à se rendre utile à la jeunesse, en lui facilitant l'étude de la plus belle des langues, qui, heuredsement pour les lettres, forme de nouveau une des bases de l'instruction publique. La grande difficulté qu'elle offroit autrefois aux étudiants, a été une des causes qui l'ont fait négliger pendant quelque temps. En effet, la manière dont on l'enseignoit étoit faite pour effrayer la plupart des commençans, et faisoit perdre un temps précieux aux autres. Aussi les savans ont-ils senti depuis longtemps la nécessité de remédier à ce grand inconvénient; et le désir d'y contribuer, a fait naître de nombreux ouvrages dont plusieurs ont illustré les auteurs. Malheureusement le choix entre des méthodes essentiellement différentes, sans être également recommandables, est devenu difficile. Quelques grammairiens, à force de vouloir simplifier les principes, sont tombés dans le défaut opposé, en donnant des règles insuffisantes. Il paroît que M. Barbier a voulu parler de ces derniers, en s'expliquant, dans son Avertissement, sur les innovations

germaniques, qui, selon lui, ne tendent qu'à révolutionner la grammaire grecque, et à multiplier les difficultés sous prétexte de les diminuer. Nous trouvons cependant la méthode actuellement suivie en Allemagne, assez semblable à celle que l'on trace dans les livres élémentaires adoptés en France pour l'instruction publique. L'excellente grammaire de M. Burnouf, qui a paru il y a quelques mois, en pourroit fournir la preuve. En effet, la méthode de Trendelenburg n'a trouvé des défenseurs parmi les philologues allemands que pendant peu de temps. S'ils n'ont pas d'abord reconnu son insuffisance, on ne peut, ce me semble, leur disputer le mérite d'avoir porté à un haut degré de perfection celle que ce grammairien avoit voulu remplacer; et ils ne méritent peut-être pas les reproches que M. Barbier a cru devoir leur adresser. Il est vrai que celles de leurs grammaires grecques qui ont une grande réputation, même chez les étrangers, sont beaucoup trop étendues pour des commençans; elles sont faites pour ceux qui désirent parvenir à une connoissance approfondie d'une langue infiniment variée dans les formes des mots et les tournures des phrases, et qui, embrassant une longue suite de siècles, présentent presque autant d'aspects nouveaux. Quant aux commençans, et surtout lorsque ce sont, comme ordinairement, des enfans, l'auteur a sûrement raison de ne vouloir leur offrir que les règles les plus simples et les plus nécessaires pour l'intelligence des morceaux les moins difficiles que possible, dont l'explication doit les exercer. Il en est, à cet égard, du grec comme de toute autre langue. Les enfans apprendront sans peine, à mesure qu'ils avancent, les observations nécessaires dont

le nombre les effraye et les décourage, en surchargeant inutilement leur mémoire, si on les oblige à les apprendre dès le commencement. Cette vérité n'a point été méconnue par les auteurs des grammaires grecques aujourd'hui adoptées en France. Pour s'y conformer, ils ont rejeté dans des supplémens tout ce qui ne leur a pas paru nécessaire au commencement; et je ne pense pas qu'en général on puisse les accuser d'une trop grande prolixité. Mais M. Barbier leur a vraisemblablement trouvé d'autres défauts essentiels, que nous ne saurions mieux indiquer que par ses propres paroles. « Dans ma grammaire, dit-il dans son Avertissement, on passe toujours du connu à l'inconnu, et on ne laisse jamais, autant qu'il est possible, d'idées intermédiaires; l'étudiant n'est jamais embarrassé pour savoir ce qu'il doit apprendre ou laisser, et il n'essuyera point de longs préambules sur des objets dont il n'a aucune idée; il n'apprendra des règles que lorsqu'il sera en état de les comprendre: point de règle sur l'accentuation, point de définitions inutiles qu'on a déjà vues exprimées dans les grammaires françaises ou latines, etc.; enfin point de syntaxe. » L'auteur s'est contenté d'indiquer seulement les cas que gouvernent plusieurs adverbos et les prépositions; il y a joint des exemples tirés de ses cinq lexiques. Mais, en retranchant ainsi l'inutile, il ne s'en est pas moins attaché à développer ce qui est réellement nécessaire. Il a multiplié les modèles des déclinaisons et des conjugaisons; et il s'est surtout beaucoup étendu sur la méthode de former les temps suivant chaque conjugaison. Nous approuvons particulièrement qu'il n'ait pas rejeté, comme l'ont fait quelques grammairiens, l'ancien modèle *είρη*. Ce verbe n'a sûrement été généra-

lement préféré autrefois que parce qu'il seroit difficile de le remplacer par un autre dont il fût aussi utile de connoître les différentes formes. Il n'a pas craint, dit-il, d'effaroucher les commençans par le nombre des déclinaisons et des conjugaisons, persuadé que c'est ce que les enfans apprennent avec le plus de plaisir et de facilité, surtout dans le grec, où l'ingénieuse combinaison des cas et des temps favorise tant la mémoire. Du reste, il n'a pas voulu s'exposer à faire naître des idées fausses, en ajoutant le français au grec : il préfère de laisser à l'élève ou à l'habileté du maître le soin de faire les rapprochemens entre les deux langues qui s'offriront d'eux-mêmes. Enfin il a cherché à réunir sur environ 150 pages tout ce que l'on peut chercher de véritablement nécessaire dans une grammaire grecque. Celle qu'il offre au public, jointe à un abrégé des règles de la prosodie qui paraîtra sous peu, et à ses cinq lexiques, complétera son cours élémentaire, où l'on apprendra facilement et en peu de temps la belle langue des Grecs, qui, selon son expression, est le foyer où tout homme de lettres doit embraser son imagination.

Par ces détails, tirés de l'Avertissement de l'auteur, nous croyons donner une idée assez nette de son travail, que nous recommandons au public. En parcourant les huit parties du discours, qu'il renferme, nous avons partout trouvé l'heureuse réunion de la clarté et de la concision; rien de vague ni d'embrouillé, et surtout des exemples bien choisis.

G.

GRAMMAIRE de la Langue arabe vulgaire et littéraire ; ouvrage posthume de M. SAVARY, traducteur du Coran, augmenté de quelques Contes arabes, par L. LANGLES. A Paris, de l'imprimerie royale. 1813.

Ce fut pendant son séjour en Egypte que l'élegant traducteur du Coran composa la Grammaire arabe que nous publions aujourd'hui. En 1784, elle fut présentée au Gouvernement qui, après l'avoir fait examiner, en ordonna l'impression. Le manuscrit remis à l'imprimerie royale, qui ne possédoit pas alors une typographie arabe, y resta jusqu'à la révolution ; à cette époque, il fut réclamé et conservé par le vénérable M. Le Monnier, médecin du Roi. Cet ami et protecteur de M. Savary, mort dès 1788, remit cet ouvrage au frère de l'auteur. Celui-ci, étant venu siéger au Corps législatif, s'empressa de réitérer un hommage déjà favorablement accueilli par l'ancien Gouvernement ; et un ministre (M. Bénézech), qui surveilla constamment avec le même esprit d'ordre et un égal intérêt toutes les parties de sa vaste administration, ordonna, en 1796, que cette Grammaire seroit imprimée : M. LANGLES fut invité à se charger de la correction des épreuves. Ce soin, déjà fastidieux dans la partie grammaticale, devint plus pénible quand il s'agit des dialogues accompagnés d'une traduction interlinéaire et de la prononciation, qui exigèrent de nombreuses rectifications ; de manière que, détourné souvent par des travaux multipliés, et par ses devoirs, il éprouve maintenant le regret d'avoir fait perdre à M. Savary l'avantage de l'an-

tériorité à l'égard de deux Grammaires (1), dont l'impression a été commencée et terminée pendant que la sienne étoit sous presse.

Sans prétendre balancer ici le mérite de ces deux Grammaires, ni surtout établir un parallèle inconvenant entre l'ouvrage du maître et celui du disciple, M. Langlès se borne à prier les personnes qui pourroient se plaindre de la brièveté de la syntaxe de celle-ci, de considérer que M. Savary avoit principalement en vue l'arabe vulgaire, qui, comme on sait, doit s'apprendre plus facilement par l'usage, que dans les meilleures grammaires. L'auteur a donc sagement et amplement compensé la brièveté de sa syntaxe, par de nombreux dialogues qui constituent réellement le corps de son ouvrage. Ces dialogues sont répandus depuis long-

(1) *Développemens des principes de la langue arabe moderne*, suivis d'un recueil de phrases, de traductions interlinéaires, des proverbes arabes, et d'un *Essai de calligraphie orientale*, avec onze planches, par *A. Herbin*. Paris, imprimerie de Baudouin, floréal an 11 [mai 1803], un vol. in-4.^o.

Grammaire arabe à l'usage des élèves de l'École spéciale des langues orientales vivantes, avec figures, par M. *A. I. Silvestre de Sacy*. Paris, imprimerie royale, 1810, in-8.^o, deux vol.

M. Marcel a fait imprimer, au Caire, au commencement de l'an 7 [1798—1799], les vingt premiers feuillets, petit in-4.^o, d'une grammaire arabe composée par lui en français, et dont tous les mots arabes sont accompagnés de la prononciation égyptienne, en caractères romains. On regrette que l'auteur n'ait pas eu le loisir de terminer cet intéressant ouvrage.

temps parmi les droguemans du Levant, car M. Langlès les a trouvés, à la Bibliothèque royale, transcrits et traduits en français, de la main de François Pelis-de-la-Croix, et il en a acheté, dans une vente publique, un exemplaire écrit en caractères barbaresques. On y reconnoît pourtant un mélange des dialectes égyptien et syrien. Pour remédier à cette espèce d'imperfection, il a répété les quatre premiers dialogues rédigés entièrement en dialecte égyptien, par Michel Sabbâgh, copiste arabe, attaché à l'Ecole spéciale des langues orientales vivantes. On ne regardera pas non plus comme une addition déplacée ou superflue, les contes et les chansons en arabe vulgaire, qu'il a ajoutés à la fin du volume. Convaincu de l'importance de rendre avec fidélité les traits exotiques du texte original, il a fait tous ses efforts pour le serrer d'aussi près qu'il lui seroit possible; et il a profité avec reconnaissance des excellentes observations de ses savans confrères, MM. Silvestre de Sacy et Dom Raphaël, et de Michel Sabbâgh.

On sait que l'histoire de Sindebad, le marin, a déjà été traduite en français par M. Galland, qui l'a insérée dans les *Mille et une Nuits*. M. Langlès ajoute qu'il en existe une autre version française à la Bibliothèque royale, sous le n.^o 81 des traductions envoyées de Constantinople par les Jeunes de langues (1). Il ose croire qu'il n'est pas

(1) Au moment où l'on alloit mettre sa Préface sous presse, M. Langlès a reçu une nouvelle édition de la traduction anglaise des *Mille et une Nuits*, publiée à Londres, 1811, six vol. in-8.^o. Un savant orientaliste, M. Jonathan Scott, a revu

absolument indispensable de savoir l'arabe pour juger à quel point il a profité du travail de ses prédécesseurs, et surtout que les arabistes lui sauront quelque gré de la correction du texte qu'il leur met sous les yeux.

VOYAGES.

VOYAGE pittoresque et historique de l'Espagne, par *Alexandre DE LABORDE*, et une Société de gens de lettres et d'artistes de Madrid (*). Tome I, seconde Partie. A Paris, de l'imprimerie de *Pierre Didot l'aîné*, avec des caractères de *Bodoni*, fol. atlant. Douzième, treizième, quatorzième, quinzième, seizième, dix-septième et dix-huitième Livraisons (comprenant le Royaume de Valence.

La seconde Partie du premier tome du bel ouvrage de M. DE LABORDE, qui commence à la

en grande partie cette traduction, sur le texte arabe, l'a augmentée d'un volume entier de Contes inédits, et a ajouté dans le cours de l'ouvrage des notes extrêmement curieuses sur les mœurs, les usages, les religions et l'histoire de l'Orient.

(*) On trouve en tête de cette seconde partie du premier tome la note suivante : « La Société des gens de lettres et d'artistes de Madrid, qui s'étoit formée en vertu d'un privilège accordé par le Gouvernement espagnol, ayant cessé d'exister le 21 décembre 1827, par l'expiration de ce même privilège, M. DE LABORDE n'a plus conservé, depuis cette

douzième livraison, comprend la description du royaume de *Valence* et celle de l'*Estramadoure* (1). Conformément à la loi que nous nous sommes prescrite, et que nous avons fait connoître à la fin de notre dernier extrait (2), nous allons présenter à nos lecteurs, dans le présent article, tout ce qui concerne le royaume de *Valence*; nous en userons de même, à l'avenir.

L'auteur a mis à la tête de sa description du royaume de *Valence*, une notice historique sur cette province. C'est par cette notice que nous allons commencer. L'histoire des premiers habitans du royaume de *Valence* se perd dans l'éloignement des temps et n'est qu'un amas de fables qui ne méritent aucune attention. Les notions certaines sur ce pays ne datent que de la seconde guerre punique qui mit fin à la domination des Carthaginois en Espagne, et fit passer ce pays sous celle des Romains. Ceux-ci demeurèrent maîtres de l'Espagne pendant six cents ans, jusqu'au commencement du cinquième siècle, où, sous l'empire d'Honorius, ils en furent chassés par les Goths. L'auteur observe que le royaume de *Valence*, qui avoit été le théâtre de la première expédition des Romains en Espagne, fut aussi une des dernières provinces qu'ils abandonnèrent. Après trois cents ans de domination, les Goths furent à leur tour

« époque, pour collaborateurs, que MM. LÉGER et MOULINIER, architectes français, et M. VAUZELLE, peintre d'architecture. »

(1) *Voy. Mag. Encycl.*, ann. 1814, t. 1, p. 422.

(2) *Ibid.* p. 452.

subjugués par les Maures ou Sarrasins qui firent la conquête de l'Espagne au commencement du huitième siècle; cette conquête leur fut assurée par une seule bataille livrée, en 712, près de Xéres de la Frontera, dans l'Andalousie. L'Espagne étant devenue peu après le partage des lieutenans des califs de Damas, pour qui cette conquête avoit été faite, Valence et son territoire furent compris d'abord dans le lot du roi de Cordoue; mais ensuite elle eut son souverain particulier qui eut le titre de roi. On fait remonter cet événement à l'an 800, et on donne au premier roi de Valence le nom d'*Abdalla* fils d'*Abderrham*, roi de Cordoue. Les Sarrasins demeurèrent au delà de sept cents ans en Espagne, mais non sans que leurs conquêtes ne leur fussent vivement disputées par les Chrétiens. Vers le milieu du treizième siècle ils en avoient déjà perdu une grande partie, et vers la fin du quinzième, ils furent entièrement expulsés de l'Espagne. Le royaume de Valence en particulier passa, dans cet intervalle, plusieurs fois d'une domination à l'autre. Il fut d'abord enlevé, sur les Maures, par le fameux *Rodrigue de Bivar*, surnommé le *Cid*, qui le gouverna pendant huit ans. Après la mort de ce brave chevalier, il passa de nouveau sous la domination des Maures. Mais il fut reconquis, vers le milieu de treizième siècle, par *Jacques le Bellicieux* qui le réunit au royaume d'Aragon; et (peu avant l'expulsion totale des Maures de l'Espagne) il fut confondu dans la vaste monarchie espagnole, par la réunion, sous un même sceptre, des couronnes de Castille et d'Aragon. L'auteur fait, au sujet des Maures, une remarque fort juste, quoiqu'elle ne soit pas neuve,

c'est que, contre toute espérance, leur long séjour en Espagne a été favorable aux sciences, aux lettres et aux arts. Parmi le grand nombre d'inventions utiles et de productions ingénieuses dont l'Europe leur fut redevable, il cite surtout leur genre d'architecture auquel, dit-il, il n'a manqué, pour prendre rang après les trois ordres de l'invention des Grecs, que d'avoir été, comme ceux-ci, réduit en théorie.

La description pittoresque et historique du royaume commence par celle de *Valence*, sa capitale, ville située sur les bords du Guadalaviar, au milieu d'une plaine vaste, riante, fertile, voisine de la mer, et ornée d'un grand nombre de maisons de plaisance. Onze planches, distribuées sur neuf feuilles, sont destinées à représenter ce que cette ville offre de plus remarquable. La vue générale, pl. LXXXIX, est prise du village de Burjasol à deux lieues et demie de Valence, et permet d'embrasser d'un coup-d'œil la belle et vaste plaine qui environne la ville. La porte de *Serranos*, pl. XC, située au nord-est de la ville, a été construite à la fin du quatorzième siècle, après la conquête du royaume de Valence par Jacques-le-Bellicieux. Elle est néanmoins bâtie sur un plan à peu près semblable à celui de la porte de *los Botes*, ouvrage des Romains, qui a été figurée sur la planche LXXI; elle est flanquée de deux grosses tours octogones, engagées dans le rempart qu'elles surpassent beaucoup en hauteur, disposition qui est la même que celle prescrite par Vitruve pour les places de guerre. La trace du passage des Maures se retrouve dans un ornement en forme de galerie ou de tribune, qui est au milieu de la courtine.

On trouve ensuite d'autres vues de la ville; pl. XCI, prise de l'entrée de l'*Alameda*; pl. XCII, prise sur le chemin qui conduit au *Grao*; pl. XCIII, vue de l'*Alameda*; pl. XCIV, vue d'un couvent, prise sur l'*Alameda*. La promenade appelée *Alameda* est le rendez-vous de la bonne compagnie de la ville. Elle s'étend, sur les bords du *Guadalaviar*, dans un espace de 300 toises. Son nom lui vient des peupliers dont elle est plantée; cependant, outre ces peupliers, on y voit aussi l'orme, le cyprès, le platane, le laurier-rose, le citronnier, l'oranger, le grenadier, et divers arbres originaires de l'Amérique méridionale. L'entrée de cette promenade est un des points de vue où la ville se montre avec le plus d'avantage. Pl. XCI, on aperçoit sur la droite une petite partie du palais du capitaine général. Ce palais, autrefois la demeure des Rois de Valence, offre un aspect imposant, quoique les détails de sa construction et de son architecture soient peu satisfaisants. La porte de la ville ressemble à un arc de triomphe, elle est appelée *del Real*; elle fut ouverte pour l'entrée de Philippe III, lorsqu'il vint célébrer, à Valence, son mariage avec Marguerite d'Autriche. La planche XCII offre une autre vue de la ville, non moins belle que la précédente. Le point d'où elle est prise, est sur le rivage qui conduit au lieu où l'on a commencé des travaux pour faire un port. C'est ce rivage qui est appelé *Grao*.

Sur la planche XCI on n'a vu que l'entrée de la promenade appelée *Alameda*; la planche XCIII représente la promenade elle-même, dans le moment où elle est fréquentée par le beau monde de Valence; et la planche XCIV, qui doit compléter l'image qu'on peut se faire de cette belle prome-

nade, en offre la vue encore sous un autre point pittoresque.

La place du **Marché**, pl. **XCX**, qui est peu étendue, n'a de remarquable que la loge ou la bourse, monument du temps de Ferdinand-le-Catholique; construit dans le genre gothique, ou plutôt mauresque, et remarquable par ses créneaux qui semblent des couronnes radiées.

La planche **XCVI** fait voir l'intérieur de la principale, ou plutôt de la seule pièce de la bourse de Valence. C'est une grande salle de cent vingt pieds de long et quatre-vingts de large (1), partagée en trois nefs, dont les voûtes reposent sur huit colonnes isolées et sur seize colonnes engagées dans les murs de face; elle a soixante pieds de hauteur, et n'est éclairée que par sept croisées et une porte grillée assez peu élevée. Le plan géométral de la planche **XCVII** fait connoître les détails de cet édifice. On y voit, outre la grande salle figurée dans la planche précédente, les dépendances qui sont peu considérables.

L'auteur nous a déjà fait connoître les bains arabes dont on voit les ruines à Barcelone (2), et ceux du couvent des Capucines à Gironne (3). La comparaison de ces bains avec ceux qui sont représentés planche **XCVIII**, le porte à former, sur cette espèce de monument, quelques conjectures qui ne

(1) L'auteur se sert du pied castillan qui a onze pouces deux lignes et un quart de France.

(2) Pl. **X**. Voyez *Magasin Encyclopédique*, ann. 1807, t. 6, p. 250.

(3) Pl. **LXXXVI** et **LXXXVII**. Voyez le *Magasin Encyclopédique*, année 1814, t. 1, p. 439.

sont pas sans fondement : c'est que les bains arabes semblent tous avoir été composés de deux parties bien distinctes, dont l'une servoit de vestibule et de dégagement, tandis que l'autre étoit consacrée à prendre le bain ; et que la seconde partie, composée d'une ou de plusieurs pièces voûtées, recevoit le jour d'en haut, soit indirectement, au moyen d'une lanterne au dessus d'un dôme, soit directement, par des ouvertures fort étroites pratiquées dans les voûtes. Il observe aussi que, sous le rapport de leur étendue, il ne faut pas comparer les bains conservés à Barcelone, à Gironne et à Valence aux thermes des Romains, parce que ce sont de fort petits édifices. Ceux de Valence ont à peine une superficie de quatre-vingts toises, et n'ont que vingt pieds au point de leur plus grande élévation. La partie destinée au bain est composée de trois pièces de trente-deux pieds de long et de largeurs différentes. La planche XCVIII présente la vue perspective de la pièce du milieu. On y voit aussi la vue perspective du vestibule, les coupes des trois salles de bain et du vestibule, le plan de tout l'édifice et quelques autres détails géométriques.

Les cinq statues antiques, qui ont été trouvées à Valence, n'ont rien de fort remarquable. L'auteur a fait graver sur la planche CXIX, où elles sont figurées, une balle de plomb à l'usage des frondeurs, une tuile antique, une amphore, des vases en verre, et d'autres en terre cuite.

De Valence l'auteur passe à la ville de *Murviédro*, autrefois connue sous le nom de *Sagonte*. Le nom de *Murviédro* vient de celui de *Murvetum* que reçut la ville, sous l'empire des Goths, à cause des grands amas de ruines qu'elle renferme, et de

l'ancienneté de ses murailles. Parmi ces ruines, les plus célèbres et les mieux conservées, sont celles du théâtre. L'auteur leur consacre, à la suite de la notice historique, un article particulier dans lequel, après avoir donné, d'après Vitruve, une idée générale de la forme et de la construction des théâtres romains, il fait une ample description de celui de Sagonte, et montre en quoi l'entrepreneur de ce bâtiment s'est écarté des règles générales prescrites par Vitruve. Il subsiste, de ce théâtre, qui est construit sur le penchant d'une colline, un grand amas de gradins, quelques fragmens du portique qui régnoit au dessus sur toute la circonférence de l'hémicycle, une partie des salles couvertes et voûtées à droite du *scenium*, le pavé de l'orchestre, les premières assises du *proscenium*, les fondations sur lesquelles s'élevoient le *scenium*, des débris plus considérables du *postscenium*, et les vestiges du mur de fond de tout l'édifice, et de quelques constructions accessoires adossées au mur. Tout le reste, dit l'auteur, a cédé aux efforts de la barbarie, plus encore qu'à l'action du temps. Plusieurs maisons de Murviedro sont bâties des pierres enlevées à cette vaste ruine, et ce n'est que vers le milieu du siècle dernier qu'un corrégidor, dont il ignore le nom, mit fin à la destruction de ce monument, en concevant le projet de rassembler ses concitoyens et de leur donner le spectacle d'une représentation dramatique dans l'enceinte même de cet édifice. Il attira ainsi l'attention de la cour sur les ruines de Murviedro, et depuis ce temps on veille avec assez de soin à leur conservation.

La vue de la planche C est prise sur la rive gauche de la rivière appelée *Rio de Murviedro*.

(autrefois *Pallantia*), et montre la ville dans l'éloignement, sans empêcher cependant de distinguer les principaux objets. On y remarque les restes du cirque, les plantations et les jardins en avant de la ville, la masse des maisons d'habitation et des édifices modernes, et, derrière la ville, la montagne sur le penchant de laquelle on aperçoit la grande ruine du théâtre, et celles de la place d'Anjou, de la place de l'Echo et de la tour d'Hercule, et, sur le sommet, la citadelle. Le plan figuré dans la planche CI, fait connoître la position respective de ces divers objets.

La vue que présente la planche CII, est prise sous l'angle formé, à droite du théâtre, par les constructions du *postscenium*; c'est un point d'où l'on distingue assez bien les diverses parties qui subsistent encore de ce vaste monument.

Une autre vue du *théâtre de Sagonte*, de la *citadelle de Sagonte*, sont réunies sur la planche CIV. La citadelle, représentée dans la seconde gravure de cette planche, offre un mélange de constructions romaines, mauresques et modernes, et de grands amas de ruines. L'auteur pense que ces ruines sont peut-être les mêmes auxquelles la ville de Murviedro doit le nom qu'elle porte depuis quatorze siècles.

La *place de l'Echo*, située sur un des plateaux de la montagne, est remarquable par le grand nombre des monumens antiques qu'elle renferme dans un espace de moins de deux mille cinq cents toises. On y voit les restes de deux temples antiques, une grande portion de mur et une porte de construction arabe fort singulière, une citerne de construction romaine, qui a plus de deux cents pieds

de long sur vingt-cinq de large, et dont la voûte est soutenue dans toute sa longueur par vingt-trois piliers, et beaucoup d'autres constructions arabes et romaines plus ou moins importantes. Le plan qui forme l'une des gravures de la planche CV, montre l'ensemble de tous ces monuments; on a rattaché à ce plan l'élévation de la porte et du mur de l'Echo. L'autre gravure de la même planche offre la vue perspective de ce qui reste des deux temples qui étoient sur la place de l'Echo. L'un de ces temples étoit consacré à Diane; quant à l'autre, M. de Laborde doute que c'ait été réellement un temple; l'étendue de ce monument qui a cent cinquante pieds de long sur cent trente de large, lui paroît trop vaste pour un pareil édifice, dans une ville de colonie qui n'étoit pas du premier ordre; il pense que cette étendue pouvoit plutôt convenir à un petit *forum*.

Après avoir donné une idée générale des cirques des anciens, l'auteur passe à la description particulière de celui de Sagonte, pl. CVI. Ce cirque, situé sur le bord de la petite rivière à laquelle Marviedro a donné son nom, est encombré de huit à neuf pieds de terre couverte d'arbres et de jardinage. Il avoit deux cent soixante-deux pieds de large et mille à onze cents pieds de long. Il reste de ce monument une portion du grand mur extérieur, des substructions et des constructions hors de terre sur lesquelles portoient les gradins, une porte latérale, et des vestiges d'une autre porte au centre de la partie semi-circulaire. Le grand mur du côté opposé à la rivière est assez bien conservé; il sert d'appui ou de clôture à des jardins à l'entretien duquel les propriétaires donnent quelque soin. Aujourd'hui ce mur

est baigné, dans toute sa longueur, par un canal d'irrigation dérivé de la rivière; l'auteur trouve assez vraisemblable que ces eaux passaient autrefois dans le cirque même, et qu'elles formoient *l'euripe*. L'autre côté du cirque, baigné par les eaux de la rivière elle-même, est moins bien conservé; on n'y reconnoît plus guères que des substructions.

Parmi les fragmens antiques, qui sont figurés dans la même planche, on remarque d'abord l'élévation géométrale et le plan de la porte latérale du cirque, qui subsiste encore. Il y a ensuite le fragment d'une statue, et des fragmens de pilastres et de colonnes. Tous ces fragmens sont de marbre, et se trouvent aux environs de Murviedro. L'auteur parle, à cette occasion, de divers autres monumens qui existent à Murviedro, et qui ne sont pas figurés dans les planches. Tels sont les restes d'un aqueduc, que l'on voit à une demi-lieue de la ville, vers le couchant, sur un coteau qui domine la rivière. Il seroit possible de le rétablir, ce qui seroit d'une grande utilité pour la ville. Telles sont encore plusieurs citernes d'une grande beauté, qui sont au milieu de la citadelle et dans l'intérieur de la ville. Deux de ces citernes sont surtout remarquables. L'une, de construction romaine, est composée de vingt-deux piliers qui forment autant d'arcades, et supportent deux voûtes en plein cintre; le dessus forme une terrasse d'où l'on découvre la belle plaine du royaume de Valence; le réservoir qui est au dessous de cette terrasse, est rempli par les eaux pluviales qui s'y conservent parfaitement bien. L'autre citerne, également de construction romaine, mais fort endommagée par les Arabes, est connue sous le nom des *neuf pilars*, à cause des neuf

piliers qui la soutiennent; elle a près de cent pieds carrés, et elle est de même formée par les eaux pluviales.

Il y a aussi des bains arabes à *Murviédro*; ils sont assez bien conservés, mais ils n'ont rien de plus remarquable que ceux de Valence et de Barcelone. Enfin il reste des vases de Sagonte, monumens qui attestent surtout la splendeur de cette ville du temps des Romains. Ces vases étoient plus renommés encore que ceux de Tarragone; Pline les regardoit comme les premiers des fabriques d'Espagne, et les troisièmes de tout l'Empire romain. Leurs fabriques remontent aux siècles les plus reculés : il y en a qui sont marqués d'inscriptions celtibériennes, et de bas-reliefs semblables à ceux des médailles inconnues; d'autres, et c'est le plus grand nombre, nous ont conservé les noms des familles romaines de Sagonte, auxquelles appartenoient les officiers les plus considérables; les plus modernes ont des croix, ce qui prouve que dans les derniers temps même ils étoient encore en usage. On trouve de ces vases de quatre couleurs différentes, rouge, cendrée, jaune tachetée et blanchâtre de la couleur de la terre même. Les premiers sont d'une espèce de terre grise recouverte d'un vernis rouge aussi uni et brillant que la porcelaine, et se conservant sans la moindre altération; les autres sont de la même matière, mais plus épais, plus grossiers, et d'une préparation moins recherchée. Les rouges et les jaspés servoient aux vases de table, aux assiettes; les autres aux cruches, pots à cuire, et à tous les usages où nous employons les tuiles. Le prince *Pic* en a formé une belle collection.

L'auteur termine l'explication des planches rela-

tives à Murviedro par des observations générales sur cette ville jadis si célèbre. Elles roulent principalement sur le moyen que les nombreuses ruines de Sagonte offrent à l'observateur, de connoître le système militaire de défense des anciens Espagnols, des Romains et des Arabes, les ouvrages de ces différens peuples se distinguant les uns des autres, et constatant le plus ou le moins de connoissance qu'ils avoient à cet égard. Nous ne suivrons pas l'auteur dans les développemens qu'il donne à ce sujet, mais nous engageons nos lecteurs à les lire dans l'ouvrage même.

A une lieue et demie au nord de Murviedro, et non loin du bord de la mer, est le village d'*Almenara*, situé au pied d'une montagne assez escarpée et au milieu d'une campagne fertile, et dominé par un ancien château bâti sur le sommet de la montagne, et près des ruines d'un temple de Vénus. Au bas de la montagne est un lac qui a son déversoir dans la mer : on croit généralement dans le pays qu'autrefois la mer arrivoit jusqu'au pied de la montagne, et que là étoit le port de l'ancienne ville, dont on découvre encore des ruines au bord du lac. La planche CVII représente la *vue d'Almenara, prise de la route de Murviedro* ; la planche CVIII offre le *plan du lac d'Almenara*, où l'on voit aussi, au haut de la montagne, les ruines du temple de Vénus ; et sur la planche suivante sont figurés quelques *fragmens de ce temple*. Ces trois planches sont réunies sur la même feuille.

La planche CX offre la *vue de l'Arc de triomphe et de la ville de Cabanes*. Cette ville est située à environ sept lieues au nord d'Almenara ; on y arrive après avoir traversé une chaîne de mon-

agnes sauvage et aride, fameuse pour avoir servi de repaire aux pirates pendant le seizième siècle. Elle n'est remarquable que par l'arc de triomphe qui est situé à peu près à $\frac{1}{2}$ de lieue au nord de la ville au milieu de la petite plaine de Cabanes. Ce monument que l'on croit avoir été élevé en l'honneur de Pompée, sans qu'aucune trace confirme l'authenticité de cette tradition, est de construction romaine, quoiqu'il s'éloigne des proportions ordinaires adoptées dans les ouvrages de cette espèce. Il est d'une forme massive, et sans aucun ornement; il consiste en deux pieds-droits posés sur des piédestaux et surmontés d'une archivolte assez hardie dont la courbe est un peu surbaissée. Il est bâti en belles pierres de taille, sans ciment ni mortier. Au bas de la vue perspective de cet arc sont rapportés les détails géométriques du même monument, qui ont été mesurés avec soin.

Jusqu'ici l'auteur s'est dirigé vers le nord, en suivant les bords de la mer; il quitte maintenant cette direction, pour se porter au couchant, et trouve, à deux lieues environ de Cabanes, la petite ville de *Villafames*, dont la planche CXI présente la vue. Elle est située à mi-côte d'une montagne garnie d'oliviers, et domine une plaine fertile et riante. Elle fut une des premières villes que D. Jayme I, roi d'Aragon, reconquit sur les Maures au treizième siècle. On voit, derrière, l'extrémité orientale de la grande chaîne de montagnes qui sépare le nord du midi de l'Espagne. Non loin de cette ville est un intervalle étroit entre deux de ces montagnes, qui porte le nom de *Brèche de Rodomont*.

A partir de ce lieu, l'auteur se dirige vers le

Midi, s'enfonce dans les montagnes, et, après une marche pénible de plusieurs lieues à travers cette chaîne, au milieu de laquelle est la fertile vallée de Ségorbe, il arrive à *Chulilla*, dont il nous offre la vue dans la planche CXII, jointe à la précédente sur la même feuille. *Chulilla* est une petite ville bâtie sur la pente d'un rocher couronné de vieilles constructions mauresques, et entourée de montagnes calcaires arides et escarpées; le rocher même qui porte la ville, s'élève, du côté opposé, à pic sur la *Turia* qui porte en cet endroit le nom de *Rio Blanco*. Cette rivière offre, dans le voisinage de la ville, un phénomène des plus remarquables, appelé *Saut de Chulilla* (*Salto de Chulilla*). C'est une cascade que forment ses eaux qui se sont creusé un passage à travers les rochers; elle est moins étonnante par sa hauteur que par l'escarpement des deux bords entre lesquels les eaux se précipitent, et le peu de distance qui les sépare, la brèche ayant cent toises environ d'élévation sur à peine cinq de largeur. La *vue de ce Saut de Chulilla* est représentée sur la planche CXIII.

Les quatre planches suivantes, distribuées sur deux feuilles, sont destinées à la représentation d'un aqueduc, ouvrage des Romains, dont on voit les restes près de *Chelves*, petite ville située à trois lieues à l'ouest de *Chulilla*. La planche CXIV offre la *vue pittoresque de cet aqueduc*, c'est-à-dire l'aspect du pays dans lequel il est situé. On aperçoit dans l'éloignement quelques arches, et sur le premier plan un pont qui en faisoit partie: ce dernier, qui a trois arches, est entier, bien conservé, et d'une construction parfaite. Il est représenté plus en grand, et vu des deux côtés sur les planches CXVI et

CXVII, et la planche CXV en offre les détails géométraux. Cet aqueduc, dont on suit les traces dans un espace d'environ deux lieues, s'enfonce en deux endroits dans les montagnes ; dans l'un on s'est borné à pratiquer une galerie souterraine pour donner le passage aux eaux ; mais dans l'autre on a ouvert du haut en bas la montagne, ou plutôt le rocher, jusqu'aux points de nivellement, et on a formé ainsi un canal à jour de cent pieds de profondeur sur une longueur de plus de deux cents, travail immense qui fait bien voir que les Romains comptoient pour rien le temps et la main-d'œuvre, et qu'ils ne cherchoient qu'à occuper les légions cantonnées dans les pays conquis. On n'est pas d'accord sur l'endroit où cet aqueduc portoit les eaux : les uns prétendent que c'étoit à Sagonte, les autres, à Lyria : mais l'auteur observe que ces deux villes avoient chacune leur aqueduc, dont la prise d'eau, beaucoup moins éloignée, est bien connue dans le pays, et que la dernière est même encore entretenue aujourd'hui par le sien.

Ce dernier aqueduc, qui alimente *Lyria*, perd ses eaux dans une fontaine ou *nymphée* qui est à une demi-lieue de la ville, et que l'auteur a figurée dans la planche CXVIII. Il est d'une construction peu ordinaire : c'est une galerie souterraine taillée dans le roc, et éclairée d'espace en espace par des soupiraux ou regards qui en marquent la direction à la superficie du sol. La nymphée de *Lyria* est tellement dégradée, qu'on a bien de la peine à y reconnoître une antiquité romaine. Son origine est cependant constatée par une inscription que l'on a trouvée sous l'eau vers le milieu du dernier siècle, et qui atteste que les habitans de *Lyria*

firent élever cette construction à leurs frais, et que Sertorius et sa femme y avoient contribué. Cette inscription est conservée dans l'église de la Sangre, paroisse de Lyria; l'auteur la rapportera à la fin de la description du royaume. Le plan de la nymphee de Lyria est figurée sur la planche CXIX, qui offre aussi quelques fragmens antiques de cette ville.

A trois lieues de Lyria est la Chartreuse de *Porta Coeli*; l'auteur y fait une excursion, avant de rentrer à Valence. La situation de ce monastère, dit-il, est une des plus riantes que l'on puisse rencontrer, et cet aspect est d'autant plus agréable que, pour y arriver, il a fallu traverser un pays sauvage et aride. Il en donne deux vues dans les planches CXX et CXXI. La première, prise des aqueducs, est celle qui se présente, quand on arrive de Lyria; la seconde est prise de l'intérieur du bois. Le monastère, bâti sur une petite éminence, domine une vallée qui paroît avoir été autrefois le lit d'un torrent, et est environné de montagnes couvertes de pins et de liéges, au pied desquelles croissent des arbustes à fleurs parmi les caroubiers qui bordent les possessions cultivées du monastère. L'auteur fait une peinture attrayante de la fertilité des champs compris dans ces possessions, et de l'opulence agricole qui règne dans cette enceinte, grâce à l'active industrie des moines qui l'habitent et qui n'ont négligé aucune des ressources que le territoire pouvoit leur offrir. Non-seulement leurs granges sont remplies de grains, mais c'est encore chez eux que croît le fameux vin de *la Cartuxa*, l'un des plus délicats et des plus estimés de l'Espagne; ils exploitent aussi avec beaucoup de succès

une carrière de marbre, susceptible d'un beau poli, et très-recherché dans le pays. Nous ne pouvons nous refuser le plaisir de rapporter ici en entier les réflexions que fait l'auteur à cette occasion sur les avantages de la vie monastique.

« En voyant les solides constructions du monas-
« tère, dit-il, et ces champs fertiles qui l'entourent,
« on ne peut s'empêcher de penser aux services que
« les moines ont rendus à l'agriculture dans les
« temps éloignés. Des marais desséchés, des bois
« éclaircis, des torrens détournés, des landes fer-
« tilisées, des contrées entières assainies, voilà quels
« ont été, en général, les premiers fruits de leurs
« travaux, et le résultat ordinaire de leurs asso-
« ciations. Eloignés de tout esprit de système, ils
« tenoient de l'habitude la mesure de l'utile, et
« de l'expérience les moyens de l'obtenir; en outre
« la nature de leur institution, l'isolement et le
« célibat leur interdisant tout intérêt étranger,
« toute économie personnelle pour l'avenir, ils
« consacroient, sur le champ, à des améliorations
« toute la partie de leur revenu qui excédoit leur
« modique nécessaire. Cét emploi d'un capital con-
« sidérable n'étoit point pour eux l'objet d'un sa-
« crifice, puisqu'ils n'auroient pu en trouver l'u-
« sage hors des applications déterminées par les
« projets et les réglemens administratifs de leur
« ordre. Ces projets étant ceux de la communauté,
« la mort de tel ou tel individu ne pouvoit en sus-
« pendre l'exécution, et la persévérance augmentoit
« dans une proportion continuellement croissante les
« bénéfices d'un plan bien entendu. Quelle diffé-
« rence entre cette culture ainsi perfectionnée par
« le temps et la pratique, et ces défrichemens

« entrepris de nos jours par des propriétaires spé-
 « culateurs, pressés de jouir, et fatiguant leur fonds
 « pour augmenter tout d'un coup, et sans succès,
 « leur revenu ! Ce n'est qu'à la patience et à l'é-
 « conomie, vertus faciles, peut-être, mais essen-
 « tielles, qu'il est donné d'augmenter la valeur
 « des fonds territoriaux ; et les communautés ont
 « en cela un grand avantage.

« Une autre réflexion que fait naître l'aspect de
 « ces retraites religieuses, c'est l'idée de la paix et
 « même du bonheur qu'on doit y rencontrer. Ce
 « charme d'un *repos occupé*, peu apprécié proba-
 « blement par les solitaires qui n'ont jamais connu
 « que la vie du cloître, doit être bien senti de
 « ceux qui l'embrassoient dérompés des illusions
 « et des vanités du monde. Qu'on se représente,
 « en effet, un être détaché de tous les liens qui
 « font l'intérêt de la jeunesse, arrivé à cet âge où
 « le cœur n'en forme plus, et voyant encore se
 « prolonger devant lui une carrière aride, dont au-
 « cune passion ne sauroit plus abréger la longueur !
 « Quel sort plus heureux peut-il espérer, que de
 « trouver un état qui lui impose des devoirs, et un
 « asile où l'occupation le préserve de l'ennui et des
 « souvenirs ? Son imagination, qui peut-être l'eût
 « conduit à troubler la société, le porte ici à la
 « servir ; et si elle est capable de quelque élévation,
 « sans doute elle prendra son essor sous ces vastes
 « ombrages ; elle s'élèvera vers une autre patrie, à
 « laquelle elle peut encore aspirer ; c'est en quittant
 « ces lieux inspirateurs que le solitaire ira souvent
 « rédiger, dans le calme du cloître, les idées qu'il

« aura méditées dans le silence des bois. C'est dans
 « des situations pareilles que s'est développé le génie
 « des Louis de Grenade et des Louis de Léon, les
 « plus grands écrivains de l'Espagne. Telle est la
 « situation morale que nous avons cherché à exprimer
 « sur la planche CXXI, où deux solitaires,
 « conversant dans les bois qui environnent la Char-
 « treuse, semblent indiquer que l'on ne peut y
 « concevoir que des idées grandes et religieuses,
 « comme le lieu qui les inspira. »

Après avoir visité le monastère de Porta Cosli, l'auteur retourne à Lyria, et delà à Valence, distante de quatre lieues, et termine ainsi le tour de la partie septentrionale du Royaume de Valence, tour qu'il a été forcé de faire, le plus souvent par des chemins difficiles à travers les montagnes, pour parcourir et embrasser tous les lieux remarquables par leur aspect pittoresque, ou les souvenirs historiques qu'ils retracent à l'imagination.

La première ville digne d'attention, que l'auteur rencontre dans son voyage, moins pénible, de la partie méridionale du même royaume, est *San-Felippe*, située à environ douze lieues au midi de Valence. Il nous apprend, dans une courte notice historique, que cette ville, belle et florissante, fut bâtie, sous Philippe V, sur les ruines d'une autre ville appelée *Xativa*, que ses habitants, dans le siège mémorable de 1706, préférèrent de réduire en cendres que de se rendre. La ville de *Xativa* avoit elle-même remplacé, dans le moyen âge, l'ancienne *Sactabis* des Romains, détruite par les Arabes. Trois planches sont destinées à représenter ce que San-Felippe offre de plus remarquable. La ville se pré-

ante pl. CXXII ; on aperçoit, sur un rocher escarpé, les ruines de l'ancienne citadelle. A mi-côte est une église nommée *San-Felix*, qui étoit la cathédrale au temps des Goths, et qui est remarquable encore aujourd'hui par six belles colonnes cannelées qui en décorent la face principale. L'auteur est porté à croire que ces colonnes faisoient partie d'un temple, ou de quelque autre monument public. Il observe qu'il en existe à Rome de semblables par la forme et la qualité du marbre, dont la carrière n'est pas éloignée de Valence; et il ajoute que les Romains avoient tiré de l'Espagne, où ils trouvoient une grande variété de marbres, la plus grande partie de ceux que l'on voit encore aujourd'hui dans les monumens de l'Italie.

Forteresse de Nativa, pl. CXXIII. Cette forteresse est celle dont la planche précédente a offert une vue moins détaillée, elle est bâtie sur une montagne assez élevée et d'un difficile accès. Les constructions sont en partie l'ouvrage des Goths et des Arabes, qui se servirent des matériaux que les Romains avoient employés avant eux à cette même forteresse. Ces constructions sont totalement ruinées depuis le siège de 1706, et sont abandonnées aujourd'hui. Ce qui est le mieux conservé, ce sont de belles voûtes en pierre de taille, que l'on dit avoir servi de prisons, et une tour assez haute qui s'élève au dessus de la voûte principale, et qui est couverte d'une plate-forme d'où l'on découvre un horizon immense.

Il y a à S. Felipe une *mosquée*, pl. CXXIV, au rez-de-chaussée de la maison du marquis de Mascaroilles; elle est fort dégradée, et a été détruite

en partie. On y remarque, au dessus de la porte, deux niches ornées chacune d'une inscription arabe qui s'étend tout le long des jambages et du cintre; et au dessous de ces niches est une autre inscription, disposée sur une ligne horizontale et retombant perpendiculairement aux deux extrémités. La forme des lettres fait remonter ces inscriptions au cinquième siècle de la domination des Maures en Espagne, ou au douzième de l'ère chrétienne.

Non loin de S. Felipe est le *château de Montesa*, célèbre par la résistance qu'il fit aux Anglois qui l'assiégèrent vainement en 1706, et par la terrible catastrophe qu'il éprouva le 23 mars 1748, où il fut détruit de fond en comble par un tremblement de terre, au point de n'offrir plus aujourd'hui qu'un monceau de ruines. Ce château étoit le chef-lieu d'un ordre fondé par Jacques II, roi d'Aragon, en 1319; il étoit assis sur un rocher isolé que l'art avoit rendu inabordable. L'auteur l'a représenté dans la planche CXXV.

S. Felipe et le château de Montesa sont les seuls endroits remarquables que présente l'intérieur du royaume de Valence au midi du Xucar. Pour trouver d'autres objets dignes d'attention, il faut revenir sur ses pas, remonter jusqu'à l'embouchure de ce fleuve, et côtoyer ensuite la Méditerranée. Le premier monument remarquable que l'on rencontre, en suivant cette route, est un tombeau de construction romaine que l'on voit dans le petit village de *Dayemus*, situé à trois quarts de lieue de Gandia. L'auteur en a donné deux vues dans les planches CXXVI et CXXVII, réunies sur une même feuille,

et la planche CXXVIII en offre les détails et les coupes. Ce monument, d'une belle exécution, est de forme carrée, et comporte différentes dimensions, suivant les différens ordres d'assises dont il est composé. Le côté du carré a 29 palmes (1) de largeur dans les fondations, 25 (2) à la base, et 20 (3) au corps de l'édifice. Chaque angle du corps du bâtiment est décoré de deux pilastres de l'ordre corinthien, qui reposent sur un stylobate d'un assez beau caractère. Le monument est masqué en quelques endroits par des murs adjacens; il n'y a que la face du midi qui se découvre en entier: c'est celle représentée sur la planche CXXVI. On y voit les restes d'une niche décorée de deux pilastres du même ordre que ceux qui sont aux angles, et au dessous de laquelle on lit cette inscription :

BEBIAE QVIETAE
EX TESTAMENTO SVO.

La planche CXXVII représente une autre face du même monument, où l'on ne voit qu'un pilastre corinthien, l'autre se trouvant aujourd'hui engagé dans un mur; mais ce pilastre est conservé dans toute sa hauteur, et couronné de son chapiteau, qui est d'un fort bon style. Ce bâtiment sert aujourd'hui de prison aux malfaiteurs du village.

En continuant de côtoyer la mer, on trouve, à

(1) 29 pieds, 4 pouces.

(2) 16 pieds, 8 pouces.

(3) 15 pieds, 4 pouces.

environ deux lieues de Denia, plusieurs grottes remarquables par leur élévation, leur profondeur, et les stalactites dont la nature les a ornées. Des coups de marteau, dont on y voit l'empreinte, portent l'auteur à juger que ces grottes étoient autrefois des carrières dont les anciens tiroient les matériaux des villes de cette contrée, et notamment de Denia. La plaque CXXIX, qui offre la *vue du cap Saint-Antoine*, fait voir l'entrée de la plus curieuse de ces grottes, située sous ce cap. Cette entrée a environ cinquante pieds de hauteur et autant de largeur. On voit plusieurs grottes semblables au cap Martin, distant d'une lieue du cap Saint-Antoine, autour d'une baie dont la petite ville de Xabea occupe le fond.

Avant de parvenir au cap Saint-Antoine, on arrive à *Denia*, ville située au bord de la mer et au pied d'une montagne. Elle est entourée de vieilles constructions et de ruines qui attestent son antiquité; on y reconnoît des traces du séjour des Grecs, des Romains, des Goths et des Arabes. La tradition rapporte que cette ville a été bâtie par les Marseillois à l'époque où cette colonie de Phocéens avoit assez rapidement prospéré pour en fonder d'autres: et en effet on y voit encore aujourd'hui un emplacement assez spacieux entouré de tours rondes et carrées, qui est appelé *Quartier des Marseillois*. La ville avoit autrefois un port vaste et fréquenté, et un temple fameux consacré à Diane: il subsiste encore des traces de l'un et de l'autre. Le temple de Diane qui étoit situé sur le sommet de la montagne, où est maintenant la citadelle, lui avoit fait donner, par les Romains, le nom de *Dianica*, et

par les Grecs, celui d'*Artemisia*; ces derniers l'appeloient aussi *Hemeroscopium*, ou *Sentinelles du jour*, parce qu'elle étoit un point de reconnaissance pour les navigateurs qui la découvroient de très-loin. L'auteur a représenté, dans la planche CXXX, une vue qu'il appelle *vue de Denia* : on n'y voit pourtant qu'une partie de la citadelle de Denia; on y remarque un bâtiment qui est le palais des ducs de Medina Coeli, et, devant ce bâtiment, la statue colossale de l'un de ces ducs. La planche CXXXI, réunie à la précédente sur la même feuille, offre le *plan de Denia*.

A cinq lieues au midi du cap Saint-Antoine, on rencontre l'ancienne *Calpé*, remarquable par son nom et sa situation, mais qui n'offre plus rien qui puisse donner une idée de ce qu'elle étoit autrefois. La planche CXXXII en présente la vue. Cet endroit est situé entre deux baies, sur la croupe d'un grand rocher, nommé *Hifac*, formant promontoire, et s'élevant perpendiculairement d'environ sept cents pieds au dessus du niveau de la mer. Ce rocher est aussi inaccessible que celui de Gibraltar, et quelques gardes qui l'occupent, tant pour signaler ce qui se passe sur la côte, que pour observer les contrebandiers, ne peuvent y monter qu'au moyen d'une corde à nœud. A une demi-lieue de l'ancienne *Calpé* est la nouvelle *Calpé*, qui n'est guères qu'un village, mais qui est assise, comme l'autre, au pied d'une montagne qui s'élève à pic sur le rivage. Sur le devant de la planche CXXXII, on aperçoit, entre les deux promontoires, et sur le bord de la mer, des constructions antiques, connues dans le pays sous le nom de

Banos de la Reyna (Bains de la Reine); c'est un carré long de quatre pieds de profondeur, taillé dans le roc, divisé en plusieurs compartimens à peu près égaux, et communiquant à la mer par deux canaux taillés aussi dans le roc. L'auteur ne croit pas que ç'ait été réellement un emplacement de bains; il pense plutôt que c'étoit un de ces viviers que les Romains entretenoient au bord de la mer pour conserver le poisson. On trouve dans le voisinage, sur un terrain plus élevé, des restes nombreux de constructions romaines et des murs rasés jusqu'au niveau de la terre. L'auteur a figuré le *plan des Bains de la Reine* sur la planche CXXXIII, réunie à la précédente sur la même feuille.

Les deux planches suivantes, réunies aussi sur une même feuille, sont consacrées à un tombeau romain que l'on rencontre, au bord de la mer, à une demi-lieue de *Villa-Joyosa*, petite ville entre Denia et Alicante. La planche CXXXIV présente la vue du tombeau, et la planche CXXXV en offre les détails et les coupes. L'édifice est carré, du même style que celui de Dayemus (1), ayant de même, à chacun de ses angles, un pilastre d'ordre corinthien, et bâti en pierres d'une belle qualité et fort bien travaillées; mais il n'existe que jusqu'aux deux tiers de la hauteur des pilastres, dont les chapiteaux, ainsi que l'entablement, ont été enlevés, et se trouvent épars sur le terrain ou dans les bâtimens adjacens. Il sert aujourd'hui de grenier et de cave à un meunier.

(1) *Supra*, p. 228.

L'auteur arrive à la ville d'*Alicante*, dans laquelle quelques savans ont cru reconnoître l'ancienne *Alona*, et d'autres le *Lucentum* des Romains. Il ne partage aucune de ces opinions, et il est porté plutôt à attribuer à *Alicante* une origine moderne; la raison qu'il en donne, est que toutes les constructions qu'on y remarque, participent du caractère de l'architecture espagnole moderne, et que les plus anciennes ne paroissent pas remonter au delà du seizième siècle. Il a consacré cinq planches à la description pittoresque de cette ville. La planche CXXXVI représente *la vue générale d'Alicante*: elle est prise du côté de la mer, d'où elle offre un aspect fort agréable. Ce qui lui donne surtout un air imposant, c'est la montagne assez élevée et escarpée que l'on voit derrière l'une des extrémités de la ville; cette montagne est couronnée d'un vieux château resté en ruines depuis le siège qu'il soutint, en 1708, contre les troupes de Philippe V, commandées par le chevalier d'Asfeld, qui l'emporta après en avoir fait sauter une partie. Les planches CXXXVII et CXXXVIII, réunies sur la même feuille, offrent *la vue de la rade d'Alicante* et le *plan de la ville*. La rade est vaste et très-fréquentée, mais peu profonde; elle est formée par les caps de la Huerta et de San Pablo. L'auteur nous apprend qu'il entre tous les ans, dans cette rade, huit ou neuf cents navires de diverses nations, qui échangent les produits de leur sol ou de leurs manufactures contre les richesses territoriales d'*Alicante* et de ses environs, dont l'exportation est évaluée, année commune, à 180 millions de réaux, ou 45 millions de notre monnoie.

Le tour méridional du royaume de Valence se termine à la ville d'Elche dont la planche CXLI offre une vue. C'est une des plus anciennes villes de l'Espagne, appelée autrefois *Illici*, et dont on sait seulement qu'elle fut colonie romaine. Elle parût avoir occupé, dans ces temps reculés, un rang fort considérable. Elle posséda, dans le moyen âge, un siège épiscopal qui subsista jusqu'en 1108, où il fut détruit, comme tous ceux de l'Espagne méridionale, après la fameuse bataille d'Uclés, gagnée sur les Chrétiens par les Almoravides. Aujourd'hui, cette ville est sans aucun intérêt, et peut-être, le séjour le plus triste de l'Espagne. Elle n'est remarquable que par les palmiers qui couvrent son territoire, et qui y sont en si grande quantité que la nuit on a l'air d'une forêt de l'Orient. La vue de la planche CXLI est prise de cette forêt de palmiers.

L'auteur a encore enrichi de deux autres planches la description pittoresque du royaume de Valence. L'une, la planche CXLII, offre l'intérieur d'une auberge de ce royaume. C'est, ainsi que la plupart des auberges de l'Espagne, une espèce de *caravansérail*, où l'on ne trouve qu'un abri contre les injures du temps, mais aucune ressource pour les besoins de la vie. Ces auberges présentent cependant quelque intérêt au voyageur par le mouvement qui a lieu dans leur intérieur; ici ce sont des moines qui prient, là des femmes qui préparent le souper, ailleurs des soldats qui racontent leurs aventures, ou de pauvres étudiants qui chantent sur la guitare des boleros, et à qui quelques voyageurs font partager leur souper; la meilleure place est

occupée par le maître de l'auberge qui, peu curieux de ce que font ses hôtes, se couche et s'endort dans le coin de la cheminée. C'est ce spectacle, tel qu'il se présente à sept heures du soir, dont l'auteur a voulu donner une idée sur cette planche; il a eu soin d'y distinguer les costumes du royaume de Valence et de quelques habitants de la Catalogne.

La planche CXLIII renferme les inscriptions, la plupart inédites, que l'auteur a rencontrées dans le royaume de Valence. Elles sont au nombre de quarante.

On remarque encore, n.° 20, une colonne militaire du règne de Trajan, appartenant à la voie *Augusta*; n.° 21, où il est fait mention d'une confrérie adonnée au culte d'Isis; les n.° 26 et 31 confirment la bonne orthographe des anciens manuscrits de Pline, qui nomme *Dianenses* les habitants de *Dianium*, au lieu de les appeler *Dianienses*, comme l'écrivent plusieurs scholiastes; l'inscription n.° 38, qui est écrite en langue valencienne ou limousine, nous apprend que le 24 de mai de l'année 1550, vers les deux et trois heures de l'après-dîner, le fameux corsaire Dragut vint, avec vingt-trois bateaux, attaquer quelques ports des environs d'Alicante, et qu'il fut repoussé par les habitants de l'Université de San Juan, qui gravèrent cette inscription, et la placèrent sur la tour de Cenia, ainsi nommée du nom de celui à qui elle appartenait.

Des observations générales sur le royaume de Valence terminent la description de cette province. La population n'est pas ce qu'elle devoit être, à

en juger par la beauté du climat de ce pays, la fertilité de son terroir et le nombre de villes qu'elle renferme; et on y rencontre bon nombre de contrées désertes, de terrains stériles. L'auteur cherche, avec raison, l'explication de ce contraste dans des causes indépendantes de la nature du pays, dans les guerres, les proscriptions et les bannissemens qui ont eu lieu au commencement du dix-huitième siècle. Il observe cependant que depuis cette époque, les malheurs du royaume ont été en grande partie réparés par les mesures d'une sage administration, et que la population s'y est accrue avec une rapidité remarquable : en 1718, le nombre des habitans n'étoit que de 318,000, et en 1795 il s'élevoit déjà à 932,000. Malgré la richesse du pays, cette population ne peut s'alimenter sans le secours de ses voisins : elle a peu de viandes, vit de riz et de légumes, et ne consomme qu'une très-petite partie de ses vins qu'elle exporte ou convertit en eaux-de-vie.

L'agriculture est portée à un état très-florissant. L'aspect du pays offre une suite presque continuelle de vergers couverts de fleurs et de fruits; rien n'est plus brillant surtout que ces jardins potagers (*huertas*) qui environnent presque toutes les grandes villes : les plaines les plus remarquables de ce genre sont celles de Gandie, de Valence, d'Alicante, d'Orihuela, de Lyria, etc. Les montagnes n'offrent pas un coup-d'œil moins satisfaisant; il n'est pas rare d'en voir qui sont cultivées depuis le pied jusqu'à l'extrême sommet. C'est surtout dans l'art des irrigations que les Valenciens montrent une habileté particulière; ils l'ont acquise des Maures,

dont plusieurs constructions soigneusement conservées remplissent encore leur destination primitive. Le climat est d'ailleurs si doux, si favorable à toute espèce de culture, que les arbres et les plantes de toutes les parties du monde s'y naturalisent avec une facilité extrême. Les sources principales de la richesse du pays sont ses vignobles, ses rizières et ses vers à soie. Des vins délicats de plusieurs espèces proviennent des vignobles du royaume de Valence; tels sont ceux de *la Tarre*, de *Benicarlo*, de *mas de Perales*, de *Rancio*, d'*Alicanie*. Quantité d'autres vins d'une qualité inférieure ne reçoivent du prix que de la vétusté, et donnent d'excellente eau-de-vie; aussi les cultivateurs valenciens les soumettent-ils presque tous à la distillation. Les raisins secs sont encore un produit considérable qu'ils tirent des vignobles, ainsi qu'un syrop, nommé *arrope*, qu'ils retirent du vin doux. Le riz (*arroz*), cultivé en grande quantité dans les districts de San Felipe, Alcira, Castellon de la Plana, etc., et généralement dans le voisinage des rivières et sur les bords de la mer, est une des productions les plus importantes du royaume de Valence; aussi, malgré les prohibitions souvent réitérées du gouvernement, pour restreindre le genre de culture appropriée à cette plante qui ne croît que dans l'eau, parce qu'il rend mal-sains les pays où il est le plus en usage, les cultivateurs y reviennent-ils toujours, et semblent préférer un profit présent et certain à la santé et à l'espoir douteux d'une longue existence. La soie, enfin, est la plus fine de celles de l'Espagne, et comparable aux plus belles de l'Europe; aussi, quoiqu'il règne dans ce

pays une pratique vicieuse dans le devidage, qui nuit beaucoup à la perfection du fil, cette soie est presque aussi recherchée que celle de Grenade, et elle constitue même, à elle seule, la moitié de la richesse du pays.

L'histoire naturelle n'offre aujourd'hui que peu d'intérêt dans le royaume de Valence. On n'y exploite que quelques mines peu riches de fer, de cuivre et de cinabre, quelques masses de sel gemme, et des carrières de marbre. Quant au règne animal, la seule production propre à cette province est le kermès que les paysans de quelques districts voisins d'Alicante recueillent et vendent; mais cet article est de peu d'importance dans la balance du commerce du pays, depuis que l'Amérique nous a donné la cochenille. Les plantes et les fleurs qui couvrent les montagnes de ce pays, étoient fort peu connues avant le voyage de Cavanilles qui les a décrites; la flore qui a été publiée à la suite de ses recherches, offre une grande variété de genres et d'espèces.

La littérature, les sciences et les arts sont cultivés avec beaucoup de succès dans le royaume de Valence, et dans tous les temps ce pays a été fertile en hommes célèbres; il a même surpassé les autres provinces de l'Espagne par le nombre des personnages distingués qu'il a produits. C'est surtout dans la poésie que les Valenciens ont excellé; ils ont pour cet art une aptitude particulière qui tient autant à la tournure légère de leur caractère et de leur esprit, qu'à l'idiôme propre à ce pays, idiôme harmonieux, et dans lequel s'est conservée la tradition des poésies qui firent le charme

de l'Europe moderne dans les premiers siècles de sa civilisation. Il y a d'ailleurs à Valence une fameuse Université dans laquelle l'enseignement est fort sagement organisé; elle a été fondée par Saint-Vincent-Ferrier en 1411, et rétablie par Charles III en 1786, sur un pied plus conforme aux progrès qu'a faits l'esprit humain depuis cette époque.

Outre la langue castillanne, que l'on parle généralement en Espagne, les Valenciens ont un idiôme particulier qui est, ainsi que le catalan, un dialecte de l'ancienne langue limousine ou provençale : la seule différence qu'on remarque entre eux, c'est que le catalan a plus emprunté à la langue française moderne que le valencien qui a adopté de préférence des expressions castillannes. La prononciation de ce dernier idiôme est en outre beaucoup plus douce que celle de tout autre dialecte dérivé de la même source. Cette ancienne langue limousine, qui fut dans les douzième et treizième siècles la langue des savans, est celle dont la tradition s'est le plus longtemps conservée pure en Europe. Elle est encore aujourd'hui répandue dans le Midi de la France, la Catalogne, le royaume de Valence, la Sardaigne et l'île de Majorque, et elle s'y parle comme elle devoit s'y parler au onzième siècle, à en juger par les traditions écrites qui nous sont restées. L'auteur rapporte un dizain de l'empereur Frédéric Barberousse qui vécut au douzième siècle, que les habitans des pays qu'on vient de nommer entendraient encore tout aussi bien aujourd'hui, que s'il venoit d'être écrit. Il ajoute l'observation que ce sont surtout les Valenciens

qui se piquent de conserver et de parler dans toute sa pureté la langue des Troubadours, et que le royaume de Valence est peut-être le seul pays de l'Europe où une langue vulgaire se soit transmise et conservée, depuis près de six siècles, sans altération.

Les traits saillans du caractère des Valenciens sont l'activité dans le travail, et l'ardeur pour le plaisir. La classe des artisans et des agriculteurs montre dans ses occupations toute l'adresse, toute l'industrie, qui appartiennent à cette espèce de caractère, la classe des riches fait éclater les mêmes traits sous d'autres couleurs. On trouve en général dans les villes une population civilisée et une société agréable. Le peuple des campagnes, non moins doux en apparence, a cependant un caractère de férocité qui lui est propre; il est vindicatif, superstitieux, et l'on reconnoît en lui les mêmes traces, d'origine arabe, qui se manifestent dans les habitans des provinces méridionales de l'Espagne.

Suite de la Table du Numéro.

LIVRES DIVERS.

Histoire naturelle.

- Recherches sur les Ossemens fossiles de Quadrupèdes ; par
M. Cuvier. 168

Géographie.

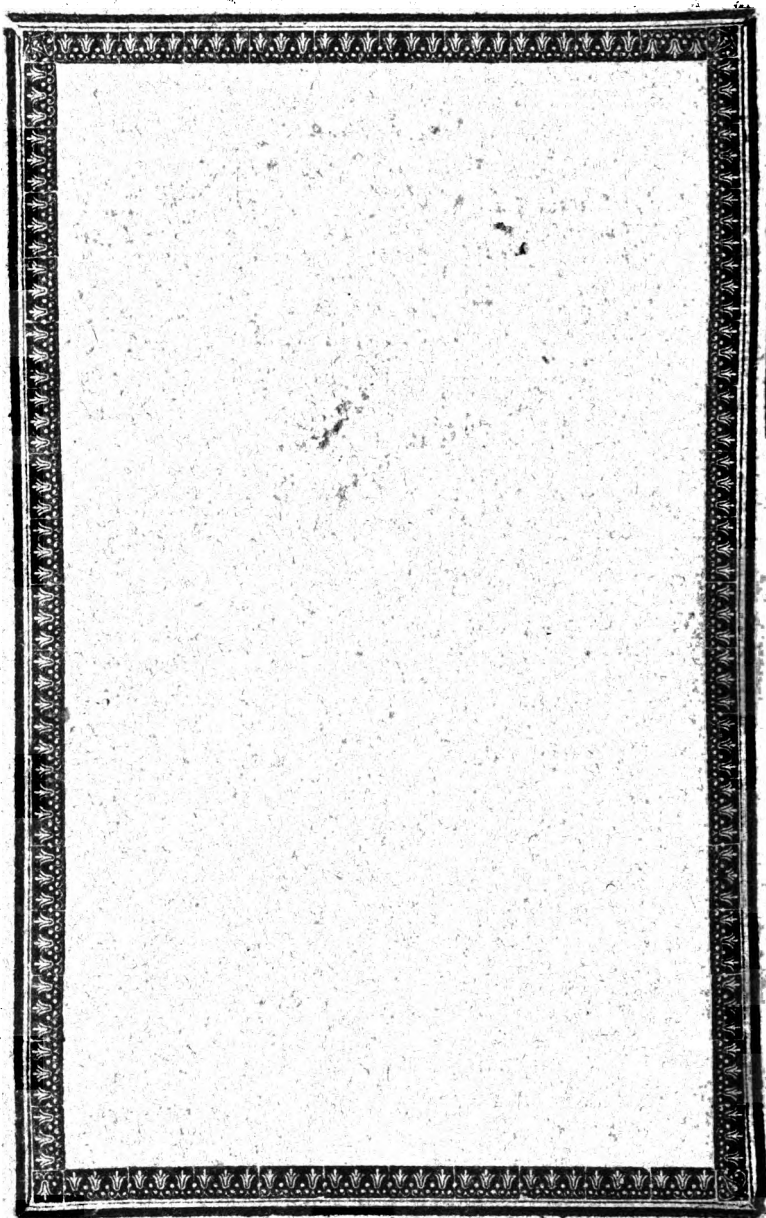
- Recherches géographiques et critiques sur le Livre de *Mensura Orbis Terræ* ; par *Dicuil* ; suivies du texte restitué,
par M. *Letronne*. 180

Grammaire.

- Elémens simplifiés de la Grammaire grecque ; par M. *Barbier*. 199
Grammaire de la Langue arabe vulgaire et littéraire ; par
M. *Savary* ; augmentée de quelques Contes arabes, par
M. *Langlès*. 204

Voyages.

- Voyage pittoresque et historique de l'Espagne ; par M. de
Laborda. 207



(Juin 1814.)

M A G A S I N
ENCYCLOPÉDIQUE,
O U
JOURNAL DES SCIENCES,
DES LETTRES ET DES ARTS;
R É D I G É
PAR A. L. MILLIN,

Membre de l'Institut et de la Légion d'Honneur, Conservateur
des Médailles, des Pierres gravées et des Antiques de la
Bibliothèque Royale, Professeur d'Archæologie, Membre
des Académies de Göttingue, de Naples, de l'Institut de
Hollande, etc., etc.

A P A R I S,

DE L'IMPRIMERIE DE J. B. SAJOU;
Rue de la Harpe, n.º 11.

M. DCCC. XIV.

Table des Articles contenus dans ce Numéro.

TOPOGRAPHIE.

Nouveaux éclaircissemens sur la ville de Cularo, aujourd'hui
Grenoble ; par M. *Champollion-Figeac*. 242

PHYSIOLOGIE.

Observations sur les usages du Vaisseau dorsal ; par M. *Mar-
cel de Serres*. 280

LITTÉRATURE ARMÉNIENNE.

Lettre de M. *Ingigian* à M. *Girbied*. 339

PALÉOGRAPHIE.

Explication d'une Inscription grecque. 351

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Observations sur la Latinisation des Noms propres. 370

VARIÉTÉS, NOUVELLES ET CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

— Angleterre. 380

— Paris. 390

THÉÂTRE.

Angela. 393

Une Nuit de la Garde nationale. 393

Psyché. 395

Barbanera. 394

L'Île de l'Espérance. 394

LIVRES DIVERS.

Topographie.

Essais historiques et biographiques sur Dijon ; par M. *Girault*. 395

ANTIQUITÉS.

Description des Tombeaux de Pompéï ; par M. *Millin*. 397

TOPOGRAPHIE.

NOUVEAUX ECLAIRCISSEMENTS *sur la ville de Cularo, aujourd'hui Grenoble; par M. CHAMPOLLION-FIGEAC, Correspondant de la Société royale de Goettingue, etc.*

IL est fort peu de points de la géographie comparée de l'ancienne Gaule, qui n'aient été le sujet de beaucoup de recherches, et l'objet de discussions contradictoires. Celles-ci naquirent principalement lorsqu'en France, la critique devenant moins conjecturale parce qu'elle y fut plus éclairée, on s'aperçut qu'un grand nombre d'opinions, jusques-là regardées comme incontestables, ne pouvoient cependant pas soutenir l'examen le moins sévère. Dès-lors les érudits travaillèrent à refaire en quelque sorte les fondemens de la doctrine archæologique, et il résulta de tous leurs travaux des vérités de fait qui ont dû servir de guide à l'historien. Il ne s'est jamais égaré, lorsqu'il a suivi la route tracée par les écrivains dont les ouvrages sont généralement approuvés et qui, justement regardés comme classiques, jouissent du rare privilège de faire autorité. Il s'ex-

Tome III. Juin 1814.

16

pose au contraire sur une mer sans rivages; il se perd infailliblement, s'il se laisse conduire par ces auteurs aventureux, infidèles de bonne-foi, mais malheureusement trop peu instruits pour avoir pu choisir entre les conjectures les moins probables et la vérité quelquefois la mieux prouvée.

Les recherches relatives à la ville de *Cularo*, aujourd'hui *Grenoble*, fournissent un exemple qui sert de preuve à ces réflexions. Tant que dans ces recherches on n'a employé que des moyens avoués par la saine critique, et qu'on n'a produit que les résultats qui découloient de l'examen de monumens authentiques ou de l'étude d'auteurs accrédités, on a eu des notions exactes sur cette ancienne ville dont l'existence précéda la domination romaine dans les Gaules, sur sa véritable situation, et l'on a pu savoir à quelle nation celtique elle appartient, si ce fut aux Voconces ou aux Allobroges. Mais lorsque, pour traiter ce même sujet, on n'a consulté que des traditions sans fondement, des écrivains sans autorité, dont le nom est dès longtemps relégué dans les poudreuses collections de vieux catalogues; lorsque, de plus, on a cité des auteurs respectables sans les avoir sous les yeux, des monumens écrits

qu'on a mal interprétés, et des ouvrages qui n'existent plus, on s'est exposé à ne semer que des méprises, à ne recueillir que des erreurs.

Si j'entreprends de relever celles qui se trouvent dans une *Notice sur la position de Cularo*, publiée dans le 66.^e Cahier des *Annales des Voyages*, c'est moins pour occuper le public d'une discussion qui n'est cependant pas sans quelque intérêt, que pour ne pas laisser se propager trop de faux résultats sur un point de critique important, puisqu'il se rattache à l'histoire générale des Gaules; et encore, s'il se peut, afin qu'une question, examinée et depuis longtemps décidée par de graves autorités, ne soit perpétuellement reportée au tribunal de la science.

L'auteur de la *Notice* examine les trois questions suivantes :

1. Peut-on prouver l'identité de Cularo et de Grenoble?

2. Cularo étoit-il situé sur la rive droite ou sur la rive gauche de l'Isère, et conséquemment chez les Allobroges dans le premier cas, ou chez les Voconces dans le deuxième.

3. Quand, pourquoi et comment le pom de *Gratianopolis* fut-il substitué à celui de *Cularo*?

§. I. De toutes les personnes qui ont étudié le sujet de la première question, il n'en est aucune qui, aux premiers aperçus, n'ait été convaincue de l'identité de Cularo et de Grenoble; cette identité n'a même été sérieusement contestée dans aucun ouvrage; et si Mannert (1) a pu élever quelques doutes à cet égard, c'est, vraisemblablement, parce qu'il n'a pu consulter aucun des nombreux auteurs où les preuves se trouvent accumulées. M. le Docteur Morellot, auteur de la *Notice*, résidant à Beaune, n'a donc eu à réfuter aucune objection, et s'est contenté de répéter à ce sujet ce que j'avois dit aux pages 31 et 34 des *Antiquités de Grenoble* (2), toutefois en y faisant quelques légers changemens qui n'ajoutent point à l'exactitude des faits. Il cite en même temps l'inscription

(1) Cité par M. MALTE-BRUN dans son *Précis de la Géographie universelle* (I, 277), ouvrage qui manquoit à nos études, et dont il est à désirer que le complément soit livré sans retard au public.

(2) *Antiquités de Grenoble, ou Histoire ancienne de cette ville, d'après ses monumens*; Grenoble, 1807, in-4.^o. Plusieurs découvertes importantes, faites depuis cette époque, m'ont fourni d'utiles additions qui confirment les résultats que j'ai déjà présentés sur cette ancienne ville.

gravée, l'année 288, sur la porte Viennoise de Cularo, qui existoit encore, il n'y a pas dix ans, sur la place de l'évêché de Grenoble, et rien ne sauroit mieux prouver l'identité de ces deux noms que cette même inscription. Mais l'auteur, peu familiarisé peut-être avec le style lapidaire qui exige quelque habitude, a fait de cette inscription (pag. 345) un assemblage incohérent de mots et de lettres également inintelligibles, et il a ôté ainsi à ce monument toute son importance.

Je dois regretter d'être la cause involontaire de cette méprise. L'auteur paroît avoir mal compris la manière dont j'ai présenté cette inscription. Sans avoir consulté ce qu'en a dit M. Berriat-Saint-Prix (1), il n'en rapporte, en effet, que les fragmens qui sont en grosses lettres capitales dans le texte que j'ai adopté (page 31 de l'ouvrage pré-

(1) M. BERRIAT-SAINT-PRIX, professeur à la Faculté de droit de Grenoble, a inséré dans le curieux *Annuaire statistique du Département de l'Isère*, qu'il a rédigé pendant plusieurs années (an XII, page 182), une copie exactement figurée de cette inscription, telle qu'elle existoit au moment où la porte Viennoise de Cularo fut démolie, et qu'il releva lui-même avec le plus grand soin.

cité), mais sans avoir fait attention que j'avertissois préalablement que ces mêmes fragmens en lettres capitales représentoient seulement ce qui existoit encore de l'inscription en 1802. Cet inconvénient pouvoit être réparé par le texte restitué et sans lacunes, placé, dans la *Notice*, immédiatement après ces mêmes fragmens, et que l'auteur dit citer *tel qu'il est présenté* dans le Trésor de Gruter; il paroît toutefois que M. Morellot n'a pas pu consulter ce Recueil, puisqu'il ne produit pas une copie exacte de ce que Gruter y a inséré d'après Scaliger comme il le dit lui-même, et non pas d'après Etienne Barlet, comme le présume l'auteur de la *Notice*. Il eût été mieux encore, peut-être, d'adopter le texte que j'ai publié en l'an XII (1), après avoir vu et lu l'inscription, et que je consigne ici pour l'intelligence de cette discussion.

(1) *Inscriptiones Cularonenses restitutæ. fol.*

*Copie figurée de l'inscription gravée sur la porte Viennoise de
Cularo, formant la voûte de la place de l'évêché de Grenoble,
et démolie en 1802.*

DD. NN. IMP. CAES. GAIVS AVREL. VALERIVS DIOCETIANVS P. P. INVICTVS AVG. ET CAESAR MARC. AVREL. VALERIVS MAXIMIANVS S. P.
INVICTVS AVG. : MERITO CYLAONENSIBVS CVM INFELICIBVS AEDIFICIIS PROVIDENTIA SUA INSTITUTE ADQVE PERFECTIS PONTIFEX
VIENNENSIS NEGOTIA VOCARI IUSSERVNT.

Cette inscription est en même temps la meilleure réponse à faire à la première question que l'auteur s'est proposée; ce monument la décide affirmativement.

§. II. La deuxième ne sera pas sujette à plus de controverse, si l'on s'en tient à ce que nous apprennent, 1.^o l'état des lieux, dont la disposition physique est telle qu'elle n'a pu éprouver aucun changement; 2.^o plusieurs auteurs qui tous commandent la confiance, et l'un d'entre eux l'admiration, Cicéron; 3.^o des monumens nombreux et authentiques.

Dès le dix-septième siècle, plusieurs écrivains, qui avoient longtemps étudié les antiquités delphinales, avoient dit que *Cularo* étoit situé sur la rive gauche de l'Isère, à la place qu'occupe aujourd'hui Grenoble, qu'il appartenoit aux Voconces (l'Isère faisant les limites du territoire des Voconces et de celui des Allobroges); et, dans le premier chapitre des *Antiquités* de cette ville, j'ai fourni à cette opinion des preuves qui ont paru complètes et concluantes.

En 1739, Bimard de la Bâtie publia un Mémoire latin dans lequel il prétendit au contraire que *Cularo* étoit situé sur la rive droite de l'Isère, et qu'il dépendoit des Allobroges. M. Morellot a renouvelé l'idée de Bimard dans sa *Notice*, et a pré-

tendu démontrer la vérité de cette hypothèse.

Je ne répéterai pas ici ce que j'ai dit à ce sujet dans l'ouvrage que j'ai déjà cité; j'écarterais tous les raisonnemens, toutes les conjectures même les plus plausibles, et je ne m'arrêterai qu'à quelques faits bien connus, et que l'auteur de la *Notice* pourra juger lui-même, puisqu'il a, pendant quelque temps, habité Grenoble.

Cette ville occupe une partie d'une vaste plaine, au pied de plusieurs montagnes très-élevées qui dépendent de la grande chaîne des Alpes. La rive gauche de l'Isère qui coule du nord au midi, baigne la ville, et la borne à l'ouest.

Deux faubourgs forment, sur la rive droite de la rivière, une seule rue parallèle à l'Isère, et occupent entièrement, dans une longueur égale à celle de la ville, l'espace qui se trouve entre la rivière et la montagne qui en étoit autrefois la digue naturelle.

Ces deux faubourgs sont séparés dans leur longueur par la tête d'un pont en bois qui a remplacé un pont de pierre détruit par une inondation en 1677 (1); en *aval* du pont est

(1) Ce pont existoit depuis plusieurs siècles, et il avoit remplacé un autre pont en pierre, que Saint-Hugues, évêque de Grenoble, avoit fait construire

le faubourg de la Perrière; en *amont*, celui de Saint-Laurent. Le premier est très-moderne relativement au second; un rocher qui a été coupé à pic, en occupoit, il y a peu de temps, toute la place jusqu'à l'Isère. Dans les anciens actes, on ne trouve aucune mention du faubourg de la Perrière; on n'y voit que des constructions modernes. Les anciens plans de la ville, ceux même du seizième siècle (1), prouvent encore que la

au onzième siècle, et qui fut détruit dans la nuit du 24 septembre 1219, ainsi que le rapporte une lettre de Jean Allemand, alors évêque de Grenoble, et qui a été conservée. Elle apprend qu'un lac, qui couvrait alors la plaine de l'Oisans, appelée aujourd'hui *les Sables*, s'étant fait un passage dans la gorge de Livet, se mêla à la Romanche qui se jette dans le Drac, et que les eaux de ce torrent, dont l'embouchure étoit dans l'Isère près de Grenoble, firent tellement enfler cette rivière, que la ville en fut couverte, et à une hauteur considérable. Un grand nombre d'habitans, qui cherchoient à gagner la montagne de Chalmont, sur la rive droite, ayant été arrêtés sur le pont dont la porte n'étoit pas ouverte, périrent dans la chute de ce même pont.

(1) Les plus authentiques sont 1.^o celui qui est peint en or dans un des panneaux du salon doré du château de Vizille, que tout le monde sait avoir

partie située sur cette rive de l'Isère étoit bornée au nord par le point où est aujourd'hui la porte de Saint-Laurent, et au midi par la tête du pont de bois. Cette même partie, qui est le faubourg de Saint-Laurent, est donc la seule qui ait existé anciennement, et l'on ne peut plus en douter, lorsque l'on fait attention que ce même pont (ayant à droite le faubourg de Saint-Laurent, à gauche le rocher coupé depuis pour former celui de la Perrière) débouchoit dans une rue située en face, qui commençoit immédiatement au pied de la montagne appelée Chalmont (1), conduisoit à une vieille porte de la ville qui existe encore, et de là à un chemin public par lequel on traversoit cette montagne, et l'on alloit joindre dans la plaine le chemin de Vienne,

été bâti par le connétable de Lesdiguière; 2.^o celui du bas-relief en marbre blanc, représentant la prise de Grenoble par le même connétable, qui décore son tombeau qu'il fit placer dans son château de Lesdiguière en Champsaur, et qui a été transporté depuis dans la cathédrale de Gap, département des Hautes Alpes.

(1) Elle étoit flanquée de deux grosses tours dont une existe encore en partie; l'autre a été abattue il y a environ 30 ans.

Valence et Lyon; et ce chemin, qui correspondoit à la porte Viennoise de Cularo, étoit le seul qui existât dans cette direction, du temps même des Romains (1). Des débris de monumens trouvés sur ses anciennes limites servent à le prouver (2).

(1) La route qui existe aujourd'hui au pied du mont Rachet ou de Rabot, n'a été ouverte qu'en 1385, selon le rapport d'Aymar Durivail, par Enguerrand, gouverneur du Dauphiné. Selon les registres de l'ancienne Chambre des Comptes du Dauphiné, le pont de pierre, existant à l'extrémité méridionale de la Perrière, a été construit en 1621; le bail en fut passé pour 120 mille livres. Cette date a manqué à l'auteur de la Notice sur les ponts du département de l'Isère, insérée dans l'*Annuaire statistique de ce département*, pour 1813, et dans laquelle il est dit que ce pont fut construit postérieurement à l'année 1671, époque du dernier agrandissement de la ville.

(2) Sur le bord de ce chemin public, et près de la tour de Rabot, sont les arrachemens d'une ancienne construction ayant la forme d'un parallélogramme, et que l'on peut prendre pour les débris d'un temple romain, puisqu'on a trouvé dans son enceinte l'autel dédié à Mars, surnommé Cassi, par Severinus Censorinus, que j'ai décrit dans les *Antiquités de Grenoble*. Au mois de janvier 1777, on

Ainsi donc, de la rue que forment, sur la rive droite de l'Isère, les deux faubourgs déjà nommés, il faut distraire, pour les temps anciens de Cularo, tout ce qui se trouve au midi du pont, de la rue, de la vieille porte et de l'ancien chemin qu'on vient d'indiquer, puisque tout l'espace en dessous étoit occupé par un rocher calcaire qui est encore exploité de nos jours. Il ne pouvoit donc exister, de cette même rue, du temps des Romains, que ce qui forme aujourd'hui le faubourg de Saint-Laurent.

Dans l'opinion de Bimard et de l'auteur de la *Notice*, l'emplacement de ce faubourg, que se disputoient les éboulemens de la montagne et les inondations de l'Isère, auroit été la ville de Cularo, et auroit obtenu la préférence sur celui qu'occupe encore Grenoble dans une vaste plaine, à l'abri de ces graves inconvéniens.

Examinons d'abord les fondemens de leur opinion.

Selon l'auteur de la *Notice*, « les Allo-
« broges, à qui appartenait cette ville ainsi
« située, durent chercher à la mettre à l'abri

découvrit, près de la porte précitée, sept tombeaux antiques, qu'on jugea, par les inscriptions qui les distinguoient, et dont j'ai recueilli les fragmens, être du huitième siècle.

« d'un coup de main, en y faisant construire
 « une enceinte. » Mais comment construire
 une enceinte pour une ville fermée d'un
 côté par une rivière large et profonde, et
 de l'autre par une montagne ayant plus de
 200 toises d'élévation ?

« Cette même ville ne dut être qu'une
 « espèce de château fort, l'étendue des villes
 « anciennes n'égalant pas celle des modernes,
 « et Grenoble étant appelée *Aeria, ab excelso*
 « *situ*, par Robertus Cænalis. » Mais ces dires
 ne peuvent inspirer aucune confiance. Les
 villes anciennes ne furent pas moins étendues
 que les villes modernes; et plusieurs
 capitales, aujourd'hui ruinées, surpassoient
 sous ce rapport les plus belles villes de l'Europe.
 Ce que dit Robertus Cænalis, auteur
 fort ignoré, ne prouve rien, et tronquant
 un passage de Strabon, il avance des faits
 inexacts; car, quoique Strabon (1) dise
 qu'entre la Durance et l'Isère sont situées
 les villes d'*Avignon*, d'*Orange* et de *Aeria*,
 et que, selon Artémidore, cette dernière
 porte, à juste titre, le nom de *Aeria* étant
 bâtie sur un terrain fort élevé; rien ne prouve
 que cette *Aeria* de Strabon soit Cularo,

(1) STRAB., l. 4, p. 128, Genevæ, Vignon, 1587,
 fol., et p. 185, Lut. Parisior., typis reg., 1620;
 traduction française, t. 2, p. 26, 4.^o.

comme le croient Cænalis et l'auteur de la *Notice* qui sait très-bien que Cularo ou Grenoble n'a jamais pu exister sur un terrain élevé. Cænalis a de plus mêlé à ses suppositions le *Drac*, torrent qui se jette dans l'Isère, près de Grenoble, et que Strabon appelle, dit-il, *Durio*, tandis que Strabon ne le nomme pas même.

« Mais (ajoute l'auteur) ce qui prouve
« jusqu'à l'évidence que cette portion actuelle
« de Grenoble (le faubourg Saint-Laurent)
« formoit la principale partie, ou même la
« totalité de Cularo, c'est que l'on a trouvé
« à la Perrière une inscription romaine, deux
« autres à la montée du prieuré de Saint-
« Laurent, et une quatrième contre la mu-
« raille du même prieuré. » Par un raison-
nement analogue, et qui n'en sera pas meilleur, on peut répondre : ce qui prouve jusqu'à l'évidence que Cularo exista, au contraire, sur la rive gauche de l'Isère, où est aujourd'hui Grenoble, c'est qu'on a trouvé à la pépinière de la ville, située à son extrémité orientale, *vingt* inscriptions romaines qu'on y voit encore. En raisonnant ainsi, nous voulons faire remarquer que rien ne prouve que les *quatre* inscriptions enchâssées dans les *murs du prieuré* de Saint-Laurent, construits depuis moins de deux siècles, aient été trouvées dans ce faubourg; les

vingt autels ou cippes qu'on voit à la pépinière publique y ayant été transportés et déposés, il y a quatre ans, par les soins de M. le baron Renaudon, maire de la ville, qui a voulu en assurer la conservation. Les inscriptions de Saint-Laurent sont citées par un grand nombre d'auteurs, mais aucun d'eux ne dit qu'elles aient été trouvées sur cette rive de l'Isère; elles peuvent donc y avoir été transportées à l'époque de la construction des murs du prieuré; et, lors même qu'elles y auroient été découvertes, prouveroient-elles plus que soixante-quinze autres monumens, dont quelques-uns sont bien autrement importants, exhumés sur la rive gauche de l'Isère, dans l'enceinte actuelle de Grenoble?

Ne poussant pas plus loin l'examen de ces conjectures, nous allons présenter l'ensemble des faits qui ne permettent pas de les admettre, et, tout-à-la-fois, démontrent que Cularo exista sur la rive gauche de l'Isère, sur le même point qu'occupe aujourd'hui la ville de Grenoble.

I. On ne peut pas croire que la ville ait été ailleurs que dans l'enceinte que ses murs décrivoient. — Dans l'année 288 de l'ère vulgaire, la ville de Cularo ayant souffert de l'invasion des partis de *Bagaudæ* qui désolèrent plusieurs provinces, l'Empereur

Maximian, chargé du gouvernement des Gaules, fit rétablir les murs de cette ville et les édifices intérieurs qui avoient été ruinés; il lui laissa deux portes principales; chacune d'elles fut flanquée de deux tours très-élevées, et décorée d'une inscription qui rappeloit ce bienfait de Maximian et de son collègue Dioclétien. L'enceinte que formoient ces mêmes murs étoit incontestablement la ville de Cularo dans l'année précitée. Or, ces mêmes murs, ces mêmes portes ont été vus dans l'enceinte actuelle de la ville de Grenoble; plusieurs portions considérables de ces murs y existent encore; une des deux portes a été démolie il y a douze ans au plus; l'inscription qu'on y a lue en même temps étoit bien celle qu'y avoit fait placer Maximian lorsqu'il répara Cularo, *Muris Cularonensibus restitutis*: Cularo existoit donc en 288, et exista depuis, sur la rive gauche de l'Isère, à la place qu'occupe aujourd'hui Grenoble.

II. Lorsque la porte Viennoise de Cularo a été démolie en 1802, on a trouvé, dans le massif des deux tours romaines qui en dépendoient, un grand nombre d'inscriptions latines qui toutes étoient par cela même et nécessairement antérieures à l'an 288; à cette époque, qui est celle de la réédification des murs, elles devoient même être anciennes

déjà, étant employées comme matériaux; on ne peut pas croire qu'on les eût transportées d'ailleurs, puisque plusieurs d'entre elles rappellent des citoyens et des fonctionnaires de *Cularo* (1): cette ville exista donc sur le point indiqué, antérieurement à l'an 288, puisqu'on y trouvoit à cette époque des monumens ruinés qui avoient déjà vieilli, et qui servirent à *réédifier* les murs d'enceinte, *muris restitutis*.

III. On ne peut pas en douter, *puisque'on a trouvé dans l'enceinte actuelle de Grenoble* 1.^o le monument de T. CAMVLIVS LAVERTVS, vétéran (*emeritus*) de la troisième légion gauloise, décoré de bracelets et de colliers en or par l'Empereur Hadrian, 150 ans avant la restauration faite par Maximian; 2.^o un vœu à l'Empereur Hadrian lui-même, daté de son troisième consulat, *tribunitia potestate decimum, consule tertium*, de la même époque; 3.^o un marbre à la mémoire de SEXTVS SAMMIVS SEVERVS, de la tribu Voltinia, qui fut pendant treize années porte-aigle de la première légion germanique, et qui mourut à Cularo, sous le consulat de C. Antistius Vetus pour la deuxième fois

(1) Elles sont rapportées dans les *Antiquités de Grenoble*, ainsi que celles qui sont indiquées dans le paragraphe suivant.

et M. Svillius Nervilianus, c'est-à-dire, l'année de Rome 803, et la 50.^e de l'ère vulgaire, 238 ans avant Maximian; 4.^o la pierre funéraire de Q. SCRIBONIUS LUCULLUS, dont la forme des lettres et l'orthographe indiquent les derniers temps de la république romaine; 5.^o enfin le sarcophage de SEXTUS JULIUS CONDIANUS, flamine de la Déesse Juventus (1), et questeur de Cularo, qui est de la même époque; ce qui prouve invinciblement que Cularo existoit sur l'emplacement actuel de Grenoble, l'an 288, sous Maximian; vers l'année 130, du temps d'Hadrian; quatre-vingts ans encore plus tôt ou l'an 50 qui est celui du consulat de C. Antistius et M. Svillius; enfin, du temps même de la république; ce qui nous porte sans difficultés et sans lacune aux années où L. Munatius Plancus commandoit dans les Gaules, à l'époque de la guerre civile qu'alluma la mort de Jules César.

IV. Ce mémorable événement nous fournit une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé.

(1) Ce monument est le seul qui rappelle un flamine de la Déesse Juventus, et, sous ce rapport, il est d'un très-grand intérêt. Je l'ai décrit et expliqué *Antiquités de Grenoble*, n.^o X, p. 65.

Antoine, Lépide et Munatius Plancus étoient dans la Gaule à la tête de trois armées romaines; Plancus et Lépide défendoient la république expirante contre les entreprises d'Antoine. Celui-ci, au mois de mai de l'an 44 avant J. C., occupoit la ville de Fréjus. Lépide, qui avoit craint un moment la supériorité de ses forces, sollicita de Plancus la jonction des deux armées. Sur cette demande, Plancus, qui étoit chez les Allobroges, se met à la tête de ses légions, fait jeter un pont sur l'Isère, traverse cette rivière, et se dirige sur *Forum Voconii*, ville que Lépide occupoit. Par de nouveaux messages, Plancus fut instruit que ce général, dont il ne pouvoit soupçonner les intentions, mais dont la légèreté devoit lui être connue (1), désiroit qu'il l'attendît sur l'Isère; il y retourna donc; mais, se déterminant ensuite à poursuivre sa route, il apprend que Lépide s'étoit réuni à Marc-Antoine le 4 des calendes de juin, qu'ils marchaient de concert contre lui, et qu'ils n'étoient plus éloignés que de vingt milles. A cette

(1) D. Brutus, dans une de ses Lettres à Cicéron, donne à Lépide l'épithète de *ventosissimus*; Cicéron parle ailleurs de la *summa levitas et inconstantia* de Lépide.

nouvelle, Plancus se retira précipitamment et en bon ordre par le territoire des Voconces; il fit de nouveau traverser l'Isère à son armée la veille des nones de juin, et ordonna que les ponts qu'il avoit établis fussent coupés, afin que les troupes eussent le temps de se rallier, et qu'il pût lui-même, pendant ce même temps, se réunir à son collègue D. Brutus, qui arrivoit de Modène (1).

Ces derniers faits sont contenus dans une lettre que Plancus écrivit à Cicéron, le 8 des ides de juin (6 juin), de Cularo, sur les frontières des Allobroges, où il attendoit D. Brutus depuis trois jours.

Le texte de cette même lettre rendra l'exposé de ces faits plus précis encore.

« Lepidus, desperato adventu meo,
 « se cum Antonio conjunxit ad IV kal. jun.,
 « eodemque die ad me castra moverunt.
 « Viginti millia passuum cum abessent, res
 « mihi nuntiata est. Dedi operam, Deum
 « benignitate, ut et celeriter me reciperem....
 « Itaque pridie nonas junias omnes copias
 « Isaram trajeci, pontesque quos feceram
 « interrupi, ut et spatium ad se colligen-
 « dum homines haberent, et ego me interea

(1) *M. Tullii Ciceronis Epistolæ ad familiares*,
 l. X, epist. 9, 11, 15, 17, 18, 21, et 23.

« cum collegâ conjungerem, quem triduo
« cùm has dabam litteras, expectabam.....
« Vale. Octavo idus junias. Cularone, ex
« finibus Allobrogum. »

On voit clairement que Plancus (qui avoit passé le Rhône le 26 avril), traverse le pays des Allobroges, arrive sur l'Isère dont la rive droite leur servoit de limite à l'est, passe sur la rive gauche, chez les Voconces le 18 du mois de mai, et s'en éloigne le 21 pour aller se réunir à Lépide. Mais bientôt après, instruit que ce général a embrassé le parti d'Antoine, il se retire à grandes journées, fait repasser l'Isère à son armée, le 4 du mois de juin, et ordonne de couper les ponts qu'il avoit établis, afin que, retardant par là la marche de l'ennemi, ses troupes, qui sont de nouveau dans le pays des Allobroges, aient le temps de se rallier, et qu'il puisse lui-même se réunir avec son collègue D. Brutus qui arrivoit de Modène; à cet effet, Plancus l'attendoit le 6 du mois de juin à Cularo, où il étoit depuis trois jours, et d'où il écrit à Cicéron.

L'armée de Plancus se rallioit donc chez les Allobroges, pendant qu'il étoit lui-même à *Cularo*, pour se réunir à D. Brutus, dans l'intention sans doute de concerter la suite de ses opérations avec le

seul collègue que la fortune lui eût conservé jusques-là.

Mais de ce que les légions de Plancus étoient rentrées sur le territoire des Allobroges, après avoir quitté la rive gauche de l'Isère, suit-il nécessairement que Cularo, où ce chef républicain s'étoit rendu de sa personne, fût aussi sur le territoire de ces mêmes Allobroges? On ne peut pas l'affirmer, et le texte même de la lettre de Plancus seroit contraire à cette conjecture, puisqu'on y lit que pendant que les troupes se rallioient chez les Allobroges, lui-même dans le même temps (*interea*) cherchoit à se réunir avec son collègue, et, à cet effet, il l'attendoit depuis trois jours à Cularo (où ses troupes passèrent l'Isère, comme nous le ferons voir ailleurs), lorsqu'il écrivit à Cicéron sa lettre du 6 du mois de juin.

Cularo pouvoit donc être sur la rive gauche ou sur la rive droite de l'Isère. Or, les faits rapportés et les monumens d'une date certaine que nous avons déjà indiqués, prouvent invinciblement que Cularo occupoit, à l'époque même de Plancus, une partie de l'enceinte actuelle de Grenoble; Cularo, d'où écrivit Plancus, étoit donc sur le territoire des Voconces, puisqu'il existoit sur la rive gauche de l'Isère, et qu'il est reconnu, sans objection, que le cours de cette rivière

séparoit le territoire des Voconces de celui des Allobroges (1).

On peut considérer comme servant à faire ressortir la justesse de notre conclusion, et ce que prouvent les monumens déjà cités (témoignage d'autant plus important qu'il est moins récusable), et le texte même de la lettre de Plancus, et la route que devoit tenir D. Brutus venant de Modène pour se réunir à lui.

Plancus, en effet, date sa lettre de *Cularo, ex finibus Allobrogum*, expression dont l'exactitude pourroit être remarquée, s'il s'agissoit d'un citoyen moins distingué que ne le fut Munatius Plancus, qu'illustrèrent sans doute la pompe des faisceaux consulaires et l'éclat du suprême commandement, mais que le titre d'ami de Cicéron rend plus respectable encore qu'il ne fut illustre. Par les mots *ex finibus Allobrogum*, il indique clairement que Cularo étoit situé sur les frontières des Allobroges, comme l'on dit que Bayonne et Portvendres sont sur les frontières de l'Espagne; et néanmoins Bayonne et Portvendres, situées sur les frontières de l'Espagne, sont des villes de France; comme Cularo, situé sur les frontières des Allobroges, étoit cependant une ville des Voconces. Mille exemples

(1) Strabon, Cæsar, etc. *passim*.

pourroient justifier notre explication : nous n'en citerons qu'un très-petit nombre, mais qui réuniront à la clarté du texte, la confiance que commande l'auteur qui nous les fournira.

Cæsar, parlant de Genève, dit que cette ville est *proximum Helvetiorum finibus* (1). Il place les *Santones*, *non longè à Tolosatium finibus* (2); il dit encore que Toulouse, Carcassonne et Narbonne étoient *civitates Galliæ, Provinciæ finitimæ* (3); c'est-à-dire, que Genève, ville des Allobroges, étoit située sur les frontières des Helvétiens, que les *Santones* touchoient à celles des *Tolosates*, enfin que Toulouse, Carcassonne et Narbonne, villes de la Gaule, étoient situées sur les frontières de la Province Romaine; et de même *Cularo*, ville des Voconces, étoit situé sur les frontières des Allobroges. Il est en effet d'un usage général et constant chez les géographes anciens et modernes, d'indiquer la situation d'une ville frontière,

(1) *De Bello Gallico*, I. Edente OBERLIN., 8°.

(2) *Ibidem*.

(3) *Ibidem*. — Il est inutile de rappeler que ce que Cæsar entendoit par *Provincia*, est le pays borné par la Méditerranée, les Alpes, le Rhône, les Cevennes, la Garonne et les Pyrénées, conquis par les Romains 120 ans avant l'ère vulgaire.

par rapport au pays limitrophe dont elle est voisine. Les exemples que nous avons cités, les auteurs même qui n'ont écrit que sur les élémens de la géographie, ne laissent aucun doute à cet égard; et, s'il en existoit encore dans le cas présent, pour les détruire, il suffiroit de faire attention au texte même de la lettre de Plancus qui, écrivant de Cularo *ex finibus Allobrogum*, ne nous présente pas le même sens que s'il avoit dit *Cularone in finibus Allobrogum*, ou seulement *Cularone finibus Allobrogum*; le sens que l'une ou l'autre préposition donne à la phrase de Plancus, établit une différence qu'il est nécessaire de ne pas négliger, puisque cette différence fait ici toute la difficulté, et qu'elle en donne, en même temps, une solution naturelle. Il en est ici comme dans le style des jurisconsultes qui savent très-bien que les mots *ex bonis* et les mots *in bonis* diffèrent entièrement dans leur acception; aussi disent-ils : *quæ manu non tenentur, sed consequi per actionem possumus, ea ex bonis nostris dicuntur; at quæ jam intra ditionem ac fines nostros sunt, in bonis* (1). La différence qui résulte de l'emploi de la préposition *ex* et de la préposi-

(1) JUSTINIEN, S. 2, de vi bon. rap., et le Commentaire d'Hotoman.

tion *in* ne sauroit être plus clairement exprimée, ni dans une circonstance plus analogue à la discussion présente. Brutus lui-même, le collègue de Plancus, conduit par les événemens de la guerre à *Dertona*, (Tortone), colonie romaine située chez les *Statiellates*, peuple de la Ligurie, nous fournit encore deux exemples qui justifient entièrement notre explication, lorsque, le 3 des nones de juin, étant à Tortone, et ayant ensuite poussé, la veille des nones du même mois (le 4 juin), jusqu'à l'extrémité du territoire du même peuple, se dirigeant sur Verceil, il écrit ce même jour à Cicéron, et date ses lettres, la première, *ex castris, Dertonâ*; et la deuxième, *ex castris, finibus Statiellensium* (1), comme s'il avoit dit, *ex castris in Dertonâ, ex castris in finibus Statiellensium*, parce que, dit le célèbre commentateur Grævius, *erat in agro, in ditione Statiellensium*, parce qu'il écrivoit de son camp qui étoit sur le territoire même des *Statiellenses* (2). Au contraire, Plancus, qui étoit à Cularo chez les Voconces, se trouvoit sur la frontière des Allobroges, et non pas sur leur territoire; aussi dit-il, *Cularone, ex finibus Allobrogum*, ce qui,

(1) CICERO, *Epist. ad Familiares*, lib. XI, 10 et II.

(2) CICERO, *edente Oliveto*, VII, 387.

nous le répétons, ne renferme pas la même idée que *Cularone in finibus Allobrogum*, ou *ex Cularone finibus Allobrogum*, qui ne seroient traduits exactement que par ces mots : « de Cularo, dans les confins des Allobroges; de Cularo, ville frontière appartenant aux Allobroges. » La phrase de Plancus indique donc que Cularo étoit sur les frontières en face, vis-à-vis des frontières des Allobroges; et les ruines de cette même ville, qu'elle étoit assise sur la rive droite de l'Isère qui appartenoit aux Voconces.

C'est là, en effet, que l'état des affaires conduisoit D. Brutus, et c'est avec toute raison que Munatius Plancus l'y attendoit, pendant que ses légions se rallioient et se reformoient chez les Allobroges. Brutus, en effet, dans l'intention de se réunir à Plancus, après avoir eu des avantages marqués sur Antoine devant Modène, se dirigea sur Tortone où il étoit arrivé le 5 du mois de mai; le 21 il occupoit Verceil, le 24 et le 25 *Eporedia* ou Ivree (1); et c'est de là qu'il se dirigea sur Cularo. Il ne pouvoit y arriver trop tôt; de toutes les routes qui y conduisoient, la plus courte étoit sans contredit la plus convenable; pressé par les mêmes

(1) *Ibidem*. Lib. XI, *Epist.* 19 et 20.

motifs qui, moins de 20 années auparavant, avoient suggéré à César une semblable résolution, Brutus, comme César, dut, *qua proximum iter in ulteriorem Galliam per Alpes erat, ire contendere* (1), et, comme César encore, il dut prendre la route du Mont Genève qui, dans peu de jours, devoit le réunir à Planus, dans Cularo même, par cette route très-connue :

Eporedia.

Ivrée.

Augusta Taurinorum.

Turin.

Fines.

—

Segusio.

Suze.

Ad Martis.

—

Gadaone.

Césane.

————

Le Mont Genève.

Brigantio.

Briançon.

Stabatione (ou plutôt Station). Le Monestier
de Briançon.

Durotinco.

Le Villard d'Arènes.

Melloredo.

Le Mont de Lans.

Catorissium.

————

Cularo.

Grenoble.

C'est cette même route qui se trouve tracée textuellement dans la Table de Peutinger,

(1) CÆSAR, de Bello Gallico, I, 10.

et que plusieurs auteurs du premier ordre, tels que César, indiquent expressément. D. Brutus la prit bien certainement, puisque Strabon rapporte que les *Salassi* taxèrent à une drachme par tête, l'armée qu'il ramenoit de Modène (1); et, en effet, Brutus parcourut le pays des *Salassi* depuis *Eporredia* (Ivrée), qui étoit une de leurs villes (2), jusques au Pô, qu'il traversa pour arriver à Turin. Plancus, à Cularo, sur un point avancé du territoire des Voconces, ne pouvoit être mieux placé pour recevoir D. Brutus à la descente des Alpes, sans trop s'éloigner de ses légions campées chez les Allobroges, et pour faire sa jonction avec lui. Elle s'opéra, en effet, à Cularo sans doute, puisque dès le 4 juin, Plancus y attendoit Brutus qui étoit parti d'Ivrée après le 25 mai précédent. Les deux généraux s'empressèrent, par une lettre qu'ils écrivirent en commun, d'en instruire Cicéron, à qui cette nouvelle fut d'autant plus agréable, qu'il connoissoit alors la défection de Lépide; aussi leur en témoigna-t-il lui-même sa satisfaction, par les termes les plus expressifs, dans sa réponse adressée à Brutus.... *Mihi autem nihil amabilius officio tuo et diligentia. Conjunctio*

(1) Liv, IV, *Parisiis*, 1630, 205.

(2) CLUVERII *Italia Antiqua*, I, 96.

tuâ cum collega, concordiaque vestra, quæ litteris communibus declarata est, senatui populoque Romano gratissima accidit.

C'est ainsi que s'exprime Cicéron dans la lettre placée la quinzième au Livre XI des *Épîtres* appelées *familiales*, quoique presque toutes soient adressées à des fonctionnaires éminens, et qu'elles soient relatives aux affaires publiques. Nous remarquerons, en passant, que cette même lettre, comme plusieurs autres du même Livre, n'est point à sa place, et nous proposerons un autre arrangement dans un *Mémoire relatif à un meilleur ordre à donner aux Lettres de Cicéron qui composent le onzième Livre des Épîtres familiales*. Toutefois la place qu'occupe cette lettre n'importe nullement à son contenu; et le passage cité prouve en même temps que la jonction de Plancus avec Brutus s'étoit opérée, et que Cicéron en tiroit de très-favorables augures pour l'issue de ses projets. Ce résultat nous ramène encore à ce que nous avons déjà dit de la position de Cularo, que les monumens antiques de Grenoble, le texte des lettres de Plancus, de celles de Cicéron, et la route que devoit prendre Brutus traversant les Alpes pour se réunir à son collègue, placent unanimement dans l'enceinte actuelle de Grenoble, à la rive gauche de l'Isère et sur le territoire des

Voconces. Nous ajouterions, mais comme un surcroît de preuves, que la route déjà indiquée, la seule qui conduisit à Vienne, étoit aussi la seule qui pût conduire en peu de temps les troupes de Brutus dans le pays des Allobroges; et dès-lors le séjour, à Cularo, de Munatius Plancus, qui ne devoit pas y être seul, pouvoit avoir un autre but non moins important, celui d'occuper un point sur lequel les légions de Brutus pussent passer, sans retard, l'Isère qu'elles avoient à leur droite, et qui les séparoit des troupes de Plancus campées chez les Allobroges, objet de la plus haute importance, dans l'ensemble des manœuvres des deux armées qui vouloient opérer leur jonction, laquelle ne pouvoit être favorisée que par la position de Cularo sur la rive gauche de l'Isère. Ainsi chaque nouvelle considération vient ajouter une preuve nouvelle à ce fait déjà bien démontré.

Il paroît dès-lors bien difficile de donner quelque apparence de réalité à la position présumée de Cularo sur la rive droite de l'Isère, chez les Allobroges.

On a déjà dit que ce qui forme aujourd'hui le faubourg Saint-Laurent, borné au nord par la porte du même nom, et au midi par la tête du pont de bois, est la seule portion de la rive droite de l'Isère sur laquelle il a pu exister anciennement quelques con-

structions habitables. Or, les plans authentiques de la ville de Grenoble, déposés aux archives de la Mairie, apprennent que cette même portion de terrain n'avoit pas 200 toises en longueur sur une largeur commune de 30 autres toises, y compris le sol des maisons : on peut donc se demander comment la ville de Cularo a pu exister sur un point d'une surface aussi bornée, et comment cette même surface, occupée au quart au moins par la voie publique, auroit pu suffire à loger les décurions, les questeurs, les flamines et tous les autres fonctionnaires de la cité, sans même tenir compte de l'emplacement des temples, des autres établissemens publics, et enfin des habitations particulières. On répondroit en vain que Cularo n'étoit qu'un château fort, n'avoit ni temples, ni fonctionnaires, ni habitans; car on voit qu'il est prouvé, par des monumens qui subsistent encore, qu'au temps de Plancus, ces mêmes fonctionnaires et tout ce qui en est la conséquence existoient déjà; et, comme l'état des lieux n'a pu éprouver aucun changement, il est déjà prouvé aussi par ce fait que la ville de Cularo n'a jamais pu exister sur la rive droite de l'Isère, chez les Allobroges, dans l'emplacement actuel du faubourg Saint-Laurent.

A la vérité, cette même portion de la
Tome III. Juin 1814.

ville de Grenoble est très-ancienne; une vague tradition, recueillie et rapportée par Aymar Durivail dans son Histoire des Allobroges (1), fait honneur à l'Empereur Gracien de l'agrandissement de la ville sur cette rive de l'Isère; mais rien n'est plus incertain que ce rapport d'Aymar Durivail qui l'a consigné dans son ouvrage sans l'appuyer d'aucune preuve; et, pour ne pas encourir le même reproche, nous dirons que l'église qui y existe sous le vocable de Saint Laurent, remonte bien avant dans le moyen âge; qu'en l'année 1111, Saint Hugues, évêque de Grenoble, appela des religieux de l'ordre de Saint Bernard pour la desservir; qu'en 1042, Humbert aux blanches mains, comte de Savoie, lui donna quelques églises du lieu des Echelles au diocèse de Grenoble (2); que l'évêque Humbert prit soin de la rétablir, y appela, en 1012, des religieux de l'abbaye de Saint-Chaffrey, et y installa en même temps l'abbé Guigues, par un acte de la même année, auquel furent présents le

(1) *Historia Allobrogum ab Aymaro Rivallio, redacta anno MDXXXII; in-4.º.* Manuscrit latin de la Bibliothèque royale de Paris, fond de Colbert n.º 1607, au Catalogue 8394, actuellement 6014.

(2) VALBONNAIS, *Preuves de l'Histoire du Dauphiné*, II, 7.

Roi Rodolphe et la Reine Hermengarde (1); que plusieurs actes prouvent, que sa fondation est antérieure à l'an 1000 (2); enfin que l'église actuelle de Saint-Laurent, qui conserve une partie remarquable de sa primitive construction, est bâtie sur une autre église souterraine dont j'ai publié le plan et la description en 1804 (3), et qui paroît appartenir au huitième siècle de l'ère vulgaire.

Mais on ne peut rien en conclure pour faire remonter l'existence de ce faubourg à une époque antérieure; et nous ferons remarquer à ce sujet que l'église cathédrale de Grenoble, située dans l'enceinte des murs romains, a des actes qui datent de l'an 1136, et que la chapelle de Saint-Vincent, qui est une seconde église attenante à la cathédrale, y a été fondée par Charlemagne (4), à l'époque

(1) *Ibidem.*

(2) *Ibidem.*

(3) Dissertation sur un Monument souterrain existant à Grenoble; an XII, in-4.^e.

(4) Dictionnaire historique, chronologique, géométrique, héraldique, juridique, politique, et botanographique du Dauphiné; manuscrit en deux volumes in-folio, de ma bibliothèque particulière, et dont je crois que Gui-Allard est l'auteur. Je produirai les motifs qui me le font attribuer à cet historiographe du Dauphiné, dans une *Notice* de

déjà indiquée comme celle où l'église souterraine de Saint-Laurent fut construite.

Enfin, dans les plus anciens auteurs où il est parlé du quartier de Saint-Laurent de Grenoble, il est toujours appelé *le faubourg Saint-Laurent*, et il est également prouvé que les maisons qui le forment ne furent construites qu'après la fondation du monastère de Saint-Laurent dans ce même quartier (1). On doit donc cesser d'y chercher les traces de l'ancien Cularo, de rejeter cette ville sur la rive droite de l'Isère nécessairement insuffisante; et reconnoître qu'elle fut là où l'indiquent ses murs encore existans en partie, des monumens authentiques et d'une date certaine, enfin le texte des auteurs les plus accrédités; c'est-à-dire sur la rive gauche de l'Isère, dans l'emplacement qu'occupe actuellement la ville de

ce curieux et important ouvrage, où se trouvent des faits, des dates et des textes d'un intérêt général, qui seroient perdus s'ils n'y étoient consignés, la plus grande partie des titres et documens originaux consultés par Gui-Allard ayant été détruits depuis.

(1) Histoire ecclésiastique et politique de la ville de Grenoble; manuscrit inédit. — BERRIAT-SAINT-PAIX, Annuaire statistique de l'an XI, pag. 128 et 129.

Grenoble, et conséquemment chez les Voconces : c'est ce que nous avons tâché de prouver.

Les discussions relatives à la géographie comparée de l'ancienne Gaule offrent tant d'intérêt, que nous osons espérer qu'on nous pardonnera les longs détails dans lesquels nous venons d'entrer. Toutefois, pour ne pas abuser de la patience des lecteurs, nous nous abstiendrons de relever les autres méprises renfermées dans la *Notice* qui a rendu ce Mémoire nécessaire. Il est bien difficile de les éviter, lorsque, comme l'a fait l'auteur de cette *Notice*, on adopte avec trop de confiance les opinions d'écrivains sans crédit et sans autorité, tels que Paul Merula par qui il a été trop souvent égaré, et Robertus Cænalis dont le traité *de Re Gallica* est assez ignoré. Il est dans tous les genres de littérature des routes tracées par les grands maîtres; on ne s'égare que lorsqu'on se hasarde à s'en écarter.

§. III. La troisième question, relative à la substitution du nom de *Gratianopolis* à celui de *Cularo*, ne peut pas fournir des résultats aussi certains que ceux que nous venons de présenter. L'auteur de la *Notice* reproduit les conjectures diverses qui sont consignées dans la partie de mon ouvrage où ce sujet

est traité (1); mais en donnant, peut-être mal-à-propos, comme des faits positifs, ce que je n'ai avancé que comme des conjectures très-probables. C'est ainsi qu'il dit: *On sait positivement que l'Empereur Gratian passa dans l'Allobrogie en 377; et je n'ai rapporté à ce sujet que ce que laisse présumer une phrase du Discours d'Ausonne : Gratiarum Actio pro consulatu ; c'est-à-dire, qu'en 379 Gratian, à son retour de l'Illyrie, passa dans le voisinage de la Province Viennoise, de laquelle dépendoit Cularo; car il seroit bien difficile de prouver que Gratian traversa la Province Viennoise, et plus difficile encore d'établir qu'il parcourut le pays des Allobroges, ce qui d'ailleurs ne feroit rien à Cularo. Au reste, il paroît démontré, par l'ensemble des faits et des témoignages que j'ai recueillis à cet égard, que Cularo doit à Gratian le nom de Gratianopolis que cette ville porta-dès l'année 381, au temps même du règne de cet Empereur. Toutefois on ne peut pas blâmer l'auteur de la Notice d'avoir reproduit cette opinion très-probable, lors même qu'il n'a rien ajouté à sa vraisemblance; et la géographie comparée offre encore tant de sujets essentiels à traiter, que l'on peut*

(1) *Antiquités de Grenoble*, p. 23 à 27.

s'estimer heureux d'avoir réuni quelques résultats sur un point quelconque de cette étude si importante, sans laquelle l'histoire ancienne n'est qu'un amas informe de faits non déterminés, semblable à l'univers encore dans le chaos, tant que la main du Créateur ne lui donna point cet ordre admirable, l'heureux effet de sa toute-puissance.

PHYSIOLOGIE.

SUITE des Observations sur les usages du Vaisseau dorsal, ou sur l'influence que le cœur exerce dans l'organisation des animaux articulés, et sur les changemens que cette organisation éprouve, lorsque le cœur ou l'organe circulatoire cesse d'exister; par
M. MARCEL DE SERRES (1).

D'APRÈS tout ce que nous avons dit précédemment, il est évident qu'il est bien difficile, par l'observation directe, pour ne pas dire impossible, de reconnoître les ramifications du vaisseau dorsal. Mais il convenoit de ne point admettre des preuves purement négatives, sans avoir tenté auparavant d'y parvenir par d'autres moyens. Les premiers qui se présentoient étoient les injections, et c'est aussi ceux que j'ai d'abord tentés.

Les membranes du vaisseau dorsal étant extrêmement minces, mettent par conséquent un grand obstacle à la réussite des injections

(1) Voyez *Magasin Encyclopédique*, ann. 1814, t. 3, p. 107.

avec le mercure. Aussi presque toujours le vaisseau dorsal crève avant que l'injection soit parvenue à son extrémité, en sorte qu'il n'est guères possible de compter sur les résultats de pareilles injections. Cependant je dois observer, que dans les portions du vaisseau dorsal où l'injection a réussi, je n'ai jamais vu le mercure s'épancher dans la plus petite fibrille, ni indiquer la moindre ramification. Ce moyen me paroissant insuffisant, je l'ai bientôt abandonné, et j'ai tenté diverses injections avec des liqueurs teintes soit avec la cochenille, soit avec l'indigo, suivant la couleur du vaisseau dorsal. Ces injections, poussées avec une seringue très-fine, ont parfaitement réussi, surtout dans les larves du grand paon et du sphinx du tithymale, de même que dans le taupé gryllon. Dans toutes, l'injection ayant pénétré jusqu'à l'extrémité du vaisseau dorsal, ce vaisseau m'a toujours paru un simple canal cylindrique, et sans aucune ramification. J'ai ensuite répété ces injections dans un grand nombre d'individus, de toutes les classes, et j'ai toujours eu de semblables résultats.

Si ces injections avec des liqueurs colorées n'indiquoient pas de ramifications au vaisseau dorsal, il étoit possible que ces ramifications devinssent sensibles en faisant absorber ces mêmes liqueurs à ce vaisseau.

Pour cela, j'ai mis des insectes vivans dans des liqueurs fortement colorées, et j'ai laissé l'absorption s'opérer par les seuls pores des organes. J'espérois d'autant plus réussir que la conformation des trachées pouvoit me faire présumer que ces vaisseaux n'absorbent que fort peu ces mêmes liqueurs. Dans tous les insectes soumis à ce genre d'épreuve, j'ai vu les pulsations du vaisseau dorsal cesser peu-à-peu, et l'humeur qui y est contenue se coaguler; ce n'est qu'après cette coagulation que les membranes du vaisseau dorsal ont absorbé les liqueurs colorées, et même beaucoup plus promptement que celles des autres organes. Ce vaisseau ainsi coloré formoit le long du dos une ligne bleuâtre ou rougeâtre qui n'avoit aucune sorte de ramifications; on distinguoit cependant toujours les fibrilles blanches des trachées qui, comme nous l'avons dit, composent leur première membrane. Dans cette absorption les trachées ne changent pas sensiblement de couleur; elles prennent seulement une teinte plus foncée, mais elles s'affaissent complètement. Le tissu adipeux qui entoure le vaisseau dorsal se prend en grumeaux, les muscles se séparent de manière que leurs fibres deviennent parfaitement distinctes et qu'on peut reconnoître facilement leurs attaches. La liqueur étant enfin évaporée, l'indigo ou le carmin paroît dis-

séminé entre les membranes adipeuses, mais point d'une manière uniforme, comme cela auroit lieu, si ces substances colorantes se trouvoient contenues dans de véritables vaisseaux.

Dans d'autres essais, que j'ai tentés, j'ai vu les membranes des trachées absorber les liqueurs colorées; cette absorption étoit si peu sensible que je n'en parle que pour en prévenir ceux qui pourroient répéter ces expériences. Dans les locusta j'ai vu souvent que l'absorption opérée par les membranes du tissu adipeux attenantes aux fibres musculaires nommées ailes par Lyonnet, étoit presque aussi grande que celle opérée par le vaisseau dorsal. Il est évident que dans cette dernière circonstance, la ligne colorée, formée par ce vaisseau, doit être moins sensible. En examinant ces membranes avec une forte loupe, on voit toujours distinctement la couleur former une ligne continue dans le vaisseau dorsal, continuité qu'on ne voit jamais par côté, ni dans les membranes.

Ces premiers essais étant insuffisants pour reconnoître les ramifications du vaisseau dorsal, j'ai injecté et fait absorber à ce vaisseau des liqueurs qui pussent agir chimiquement sur l'humeur qu'il contient. L'alcool gallique, fortement coloré par l'indigo et le

carmin, et filtré afin d'avoir le moins possible de particules colorantes non dissoutes, a été le premier réactif que j'ai employé. Cette liqueur, poussée dans le vaisseau dorsal avec une seringue à injection et à ouverture capillaire, s'est étendue jusqu'à l'extrémité du vaisseau. J'ai répété cette injection plusieurs fois sur des larves du géotrupe nasicorne et du grand paon, ainsi que sur des taupes gryllons (ces animaux étant en vie), je n'ai jamais vu la liqueur colorée s'épancher dans la moindre branche du vaisseau dorsal.

J'ai ensuite répété ces injections d'une manière un peu différente; et, pour être bien sûr qu'elles pénétroient dans le vaisseau dorsal, j'ai introduit un globule de graisse dans ce vaisseau, et à mesure que je poussai l'injection, le globule avançoit dans l'intérieur de cet organe. Ainsi peu-à-peu il est parvenu jusqu'à son extrémité; dès-lors je n'ai pu avoir le moindre doute sur la réussite de mon injection. Comme je n'ai point aperçu de ramifications, j'ai disséqué avec beaucoup de soin la membrane qui entoure le vaisseau dorsal, en cherchant à l'isoler le plus complètement qui m'a été possible. Passant ensuite un peu de papier Joseph à côté du vaisseau, je l'ai comprimé légèrement afin de m'assurer s'il n'en sortiroit pas quel-

ques globules de liqueur colorée, puisque j'avois nécessairement coupé, par la dissection précédente, les ouvertures de ses ramifications, s'il en existoit. Quelque soin que j'ai mis dans ces expériences, en les variant et les répétant à plusieurs reprises, jamais aucune humeur ne s'est écoulée. Quelquefois quand mon aide ne bouchoit pas complètement l'ouverture inférieure du vaisseau dorsal, il s'échappoit quelques portions de la liqueur colorée, mais c'étoit toujours par cette seule extrémité. Enfin ayant fait absorber l'alcool gallique par les membranes mêmes du vaisseau dorsal (les insectes étant vivans), j'ai vu la graisse et l'humeur du vaisseau se coaguler et absorber ensuite l'esprit de vin; mais jamais il n'a été possible de découvrir la moindre ramification latérale. Un accord aussi constant dans des recherches si délicates sembloit bien permettre de conclure, que le vaisseau dorsal des insectes ne devoit point avoir de ramifications; comme je n'avois point encore tenté tout ce qu'il me paroissoit possible de faire, pour m'en assurer, je continuai ces recherches.

Les acides m'ayant paru propres à coaguler l'humeur du vaisseau dorsal, j'ai mis quelques gouttes d'acide nitrique sur ce vaisseau. A l'instant les contractions de cet organe ont cessé, la vie n'a pas paru trou-

blée pour cela, et l'insecte a continué d'agiter ses membres comme auparavant. Le vaisseau dorsal et l'humeur qu'il contenoit sont devenus blanchâtres; et, comme l'altération s'est peu-à-peu étendue jusqu'aux muscles, ceux-ci ont pris également une teinte blanche, mais avec un éclat nacré tout particulier. Le vaisseau dorsal rempli d'une liqueur coagulée est ainsi devenu plus facile à observer, en le soulevant avec précaution, je n'ai point aperçu la moindre fibrille qui en partît, si ce n'est les trachées qui s'y rendent. Il est du reste toujours facile de distinguer ces derniers organes, puisque l'altération qu'y produit l'acide nitrique, ne fait autre chose qu'en augmenter le lustre. J'ai ensuite essayé l'action des divers acides et j'ai toujours obtenu les mêmes résultats, seulement ils ont été plus prompts en faisant usage d'acide sulfurique concentré à soixante-neuf degrés. Du reste, l'action des acides est avantageuse pour suivre la direction des muscles, et cela parce qu'elle communique à ces organes une couleur nacrée assez éclatante, et qu'elle permet de distinguer les faisceaux qui les composent.

Les injections faites avec des dissolutions de tannin, m'ont toujours montré le vaisseau dorsal sans aucune espèce de ramifications; il en a été de même lorsque je l'ai fait

absorber par les membranes mêmes de ce vaisseau.

Ce premier ordre de recherches fini, il restoit à déterminer à quoi étoient dues les contractions et les dilatations du vaisseau dorsal, et de quelle importance cet organe pouvoit être dans l'économie générale des insectes? Ces contractions et ces dilatations pouvoient dépendre de plusieurs causes, ou seulement de la structure propre de cet organe, ce qui étoit difficile de présumer, puisque l'absence de vaisseaux vasculaires annonçoit que l'humeur qui y étoit contenue n'avoit point une véritable circulation. Pour m'en assurer, j'ai commencé par examiner quelle influence les muscles qui entourent le vaisseau dorsal pouvoient avoir dans les contractions de ce dernier organe.

Le taupe gryllon, étant un insecte très-vivace, m'a principalement servi dans ces expériences. Le vaisseau dorsal mis à découvert, j'ai enlevé les muscles abdominaux (et forcément les membranes adipeuses) dans la partie moyenne de l'abdomen, tandis que j'ai laissé dans toute leur intégrité les muscles dorsaux dans la partie supérieure et inférieure de l'abdomen. Cette opération terminée, j'ai remarqué que le vaisseau dorsal se contractoit toujours dans les parties où les muscles n'avoient pas été enlevés, et que ces con-

tractions étoient d'autant moins vives, qu'on les examinoit dans les anneaux près desquels les muscles avoient été enlevés. Cependant peu-à-peu quelques contractions ont eu lieu dans les parties du vaisseau dorsal où l'on avoit emporté les muscles, mais elles sont toujours restées plus foibles, et sembloient partir des portions où les muscles se trouvoient encore.

Dans d'autres individus j'ai enlevé entièrement les muscles dorsaux; alors les contractions du vaisseau dorsal se sont affoiblies par degrés, et ont fini même par cesser, à la vérité, au bout d'un temps assez long. M. le docteur Encontre (1) a bien voulu, à ma prière, répéter ces expériences; il a observé qu'après avoir enlevé les muscles dorsaux, les contractions du vaisseau dorsal ont diminué peu-à-peu dans les anneaux où ces muscles avoient été enlevés, tandis qu'elles étoient encore très-vives dans les anneaux où les muscles existoient encore. Enfin dans un anneau où il n'avoit laissé que quelques portions musculaires, le vaisseau dorsal se contractoit encore, quand ses contractions avoient cessé dans les parties où tous les muscles avoient été enlevés. Il faut remar-

(1) C'est le fils de M. Daniel Encontre, connu avantageusement dans les sciences mathématiques.

quer que les insectes soumis à cette épreuve ne sont point morts, lorsque tous les muscles dorsaux ont été enlevés; mais ce qu'il y a de plus singulier, c'est qu'ils vivoient encore après avoir emporté entièrement le vaisseau dorsal. J'ai vu une chenille du sphinx atropos respirer six heures après que je lui avois enlevé le vaisseau dorsal. Les inspirations et les expirations continuoient toujours, et l'on pouvoit d'autant moins en douter, que des bulles d'air venoient crever aux ouvertures des trachées qui avoient été fendues, lors de la section du vaisseau dorsal. Si cet organe étoit un cœur, comment seroit-il possible que les insectes auxquels on l'arrache pussent vivre autant de temps; mais, pour se convaincre combien peu il en remplit les fonctions, qu'on l'enlève aux animaux qui l'ont encore dans son état le moins compliqué, et l'on sentira la différence; aucun ne résistera à cette section, la plupart mourront même avant qu'elle soit terminée. Il faut cependant observer que les insectes, auxquels on a arraché le vaisseau dorsal, ne peuvent plus marcher, la vie animale n'en existe pas moins.

Du reste, cette vie intense se retrouve dans tous les animaux qui n'ont point de centre d'action, et ce qui le prouve, c'est la prompt-

titude avec laquelle meurent les autres animaux. Certainement il semble qu'il ne devroit pas y avoir une grande différence sous ce rapport entre les faucheurs et les araignées, de même qu'entre les scolopendres et les scorpions, et cependant il en existe une bien grande. En effet, les scorpions et les araignées meurent bientôt après qu'on a mis leur cœur à découvert, tandis que les insectes vivent quelquefois plus de sept à huit heures après qu'on leur a enlevé les organes les plus essentiels à la vie. Cependant les uns et les autres ont un système nerveux composé d'une suite de ganglions; mais les insectes n'ont point de centre de circulation, ou, pour mieux dire, n'ont pas de cœur.

Nous venons de voir quelle est l'influence des muscles dorsaux sur les contractions du vaisseau dorsal; cette influence pouvant fort bien ne pas être la seule, j'ai cherché à déterminer celles qui étoient propres aux trachées et aux nerfs. Auparavant d'entreprendre ce nouveau genre de recherches, j'ai voulu m'assurer si, à l'aide d'excitateurs métalliques, je ne rendrois pas les contractions du vaisseau dorsal plus fréquentes et plus vives. Lorsque le contact des deux excitateurs avoit lieu, l'insecte donnoit bien des marques de douleurs; mais le vaisseau dorsal, loin d'avoir

des pulsations plus vives, battoit au contraire de plus en plus lentement. En prolongeant le contact des fils de zinc et de cuivre entre les membranes du vaisseau dorsal, peu-à-peu l'humeur contenue dans ce vaisseau s'est coagulée, et les contractions ont cessé par degrés. Ainsi l'agent galvanique produit ici des effets semblables à ceux de l'agent chimique, avec cette différence cependant que ses effets sont moins prompts.

On pouvoit déjà prévoir *à priori* que les trachées devoient avoir une assez grande influence sur les contractions du vaisseau dorsal, et cela à cause du grand nombre qui s'y distribue et en compose même le tissu, enfin par une suite de l'influence que l'air exerce dans tous les organes des insectes. Mais de grandes difficultés empêchent de bien déterminer cette influence; la plus insurmontable est celle qu'on éprouve pour séparer les trachées du vaisseau dorsal, car sans cela on ne peut juger de l'influence qu'elles exercent sur ces contractions. Ces difficultés sont telles, que je n'ai pu les surmonter dans les insectes qui ont des trachées tribulaires; aussi ne puis-je compter que sur une expérience qui m'a assez bien réussi sur un coléoptère lamellicorne. J'ai enlevé avec tout le soin possible dans *l'ateuchus semi-punctatus*, les

trachées vésiculaires qui entourent le vaisseau dorsal, ainsi que leurs ramifications, et, lorsqu'elles ont été enlevées, les contractions de ce vaisseau ont diminué par degrés. A la vérité, j'avois emporté quelques fibres musculaires, mais en si petite quantité que je ne puis croire que cette cause ait eu une influence notable. Ces contractions ont donc toujours été en diminuant; cet affoiblissement étoit bien plus prompt que celui qui n'est que la suite de la douleur et de la cessation de certaines fonctions. Ainsi je croirois assez que les contractions du vaisseau dorsal sont en rapport avec la quantité du tissu adipeux, l'énergie des fibres musculaires qui l'entourent, et enfin avec le nombre des trachées qui s'y rendent ou de l'air qu'il reçoit.

Voyons maintenant si les nerfs n'ont pas également quelque influence sur ces contractions, d'autant que le vaisseau dorsal en reçoit un certain nombre. Pour déterminer cette influence, j'ai enlevé la moëlle épinière avec les nerfs qui en partent et que j'ai pu reconnoître, et, en examinant les contractions du vaisseau dorsal, je n'ai point vu qu'elles parussent s'affoiblir d'une manière bien sensible. J'ai répété cette expérience dans un grand nombre d'individus d'ordres différens, et j'ai toujours obtenu les mêmes résultats.

Ces faits me portent à conclure que si les nerfs ont de l'influence sur les contractions du vaisseau dorsal, cette influence n'est pas du moins bien sensible. Il seroit encore possible que dans tous les animaux où le système nerveux est très-divisé et où le centre principal a peu de prépondérance, l'influence nerveuse fût aussi moins prononcée. C'est ce que du reste des recherches ultérieures me permettront de déterminer.

Il restoit encore à savoir, si les contractions du vaisseau dorsal ne dépendoient point en partie de la circulation de l'humeur qui y est contenue. Nous avons déjà observé, et cette observation a été renouvelée depuis Malpighi, par tous les anatomistes, que l'humeur du vaisseau dorsal a un mouvement très-irrégulier, et que souvent le fluide paroît se porter de la tête à la queue, et dans d'autres momens prendre une marche opposée. Quelquefois même le vaisseau dorsal se contracte à ses deux extrémités, tandis que ces contractions n'ont point lieu dans le milieu du corps, surtout si on a enlevé les muscles dorsaux dans cette partie. Ainsi les mouvemens du fluide contenu dans le vaisseau dorsal paroissent tantôt d'une rapidité extrême, et tantôt d'une grande lenteur, et cela sans qu'il y ait le moindre rapport entre cette irrégularité, et l'état de l'insecte. Ce-

pendant comment accorder cette marche irrégulière avec la circulation d'un fluide analogue au sang, et d'ailleurs comment une circulation pourroit-elle s'opérer sans vaisseaux? Tous ces faits sont par eux-mêmes si concluans, qu'il est difficile de considérer le vaisseau dorsal comme un cœur, et par conséquent d'admettre que les contractions de ce vaisseau soient produites par une humeur en circulation. En second lieu, si l'on perce le cœur d'un animal quelconque au moment où le sang y arrive, ce fluide s'en écoule avec une abondance proportionnée à la quantité qui y afflue. Il étoit donc important de s'assurer s'il en seroit de même pour le vaisseau dorsal des insectes; pour cela, j'ai pris plusieurs individus très-vivaces. J'ai percé leur vaisseau dorsal dans différentes parties et au moment même où le fluide qui s'y trouve y étoit refoulé, mais je n'ai jamais pu en faire sortir la moindre humeur. A la vérité, il est assez difficile de s'en assurer, aussi ai-je cru devoir répéter ces expériences avec toutes les précautions possibles. Les résultats ont pourtant été constamment les mêmes, et rien ne s'est écoulé au dehors. Si cette preuve étoit la seule que l'on pût donner de la non-circulation de l'humeur contenue dans le vaisseau dorsal, elle n'auroit point une grande importance,

mais, jointe avec celles que nous avons déjà fait connoître, elle acquiert une certaine force, et même un assez grand poids. On pourroit cependant observer, que si l'humeur du vaisseau dorsal ne s'écoule pas au dehors, lorsqu'on perce cet organe, c'est que par elle-même cette humeur est trop épaisse. Je suis, je l'avoue, très-porté à le croire, car il m'a toujours paru que ce fluide étoit très-peu liquide, et que dans les larves voraces il avoit une consistance remarquable. Cette consistance, jointe à d'autres particularités, nous a mis sur la voie de déterminer, avec quelque précision, les fonctions du vaisseau dorsal, dans les animaux qui n'ont d'autre circulation que celle de l'air. Du reste, les divers mouvemens de contraction et de dilatation qu'on remarque dans le vaisseau dorsal ne pourroient jamais faire considérer cet organe comme un cœur, puisque dans les animaux comme les Naïades (*Nereis*, Linné) où il n'existe plus qu'un seul organe, celui de la digestion, on y observe des battemens tout aussi prononcés que ceux que présente le cœur des autres animaux. Ainsi les pulsations du vaisseau dorsal ne peuvent point faire préjuger en aucune manière les usages de cet organe, ni le faire regarder comme une sorte de cœur.

On sait que dans tous les animaux qui offrent un système de circulation et de respiration, on a reconnu l'influence de l'un sur l'autre (1). Ainsi souvent lorsque la respiration est entière, la circulation n'existe qu'à demi, ou lorsque la circulation est entière, c'est la respiration qui ne s'opère pas d'une manière complète, en sorte qu'une demi-circulation, multipliée par une respiration entière, ou *vice versa*, donnent toujours des produits égaux de part et d'autre, c'est-à-dire, une demi-oxygénation du sang. Mais dans les mammifères, où la circulation et la respiration sont entières, l'oxygénation du sang est également entière, enfin dans les oiseaux qui offrent une circulation entière, avec une double respiration, on trouve que l'oxygénation du sang est doublée, en raison de la quantité d'air qui se combine continuellement avec lui.

Si le vaisseau dorsal des insectes est un organe de circulation, il semble qu'il doit éprouver l'influence des organes de la respiration tout comme le cœur des animaux vertébrés. Cette influence doit même être d'autant plus grande, que les insectes comme les oiseaux, ont une respiration double. En

(1) Voyez l'*Anatomie comparée* de M. CUVIER, t. IV, p. 167.

effet, l'air pénètre dans toutes les parties de leur corps, comme il le fait dans les oiseaux : il y baigne continuellement l'humeur nutritive, ou leur sang qui n'offre que cette particularité de ne pas être contenu dans des vaisseaux ; tout comme chez les oiseaux, il fait jouir de son impression le sang de la grande circulation, en même temps que celui de la petite éprouve l'action de l'air dans le poumon. Certains insectes ont même dans l'intérieur de leur corps des réservoirs d'air tout particuliers, réservoirs si nombreux, que ceux qui en sont pourvus doivent avoir une respiration plus que doublée. Ces réservoirs d'air nommés trachées vésiculaires, mais que l'on pourroit aussi appeler poches pneumatiques, n'existent du reste que dans les insectes qui ont à exercer une grande force musculaire, et qui ayant de grands espaces à franchir devoient pouvoir rendre leur corps spécifiquement plus léger. D'après ce que nous venons de dire, il est évident que l'air doit avoir une grande influence dans l'économie générale des insectes ; nous verrons plus tard qu'en effet c'est le seul fluide qui ait chez eux une véritable circulation. Ainsi plus cette influence est prononcée, plus elle doit se faire ressentir sur l'organe de la circulation de ces animaux, si toutefois cet organe existe. Comme le vaisseau dorsal a

été considéré par plusieurs anatomistes comme tenant lieu de cœur, chez les insectes, voyons si l'influence de l'organe respiratoire se fait ressentir sur ce vaisseau; mais, pour démêler cette influence d'une manière plus sûre, examinons d'abord les organes de la respiration eux-mêmes, et voyons si lorsque ces organes éprouvent des modifications, le vaisseau dorsal en ressent les effets.

Tous les organes respiratoires des insectes peuvent se réduire aux simples trachées; à la vérité ces organes n'ont pas tous la même composition, aussi est-il nécessaire de les diviser en deux ordres. Les premières, que nous nommerons *trachées tubulaires*, en raison de leur disposition, sont composées de trois membranes, une externe, une interne et une autre intermédiaire. Les deux premières sont formées par une membrane cellulaire assez épaisse et très-extensible, tandis que l'intermédiaire l'est au contraire par les circonvolutions d'un filet cartilagineux roulé en spirale et qu'on déroule avec facilité. Ce sont les circonvolutions de ce fil élastique qui forment ces conduits brillants et argentins destinés à contenir l'air, et à le transmettre dans toutes les parties du corps. Ces trachées se maintiennent toujours tendues à l'aide de ce filet cartilagineux. Elles forment seules des tubes, et présentent une

grande élasticité qui leur permet de céder ou de se dilater dans l'expansion de l'air qui y circule sans cesse. Ces trachées sont aussi les seules qui soient ramifiées, et dont les branches multipliées aillent faire jouir toutes les parties de l'impression de l'air, aliment de la vie, comme de la flamme.

Le second ordre de trachées ou les *trachées vésiculaires* ne forment point des tubes comme les précédentes; elles présentent au contraire des poches plus ou moins étendues qui communiquent les unes avec les autres au moyen de ramifications toujours uniques et jamais arbusculées comme celles qui partent des trachées spirales. Ces trachées vésiculaires sont composées par deux membranes celluleuses très-blanches, fort souples et très-extensibles. Comme ces trachées n'ont point le filet cartilagineux roulé en spirale qu'on observe dans les premières, elles ne communiquent jamais avec l'air immédiatement, mais toujours par le moyen des trachées spirales. Aussi dans les espèces qui ont besoin d'une grande quantité d'air et qui offrent des trachées vésiculaires très-étendues, on observe un appareil particulier, destiné à suppléer à l'élasticité qui leur manque.

Cet appareil se compose de cerceaux car-

tilagineux demi-sphériques, ornés par des muscles particuliers, et qui par une suite de cette disposition peuvent être considérés comme des espèces de côtes. En effet, ces côtes élèvent dans l'inspiration, les trachées vésiculaires, et, en augmentant leur étendue, leur permettent de recevoir une plus grande quantité d'air; dans l'expiration, au contraire, elles abaissent ces mêmes trachées, et servent ainsi à refouler l'air au dehors. Ces côtes, fixées par leur base à l'enveloppe coriacée, ne sont mobiles que par leur partie supérieure; elles n'existent, du reste, que dans les espèces qui ont des trachées vésiculaires d'une certaine étendue. En effet, on n'en observe point dans les lépidoptères, les coléoptères lamellicornes et les diptères, où les trachées vésiculaires ont à peine un demi-millimètre. Dans certains orthoptères, au contraire, comme les gryllus, les truxalis, et les acrydium où ces trachées prennent un grand développement et offrent jusqu'à plusieurs millimètres, les cerceaux cartilagineux ou les côtes existent toujours, et ces cerceaux sont alors tout-à-fait nécessaires.

Tels sont les organes qui servent chez les insectes de réservoirs à l'air; bien différens des poumons ou des branchies, les organes respiratoires de ces animaux ne sont point placés dans telle ou telle partie; on les voit

au contraire répandus partout avec une sorte de profusion; aussi n'est-il aucune partie du corps de ces animaux qui ne respire, et ne reçoive l'action de l'air.

La disposition générale des trachées, ainsi que différentes particularités de l'organisation des insectes paroissent avoir nécessité la manière dont ces organes communiquent avec l'air extérieur, manière tout-à-fait différente de celle qu'on observe dans les autres animaux. L'organe respiratoire des insectes étant fort étendu et très-ramifié, une seule ouverture n'auroit pu suffire à distribuer l'air dans toutes les parties avec cette régularité et cette abondance que la circulation de ce fluide exigeoit. Aussi les ouvertures par le moyen desquelles les trachées reçoivent l'air ne sont jamais uniques, le moins qu'il y en ait est deux; le plus ordinairement ce nombre varie de huit à douze, et s'élève quelquefois jusqu'à vingt. Ces ouvertures ont été nommées généralement stigmates; mais, comme dans un certain nombre d'espèces, il en existe qui s'ouvrent ou se ferment au moyen de pièces mobiles dont les vrais stigmates sont dépourvus, nous en distinguerons deux ordres différens. Nous nommerons les premiers stigmates simples, et les seconds stigmates trémaères.

Les stigmates simples sont le plus sou-

vent placés sur les côtés du corps entre les replis de la membrane du dos et de l'abdomen. On les voit toujours disposés par paires, présentant en général une ouverture arrondie comme en boutonnière avec un rebord cartilagineux. Quelquefois cependant ce rebord manque totalement, et les stigmates sont alors entourés par une écaille cartilagineuse, d'une couleur différente de celle de l'enveloppe coriacée du corps. Dans les chenilles les stigmates sont également formés par des petites cavités assez profondes dont les bords sont entourés d'un trait brun, et au fond desquelles on découvre une raye de la même couleur.

Il y auroit beaucoup de choses à dire sur le nombre et la situation de ces stigmates, en considérant ces organes dans les différens ordres d'insectes. Mais comme ces détails nous mèneraient beaucoup trop loin, nous nous bornerons à faire observer que le nombre des stigmates est d'autant plus considérable que ces animaux ont besoin d'une plus grande quantité d'air. Ainsi dans les chenilles on compte jusqu'à dix-huit ou vingt stigmates, et, dans un grand nombre d'orthoptères, il y en a jusqu'à douze ou seize, sans compter les deux trémaères. Dans certaines espèces qui ne prennent qu'une petite quantité d'air, le nombre des stigmates ne s'élève pas au delà

de deux, et, parmi les aptères, les faucheurs offrent cette disposition. Outre ces stigmates, on voit encore, dans plusieurs orthoptères, deux ouvertures situées à la base de l'abdomen; mais, comme leurs usages ne sont point les mêmes que ceux des stigmates, nous croyons inutile de les décrire ici. Nous n'en ferons pas de même pour la grande ouverture ovale qu'on observe dans le corcelet des locusta, au dessus de la première paire de pattes; celle-ci communique avec une grosse trachée qui s'étend dans toute l'étendue de cette patte. Cette ouverture sert trop évidemment à introduire l'air dans la partie supérieure du corps pour ne pas devoir être considérée comme un vrai stigmate, d'autant qu'elle est formée, ainsi que les autres stigmates, par l'extrémité des trachées. Quant à la situation des stigmates, elle éprouve un assez grand nombre de variations, toujours en rapport avec la quantité d'air que prennent les insectes. Ainsi plus ces animaux ont besoin d'air, et plus les stigmates sont placés de manière à lui permettre une entrée facile. Les orthoptères, et la plupart des larves, ainsi que les lépidoptères, les hyménoptères et les diptères semblent les plus favorisés sous ce rapport. Les coléoptères offrent assez généralement leurs trachées placées d'une manière peu avantageuse pour que l'air y pénètre

aisément; quelques-uns de ceux qui vivent dans l'eau sont aussi obligés, lorsqu'ils veulent respirer, d'élever un peu leurs élytres, afin que l'air puisse entrer plus facilement dans leurs trachées.

La seconde espèce de stigmates que nous appellerons trémaère, (mot dérivé de *τρημα* qui signifie ouverture, et de *αἰρ* air) est composée d'une ouverture ovale qui s'ouvre ou se ferme au moyen de deux pièces mobiles cornées, mises en mouvement par un appareil de muscles particuliers. La forme générale de cette ouverture est celle d'un ovale allongé dont le plus grand diamètre se trouve de bas en haut. Dans l'expiration les pièces mobiles s'écartent l'une de l'autre; elles se ferment au contraire quand l'inspiration est terminée. Ces pièces mobiles s'ouvrent, du reste, de dedans en dehors, et l'écartement qu'elles peuvent prendre en s'ouvrant ne va guères au delà d'un demi-millimètre. Les mouvemens des trémaères correspondent assez avec ceux qu'exécutent les stigmates, et, comme ces derniers, ils communiquent avec les trachées. Il est même très-facile, en disséquant ces parties, de reconnoître les trachées qui s'y rendent, les muscles moteurs des trémaères, au nombre de deux, c'est-à-dire un pour chaque de ces trémaères. Ces muscles sont destinés à écarter ou à ouvrir

les pièces mobiles des trémaères; aussi ces parties se renferment-elles dès que les muscles dont nous venons de parler cessent d'agir. Du reste, ces muscles sont composés de fibres assez distinctes qui prennent leurs attaches dans la seconde cavité de la poitrine auprès des érismes. Jusqu'à présent nous n'avons reconnu les trémaères que dans un certain nombre d'orthoptères, où ils présentent des formes assez variables. Cependant en général ils offrent les dispositions dont nous venons de parler, et ce n'est que dans les mantes, où on les voit situés sur les parties latérales et externes du corcelet, entre la portion supérieure et inférieure de cette partie. Les trémaères ont alors une forme triangulaire; au lieu de présenter deux pièces mobiles, ils n'en ont qu'une seule mue par un muscle particulier. C'est toujours à l'aide de ce muscle que la partie mobile s'élève; et, dès qu'il cesse d'agir, celle-ci s'abaisse ou se referme. La membrane qui se trouve au dessous du trémaère est si mince qu'on peut voir, dans l'expiration et l'inspiration, les mouvemens d'élévation et d'abaissement de la trachée, à mesure que l'air y entre, ou en sort.

Si la position des trémaères éprouve quelques variations, puisque tantôt ils sont situés dans le corcelet et tantôt dans la poitrine, il n'en est pas de même du nombre de ces

parties. En effet, on n'en voit jamais plus de deux, dont la grandeur est, du reste, toujours en rapport avec la quantité d'air qu'inspirent les insectes. Mais, outre cette manière de recevoir l'air, les insectes en prennent encore par la bouche; à la vérité, celui qui arrive par cette voie, ne sauroit se répandre que dans les organes de la nutrition, et, comme nous avons fait connoître ailleurs son influence dans la digestion (1), nous n'y reviendrons pas maintenant. Enfin le dernier mode de respiration que présentent certains insectes, c'est d'avoir leurs stigmates placés à l'anus. Ceux qui offrent cette organisation sont principalement les insectes qui décomposent l'eau, comme les larves des libellules et des dytiques. Ces stigmates, ou les ouvertures qui donnent issue à l'eau, sont entourés par de petites pièces triangulaires et mobiles, dont probablement le principal usage est d'écarter les corps qui pourroient empêcher l'introduction de l'eau dans ces stigmates, et en même temps de fermer exactement ces ouvertures, lorsque les insectes suspendent cette introduction. Ainsi, lorsque ces animaux veulent introduire

(1) Voyez mon Mémoire sur le Tube intestinal des insectes, inséré dans les Annales du Muséum d'histoire naturelle, tom. 19.

l'eau dans leur appareil respiratoire, ils écartent les pièces mobiles dont nous venons de parler, tandis qu'ils les ferment dans le cas contraire. Mais, en écartant ces pièces, on distingue aisément l'ouverture arrondie par laquelle l'eau s'introduit dans l'appareil respiratoire. Cette ouverture offre un diamètre d'environ un millimètre; aussi est-il fort facile de faire écouler, par cette même ouverture, l'eau qui se trouve dans l'intérieur du corps.

Considérés sous le rapport de leurs organes respiratoires, les insectes forment trois classes bien distinctes, ceux qui respirent l'air immédiatement; ceux qui, vivant dans l'eau, sont obligés de monter à la surface de ce liquide pour venir recevoir l'impression de l'air, quoiqu'ils s'emparent également de celui contenu dans l'eau, et enfin ceux qui décomposent l'eau pour s'emparer de son oxygène. Il est évident que les insectes qui respirent l'air immédiatement doivent être les seuls où l'on trouve les deux espèces de trachées dont nous avons déjà parlé. En effet, les trachées vésiculaires n'auroient pas eu l'élasticité nécessaire pour chasser l'eau surabondante que l'insecte introduit dans ces trachées; peut-être même cette élasticité n'auroit pas été assez grande pour ceux qui, vivant habi-

tuellement dans l'eau, ne décomposent pourtant pas ce liquide. En second lieu, les insectes qui décomposent l'eau, devoient aussi être les seuls qui n'eussent qu'un stigmate. Ce stigmate devoit être placé de manière que l'animal pût recevoir l'eau qui lui étoit nécessaire, et aussi voit-on que lorsque cette disposition existe, c'est toujours à l'anüs que se trouve cette ouverture. Mais, avant de passer à la description de toutes ces différences d'organisation, nous donnerons ici un tableau qui pourra facilement les faire apprécier d'un seul coup-d'œil.

I. Respiration dans l'air.

1.º Avec des trachées tubulaires,	<div data-bbox="393 876 921 991">I.ª Division. Des trachées artérielles.</div> <div data-bbox="393 991 921 1058">II.ª Division. Des trachées pulmonaires et artérielles.</div>
2.º Avec des trachées vésiculaires.	<div data-bbox="393 1092 921 1310"> <div data-bbox="580 1108 921 1209">1.º Avec des cerceaux cartilagineux ou des espèces de côtes.</div> <div data-bbox="424 1192 559 1293">Toujours deux ordres de trachées.</div> </div> <div data-bbox="580 1310 921 1397">2.º Sans cerceaux cartilagineux ou sans côtes.</div>

II. *Respiration dans l'eau.*

Seulement des
trachées tri-
bulaires.

I.^{re} Division. Respirant par de véritables stigmates et venant à la surface de l'eau pour respirer l'air en nature.

II.^e Division. Respirant par une ouverture placée à l'anus ; décomposant l'eau.

Ce tableau indique déjà que le résultat de la respiration, l'oxigénéation du sang ou de l'humeur qui en tient lieu chez les insectes (1), ne doit pas être le

(1) Par cette expression d'oxigénéation du sang, je ne prétends pas assurer que dans la respiration il y ait une partie de l'oxigène qui se fixe sur le sang, et qu'ainsi il y ait toujours diminution dans le volume de l'oxigène. Quoique cette opinion ait été soutenue par les plus habiles chimistes, comme Lavoisier, Goodwin, Dawy et Berthollet, on ne peut s'empêcher de convenir que les expériences de Crawford, et surtout celles d'Allen et Pepys, semblent opposées à cette opinion. Thompson, auquel nous devons également des expériences sur le

même dans les différens modes d'organisation que présentent ces animaux. On peut très-bien présumer que les insectes qui décomposent l'eau pour s'emparer de son oxygène, n'ont qu'une demi-respiration, tandis que ceux qui reçoivent l'air immédiatement

même objet, a observé que la diminution de volume de l'oxygène n'est point constante, et il la regarde comme un effet étranger à la respiration. Mais, soit que la respiration ne produise qu'une décarbonisation du sang, c'est-à-dire que le volume du gaz oxygène absorbé représente exactement le volume du gaz acide carbonique expiré, soit enfin qu'il y ait une diminution dans le volume de l'oxygène, outre celle qui a servi à produire l'acide carbonique aux dépens du sang, nous avons cru pouvoir employer l'expression d'oxigénation du sang, parce qu'elle est plus commode pour rendre raison des divers phénomènes physiologiques de la respiration.

Nous rappellerons ici que M. Vauquelin a prouvé depuis longtemps la nécessité de l'oxygène dans la respiration des insectes, et même que l'air atmosphérique ne contenoit presque plus d'oxygène, lorsque ces animaux avoient cessé d'y vivre. L'air que nous expirons se compose, au contraire, de 3 parties d'acide carbonique, de 18 d'oxygène, et de 79 d'azot.

Voyez *Annales de Chimie*, tom. 12, pag. 273 et 282.

ont une respiration entière. Enfin ceux qui, en recevant l'air immédiatement, offrent des trachées vésiculaires très-considérables avec un appareil destiné à les maintenir toujours pleines d'air, doivent avoir une respiration encore plus complète; et, pour adopter toujours le rapport que nous avons déjà indiqué, quoiqu'il soit loin d'être exact, la respiration peut bien être doublée par cette complication de moyens. Du moins est-il de fait, que les cerceaux cartilagineux que nous avons comparé en quelque sorte aux côtes des animaux vertébrés, n'existent avec les trachées vésiculaires que dans les espèces qui ont besoin de développer une grande force musculaire, lorsqu'ils ont à franchir des distances considérables. Tels sont, par exemple, les criquets aussi fameux par leurs voyages et leurs migrations, que par les ravages qu'ils exercent dans les pays où le besoin de nourriture les fait arrêter. Enfin les trachées vésiculaires ordinaires ou celles qui, n'étant pas très-étendues, n'ont pas eu besoin d'appareils destinés à les mouvoir, ne se trouvent également que dans les espèces qui ont une grande force musculaire, ou qui volant beaucoup devoient pouvoir diminuer à volonté la pesanteur spécifique de leur corps. Les coléoptères lamellicornes et les lépidoptères ainsi que les diptères sont

ceux où cette disposition est la plus prononcée et la plus évidente. Avant de passer à la description particulière des organes respiratoire des insectes, nous devons expliquer ce que nous entendons par trachées artérielles et trachées pulmonaires. Les insectes offrent en général deux ordres de trachées dont les usages n'étant pas les mêmes, (quoique leur organisation ne soit pas pour cela différente) méritent d'être distinguées (1). En effet, les unes se rendent directement aux stigmates, y prennent l'air immédiatement, et le distribuent ensuite aux différentes parties du corps. Les autres ne reçoivent pas l'air d'une manière immédiate; elles ne communiquent même avec l'air extérieur qu'au moyen des premières, et généralement étant plus grosses que les trachées artérielles, elles servent de réservoir à l'air. Leur marche est en général plus régulière, et leurs ramifications beaucoup moins nombreuses.

(1) Du reste, la plupart des anatomistes avoient depuis longtemps reconnu qu'il existoit chez les insectes deux ordres de trachées; les unes destinées à faire arriver l'air dans le corps, et les autres à le répandre dans toutes les parties. Réaumur pensoit que les insectes inspiroient l'air par les stigmates, mais qu'ils l'expiroient par tout le corps. *Mém.*, tom. I, pag. 399-409.

Ces deux ordres de trachées ayant donc un but différent à remplir, il m'a paru que pour rendre la description de ces vaisseaux plus claire, il seroit avantageux de les distinguer. J'ai appelé les unes trachées artérielles, parce qu'elles sont arbusculées comme ces vaisseaux, et qu'elles répandent l'air dans toutes les parties du corps, tout comme les artères distribuent le sang dans les animaux qui ont une véritable circulation. Mais, pour sentir ce que ce rapprochement peut avoir de fondé, il faut se rappeler que l'air est le seul fluide qui ait chez les insectes une véritable circulation. Quant aux trachées pulmonaires, comme elles servent de réservoirs à l'air, pour en faire jouir les diverses parties du corps, cette dénomination étoit la plus convenable qu'on pût leur donner. Les deux ordres de trachées qu'offrent les insectes ont été du reste reconnus par Swammerdam, et en général il appelle trachées artères, celles que nous désignons ici sous le nom de trachées pulmonaires; mais les trachées artères de Lyonnet sont pour nous des trachées artérielles, et en effet il n'en existe pas d'autres dans les chenilles. Enfin, il est bon d'observer que ces deux ordres de trachées n'existent pas toujours, mais les artérielles ne manquent jamais. Il se pourroit que dans les espèces où

l'on ne voit que des trachées artérielles, les parties eussent eu besoin de jouir promptement de l'impression de l'air.

I. Respiration dans l'air, par le moyen de trachées tubulaires.

I. Division. Des trachées artérielles seulement.

Les trachées pulmonaires existent dans la plupart des coléoptères; cependant il est certains genres comme les *cerambyx*, les *blaps* et la plupart des *tenebrionides* où l'on n'en observe point. Je l'ai du moins vérifié, outre les *blaps*, dans les *tenebrions* et les *scaurus*. Ces trachées prennent l'air immédiatement en formant autour des stigmates, des paquets extrêmement multipliés. Mais, pour que la communication s'établisse entre toutes les trachées, il existe un tronc commun qui s'étend d'un stigmate à l'autre, et qui s'ouvre dans cette partie. C'est de ce tronc commun que partent ces nombreux paquets dont nous venons de parler, et qui distribuent l'air dans toutes les parties du corps. La direction des trachées est alors presque constamment transversale; comme ces vaisseaux partent par paquets d'un tronc commun, ils offrent en quelque sorte la disposition d'une queue de cheval. Dans les genres dont nous parlons, les trachées sont extrêmement multipliées dans la poitrine, et même à un tel

point qu'elles recouvrent presque entiers les muscles de cette partie. On les voit toutes présenter une direction transversale; comme elles sont fort rapprochées, elles forment sur les muscles des stries parallèles tellement pressées qu'à peine distingue-t-on entre elles quelques légers intervalles. Ces trachées pectorales dérivent du tronc commun qui va prendre l'air dans le premier stigmate de l'abdomen.

Généralement les trachées artérielles sont très-arbusculées, et donnent des ramifications à l'infini; cette disposition est surtout prononcée dans les genres dont nous parlons qui se font du reste distinguer par la position de leurs stigmates. Ces stigmates sont placés au dessous des élytres, et sur les côtés du corps dans le dos. Il est possible que ce soit à cause de la difficulté que l'air trouve à s'introduire dans ces stigmates, surtout lorsqu'ils sont cachés sous des élytres immobiles comme dans les blaps, qu'est due la disposition des trachées artérielles qui est telle que toutes les parties du corps jouissent promptement de l'influence de l'air. Ces stigmates sont du reste formés comme à l'ordinaire par un bourrelet saillant, corné et assez épais. Leur ouverture est ovale, et leur plus grand diamètre se trouve dans le sens

transversal. Il est facile, en les écartant, d'apercevoir le tronc commun des trachées artérielles qui vient s'y ouvrir. La disposition des trachées artérielles dans le *cebrio longicornis* est à peu près la même que celle que nous venons de décrire.

Dans les phalangium et les genres analogues, on n'observe qu'un seul ordre de trachées. Le système respiratoire peut être considéré, dans ces genres, comme formé de troncs communs, qui, situés dans le corcelet, sont le centre d'où partent toutes les autres ramifications. Ces troncs communs se trouvent près des stigmates où ils envoient une branche, et de ce point partent deux faisceaux de trachées qui se répandent dans tout le corps, surtout autour des viscères intestinaux. On voit même qu'ils entourent chacun des appendices du tube intestinal, et leur première membrane est en partie formée par ces trachées. Les troncs communs se continuent ainsi le long des côtés du corps, en allant donner divers rameaux aux muscles des pattes, des parties de la bouche, au vaisseau dorsal, et enfin aux organes reproducteurs. Ce système respiratoire est un des simples ; aussi n'existe-t-il que deux stigmates placés de chaque côté du corcelet sur la même ligne que la quatrième paire

de pattes. Ces stigmates sont ovalaires, présentant leur plus grand diamètre de bas en haut. Intérieurement, on voit qu'ils ont un rebord assez saillant. Du reste, ils sont fort grands, proportionnellement au corps.

Les larves des lépidoptères ou les chenilles n'offrent également que des trachées artérielles; Lyonnet (1), auquel l'anatomie des insectes doit tant, avoit déjà remarqué ce fait. Cependant j'ai cru devoir le vérifier dans les chenilles de plusieurs papillons, notamment dans celui du chou et du fenouil, ainsi que dans les larves du *bombyx pavana major*, *mori*, et enfin dans celle du *sphinx atropos*; dans toutes j'ai vu constamment qu'il n'existoit point d'autres trachées que les artérielles. Lorsqu'il n'y a que des trachées artérielles, on les voit toujours formées par un tronc commun qui va s'ouvrir dans les stigmates, et d'où partent de nombreuses ramifications qui se distribuent dans toutes les parties du corps. Ce tronc commun s'étend d'une extrémité du corps à l'autre, et son diamètre est au moins d'un millimètre, quelquefois il est encore plus considérable; c'est de ce tronc commun,

(1) Voyez *Traité anatomique de la Chenille du saule*, pag. 101 et 237, tab. X, fig. 2.

que partent les paquets des trachées transversales toujours divisées par paires, le plus généralement inégales en ramifications. Le nombre de ces paquets de trachées est toujours le double de celui des stigmates, puisqu'il en part toujours deux à chaque de ces stigmates.

Les insectes qui respirent l'air immédiatement, et qui n'offrent que des trachées artérielles, sont ceux où le système respiratoire est le plus simple. Du reste, les espèces où existe cette disposition avoient sûrement besoin de jouir le plus promptement possible de l'influence de l'air; c'est aussi pour cela qu'il y est distribué presque en même temps qu'il y est reçu.

Les trachées pulmonaires du scarites gigas prennent leur origine au dessus du ganglion cérébriforme par une branche transversale d'où partent les ramifications qui se rendent à la lèvre supérieure, les antennes et les yeux composés. Cette branche se prolonge dans la tête par deux troncs principaux qui s'étendent dans le corcelet et puis dans le reste du corps. Parvenus dans le corcelet, ces troncs forment de chaque côté du vaisseau dorsal une espèce de demi-cercle, en donnant de nombreuses ramifications au vaisseau dorsal et aux muscles qui l'entourent. Une fois arrivés dans la

poitrine les troncs pulmonaires se rapprochent de plus en plus du vaisseau dorsal en formant de chaque côté des érismes, des demi-cercles, du centre desquels partent des rameaux qui font communiquer les trachées pulmonaires avec les trachées artérielles. Les troncs communs pulmonaires se continuent de la même manière dans l'abdomen, où ils forment d'anneaux en anneaux des demi-cercles, d'où partent comme dans la poitrine, des branches principales qui vont établir la communication de ces troncs avec les artériels. Quant aux branches qui dérivent du côté interne, elles vont toutes se rendre dans le vaisseau dorsal et les muscles qui l'entourent. Il faut, du reste, remarquer que les troncs pulmonaires ne prennent jamais dans cette espèce un grand diamètre.

Les troncs des trachées artérielles naissent au dessous du cerveau par deux branches principales qui vont se distribuer dans les mandibules, et les diverses parties de la bouche. Ces branches ont un diamètre fort considérable, et une couleur azurée comme rougeâtre. Parvenues dans le corcelet, elles s'unissent pour ne plus former qu'un seul tronc; mais, après s'être réunies, elles envoient une grosse branche qui se rend dans la première paire de pattes, tandis que, par leur côté interne, elles envoient des rameaux aux troncs des

trachées pulmonaires, ainsi qu'au tube intestinal. Il en est de même dans la poitrine. Ces trachées diminuent un peu de grosseur dans l'abdomen, et se tenant toujours sur les côtés du corps, les rameaux externes se portent dans les stigmates, tandis que les internes vont entourer le tube intestinal ainsi que les organes reproducteurs, d'un réseau de trachées très-fines et très-multipliées. Les troncs communs forment ainsi, d'anneau en anneau, des demi-cercles, fournissant toujours les rameaux dont nous venons de parler. On observe que de chaque demi-cercle formé par les trachées artérielles partent deux longues trachées cylindriques qui vont se ramifier à l'infini sur le tube intestinal et les organes reproducteurs; il est peu d'espèces où ces trachées soient plus distinctes et plus étendues. Généralement les trachées abdominales sont d'un blanc argenté, celles du corcelet seulement offrent une nuance d'un blanc rougeâtre. Enfin les stigmates de cette espèce, placés sur les côtés inférieurs de l'abdomen, sont arrondis et bordés par un repli saillant de l'enveloppe coriacée.

Un certain nombre d'orthoptères offrent à la fois des trachées artérielles et pulmonaires. De ce nombre sont les forficules, les blattes, les phasmes, les mantes, les achètes, les locustés, et les taupes gryllons; cepen-

dant, comme ces trachées n'ont pas une marche semblable dans ces différens genres, et que leur complication n'est pas tout-à-fait la même; nous la ferons connoître dans ceux où elle présente le plus de particularité.

Les organes respiratoires des forficules et des blattes présentent peu de différences, ils se composent d'un système de trachées artérielles formées par un tronc commun qui s'étend d'une extrémité du corps à l'autre, et auquel viennent se rendre des trachées transversales qui vont se distribuer dans un grand nombre de parties. Dans la tête elles fournissent des ramifications aux principaux muscles, surtout aux adducteurs et abducteurs des mandibules, et à l'oesophage. Elles s'étendent ensuite dans le corcelet par deux troncs principaux qui se tiennent au dessous des trachées pulmonaires, mais qui se divisent bientôt en donnant des ramifications multipliées aux muscles du corcelet, au tube intestinal et à la première paire de pattes. Les troncs principaux se continuent toujours vers la poitrine en se tenant sur les côtés du corps; ils envoient ensuite une branche assez grosse qui se rend dans l'ouverture du trémaère, pour y prendre l'air que d'autres ramifications distribuent dans les muscles contenus dans la poitrine, comme ceux des ailes et des pattes.

Il m'a paru que les trachées artérielles fournissent, dans le corcelet et la poitrine, des branches principales qui vont ensuite s'étendre dans les pattes où elles donnent un plus grand nombre de ramifications que les trachées pulmonaires qui y pénètrent également. Les troncs des trachées artérielles communiquent avec ceux des trachées pulmonaires par des branches latérales qui partent des côtés internes de ces mêmes trachées. Il en est ainsi dans le corcelet, la poitrine et l'abdomen. Enfin ces mêmes trachées forment, autour de l'estomac et de ses annexes, des réseaux de trachées tout-à-fait inextricables.

Après avoir donné de nombreuses ramifications dans la poitrine, les trachées artérielles s'étendent dans l'abdomen par un tronc commun qui va s'ouvrir dans les six stigmates placés sur les côtés du corps. C'est aussi près de ces stigmates que les troncs communs fournissent chacun deux faisceaux de trachées transversales, en sorte qu'il y a ainsi vingt-quatre de ces faisceaux dans l'abdomen. Ces mêmes trachées vont faire jouir toutes les parties de l'impression de l'air, en allant se distribuer dans les viscères intestinaux, les organes reproducteurs, et les muscles abdominaux. Il faut remarquer que la communication des trachées artérielles et dorsales a lieu par des branches transversales que les

premières envoient aux secondes de distance en distance.

Les trachées pulmonaires naissent également dans la tête, où elles s'étendent autour de la portion supérieure du ganglion cérébriforme, et autour des yeux soit lisses soit composés. Elles ne donnent, du reste, qu'un petit nombre de ramifications dans la tête; et, passant par la portion supérieure du trou occipital, elles se dirigent dans le corcelet où elles s'étendent dans la première paire de pattes, sans y donner beaucoup de rameaux. Toujours placées à peu de distance du vaisseau dorsal, elles s'étendent dans la poitrine, où elles s'écartent cependant un peu de ce vaisseau, en formant autour de lui comme un S. Ces trachées envoient des branches dans les deux dernières paires de pattes, où, du reste, elles se ramifient peu. Parvenues dans l'abdomen, elles se rapprochent du vaisseau dorsal, en lui envoyant, comme dans tout leur trajet, des petites ramifications latérales, qui vont s'y perdre totalement. C'est même à ce qu'il paroît ces ramifications qui composent la première membrane de ce vaisseau. Successivement ces trachées s'étendent jusqu'à l'extrémité de l'abdomen, en formant d'anneaux en anneaux des demi-cercles plus ou moins rapprochés. Telle est la marche générale des trachées dans ces deux genres, chez lesquels

ces vaisseaux ont, du reste, un assez petit diamètre.

La disposition des deux ordres de trachées n'est pas tout-à-fait la même dans les achètes que dans les gentes dont nous venons de parler. Elles ont également un diamètre plus considérable; aussi est-il plus aisé de les suivre.

Les trachées artérielles commencent au dessous du cerveau d'où, comme d'un point central, elles envoient des branches aux muscles des diverses parties de la tête. Ces branches n'ont pas un égal diamètre, et celles qui se rendent aux muscles des mandibules se font remarquer par leur grosseur. Ce sont ces mêmes branches qui, pénétrant ensuite dans les mandibules, vont y donner des ramifications nombreuses dont les plus petites divisions pénètrent jusques dans les dents de ces parties. Les trachées artérielles fournissent également des branches aux diverses parties de la bouche, et elles s'étendent, par deux troncs principaux, dans le corcelet, en passant par l'ouverture du trou occipital. Elles se dirigent ensuite de dedans en dehors, se portent sur les côtés du corcelet, et donnent d'assez nombreuses ramifications aux muscles rotateurs de la tête, et aux muscles propres du corcelet, ainsi qu'à ceux des pattes. Parvenues à la base du corcelet,

les trachées artérielles forment une très-grosse trachée, qui se rend dans une ouverture située à sa partie latérale et inférieure, et de cette manière elles reçoivent directement l'impression de l'air extérieur. Cette trachée s'étend, ensuite, jusqu'à l'extrémité de la première paire de pattes, sans y donner un grand nombre de ramifications. Les trachées artérielles se dirigent après dans la poitrine, étant toujours situées sur les côtés du corps; elles envoient un grand nombre de rameaux aux muscles de la poitrine, principalement à ceux des ailes, des élytres et des pattes. Ces trachées fournissent également des branches aux deux dernières paires de pattes, et aux trachées pulmonaires dans lesquelles elles apportent l'air. Après avoir fourni ces branches principales et un grand nombre d'autres beaucoup plus petites, les trachées artérielles s'étendent dans l'abdomen où elles forment un appareil plus compliqué. Se prolongeant toujours sur les côtés de cette partie, leurs troncs s'ouvrent dans les stigmates, par une ramification dont le diamètre est moins considérable. Ces trachées donnent, en outre, vers leur côté interne, six branches principales divisées chacune en deux ramifications beaucoup plus grosses, lesquelles se réunissent en un seul tronc qui se rend dans les trachées pulmonaires. Mais, aupara-

vant de se réunir en un tronc commun, les grosses ramifications donnent deux branches latérales qui établissent la communication des ramifications supérieures aux inférieures. Toutes ces trachées peu ramifiées jouissent immédiatement de l'action de l'air, et vont le distribuer dans les trachées pulmonaires. C'est de la première branche principale que partent les trachées qui vont se répandre sur les organes reproducteurs, tandis que celles des viscères intestinaux sont fournies successivement, par les six branches. Outre ces branches principales, le tronc commun en fournit encore quatre, une qui précède toutes les branches, et trois qui se trouvent, au contraire, immédiatement après celles-ci. La première se répand sur les muscles supérieurs abdominaux, ainsi que sur le tube intestinal; les autres, au contraire, donnent de nombreuses ramifications aux muscles de l'abdomen, mais surtout aux organes reproducteurs.

Les trachées pulmonaires, plus constantes dans leurs directions, naissent au dessus du ganglion cérébriforme par un tronc commun qui se divise en deux branches principales dont les supérieures vont se porter aux yeux composés et aux antennes. Les inférieures s'étendent en arrière vers le trou occipital, traversent les muscles des mandibules, et pé-

nétrent enfin dans le corcelet. Là elles s'écartent un peu l'une de l'autre, donnent une branche qui se porte dans la première paire de pattes, et fournissant également quelques ramifications aux muscles du corcelet, mais en fort petit nombre. Ces trachées pénètrent ensuite dans la poitrine, où elles donnent de même deux branches principales qui vont se terminer dans les pattes en fournissant aux muscles quelques ramifications. En arrivant dans l'abdomen, elles se rapprochent l'une de l'autre, se tiennent peu écartées du vaisseau dorsal, y envoient un assez grand nombre de rameaux qui se divisent eux-mêmes sur la membrane externe de cet organe. Dans tout leur trajet on les voit presque toujours sinueuses, en formant de distance en distance des demi-cercles qui se touchent successivement par leurs sommets. Comme nous avons déjà fait connoître la manière dont ces trachées reçoivent l'air, nous n'y reviendrons plus maintenant.

Le système respiratoire des phasmes se compose également de deux ordres de trachées, les artérielles et les pulmonaires. Ces dernières offrent dans la tête quatre branches principales. Les branches supérieures sont les plus grosses et les plus allongées, elles fournissent des rameaux aux antennes, à la lèvre supérieure, et aux mandibules.

Lorsque ces trachées descendent pour pénétrer dans le corcelet, elles s'écartent l'une de l'autre, se réunissent ensuite avec les branches des trachées pulmonaires inférieures, pour pénétrer dans la première paire de pattes où elles s'étendent. Les branches inférieures des trachées pulmonaires sont situées au dessous des précédentes; leurs troncs ont une direction plus en droite ligne. Toutes ces trachées sortent par le trou occipital, et s'unissent dans le corcelet pour ne plus s'étendre dans le corps que par deux troncs principaux plus ou moins rapprochés du vaisseau dorsal, mais en l'accompagnant toujours. Lorsque ces trachées sont parvenues en face de la seconde paire de pattes, elles lui envoient une branche principale, et il en est de même pour la troisième. Une fois arrivées dans l'abdomen, ces trachées se tiennent encore plus près du vaisseau dorsal auquel elles envoient des branches nombreuses.

Les trachées artérielles n'ont point une marche aussi constante que les pulmonaires; en général, formées par des faisceaux arbusculés, elles font jouir toutes les parties de l'impression de l'air qu'elles reçoivent immédiatement. Leurs troncs communs, situés au dessous du ganglion cérébriforme, fournissent de nombreux rameaux aux muscles des di-

verses parties de la tête, puis dans le corcelet à ceux des pattes, et enfin aux pattes elles-mêmes. Parvenus dans la poitrine, ces troncs jettent de chaque côté une branche qui va prendre l'air par l'ouverture du trémaère, et leurs deux autres branches principales se rendent dans les pattes. Ces trachées donnent en outre des rameaux aux muscles de la poitrine, ainsi qu'aux trachées pulmonaires, et aux viscères intestinaux; il en est de même dans l'abdomen. Dans l'abdomen, les trachées artérielles donnent de chaque côté autant de branches qu'il y a de stigmates, et celles-ci communiquent avec les trachées pulmonaires. La direction de ces branches est transversale à l'égard de l'axe du corps, tandis que les troncs communs de ces mêmes trachées, ainsi que celui des pulmonaires sont parallèles à ce même axe.

Les trachées artérielles abdominales fournissent les trachées qui se rendent aux viscères intestinaux, ainsi qu'aux organes de la reproduction. Du reste, elles forment sur ces parties des réseaux assez multipliés.

La distribution des trachées est encore plus admirable dans les mantes que dans les différens genres que nous avons étudié jusqu'à présent; leur marche y est même tellement compliquée, qu'il est assez difficile de la décrire. Nous observerons cependant que

les trachées pulmonaires naissent au dessus du ganglion cérébriforme par un tronc commun, d'où partent six branches principales, deux latérales qui vont aux yeux composés, deux inférieures pour la lèvre supérieure, et deux autres pour les antennes. De ces branches, il en part encore d'autres qui vont se rendre pour la plupart dans les divers organes de la bouche. Ce tronc commun se dirige ensuite vers le corcelet en s'écartant toujours davantage; mais, lorsqu'elle a pénétré dans cette partie, elle jette une branche qui va s'unir avec une trachée artérielle. Ces deux trachées, n'en formant plus ainsi qu'une seule, se rendent dans la première des pattes, où elles s'étendent jusqu'à son extrémité en y donnant de nombreuses ramifications.

Les trachées pulmonaires se prolongeant dans le corcelet, se rapprochent un peu du vaisseau dorsal, elles s'élargissent ensuite considérablement en face de la première paire de pattes, en y envoyant une branche qui va s'unir avec la branche artérielle la plus externe du trémaère. Par cette réunion, les deux troncs n'en forment plus qu'un seul, et ils se prolongent ainsi jusqu'à l'extrémité de la première paire de pattes. Les trachées pulmonaires se rapprochent ensuite du vaisseau dorsal, y jettent quelques branches, ainsi que

dans les muscles du corcelet. Lorsqu'elles sont parvenues à son extrémité, elles donnent une branche latérale qui va s'unir avec la branche la plus externe des trachées artérielles. Les trachées pulmonaires grossissent ensuite, et donnent d'abord une branche qui se rend dans la seconde paire de pattes, et, après avoir diminué de diamètre, elles jettent encore une branche dans cette partie. Ces trachées fournissent également diverses ramifications au vaisseau dorsal, et peu-à-peu elles s'en rapprochent davantage. Mais lorsqu'elles sont parvenues en face du premier stigmate, elles s'en écartent brusquement, forment un demi-cercle, en jetant une branche qui établit sa communication avec les trachées artérielles, et avec le septième stigmate. A partir de ce point, les trachées pulmonaires ont deux troncs principaux, l'un ou le plus interne très-sinueux et fort irrégulier, l'autre ou le plus externe s'étendant en ligne droite jusqu'à l'ouverture du septième stigmate, où il reçoit l'impression de l'air ainsi que le tronc interne. Ces deux troncs des trachées pulmonaires communiquent ensemble au moyen de rameaux latéraux qui sont au nombre de six de chaque côté; mais, outre ces rameaux latéraux, il en existe un à la base du corps qui unit les deux systèmes des trachées pulmonaires.

Du reste cet appareil, en se combinant avec celui des trachées artérielles, forme un ensemble admirable que le ton argenté des trachées rend encore plus agréable à l'œil. Le tronc interne des trachées pulmonaires envoie du reste un assez grand nombre de ramifications au vaisseau dorsal, ramifications qui s'y distribuent à l'infini. On voit quelle complication présentent dans ce genre les trachées pulmonaires, et tout cela afin que l'air inspiré ait un plus grand réservoir.

Les trachées artérielles poussent dans la tête au dessous du ganglion cérébriforme; elles y donnent des branches principales dont les ramifications vont s'étendre dans les muscles des diverses parties de la bouche; elles vont aussi se porter dans la partie supérieure de la tête où elles s'unissent avec les trachées qui se rendent aux yeux composés. Ces trachées s'étendent ensuite dans le corcelet, en se portant toujours sur les côtés du corps: les deux grandes branches parallèles au tronc commun des trachées artérielles, et qui vont s'ouvrir dans le trémaère situé à la base du corcelet, peuvent être considérées comme appartenant à ce système, quoiqu'elles paroissent être des divisions des trachées pulmonaires. Du reste, le tronc externe des trachées artérielles donne un assez grand nombre de ramifications aux muscles de la

poitrine, et, si nous ne les avons pas figurées, c'est que nous avons voulu rendre nos des-*ins* plus intelligibles: car si nous avions représenté toutes les ramifications qu'on aperçoit, il auroit été bien difficile de suivre la marche des trachées principales, ainsi nous aurions risqué de manquer notre but. Les trachées artérielles s'unissent avec les pulmonaires vers la base du corcelet: elles pénètrent ensuite dans la poitrine par trois branches principales, et les deux externes s'unissent mutuellement en formant une espèce d'ovale au dedans duquel la branche intermédiaire s'unit avec la première trachée pulmonaire qui se rend dans la troisième paire de pattes. Ces trachées artérielles forment bientôt après deux troncs principaux situés au dessous et plus en dehors que les troncs des trachées artérielles; chacun d'eux envoie une branche latérale qui va s'ouvrir dans les stigmates. Il existe ainsi douze branches latérales, puisqu'il y a six stigmates et que chacun en reçoit deux. On pourroit même en compter jusqu'à quatorze, puisque tout ce système va se terminer dans le septième stigmate par deux branches principales. C'est de la troisième branche latérale que partent les trachées qui se portent aux organes de la reproduction, trachées du reste fort grosses et assez multipliées. Mais, outre

ces trachées, les troncs communs en fournissent un grand nombre qui se rendent dans les viscères intestinaux; nous ne les avons pas plus figurées que celles qu'elles donnent dans la poitrine, par les mêmes raisons que nous avons fait connoître.

Les descriptions que nous avons déjà donné de plusieurs organes respiratoires des insectes auront sûrement fait sentir qu'au moyen de cet appareil compliqué, l'air a une véritable circulation dans cet ordre d'animaux. Il semble que cette circulation est encore plus évidente dans les mantes, que dans les genres que nous avons décrits. En effet, l'air pris par les branches des trachées artérielles dans les stigmates, est répandu au moyen de leurs troncs communs dans les branches des trachées pulmonaires qui le portent à leurs troncs principaux où il est repris par d'autres ramifications, et distribué ensuite dans toutes les parties du corps. Lorsqu'enfin la décarbonisation du sang s'est opérée, l'oxygène restant, l'azote et l'acide carbonique, sont chassés au dehors par les contractions des trachées élastiques. Ces gaz peuvent prendre la route par laquelle l'air est arrivé, tout comme en suivre une totalement différente. Toutes les parties peuvent donc jouir de l'impression de l'air, et les trachées pulmonaires sont même destinées à lui servir de

réservoir, afin que cette impression puisse être pendant quelque temps indépendante des inspirations et des expirations.

Les locusta offrent également deux ordres de trachées, mais leur marche est très-différente de celle que nous venons de faire connoître en parlant des mantes. En effet, les trachées pulmonaires s'étendent en droite ligne d'une extrémité du corps à l'autre, en se tenant toujours vers la ligne moyenne et supérieure. Elles prennent leur origine au dessus du cerveau, donnent quelques branches à cet organe, se portent ensuite vers l'oeil composé, en envoyant différentes ramifications dans les organes situés dans la tête. Ces trachées pénètrent ensuite dans le corcelet par le trou occipital, se rapprochent de plus en plus l'une de l'autre, deviennent même à peu près parallèles, en donnant une branche qui se porte dans la première paire de pattes. Elles arrivent ensuite dans la poitrine où elles donnent divers rameaux dont les uns s'étendent dans les deux dernières paires de pattes, et les autres dans les muscles de la poitrine. Parvenues dans l'abdomen, leur diamètre diminue, et cependant elles y reçoivent neuf branches de chaque côté, branches qui leur sont fournies par les trachées artérielles. Ces trachées s'étendent ensuite jusqu'à l'extrémité du corps, en don-

nant un certain nombre de ramifications au vaisseau dorsal.

Les trachées pulmonaires étant fort développées dans ce genre, il en est tout le contraire des artérielles. Naissant au dessous du ganglion cérébriforme, ces trachées se distribuent dans les différentes parties de la tête, donnant surtout de nombreuses ramifications dans les muscles de la tête. Elles s'étendent dans le corcelet par deux troncs communs qui se portent sur les côtés du corps; mais, quand elles arrivent en face de la première paire de pattes, elles grossissent considérablement, forment une sorte de tubulure et prennent l'air immédiatement par une grande ouverture ovale ou le stigmate qui est situé dans cette partie. Cette trachée, dont le diamètre est fort considérable, s'étend ensuite dans cette patte, et cela jusqu'à son extrémité. Outre cette grosse branche, les trachées artérielles fournissent d'autres ramifications qui vont se perdre dans les muscles, et qui apportent l'air dans le tronc des trachées pulmonaires. En se continuant dans la poitrine par deux troncs communs qui s'étendent ensuite dans l'abdomen, les trachées artérielles envoient des branches aux pattes, aux trachées pulmonaires et surtout aux muscles de la poitrine.

Les trachées artérielles prennent surtout une grande complication dans l'abdomen ; en effet, elles donnent par leur côté interne, seize branches principales dont six vont par paires, et les autres quatre sont simples. La première branche est simple ; d'abord assez mince, elle grossit brusquement, donne différentes ramifications aux muscles abdominaux et aux trachées pulmonaires. La seconde part bien simple, mais elle se divise bientôt en deux branches, toutes deux beaucoup plus grosses que le tronc commun. Près du point où ces trachées se réunissent pour ne fournir qu'une seule branche dans les trachées pulmonaires, elles envoient deux rameaux dont le supérieur se rend dans la branche supérieure, et l'inférieur dans l'inférieure. Ainsi de chaque côté de l'abdomen sont disposés les cinq autres troncs communs qui vont s'ouvrir aux stigmates, en sorte que ces six ordres de trachées correspondent aux ouvertures de ces parties. Enfin, comme il y a en tout seize branches de chaque côté de l'abdomen, les trachées artérielles donnent encore de chaque côté, trois grosses branches simples qui vont se rendre dans les pulmonaires. Elles communiquent, au reste, les unes avec les autres, au moyen de petites ramifications qu'elles s'envoient mutuellement. Du reste, il faut

bien remarquer que toutes ces branches principales ont une direction constamment transversale. C'est de la première branche double que part le faisceau de trachées qui va se porter dans les organes de la génération. Ce qui a de plus remarquable dans cet appareil respiratoire, c'est le grand diamètre de toutes les trachées abdominales, surtout celui des branches doubles. Ces trachées sont si grosses et si serrées, qu'elles forment comme une véritable enveloppe, autour des organes contenus dans l'abdomen.

LITTERATURE ARMÉNIENNE.

LETTRE de M. INGIGIAN, Membre de l'Académie arménienne de l'Ile de Saint-Lazare de Venise, à M. CIRBIED, Professeur d'arménien à l'Ecole spéciale des langues orientales, près la Bibliothèque du Roi, et Membre de ladite Académie.

Constantinople, 2 août 1813.

IL paroît que le dix-neuvième siècle va devenir une époque mémorable, en préparant un nouveau siècle de lumière chez différens peuples de l'Asie. Les rayons que l'Europe savante a répandus jusqu'à présent sur la terre, par ses ouvrages instructifs, semblent aujourd'hui éclairer l'horison des contrées les plus éloignées. L'Asie va recevoir à son tour de nouvelles connoissances de chez ceux qui, en conservant le dépôt sacré des sciences, enrichirent le domaine de l'esprit humain.

Jason, par des voyages pénibles, parvint à trouver la fameuse toison d'or sur les sommets du Caucase Cimmérien. Les savans de l'Europe moderne trouveront un jour, sur

les hauteurs du Taurus et des Gordiens d'Arménie, de nouvelles mines d'or à exploiter : on augmentera alors le trésor des sciences par de nouvelles découvertes sur l'histoire naturelle, sur la géographie et sur l'antiquité.

Au commencement du dix-huitième siècle, le P. Mikitar, de Sébaste, forma le noble projet de travailler pendant toute sa vie pour la propagation des études parmi sa nation. Pour y réussir, il quitta les monts Pariardès (1), et vint s'établir, avec un grand

(1) *Pariardès* ou *Pariadrès*; c'est une des plus grandes montagnes de la petite Arménie; elle s'étend depuis les environs de Sébaste jusqu'à Césarée de Cappadoce et au delà jusqu'aux Taurus Ciliciens : les anciens l'ont appelée aussi *les chênes d'Antitaurus*; mais les Arméniens l'ont nommée *Asdlig*, c'est-à-dire, *étoile*, qui étoit fille de Noé, et une de leurs Divinités. Selon leur fable, elle parvint, par sa sagesse et par son crédit, à arrêter l'effusion du sang humain, et à établir la paix entre les Titans ses frères et ses neveux. Les hommes, pénétrés de reconnoissance pour ses bienfaits, lui donnèrent l'empire de cette montagne. Par là suite, les Dieux se plurent aussi à y venir demeurer, tant à cause des actions éclatantes de la Déesse, que pour l'agrément de sa situation. Les Turcs

nombre de disciples, dans un coin du golfe Adriatique à Venise. Sa prudence, et son esprit pénétrant vainquit tous les obstacles du temps. Sa constance dans les adversités, et son zèle pour introduire chez ses compatriotes des connoissances européennes par l'impression d'un grand nombre de livres, immortalisèrent son nom. Sachant combien pouvoit être utile une Société de gens de lettres, pour faire naître dans tous les cœurs le goût des études, il se donna bien des peines pour former, à Venise, une Académie arménienne, afin que ses membres, travaillant, chacun de son côté, soit à composer, soit à traduire des livres dans leur langue maternelle, tous pussent contribuer au progrès des lumières dans leur pays.

Depuis l'époque de la création de cette Société, et la publication des nombreux ouvrages qu'elle a fait paroître, divers genres d'instructions ont commencé à fleurir en langue arménienne dans le siècle passé : et, particulièrement l'ancienne littérature *haïkienne* (1), morte pour ainsi dire depuis

appellent aujourd'hui cette montagne *Yeldez*, c'est-à-dire, étoile. *Note de M. Cirbied.*

(1) Les Arméniens se nomment entre eux *Haï* ou *Haikien*, du nom d'un personnage de l'antiquité

longtemps, reprit une nouvelle vie par les soins des membres de cette Académie.

Mais, dès le commencement du siècle actuel, lorsque la respectable famille arménienne, appelée *Duz*, s'en déclara publiquement la protectrice, la Société reçut de nouveaux encouragemens, et établit une nouvelle organisation plus propre à exciter aux études.

Je ne puis assez louer cette famille (1) vertueuse; elle chercha, dans tous les temps, l'occasion favorable de se rendre utile à sa nation : elle eut même plusieurs personnes qui perfectionnèrent divers arts en vogue

qu'ils appellent *Haïk*, et qu'ils disent avoir été un des descendans de Japhet : il fut, selon la tradition, contemporain de Belus, et le premier fondateur de la monarchie arménienne.

Note de M. Cirbied.

(1) Cette famille, une des plus anciennes d'Arménie, établie à Constantinople, est aussi une des plus considérée dans sa nation, et parmi les grands de l'empire, tant pour leurs vertus publiques et privées que pour leur dévouement sincère au gouvernement. Les sultans ottomans l'ont honorée constamment de leur confiance, de père en fils, depuis près d'un siècle. — *Note de Monsieur Cirbied.*

chez les Ottomans. M. Jean Duz, dont vous connoissez déjà les rares qualités, fit organiser, il y a quelque temps, une autre Société d'hommes savans sous le nom d'*Arscharunienne* (1), dans la ville de Constantinople; il se chargea lui-même des soins d'établir des fonds nécessaires pour l'entreprise, et en confia à deux personnes de sa famille les travaux de l'exécution. Mais bientôt M. Duz

(1) *Arscharuny* ou *Arscharunien* : c'est le nom d'un canton de la province Ararathienne sur les bords de l'Araxe. Anciennement il s'appeloit *Eraskhatzor*, c'est-à-dire, *la vallée d'Araxe*. Vers la fin du troisième siècle, un personnage de la famille royale des Parthes, appelé *Arschavr* ou *Arschavir*, se sauva de la Perse, et vint en Arménie; il eut du roi Tiridate la Satrapie de ce canton, et l'appela *Arschavruny* ou *Arscharuny*. C'étoit, dans ce canton, la ville d'Armavir, ancienne capitale d'Arménie, bâtie 2200 ans environ avant J. C., ainsi que les villes royales d'Erovanthaschad, d'Erovanthagherd, de Pacaran et d'Ardakers, dont parle Moïse de Khorène, liv. 2, chap. 36, 37, et 39. Dans le cinquième siècle, ce canton étoit très-renommé pour les études qu'on y faisoit; il y avoit plusieurs écoles publiques; la jeunesse des autres provinces arméniennes s'y rendoit exprès pour son instruction. — *Note de M. Cirbied.*

vint à mourir le 21 d'avril 1812. M. Grégoire, son fils aîné, ordonna de continuer les mêmes travaux, tant pour accomplir les vœux et la volonté de son père, que par son amour pour les sciences, et par son zèle pour le bien de ses compatriotes. Ce nouveau protecteur réunit en lui plusieurs qualités vraiment parfaites. Quoique son temps fût destiné entièrement pour le service du gouvernement, il ne négligea en aucune manière l'organisation définitive de la Société Arscharunienne. D'après ses instructions, M. Jacques Duz (1), son frère, et

(1) M. Jacques Duz fit une partie de ses études à Paris; la langue française, la musique, la peinture à l'huile, en miniature et en émail, la physique, la chimie et la minéralogie occupoient exclusivement les années de sa jeunesse, qu'il passa au milieu de la capitale de France par ordres de son père et de son souverain, sous la direction de savans professeurs et artistes. Depuis son retour dans sa patrie, il ne cessa point de cultiver les lettres et d'augmenter ses connoissances; son exemple enflamma l'esprit de M. Baptiste Duz, qui voulut être l'émule et le collaborateur de son cousin. Ces deux jeunes littérateurs, en consacrant leur temps aux études des livres arméniens, français, anglois, et d'autres langues à la fois, aux recherches et aux découvertes litté-

M. Baptiste Duz, son neveu, viennent de finir la partie matérielle de leurs travaux : les lettres circulaires sont déjà sorties pour les Arméniens dans tous les pays. Tout ce qui étoit nécessaire, a été pourvu et réglé; on a pris même des mesures, afin que tout Arménien puisse, à l'avenir, coopérer pour le bien général, soit par ses talens, soit par sa fortune.

Leur principal but est, comme celui de l'illustre Mikitar, fondateur de notre Académie (1), de publier des livres instructifs

raires, que le voisinage avec l'Arménie même les met à portée de faire, nous donnent les plus heureux espoirs de jouir bientôt des fruits de leurs veilles et de leur zèle pour les sciences en général, et pour le progrès des lumières chez les Arméniens en particulier. — *Note de M. Cirbied.*

(1) Les Arméniens doivent beaucoup, pour la formation de la Société Arscharunienne, à M. Ingigian, savant membre de l'Académie de Venise; sa *Géographie de l'Arménie moderne*, publiée en 1806, excita les Arméniens à faire de nouvelles recherches sur leur pays. Cet ouvrage est une production originale, dont les faits sont vérifiés par des gens du pays ou des voyageurs de même nation. Il donne quantité de détails sur l'histoire naturelle, sur l'antiquité et sur d'autres connoissances

en tous genres, d'imprimer les anciens auteurs arméniens, surtout les manuscrits, autant qu'ils en trouveroient, de traduire en arménien les ouvrages classiques anciens et modernes des langues étrangères, de recueillir des nouvelles connoissances sur l'Arménie, pour les communiquer à leurs compatriotes et aux savans de l'Europe. La république des lettres va trouver de nouvelles sources de richesses, des découvertes utiles sur la botanique, sur la minéralogie, sur la zoologie, sur la géographie, l'histoire et l'antiquité.

On aura des détails curieux sur des poissons récemment connus dans les fleuves de l'Euphrate et de l'Araxe, sur des moutons et des chèvres sauvages, sur cette race de chevaux appelés *Nejouk* (1), dont on ne

que l'on ne trouveroit nulle part. Sa Description du Bosphore, celle de la ville de Constantinople, publiées successivement en arménien, méritent des éloges distingués, tant par son exactitude, que par des recherches savantes et des détails curieux qu'il a su y répandre. Nous nous flatons de voir aussi bientôt la publication de sa *Géographie de l'Arménie ancienne*, dont on n'a en Europe que des notions. — *Note de M. Cirbied.*

(1) Les Arméniens racontent des particularités étonnantes sur cette race de chevaux. Notre respec-

sait que peu de chose par les ouvrages connus en Europe. Diodore de Sicile aura de nou-

table collègue, M. Ingigian, qui nous fait part aujourd'hui des nouvelles littéraires de l'Asie, a aussi donné, dans un de ses ouvrages ci-dessus mentionnés, des détails très-curieux sur ces animaux. Je crois pouvoir lui rendre un témoignage d'estime et de reconnaissance, en rapportant ici ses propres paroles extraites et traduites littéralement.

« Partout les chevaux d'Arménie sont très-estimés,
« dit ce savant, et particulièrement cette race de
« chevaux arméniens appelés anciennement *Nejouk*,
« et aujourd'hui par les Turcs *Kuheyrl* ou *Kuheyrlan*.
« On n'accorde légitimement ce nom qu'à celui
« qui, du côté du père et de la mère, est de la
« race de *Nejouk*, qu'on élève avec beaucoup de
« soins. On n'en fait la vente ou l'achat que par
« un écrit dressé par le juge du lieu, et sa généa-
« logie est constatée par des témoins. Un tel cheval
« est comme un brillant extrêmement rare et du
« plus haut prix pour ceux qui désirent le possé-
« der, et cela à cause d'excellentes qualités qu'il
« possède, et on le regarde comme le plus utile
« à l'homme parmi tous les animaux. Sa stature
« de corps est belle, noble et proportionnée; ses
« pieds sont mous et légers : son mouvement ra-
« pide est surprenant, au point que nos ancêtres
« le définirent justement par le mot d'*Othabariq*.

veaux commentateurs et de nouveaux éclaircissemens; la botanique recevra d'autres no-

« c'est-à-dire, *volant dans l'air*. Il aime naturel-
« lement son maître, et il est très-attentif à lui. Il
« sent de loin l'approche de l'ennemi, et il en
« prévient le maître par son frapement de pied.
« Si son maître est un habile homme, il sait qu'il
« est en état de vaincre l'ennemi, et il se lance
« alors audacieusement sur les points les plus périlleux
« du champ de bataille; mais si le maître est foible,
« il cherche la fuite; et, si ce conducteur pusil-
« lanime l'oblige d'aller en avant, il ne court plus
« avec même ardeur. Lorsque son maître veut
« monter sur lui, il se baisse de lui-même pour
« le recevoir : quant aux personnes étrangères, il
« ne se laisse monter que par ceux qui sont ca-
« pables de le mener. A la mort de son maître,
« il donne des signes de douleurs : on dit de plus,
« qu'il la sent même de loin, et l'on attribue à cet
« animal plusieurs autres faits de pressentiment.
« Cette race de chevaux vient aux environs d'A-
« laschgherd, de Malazgherd, de Pacnotz, de
« Van, de Bitlis, de Mousch, et de Gheug-sou;
« mais les plus renommés de tous, sont ceux de
« Khnous, au point que du nom de ce pays on
« les appelle souvent *chevaux de Khnous*.

« Les Arméniens et les Kurdes connoissent bien
« la manière d'élever ces chevaux. Ces deux peuples

tions sur différentes plantes et arbres; les historiens auront de nouvelles matières à

« donnent réciproquement la préférence l'un à l'autre
 « dans ce genre de talent; de sorte que les Kurdes
 « disent entre eux en proverbe, qu'il faut rece-
 « voir le sabre et le cheval de chez les Arméniens :
 « et ceux-ci répliquent en proverbe, recevez le
 « sabre de chez les Arméniens, mais le cheval de
 « chez les Kurdes. On estime généralement la ju-
 « ment de Kuhéylan plus que le cheval, sous
 « trois rapports différens, 1.^o la jument n'est pas
 « obligée de s'arrêter comme le cheval, dans un
 « moment où l'ennemi peut s'approcher de son
 « maître. 2.^o Dans un temps de guerre, elle peut
 « résister contre la soif jusqu'à trois jours. 3.^o Un
 « ennemi, monté sur un cheval, ne pourroit pas
 « hâter aisément sa retraite: car le cheval, sentant
 « la jument, ralentit alors ses pas, et donne le
 « temps au maître de la jument, de tomber sur
 « son adversaire. »

INGIGIAN, *Géographie de l'Arménie moderne*,
 pag. 42 et suiv.

Les Arméniens citent un autre proverbe au sujet
 de ces chevaux : « Si tout le monde, disent-ils,
 « n'est pas fait pour posséder un Nejouk, les Ne-
 « jouk ne sont pas aussi faits pour servir de trône
 « à tous les personnages de la terre. »

Note de M. Cirbied.

discuter sur des anciennes villes et sur des anciennes inscriptions.

Par la suite, j'aurai l'honneur de vous communiquer tout ce qui pourroit être relatif à cette Société et à la littérature en général.

P A L Æ O G R A P H I E.

EXPLICATION *d'une Inscription grecque qui a été trouvée à Axum par le Lord VALENTIA; traduite de l'anglois (1).*

L'INSCRIPTION qui est le sujet de cet article, a été donnée dans le troisième volume des Voyages de Lord Valentia, ouvrage qui fait le plus grand honneur à l'esprit entreprenant de son auteur. Renonçant aux séductions de la richesse et aux charmes de la société, il ne fit point le tour de l'Europe, mais celui de l'Orient; et, poursuivant sur la mer Rouge un voyage rempli de dangers et de difficultés, il a fourni, par sa publication, non-seulement la matière d'un entretien-agréable, et quelques discussions utiles, soit morales, soit politiques, mais il a encore enrichi les connoissances géographiques. Ce n'est pas, à la vérité, le premier exemple de cet amour des découvertes parmi les Anglois; mais c'est, comme je pense, une gloire particulière à ce pays, d'avoir seul, jusqu'à présent, produit des hommes qui, sans être forcés par leur devoir, ni engagés par l'intérêt,

(1) *Classical Journal*. Tome I.

sans aspirer à aucune conquête, à aucune domination, ont visité des régions éloignées et inhospitalières, uniquement conduits par leur amour pour les sciences et les découvertes. C'est ainsi que, pendant les derniers quarante ans, deux particuliers anglois, M. Bruce, et dernièrement M. Salt, le parfait et docte compagnon de Lord Valentia, dans ses voyages, ont visité l'Abyssinie, autrefois puissante et respectée, qui, de bonne heure, devenue chrétienne, et conservant toujours, avec une fidélité et un bonheur rares dans l'Orient, son attachement au christianisme, présente aujourd'hui un lieu isolé où cette religion se pratique au milieu des Maures et des Payens. Ce fut entre les ruines d'*Axum*, ancienne capitale de l'Abyssinie, que M. Salt trouva l'inscription dont il s'agit, gravée, en caractères très-lisibles, sur une grande pierre isolée et détachée. M. Salt découvrit fort heureusement, que les noms d'*Aeizanus* et *Saiazana*, mentionnés dans l'inscription, étoient, suivant toute probabilité, les noms grecs d'un Roi d'Abyssinie et de son frère puîné, que Ludolf, dans ses Commentaires, a nommés *Aeizana* et *Suzanus*. Il existe encore, dans Saint-Athanase (1), une lettre écrite à ces frères par l'Empereur romain

(1) Voy. S. ATHAN., *Apol.*, p. 693. Paris, 1627.

Constantius. Cette lettre a été écrite en 356 de l'ère vulgaire, et elle fixe à peu près la date de l'inscription. M. Salt suppose que ce monument n'a pu être érigé longtemps après l'année 327, dans laquelle Frumentius fut nommé évêque d'Axum; mais, par cette opinion, on présume que le Roi et son peuple étoient alors convertis; et il est cependant peu probable qu'un Roi chrétien prît dans une inscription le titre de fils de Mars, et de plus érigeât des statues publiques à cette Divinité. Cette circonstance pourtant ne peut être un fort argument; car on auroit grand tort de supposer que les nouveaux Rois convertis d'Abyssinie aient été plus scrupuleux en matière de religion que leurs maîtres, les Empereurs grecs; et l'on sait bien que Constantin, après sa prétendue conversion, publia dans la même année deux édits, dont le premier ordonna la célébration solennelle du dimanche, et le second prescrivit la consultation régulière des Aruspices (1). Constantin lui-même, contemporain d'Aeizanas, visita les temples de Rome, et déféra aux nobles la dignité sacerdotale (2). Si au contraire on peut admettre comme un fait qu'Aeizanas a régné

(1) GIBBON'S *History*, etc.; vol. 4, p. 241, éd. in-8.^o, 1783.

(2) *Ibid.* vol. 4, p. 409.

Tome III. Juin 1814.

juste 27 ans, conformément à l'histoire de Bruce; puisque la lettre de Constantius à Aeizanas, alors régnant, a été écrite en 356, il est impossible qu'il ait commencé à régner avant 329. On en conclura que la date de l'inscription ne peut être antérieure à 329, ni postérieure à 383; c'est-à-dire, qu'elle est intermédiaire à l'espace de 27 ans, en prenant comme un terme moyen l'année 356, où l'on sait qu'Aeizanas a régné. Le fait, mentionné dans le monument, comme l'a bien remarqué M. Salt, n'est pas très-important, en lui-même, car il n'est question que de la soumission d'un petit district; mais il est important comme un témoignage authentique et contemporain qui confirme l'histoire relativement aux liaisons anciennes entre l'Empire grec et l'Abyssinie; important aussi en ce qu'il sert à éclaircir l'inscription d'Adulis, si savamment commentée par le D. Vincent, et expliquée d'une manière satisfaisante par les conjectures ingénieuses et très-modestes de M. Salt; et enfin comme un modèle curieux de palæographie: à tous ces égards, il est bien digne de l'attention du public. Le D. Vincent a laissé très-peu à ajouter ou à corriger, soit dans le texte, soit dans l'explication de l'inscription d'Adulis; cependant il n'étoit pas impossible de ramasser encore quelques épis après lui, que nous of-

frons iei au public avec la riche moisson
du Docteur.

Je transcris le texte de l'inscription d'Axum
en caractères modernes.

1. Αειζανας Βασιλευς Αξουμεϊτων καὶ
2. Ομηρίτων καὶ του Ρασιδαν καὶ Αιθι-
3. ρων καὶ Σαβασειτων καὶ του Σιλεη
4. Καὶ του Τιαμω καὶ Βουσαιτων καὶ του
5. Κεου βασιλευς βασιλειων υιος Θεου
6. Ανικητου Αρεως ἀτακτησαντων
7. Κατα καιρον του εθνους των Βουσαι-
8. των απεσιλαμεν τους ημετερους
9. Αδελφους Σαιαζανα καὶ τον Αθηφαι.
10. Τουτους πολεμησαι καὶ παραδεδω-
11. κωτων αυτων υποταξαντες αυτους
12. Ηγαγον προς ημας μετα καὶ των Θρεμ-
13. ματων αυτων βοων τε **** καὶ προ-
14. βατων **** καὶ κτηνων νοτοφορων
15. Θρεψαυτες αυτους βοεσιν τε καὶ επισιτ-
16. μω ανων ποτιζοντες αυτους ζυτωτε
17. καὶ οινω καὶ ιδρευμασιν παντας ις χορ-
18. τιασιν οστινες ησαν τον αριθμον βασιλ-
19. κοι εξ συν τω οχλω αυτων τον αριθμον ***
20. Ανω νεοσμεγοι καθ εκασην ημεραν αρ-

21. τους στίλους^{***} καὶ οἶνον ἐπὶ μνησ-
 22. αχρεῖς οὐ συναλίσουσιν αὐτοὺς πρὸς ἡμᾶς * του-
 23. τοὺς οὐν δορησάμενοι αὐτοῖς πάντα τὰ ἐπι-
 24. τηδία καὶ ἀμφιασάτις αὐτοὺς μετοικησάντας
 25. Κάτεψησαμεν ἰς τινὰ τοπὸν τῆς ἡμετέρας χω-
 26. ρας καλούμενον Ματαῖα καὶ ἐκελευσαμεν
 αὐτοὺς
 27. Πάλιν ἀννώνευσθαι παρασχομένοι
 28. τοῖς ἐξασιν βασιλίσκοις βοας^{****} ὑπερ δε
 29. Ευχαριστίας του μαι γεννησαντος Αρεως
 30. Ἀνέθηκα αὐτῷ ἀνδριάντα χρυσούν ἑνα καὶ
 ἀργυ-
 31. ραῖον ἑνα καὶ χαλκούς γ' ἐπ' αἶθρα.

Je vais maintenant donner la traduction littérale de l'inscription, sans suivre l'ordre des lignes; la transposition des mots de l'original fait qu'il est difficile de se conformer à cet ordre.

« (Nous) Aeizanas, Roi des Axomites,
 « Homerites, et de Rhaëidan, et des Æ-
 « thiopiens, et des Sabaites, et de Silée, et
 « de Fiamo, et des Bougaites, et de Caeum,
 « Roi des Rois, fils de l'invincible Mars,
 « dans un temps, où la nation des Bou-
 « gaites s'étoit révoltée, (nous) envoyâmes

« notre frère Saiazana et l'Adephai (ou
« gouverneur du district), pour les sou-
« mettre par la guerre; et eux (les Bougaïtes)
« s'étant rendus, ils, (notre frère et le gou-
« verneur) quand ils les eurent subjugués,
« les amenèrent chez nous, avec leurs bes-
« tiaux, savoir bœufs au nombre de ****,
« moutons au nombre de **** de même les
« bêtes portant fardeaux sur leur dos;
« (notre frère et le gouverneur) les ayant
« nourris avec du bœuf et du pain à ra-
« tions réglées, leur fournissant à tous en
« abondance du pain et du vin, et de l'eau
« à boire, étant au nombre de six petits
« Rois, avec leur suite, se montant à ****,
« distribuant chaque jour des pièces de pain
« au nombre de **** et du vin au nombre de
« * hemines (ou trois quarts d'une pinte)
« jusqu'à ce qu'ils arrivassent avec eux chez
« nous. (Nous) donc quand nous leur eûmes
« donné toutes les choses nécessaires, et les
« eûmes habillés, les établîmes en colonie
« dans un certain lieu de notre royaume,
« appelé Mataia, et nous ordonnâmes de leur
« donner de nouveau des rations de provi-
« sions, accordant aux six petits Rois*** bœufs.
« En reconnaissance pour celui qui me
« procréa, l'invincible Mars, je lui ai érigé
« une statue d'or et une d'argent, et trois

« d'airain, à bonne fortune (pour mon
« bonheur.) ».

- Je ferai des observations sur quelques mots de cette curieuse inscription.

Αιζανας. On voit, dans l'original, l'*epsilon* et le *sigma* demi-circulaire, forme qui, selon Montfaucon, fut introduite par les Romains vers le temps des premiers Césars, et ensuite adoptée par les Grecs.

Αωσιλαμεν, sans l'*ε*. Ce mot est écrit ainsi conformément à la prononciation, sans égard à l'orthographe. Howel nous apprend (1) que les Grecs modernes, avec lesquels il s'entretenoit, confondoient diverses lettres de l'alphabet dans un même son; car, eu égard à la prononciation, ils ne faisoient aucune différence entre ypsilon, iota et éta; il pouvoit ajouter, de même entre ces trois voyelles et les diphthongues *ει* et *οι*, comme je le tiens d'un grec moderne, instruit dans sa langue originale; et sa propre prononciation me le prouva. Il paroîtroit, par la permutation mutuelle de l'iota et d'*ει* dans cette inscription, que cette faute ou négligence dans la prononciation s'est introduite dans le quatrième siècle, et on la trouve, avec toutes ses va-

(1) *Familiar Letters*, sect. 1, let. 27. 2

riations, dans les manuscrits des siècles postérieurs. Chaque page de la Palæographie de Montfaucon en fournit des preuves nombreuses; et, comme son ouvrage n'est pas dans les mains de tout le monde, je vais en citer ici quelques-unes. Dans un fragment (1) donné du Livre des Psaumes en grec, qui a été transcrit par Sédulius Scottus, dans le neuvième siècle, on trouve η au lieu de ι , dans $\epsilon\kappa\alpha\theta\eta\sigma\omega$ pour $\epsilon\kappa\alpha\theta\iota\sigma\omega$, η pour $\epsilon\iota$, dans $\epsilon\chi\epsilon\iota\omega\tau\eta$ au lieu de $\epsilon\chi\epsilon\iota\omega\tau\epsilon\iota$, et ι pour $\epsilon\iota$, dans $\chi\epsilon\iota\sigma\iota$ au lieu de $\chi\epsilon\iota\sigma\tau\epsilon\iota$: ω et o sont également confondus dans le même exemple, où l'on a écrit $\alpha\nu\epsilon\mu\omega\varsigma$ pour $\alpha\nu\epsilon\mu\omicron\varsigma$, et, au contraire, $\epsilon\zeta\omega\theta\epsilon\iota$ pour $\epsilon\zeta\omega\theta\epsilon\iota$, de même que, dans l'inscription, nous trouvons deux fois Αρτως pour Αρτος . Dans un autre manuscrit on trouve $\epsilon\sigma\tau\omicron\iota\varsigma$ pour $\epsilon\sigma\tau\upsilon\varsigma$ (2). Dans une inscription d'Ancyre (3) qu'on suppose être du milieu du deuxième siècle, on a mis Θηλατρεα au lieu de Θυλατρεα . Dans une épitaphe (4) on trouve οδηπορις pour οδοιπορικαις , avec une double irrégularité, offrant η pour

(1) MONTFAUCON, *Palæographie*, p. 237.

(2) *Ibid.*, p. 233.

(3) *Ibid.*, p. 160.

(4) *Ibid.*, p. 171.

αι, et ε pour αι. Quant à la dernière, j'aurai occasion d'en parler encore. Je me suis un peu étendu sur cette matière, parce que la plupart des leçons que je proposerai, sont fondées sur ces erreurs d'orthographe.

Αδελφους. Je traduis ce mot par le singulier; car je considère ici le pluriel comme une manière des Orientaux de s'exprimer, qui a été adoptée par nous-mêmes, pour donner de la dignité au style des Rois. Wilson (1) dit, que les mots exprimant domination, dignité, majesté, sont ordinairement mis au pluriel; quoiqu'en même temps ils puissent avoir un verbe, un substantif ou un adjectif au singulier. Il ne sauroit échapper à l'attention du lecteur que l'inscription renferme encore d'autres expressions appartenant plutôt au langage oriental qu'à celui des Grecs.

Τον Αδηφαι. Je présume que ce mot n'est point le nom propre d'un des frères du Roi, mais celui d'une charge, dans le langage abyssinien, et qu'il équivaut à gouverneur d'un district. Le D. Vincent (2), au sujet d'un lieu appelé *At-almo* en Abyssinie, a le premier remarqué que *At* semble être purement un

(1) *Elements of Hebrew Grammar.*, p. 275.

(2) *Periplus*, p. 547.

article ou une préposition, et M. Salt (1) nous a dit depuis clairement que *Ade* signifie district. De-là *Ade-gade*, *Ad-bah-halai*, *Athagai*, *Athana*, *At-bàra*, et *Ash-guagua*, tous lieux mentionnés dans la Carte d'Abyssinie de Ludolph. La terminaison $\phi\alpha\iota$, ou $\phi\epsilon$, qui a le même son, comme nous le verrons plus bas, n'est peut-être autre chose que l'hébreu *phe*, *dux*, *princeps*, *præfectus*, mot qu'on dit être usité chez les Chaldéens, les Arabes, les Syriens, les Assyriens et les Perses (2). Le mot abyssinien, exprimé en hébreu, prendroit, au lieu d'*Ade-phe*, la forme dérivée mais plus étendue de *Ademe-phe*, composé qui ressemble, et pour la forme et pour l'acception, à l'allemand Landgrave (*Landgraf*).

$\epsilon\omega\sigma\iota\tau\mu\omega$. Le sens exigeroit $\epsilon\omega\sigma\iota\tau\sigma\mu\omega$; mais tout ce qui paroît dans l'original est le mot défectueux $\epsilon\omega\sigma\iota\tau\mu\omega$. A en juger par l'aspect de la pierre, on ne trouve même pas qu'il y ait eu assez d'espace pour mettre le premier de ces mots tout entier; et je soupçonne ici une abréviation préméditée, assez usitée parmi les notaires, par laquelle le σ qui précède le τ , doit être lu une

(1) Lord VALENTIA *Travels*, vol. 3, p. 197.

(2) Voy. PARKHARST *Hebrew Lex.*, à ce mot.

seconde fois en arrière après le τ , de manière à faire $\sigma\tau\tau\iota$, et à rendre ainsi un double service.

Αννων. Je soupçonne ce mot d'être l'abrégé d'*αννωναριω*, mot emprunté du latin, comme *Αυγουστος*, Auguste, $\rho\eta\zeta$, *rex*, *ιηλούςριος*, *illustre*, et bien d'autres qu'on trouve en foule dans les écrivains du Bas-Empire grec. Suidas offre *αννωνα*; mais il dit seulement que c'est une locution romaine.

Παντας ις. Ici ι remplace la diphthongue $\epsilon\iota$, et je hasarde de lire *παντας* au lieu de *πανται ις*, en substituant le sigma à l'épsilon; ce qui rend le sens complet et la construction régulière.

Βασιλχοι est ici écrit pour *βασιλισχοι*; mais quoique la pierre offre plus d'espace, au bout de la ligne, qu'il n'en faudroit pour les deux lettres omises, il ne paroît pas qu'il en reste la plus légère trace sur la pierre. Je soupçonne donc que le graveur originaire de l'inscription a exercé une seconde fois sa sagacité, de la même manière, et sur les mêmes lettres que dans l'exemple précédent. En répétant, exactement comme dans *επιστμω*, le $\sigma\iota$ en arrière après le λ , nous découvrirons le mot complet *βασιλισχοι* dans sa forme abrégée *βασιλχοι*. Quelques-uns ont

poussé cette manière d'abréger au point de devenir absolument énigmatique, et Montfaucon, en déchiffrant les mots ainsi écrits, a déployé la sagacité d'un autre OEdipe.

Εα ιμνας. On remarque ici deux fautes d'orthographe dans le même mot, qui le déguisent autant qu'elles le rendent difficile à connoître. Cependant quand on l'aura montré dans sa propre forme, on trouvera qu'il n'est autre chose que l'accusatif pluriel du mot très-connu *ἡμινα*, *hemina*, mesure de liquide, commune aux Grecs et aux Romains. Par cette leçon, obtenue sans aucune altération des lettres, le sens se trouve si bien corrigé, qu'elle ne peut presque paroître douteuse. Quand on nous dit qu'on fournissoit aux prisonniers chaque jour du pain à tel montant, nous avons une idée claire de sa quantité et de la générosité du conquérant; mais nous n'en savons pas beaucoup plus en apprenant qu'on fournissoit aux mêmes prisonniers du vin pendant tant de mois. Il est évident que l'inscription doit nous indiquer la quantité du vin distribué avec la même exactitude que celle du pain, et cela est effectué en fixant le nombre des pains et de même celui des mesures de vin. *Ἡ μίνας* et *ιμνας* ayant précisément le même son dans la bouche d'un grec, je présume

que la dernière forme fut préférée, parce que la voyelle longue *η*, remplaçant *ι* dans la pénultième syllabe, coïncide avec l'accent.

Il est bien connu que les Grecs modernes ne font pas la moindre attention à la quantité, et que dans la prononciation ils ne se conforment qu'à l'accent; et il est probable que la langue grecque a commencé justement à l'époque reculée de cette inscription à dégénérer sous ce rapport. Il est difficile d'attribuer à aucune autre cause la permutation réciproque des voyelles longues et brèves, qui, sans aucun égard à la quantité, détruit entièrement cette dernière, tandis que les anciens y tenoient le plus scrupuleusement. Un grec moderne, qui prononce *αἰδα*, comme si c'étoit *αῦ-ῖ-cha*, en anglois, et comme un dactyle, devant écrire *ἡμῖνας*, écrirait, en suivant son oreille, *ιμῖνας*, comme dans l'inscription; parce qu'il n'y a plus maintenant de distinction entre l'accent et la quantité qui se trouvent toujours réunis; et comme il sait que l'*η* est usité pour exprimer un son prolongé, il préféreroit naturellement cette lettre pour exprimer l'iota accentué. Un grec moderne, qui ne sauroit rien de la langue de ses ancêtres, pourroit, en suivant son oreille, épeler et

écrire ce mot ἡμίνας, je ne sais de combien de manières, en passant par le grand nombre de permutations qu'offrent les cinq sons équivalens de υ, η, ι, ε et ο. Quiconque lit d'anciens manuscrits grecs, doit se rappeler que ces cinq sons voyelles sont équivalens, et qu'on les a substitués indistinctement les uns aux autres, depuis qu'on a commencé à n'avoir plus le sentiment de la quantité; sans cela il est sûr de tomber souvent dans des méprises très-singulières. La même confusion de quelques-unes de ces voyelles existe également parmi les Latins, qui ont écrit indifféremment *omnes*, *omneis*, *omnis*.

Εξασιν est le datif de εἷξ, décliné comme τρεῖς, τρισιν, mais jamais, à ce que je crois, il n'est reçu dans les auteurs classiques. On pourroit le traduire en latin par *sexibus*, mais en violant également la pureté de la langue. Nous observerons que tous les datifs pluriels ont le ν additionnel, et que βουσιν conserve son ancienne forme homérique, comme ποδισιν, etc.; forme dont βουσι et ποσι, plus modernes, semblent être des corruptions ou plutôt des abréviations.

Του μαι γεννησαντος. Ici on rencontre dans μαι pour με une autre aberration de l'ancienne orthographe, et qui est très-commune dans les bas et moyen âges. Nous en avons

donné un exemple plus haut dans *οδοιπορικis* pour *οδοιπορικαις*. Dans le Psautier manuscrit, mentionné ci-dessus, de Sédulius Scottus, le cent cinquantième psaume *Laudate Dominum*, offre, au commencement des neufs premiers vers, uniformément et successivement, *αινεϊται* pour *αινεϊτε* (1). Un autre exemple de *αι* pour *ε* se trouve, un peu plus bas, dans cette même inscription, où l'on voit *αρεσμεσον* pour *αρεμεσον*. Du temps de Suidas la prononciation de *αι* étoit tellement identique avec celle de *ε*, que les mots commençans par *αι* se trouvent dans son Lexique immédiatement après le delta, dans l'ordre alphabétique, et entre cette lettre et l'epsilon. J'ajoute seulement, avant de conclure cet article, que même dans la prononciation des anciens Grecs classiques, il y avoit probablement quelque affinité entre *αι* et *ε*, et c'est pour cela que l'*αι* est ordinairement considéré comme une syllabe brève, dans les règles sur l'accentuation (2).

(1) MONTFAUCON, *Palæogr.*, p. 237.

(2) La permutation entre la voyelle *ε* et la diphthongue *αι*, et celle entre la diphthongue *αι* et la voyelle *ε* remonte, pour le moins, au temps d'Eustathe; car il cite ce vers d'Homère :

Ἀλλὰ πίθισθε καὶ ὑμεῖς, ἐπεὶ πίθισθαι ἄμεινον

Comme offrant un exemple d'un retour parfait à

Je ferai encore une observation sur le nom du pays appelé Abyssinie. Il me semble que *Habeshs*, *Sebritae* et Hébreux, altérés par diverses prononciations, dérivent tous d'une même source, c'est-à-dire, de *ober* ou *eber*, et qu'ils ont tous la même signification, celle de passagers ou étrangers. *Seber* d'où dérive la terminaison grecque de *Sebritae*, n'est autre chose que *Heber*, avec l'aspirée en forme de serpent, au lieu de l'aspirée

la même pensée, dans les mots *πίσις* et *πίσις*. C'est, dit-il, *παρήχσις πάντη ταυτέφρωνος*. Je sais que l'évêque Horsley (*on the Prosodies*, p. 193), restreint la similitude dans ces mots aux deux dernières syllabes — *σις* et — *σις*, sans vouloir l'étendre sur les premières — *πί* et — *πί*. Sa raison est, que le premier de ces sons est bref, et l'autre long, et que, par conséquent, deux sons pareils ne peuvent jamais être les mêmes. Il semble cependant qu'ici il est tombé lui-même dans une erreur qu'il a justement reprochée à d'autres, je veux dire, qu'il a confondu le temps avec ce qui n'est purement que ton ou son. Deux notes musicales, ou deux voix, peuvent bien être les mêmes pour le ton ou la cadence, et pourtant différer par le temps ou la quantité de la durée. La *παρήχσις*, en effet, n'est point ici *ισόχροτος*, mais cela ne l'empêche pas d'être *ταυτέφρωνος*.

ordinaire, qui précède la voyelle; c'est ainsi que *Halant*, en Abyssinie, est quelquefois appelée *Salait* (1), et que les Latins ont fait *super* de ὑπερ, et *sub* de ὑπο, *sylva* de ὕλη, etc. Le nom d'étrangers est un de ceux qui ont été quelquefois adoptés par des nations, et plus souvent leur ont été donnés par mépris. Ainsi les anciens Germains appelèrent tout ce qui étoit étranger, tout ce qui n'étoit pas Germain, *Gallique* ou *Welsch*, nom qui d'abord appartenoit uniquement à leurs voisins, dans la Gaule, mais qui fut ensuite transféré à leurs ennemis acharnés, leurs voisins en Italie, pays qu'ils désignent encore par *Welschland*, de même que l'italien par *Welsche sprache*. Supposer après cela que les Italiens et les Gaulois furent autrefois un même peuple, parce que les Germains leur ont donné le même nom, ce seroit une erreur tout aussi grave, que si l'on supposoit que les Portugais et les Suédois ont une origine commune, parce que les deux peuples sont aujourd'hui confondus par les Turcs sous le nom de Francs. On ne sauroit donc trouver un fort argument dans la seule coïncidence du nom et de la signification qu'offrent les anciens Sibritae et les modernes Abyssiniens, pour prouver que

(1) Lord VALENTIA *Travels*, vol. 3, p. 198.

ces peuples sont identiques; Hérodote rapproche les Sébrites beaucoup de la contrée occupée maintenant par les Abyssiniens, et cette double rencontre entre le lieu et le nom ne nous laisse pas loin de la conviction (1).

(1) Voyez D. VINCENT's *Periplus*, p. 108.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

OBSERVATIONS *sur la Latinisation des Noms propres* (1).

LE savant Huet, évêque d'Avranches, qui consacra principalement sa longue vie à la lecture, a laissé un écrit, qu'on a publié dans les *Huetiana*, sur la manière de latiniser les noms propres. C'étoit un sujet très-important dans le temps où les étudiants et les savans en général écrivoient en latin, où même des Mémoires sur l'histoire moderne étoient composés dans cette langue. S'il l'est moins à présent, il ne laisse pas d'offrir encore quelque intérêt; puisque beaucoup d'écrivains en Europe, continuent à se servir du latin en matière d'érudition. Je pense donc qu'un extrait de l'essai du savant évêque, augmenté de quelques remarques nouvelles, peut former un article propre à être inséré dans un journal destiné à la littérature classique.

L'auteur commence par observer que l'on trouve chez les écrivains orientaux, les Grecs et les Romains, des exemples de l'usage de

(1) Cet article est traduit du *Classical Journal*, N.^o I,

naturaliser des noms d'une origine étrangère. Les derniers sont cependant ceux dont la méthode devoit particulièrement servir de modèle aux latinistes modernes. Ils auroient trouvé que les Romains, en général, citoient les noms étrangers sans aucun changement, comme ils les entendoient prononcer, ou bien les arrangeoient conformément au génie de leur langue, en leur donnant l'inflexion et la terminaison latines, sans égard à leur signification. Ainsi les noms grecs *Platon*, *Pyrros*, *Epicouros*, qui renferment les sens de large, de roux et d'auxiliaire, sont simplement changés en *Plato*, *Pyrrhus* et *Epicurus*. Dans d'autres cas, la terminaison grecque *os* a été transformée en *er*; par exemple, *Alexander*, *Periander*, pour *Alexandros*, *Periandros*, etc.

Les modernes ne firent cependant pas attention à cette autorité, et ne suivirent, en latinisant les noms, aucune règle que celle de leur fantaisie. Leurs différentes manières peuvent être réduites aux suivantes.

La plus simple de toutes étoit de donner le nom de baptême en latin, en conservant la forme du surnom; comme *Johannes Mandeville*, *Bartholomeus Glanville*, *Gulielmus Oekam*, *Johannes Duns*, *Johannes Gerson*.

D'autres, qui n'avoient point de surnoms,

cas ordinaire dans les premiers temps, en formoient un du nom de baptême de leur père, suivant l'exemple qu'ils trouvoient dans leur propre langue : c'est ainsi que l'on dit en anglois, *Johnson, Thomison, Williamson*; pour *fils de Jean, de Thomas, de Guillaume*, etc. Cette latinisation produisoit des noms tels que *Johannes Christophori, Petrus Raymundi, Franciscus Martini, Gulielmus Duranti*, en sous-entendant *filius*, fils. Quelquefois on empruntoit le surnom d'un parent ou d'un ami, comme *Petrus Dāmiani, Eusebius Pamphili*, sous-entendant *parens* ou *amicus*.

Souvent le nom du pays de l'individu donnoit le surnom, qu'on ajoutoit en forme d'un adjectif patronymique. C'est ainsi que nous trouvons *Gulielmus Parisiensis, Gilbertus Anglicus, Josephus Iscanus, Gulielmus Brito, Otho Frisingensis*. Souvent pourtant on se contentoit d'ajouter le nom du pays avec une préposition; comme *Gilbertus de Hollandia, Dominicus de Flandria, Henricus de Hassia, Petrus de Saxonia*. Cette dernière méthode étoit plus usitée, lorsque le lieu de naissance étoit peu remarquable; comme *Gulielmus de Nangiaoo, Jacobus de Voragine, Thomas a Kempis*. A ces surnoms patronymiques on peut joindre un grand nombre dérivés d'un fief, d'une

Latinisation des Noms propres. 373

seigneurie, d'un état, ou d'une résidence, dont on voit des exemples dans *Petrus de Casa*, *Leoninus de Porta Sancti Petri*, *Guilielmus de Rubruquis*, *Petrus de Vineis*, *Alanus de Rupe*.

Mais la majeure partie des surnoms a été tirée de qualités physiques, de dispositions, de métiers, de professions, et d'autres circonstances ordinaires de la vie. Les exemples de ce genre sont nombreux dans toutes les langues modernes; on dit *le Court*, *le Long*, *le Bossu*, *le Maçon*, *le Fèvre*, *Serrurier*, *Prudhomme*, *Mercier*, etc., etc. La méthode la plus ordinaire de latiniser de pareils noms a été de les rendre par des mots équivalens; et ainsi ont été formés les noms d'*Exiguus*, *Olaus Magnus*, *Hugo Candidus*, *Dominicus Niger*, *Petrus Crinitus*, *Johannes Jejinator*, *Petrus Comestor*, *Rodolfus Agricola*, *Jacobus Faber*, *Joachim Camerarius*, *Marius Mercator*; *Petit*, *Olaus le Grand*, *Hugues le Blanc*, *Dominique le Noir*, *Pierre le Chevelu*, *Jean le Jeûneur*, *Pierre le Mangeur*, *Joseph l'Agriculateur*, *Jacques l'Ouvrier*, *Joachim le Chambrier*, *Març le Mercier*; etc., et quantité de semblables. Mais cette manière, quelque élégante qu'elle paroisse, étoit au fond la source de beaucoup d'ambiguïté pour l'identité des personnes. En effet, le nom latin

étant le même, n'importe la langue à laquelle le surnom réel appartenait, les individus et les pays étoient nécessairement confondus, et il ne restait aucune trace pour découvrir, dans sa vie privée et ses liaisons de famille, l'homme connu dans le monde savant par ses écrits. Le mal devenoit bien plus grand, lorsque des historiens modernes, écrivant en latin, adoptoient cette méthode de transformer les noms, et remplissoient ainsi leurs livres d'énigmes, qu'il est difficile de résoudre. L'excellent historien de Thou a commis de grandes fautes à cet égard, en nous obligeant d'avoir un vocabulaire particulier pour l'intelligence de son histoire. Sans une pareille interprétation, qui découvrira, par exemple, la maison d'*Entragues* dans *Interamnus*, ou *Ménage*, dans *Oeconomus* ?

La pédanterie, compagne naturelle du réveil de la littérature classique, favorisa cette manière de travestir les noms, parce que les hommes de lettres regardoient ceux qu'ils portoient dans le langage de leurs pays respectifs, comme inadmissibles dans le titre d'un ouvrage d'érudition. Ainsi Erasmus latinisa et grécisa son nom de *Gérard*, signifiant en allemand, Aimable, en *Desiderius Erasmus*. Ainsi Reuchlin devint *Capnio*; Schwartzserdt, *Melanchthon*; Des Jardins,

Hortensius; Haukschein, *OEcolampadius*; De l'Hôpital, *Xenius*; Geishauser, *Myconius*; Grosman, *Megander*; Voorbroek, *Perizonius*; De l'OEuvre, *Operarius*; Vander Beken, *Torrentius*. Casaubon, dans ses premiers écrits, s'appela *Hortibonus*; mais, plus sage, il revint, dans la suite, à son vrai nom augmenté de la terminaison *us*. Chandien, ministre (pasteur) de Genève, eut même recours à l'hébreu pour le travestissement de son nom, et l'écrivit *Sadeel*.

Il étoit encore moins conforme au bon goût de former des noms hétérogènes, où, en conservant la forme d'une partie du nom, on traduisoit l'autre. « J'ai souvent
« été surpris (dit Huet) en recevant des
« lettres de *James Paumier de Grentemesnil*,
« écrites à sa demeure *Vandeuvre*, et datées
« *Vandoperae*, comme si le mot étoit com-
« posé du terme barbare *vand*, et du fran-
« çais *œuvre*, rendu par *opera*, tandis que
« le mot entier est purement anglois, et une
« corruption de *Wendover*. » Les exemples de ce genre sont *Rocheposay*, transformé par Scaliger (1) en *Rupiposaeus*; Rochefou-

(1) Le nom de Scaliger lui-même étoit *della Scala*, en Italie, et l'*Escale*, lorsqu'il passa en France.

cauld, en *Rupifucaldius*, Tournroche, en *Tornorupaeus*.

Plusieurs scholastiques (étudiants) raffinés, par un excès d'attachement à l'antiquité, furent conduits à faire la guerre jusqu'à leurs noms de baptême, en les changeant en d'autres d'un son semblable, empruntés aux temps du paganisme. Ainsi *Johannes* fut changé en *Janus*, par Parrhasius, Lascaris, Cornarius et Douza. Un professeur allemand adopta *Petrijus* au lieu de *Petrus*. Ce fut un des points d'accusations, contre le savant Palcaritis, qui a été brûlé, comme hérétique, en 1570, d'avoir échangé son nom chrétien *Antonio* contre celui d'*Aonius*, ce que cependant aucun motif classique ne l'obligeoit de faire, Antoine étant un nom vraiment romain; mais il se conformoit plutôt à l'espèce d'affectation qui étoit alors en vogue parmi ceux qui se consacroient eux-mêmes aux belles-lettres, en se donnant de nouveaux noms avec une sorte de cérémonie classique. Ainsi *Jacopo Sannazaro* prit le nom d'*Actius Syneerus*, et *Filippo Buonacorsi* celui de *Callimachus Experiens*. *Gaucher de Saint-Marthe* rendit son nom par *Scaevola*, supposant par une erreur, selon Huet, que *Gaucher* avoit la signification de l'adjectif *gaucher*.

Huet attribue à cette même manie pour l'antiquité l'usage très-fréquent de latiniser les noms par la terminaison *ius*, en imitation de la plupart des familles romaines, comme *Baudius*, *Heinsius*, *Vossius*, *Lipsius*, *Ritgotius* (1). Il avoue que cette terminaison est souvent plus agréable à l'oreille que celle en *us*, plus simple et plus régulière, et qui cependant va bien dans *Muretus*, *Turnebus*, *Tolefus*, *Doletus*, et d'autres. Il avoue encore que lui-même a eu tort d'adopter le nom d'*Huetius*; mais ce fut pendant sa jeunesse; et ses correspondants lettrés le lui donnèrent les premiers. L'évêque d'Avranches termine ici ses remarques sur cette matière.

Les écrivains latins de l'Angleterre n'ont jamais autant adopté, en latinisant les noms propres, les méthodes affectées et pédantes que je viens d'indiquer. Ils ont suivi la manière la plus simple. A l'égard des deux terminaisons *us* et *ius*, il me semble, que lorsque l'on conserve le type du nom de manière qu'il soit facile à reconnoître, on peut

(1) Nous pensons que la terminaison latine en *ius* dérive du grec *υἱός*. Ainsi *Tullius* signifiera le fils de Tullus; *Quintius*, le fils de Quintus, etc. En conséquence Richardson, ou Richards peut être exprimé *Ricardius*; Thomson, ou Thomason, *Thomasius*; Jacobson, ou Jacobs, *Jacobijs*, etc.

abandonner le reste au jugement de l'oreille. La terminaison angloise en *y* et *ey*, forme naturellement *ius*; comme Ray, *Raius*, Harvey, *Harveius*; Bentley, *Bentleius*; celle en *e* muet a été également, pour la plupart, convertie d'une manière semblable; comme Musgrave, *Musgravius*; Pope, *Popius*; Hare, *Harius*; cependant de More et de Pole, les écrivains du temps, ont fait *Morus* et *Polus*. Du reste, il est peut-être préférable de prolonger nos noms monosyllabes par la terminaison dissyllabe, comme *Lowthius* et *Toupius*. Les noms plus sonores ne paroissent point avoir besoin de ce moyen; et *Marklandus*, *Hudsonus*, *Wartonus* et *Porsonus* (1) pourront passer avec les autres gens en *us*, comme on les appelle en France. Le goût moderne étant généralement ennemi de la pédanterie, il est devenu d'usage, et parmi nous et sur le continent, que l'auteur conserve la forme de son nom telle qu'elle est; comme *Lowth*, *Heyne*, *Walckenaer*; mais on prend la terminaison latine dans

(1) La terminaison en *ouus* est très-rare dans les noms latins. *Tithonus* est le seul dont je me rappelle. *Hudson*, *Warton*, *Porson*, *Milton*, etc., auroient été terminés, par les Romains, en *o* ou *on*, suivant l'analogie qu'en offrent *Cicero*, *Plato*, *Jason*, *Xenophon*, etc.

Latinisation des Noms propres. 379

les cas obliques, en parlant d'une autre personne ; comme dans les dédicaces : par exemple, *Hemsterhusio*, *Walckenaerii*. Je laisse les critiques classiques décider jusqu'à quel point cette violation de l'analogie est conforme aux règles de la grammaire et du bon goût.

VARIÉTÉS, NOUVELLES

ET

CORRESPONDANCES LITTÉRAIRES.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES.

ANGLETERRE.

Nous avons été, pendant si longtemps, privés des communications avec l'Angleterre, que nous ne connoissons pas ce qui a été publié pendant la longue et terrible guerre qui s'est si heureusement terminée. Ainsi les lecteurs du *Magasin* y trouveront avec plaisir l'indication de quelques ouvrages qui sont dans le genre de leurs études.

Il a paru un grand nombre d'ouvrages descriptifs ornés de gravures plus ou moins belles, exécutés cependant presque tous avec un grand luxe; plusieurs traitent des curiosités des trois royaumes. M. Nicolas CARLISLE a donné un *Dictionnaire topographique de l'Angleterre*, en deux volumes in-4.^o.

— M. John BRITTON a réuni en un corps d'ouvrages les *Antiquités d'Architecture de la Grande-Bretagne*; quatre volumes in-4.^o. Il contient une suite de gravures qui représentent les plus beaux et les plus curieux édifices anciens. Les gravures sont très-bien exécutées, les descriptions sont d'une étendue suffisante et exactes, et l'habileté du savant antiquaire, M. Britton, qui dirige le travail, nous assure que le reste ne sera pas moins bon que le

commencement. L'auteur a montré un grand discernement dans le choix des sujets. — M. Richard FENTON a fait paroître le *Voyage historique dans le Comté de Pembroke*; un volume in-4.^e accompagné de trente-deux gravures et d'une carte. — M. Arthur EDMONDSTON a donné l'*Etat ancien et actuel des Iles de Shetlands*; deux volumes in-8.^e, avec une carte.

Un ouvrage utile pour la circonstance où tant d'étrangers se réunissent à Londres, c'est le *Tableau de cette ville pour 1814*. C'est une description complète et exacte de la capitale britannique, de ses environs, et un guide pour voir ses curiosités, prendre part aux amusemens, représentations, visiter les institutions publiques, et en général pour connoître tout ce qui est remarquable et mérite d'être vu. On y a joint un grand nombre de tables utiles, des loueurs de carrosses, des rues, des cafés, etc. etc., et une grande carte nouvelle de Londres, une autre des environs, et plusieurs vues. L'auteur de ce Guide en a encore donné un autre pour les voyageurs dans ce pays. Il est intitulé *le Guide à tous les mouillages et les places maritimes en Angleterre et dans le pays de Gall, pour 1814*. Il contient une description exacte et détaillée de chaque lieu ordinaire de réunion, et des curiosités et des paysages, avec un itinéraire des routes pour chaque lieu; par l'éditeur du Tableau de Londres. Un gros volume avec près de soixante-dix cartes et vues. — Aux ouvrages intéressans qui existent déjà sur les Cathédrales de l'Angleterre, M. John BRITTON vient d'en ajouter trois: 1.^o *Les Antiquités des Cathédrales d'Angleterre; avec des explications historiques, architectoniques et graphiques*. — 2.^o *L'Histoire et les Anti-*

quités de l'Eglise cathédrale de Salisbury, avec les vues, les élévations, les plans et détails architectoniques de cet édifice, gravés par *John Le Keux*, d'après les dessins de *F. Mackenzie*. On y trouve aussi des dessins d'anciens monumens et de sculpture. Le texte contient des anecdotes biographiques concernant les évêques et d'autres personnages remarquables. — 3.^e Un *Essai historique et architectonique relatif à l'Eglise Redcliffe*. Douze gravures en représentent les plans, les vues et les détails. On y a joint des notices sur les monumens, et des anecdotes relatives aux personnes distinguées qui sont en rapport avec l'Eglise, et un *Essai* sur la vie et le caractère de *Thomas Chatterton*.

On propose par souscription un *Voyage autour de la Grande-Bretagne, entrepris pendant l'été de l'année 1813, en commençant par la pointe de la Cornouaille*. On y donnera une suite de vues représentant le caractère et les principaux aspects de la côte. L'intention de l'auteur est de donner un tableau descriptif de la côte et de tous les objets voisins qui présentent quelque intérêt, des vues, des villes, des auberges, des forts, du caractère général, et de l'aspect du rivage autour de l'île. *M. Richard Ayrton* écrira ce voyage; il sera accompagné de planches explicatives enluminées, dessinées et gravées par *M. William Daniell*. L'ouvrage formera un gros volume in-4.^o.

Les curiosités de l'Irlande et de l'Ecosse n'ont pas été négligées. *M. Isaac Weld* donne une *Description des Paysages de Killarney, de ses environs, et d'une partie considérable de la côte méridionale de l'Irlande*, avec beaucoup de planches élégamment gravées, en un volume in-4.^o. Ces célèbres et superbes

paysages ont trouvé dans M. Weld un dessinateur exact et habile. L'effet de son pinceau répond à celui de sa plume, et on a vu rarement un ouvrage qui réunisse à un plus haut degré l'intérêt de description au goût de dessin.

Les Antiquités de l'Angleterre et de l'Ecosse font le sujet d'un ouvrage original et splendide. Il renferme des monumens d'architecture, de sculpture, et d'autres restes des anciens temps, jusqu'à l'union des deux couronnes; accompagnés de descriptions, de remarques biographiques, et d'une histoire abrégée des principaux événemens qui ont eu lieu dans cette intéressante partie de la Grande-Bretagne. M. J. Greig exécute toutes les gravures, d'après les peintures qui ont été faites exprès par MM. Arnold, Nasmyth et Clennel.

L'Histoire des trois royaumes a aussi été le sujet de plusieurs ouvrages qui traitent des événemens ou de la statistique. Parmi les ouvrages généraux, nous citerons : *l'Histoire des Anglo-Saxons*. Le premier volume contient leur histoire antérieure à leur invasion de l'Angleterre, et leur histoire ultérieure en Angleterre, jusqu'à sa conquête par les Normands; il renferme la vie d'Alfred, et des détails sur la domination des mers et les pirates du nord. Le second volume parle de leurs mœurs, de leur gouvernement, de leurs lois; de leur poésie, de leur littérature, de leur religion et de leur langue. La seconde édition est corrigée et augmentée, avec une introduction sur l'Histoire de l'Angleterre avant l'arrivée des Romains. Cet ouvrage, qui a deux volumes in-4.^o, est de M. Sharon TURNER.

Deux ouvrages ont été consacrés à l'histoire et aux usages de Londres : 1.^o *Londinium redivivum*,

ou *Histoire ancienne et Description moderne de Londres*, recueillie de Mémoires paroissiaux, d'Archives de diverses institutions, des MSS. Harleian, et d'autres sources authentiques; par James PELLER MALCOLM. Quatre volumes in-4°. 2.° *Anecdotes touchant les mœurs et usages de Londres, pendant le dix-huitième siècle*, renfermant les charités, dépravations, costumes, amusemens des citoyens de Londres, durant cette période, avec une revue de l'état de la société en 1807; auquel on a ajouté une esquisse de l'architecture civile et ecclésiastique, des différentes améliorations (embellissemens) de la capitale; avec dix gravures; par James PELLER MALCOLM. Deuxième édition; deux volumes in-8°.

M. Edward WAKEFIELD s'est occupé de l'Irlande. Ses *Notices statistiques et politiques* sur cette contrée forment deux volumes in-4° avec une carte. Cet ouvrage offre un aperçu plus clair et mieux fait que ceux qui avoient paru jusqu'ici. L'auteur a joint une grande exactitude à une connoissance profonde du sujet.

L'histoire littéraire a été enrichie de deux ouvrages sur les deux principales Universités. 1.° *Histoire des collèges et des édifices publics attachés à l'Université d'Oxford*. On y trouve aussi les vies des fondateurs. L'auteur est M. Alex. CHALMERS. L'ouvrage a deux volumes petit in-8°, avec une suite de gravures. L'auteur est versé depuis longtemps dans toutes les branches de recherches relatives à l'histoire, la biographie et les antiquités. 2.° *L'Histoire de l'Université de Cambridge*, par M. George DYER, renferme les vies des fondateurs, et une suite de gravures. C'est un pendant de l'ouvrage précédent.

Voici les titres de quelques Biographies : 1.^o *Mémoires sur la vie et l'administration de M. Robert Walpole*, etc., avec la correspondance originale et des pièces authentiques inédites; par *William COXE*. Trois volumes in-8.^o 2.^o *Mémoires pour la vie privée et publique de William Penn*; par *Thomas CLARSON*. Deux volumes in-8.^o. L'auteur paroît n'avoir épargné ni peines ni travail pour rechercher, dans des ouvrages connus ou obscurs, tout ce qui regarde M. Penn. 3.^o *Portraits des Personnages illustres de la Grande-Bretagne*, avec des Mémoires biographiques et historiques concernant leur vie et leurs actions; par *Edmond LODGE*, etc. L'ouvrage consiste en une série de portraits de personnages illustres de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, depuis l'époque la plus reculée, dont on puisse avoir des peintures authentiques, jusques vers l'année 1700, accompagnés de Mémoires sur leurs vies et leurs actions. L'auteur du texte de cet ouvrage est celui des *Traités biographiques joints aux Têtes d'Holbein*.

M. James PELLER MALCOLM, dont nous avons déjà cité l'ouvrage sur Londres, ne se borne pas à l'histoire de son pays; il a encore donné un *Mélange d'Anecdotes*, servant à la connoissance des mœurs et de l'histoire de l'Europe, pendant les règnes de *Charles II*, *Jacques II*, *Guillaume III*, et de la reine *Anne*. In-8.^o. Et *M. William COXE*, déjà cité, a donné des *Mémoires concernant les Rois d'Espagne de la Maison de Bourbon*, depuis l'avènement au trône de *Philippe V*, jusqu'à la mort de *Charles III*, de 1700-1788; avec une introduction relative au gouvernement et l'état de l'Espagne; puisés dans des documens originaux et des papiers

Tome III. Juin 1814.

25

qui n'ont pas été publiés jusqu'ici. Trois volumes in-4°.

Les relations de voyages sont dans tous les temps très-nombreuses. L'Inde doit surtout intéresser les Anglois; aussi s'en sont-ils principalement occupés; mais peu de femmes avoient écrit sur ce sujet. Madame Maria GRAHAM a publié la seconde édition du *Journal de son Séjour aux Indes*. Un volume in-4°. Madame Graham tient un rang très-distingué parmi le voyageurs. C'est une observatrice également active et instruite. Elle regarde les beautés de la nature avec une vive sensibilité, et les décrit avec intelligence. Elle est instruite dans la botanique, connoissance si importante pour un voyageur, sans laquelle on ne peut décrire avec précision les trésors de la végétation des pays étrangers. Elle juge par elle-même, et n'adopte point des opinions uniquement parce que d'autres les ont reçues.

Voici les titres d'autres ouvrages du même genre : 1.^o *Voyage dans l'intérieur du Brésil*, précédé d'une Notice sur un voyage au fleuve de la Plata; par John MAWE. Avec de nombreuses gravures. Un volume in-4°. — 2.^o *Notice sur la Côte d'Or de l'Afrique*; avec une Histoire succincte de la Compagnie Africaine; par Henri MEREDITH. L'auteur de cet estimable traité réunissoit éminemment les qualités nécessaires pour une pareille entreprise; il a occupé pendant plusieurs années, dans les lieux qu'il décrit, des places de confiance et importantes, et son ouvrage est un travail agréable et utile au public. — 3.^o *Voyages d'exploration par les régions occidentales de l'Amérique Septentrionale*, exécutés pendant les années 1805, 1806, 1807, par ordre du Gouvernement des Etats-Unis; par Zebulon MONT-

BOMERY PIKE. Un volume in-4.^o, avec deux cartes. Cet ouvrage estimable contient de nombreux renseignements relatifs à cette partie du monde si peu connue. — 4.^o *Voyages dans l'île d'Island*, pendant l'été de l'année 1810; par M. George STEUART MACKENZIE. Seconde édition; un volume in-4.^o, avec deux cartes et cinq planches très-joliment illustrées, et quinze vignettes. — 5.^o *Voyage à travers la Perse, l'Arménie, l'Asie Mineure, à Constantinople*, pendant les années 1808 et 1809; dans lequel on trouve des renseignements touchant la mission de M. HARTFORD JONES; par James MORIER. Un volume in-4.^o, avec vingt-cinq gravures d'après les dessins de l'auteur, une planche d'inscriptions, et trois cartes, etc. — 6.^o *Voyage à la Source du Missouri, et à travers le Continent d'Amérique à l'Océan Pacifique*, entrepris par ordre du Gouvernement des États-Unis, pendant les années 1804, 1805 et 1806; par les Capitaines LEWIS et CLARKE, publié d'après le rapport officiel, avec plusieurs cartes. Un volume in-4.^o. Cet ouvrage, qui a été longtemps un objet de l'attention publique, comprend des détails circonstanciés sur les progrès des voyageurs, une description des pays par lesquels ils ont passé, des notices sur les nations qui les habitent, leurs mœurs, costumes, etc., et surtout leurs productions animales, végétales et minérales, les plus remarquables.

Les Cartes du *Nouvel Atlas moderne*, de M. John PINKERTON, sont gravées d'après des dessins exécutés sous ses yeux; elles ont le plus haut degré de beauté que l'art puisse atteindre.

On a publié, comme en France, de nouvelles

Collections de Pièces de Théâtre. — 1.^o Une *Collection de farces* et d'autres pièces, représentées aux théâtres du Roi, comprenant les pièces les plus applaudies, par KENNY, DIBDIN, F. DIBDIN, KNIGHT, COBB, FOOTE, MURPHY, GARRICK, BICKERSTAFFE, PRINCE HOARE, SHERIDAN, Madame BROOKE, FIELDING, TOBIN, O'KEEFE, GEN. BURGOYNE, Madame COWLEY, REED, etc., en sept volumes. — 2.^o *Le Théâtre moderne*, ou *Collection de Pièces modernes de théâtre* qui ont obtenu des succès, représentées aux théâtres du Roi, à Londres, choisies par Madame INCHBALD; contenant les ouvrages les plus estimés de MM. COLMAN, CUMBERLAND, MORTON, REYNOLDS, HOLMAN, HOLCROFT, JEPHSON, O'KEEFE, Mesdames INCHBALD, MORE, LEE, COWLEY, etc., et qui ne sont pas contenus dans le *British Theatre* de Madame Inchbald. En 10 volumes, même format que celui du *British Théâtre* et de la *collection des farces* que nous venons de citer.

Nous terminons ces indications par celle de plusieurs ouvrages sur les arts. 1.^o *L'Architecture civile de Vitruve*, comprenant les livres de cet auteur, relatifs aux édifices publics et particuliers des anciens, traduite par William WILKINS, etc., auteur des *Antiquités de la Grande-Grèce*, expliquée par de nombreuses gravures, avec une introduction contenant un aperçu historique de la naissance et des progrès de l'architecture parmi les Grecs. Partie I, in-4.^o; accompagnée de 14 gravures par LOWRY. — 2.^o *Meubles et Décorations de l'intérieur*, exécutées d'après des dessins, consistant en vues perspectives et géométriques des appartemens, avec leurs chaises, tables, sofas, candélabres, chandeliers,

trépieds, etc.; par Thom. HOPE. — 3.^o *Essais d'anatomie appliquée à l'expression de la Peinture*; par Charles BELL. — 4.^o *Les Beaux-Arts de l'Ecole angloise*, comprenant une suite de gravures les plus perfectionnées de peinture, de sculpture et d'architecture, des premiers artistes anglois; chaque objet accompagné, conformément à sa nature, de remarques historiques, descriptives, critiques ou biographiques; publiés par John BRITTON. Grand in-4.^o. — 5.^o *La Galerie britannique de Tableaux*, en deux suites. La première contient les gravures de toute la collection de tableaux du Marquis de Stafford, rangés suivant les diverses écoles, et dans un ordre chronologique; avec des remarques sur chaque tableau; par W. Y. OTTLEY, etc. La seconde suite, accompagnée de descriptions historiques et critiques par Henri GRESHAM, etc., consiste en gravures des plus beaux tableaux des anciens maîtres, dans les cabinets, les galeries et collections particulières de gentilshommes qui ont généreusement permis aux propriétaires de prendre de ces tableaux de belles copies pour l'usage de cet ouvrage. — 6.^o *Instruction pour de jeunes Praticiens dans l'étude de la Peinture des Paysages*; expliquée par dix gravures, destinées à montrer les divers états du teint naturel; auxquelles on a ajouté des règles pour l'art de peindre; par J. W. ALSTON. Nouvelle édition. Cet ouvrage renferme des règles simplifiées et claires pour le dessin des paysages, et en outre pour le mélange et le ménagement des couleurs, etc. — 7.^o *Amusemens champêtres*; par W. B. DANIEL. En trois volumes in-4.^o et en trois volumes in-8.^o. Nouvelles éditions, embellies de soixante-dix superbes gravures,

par SCOTT, d'après des dessins faits par les plus célèbres artistes. — 8.^e *Esquisse historique sur l'art des Caricatures*; par J. MALCOLM. Un volume in-4.^e, avec trente-une gravures. Ce recueil traite des ouvrages du Caricaturiste sur le bois et le cuivre, et donne d'exactes descriptions de morceaux rares depuis la naissance de l'art jusqu'à notre temps.

En creusant dans l'église de Saint Hélier, à Jersey, on a trouvé une inscription latine qui paroît digne des meilleures pièces de l'Anthologie. La voici :

*E nysea de stirpe meum Cornubia partum
Vindicat. Hillarius jam tenet ossa sacer.
Per sporades gallosque pium comitata maritum,
Deferor huc : visa est sors mihi nulla gravis.
Viximus unanimes ; et prima prole beati.
In mundum dupliet morie secunda venit.
Pignora dividimus : comitatur me morientem
Mortua : solatur filia primâ patrem.*

PARIS.

Depuis les derniers événemens, tous les esprits se sont portés vers la politique. La constitution a donné lieu à plusieurs écrits à présent inutiles. La méchanceté et la haine ont enfanté un grand nombre de pamphlets. Nous ne devons pas nous arrêter à de semblables productions. Nous ne voulons indiquer que les ouvrages relatifs aux sciences et aux lettres ; leur nombre est bien peu considérable. Voici les principaux parmi ceux qui ont paru depuis le premier de mai jusqu'à ce jour, outre ceux que nous avons déjà

analysés ou annoncés : *l'Histoire de la Chevalerie*, un volume in-8.°; par M. GASSIER. — *Le Discours sur les avantages et les inconvéniens de la Critique*; par M. WILLEMAIN. — *Le Précis des Travaux de l'Académie de Rouen*; par M. GOSSEAUME. — M. DUMONT DE COURSAY a donné le septième volume de la seconde édition de son *Botaniste Cultivateur*. — M. VIGNEUX continue sa *Flore pittoresque des environs de Paris*. — M. l'abbé DE LEVIZAC et M. MOYSART ont fait paroître un nouveau *Cours de Littérature*, en deux volumes in-8.°. — M. DELAMBRE, son *Traité d'Astronomie théorique et pratique*, en trois volumes in-4.°; et M. GARNIER, la seconde édition de son *Analyse algébrique*.

Le nombre des gravures de circonstance a été en proportion de celui des petites brochures. Les portraits de la Famille Royale, et des Rois alliés, sont exposés partout, et dans tous les formats. La malignité a produit aussi des caricatures plus ou moins piquantes et ingénieuses.

Les lois sur la presse sont maintenues. Les articles III, V et VIII du décret du 5 février 1810 sont spécialement conservés; mais ces articles ne semblent pas autoriser l'impôt qu'on a levé sur les ouvrages à citations, et la défense de joindre le prix d'un livre à sa notice; car il ne peut pas être plus défendu de dire ce que coûte un livre, que d'annoncer ce qu'il contient, et l'ordre public n'y est aucunement intéressé.

Les sciences et les lettres ont perdu François PINELIN, ancien bénédictin, auteur d'un *Cours de Logique*. — M. SAVARY DESBRULONS, collaborateur au *Dictionnaire des Sciences médicales* et à la *Biographie universelle*. — Pierre SONNERAT, célèbre voya-

geur. — *Robert DELAUNAY*, dont on a tant de portraits qui font suite à la collection de *Féquet*. — *Yves BASTION*, auteur de quelques *Grammaires* à l'usage des enfans. — *M. PALISSOT*, dont le nom est suffisamment connu. Il est remplacé à la Bibliothèque Mazarine par *M. de Boufflers*.

Le nouvel ordre de choses a ramené dans Paris plusieurs personnes célèbres : *Madame DE STAEL*, *M. W. SCHLEGEL*, *M. Benjamin Constant DE REBECQUE*. Plusieurs étrangers, distingués par leurs connoissances, vont arriver. Parmi les Anglois qui y sont déjà, on distingue *M. ROBERSON*, auteur de plusieurs écrits politiques; *M. MACKENSIE*, voyageur dans la Perse et dans la Grèce; *M. STUARTS*, libraire célèbre, possesseur d'un riche et précieux cabinet.

THÉÂTRES.

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

Angela, ou *l'Atelier de Jean Cousin*,
opéra comique en un acte, représenté le
16 juin.

Une jeune élève de *Jean Cousin* aime son maître, mais elle est réduite au silence par la timidité naturelle à son sexe. Elle est recherchée par *Clément Marot*, et par l'Amiral *Bonnivet*, mais elle dédaigne leurs offres. *Jean Cousin* ignore qu'il est aimé : *Angela*, pour se rendre digne de lui, a

concouru au grand prix de dessin ; elle l'obtient , et le maître apprend en même temps à connoître le cœur et le talent de son élève.

Ce sujet assez froid n'a été réchauffé que par un duo de main de maître, et d'une grande expression. L'auteur des paroles a gardé l'anonyme. La musique est de Madame GAIL et de M. BOYEL-DIEU.

THÉÂTRE DE L'ODÉON.

Une Nuit de la Garde nationale, comédie en un acte, jouée le 13 juin.

Chûte complète. L'auteur a retiré sa pièce avant la seconde représentation.

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Psyché, ou la Curiosité des Femmes, vaudeville en un acte, joué le 9 juin.

Le charmant sujet de *Psyché*, qui a fourni à La Fontaine un poème supérieur peut-être à son original, et que M. Gardel a si heureusement transporté à l'Opéra, vient d'être ajusté pour le Vaudeville. Les auteurs ne peuvent se dissimuler que lutter contre La Fontaine et l'Opéra, étoit une entreprise assez périlleuse. A défaut de malice et de gaieté, ils ont mis dans l'ouvrage de la grâce : malgré quelques improbateurs sévères, il a réussi. Il est de MM. DARTOIS et THÉAULON.

*Barbanera, vaudeville en un acte, joué le
21 juin.*

Un corsaire, qui s'amuse à jouer à Colin-Mallard dans une ville qu'il vient de prendre d'assaut : c'est là la moindre invraisemblance de cet ouvrage, que le public n'a pas voulu entendre jusqu'à la fin.

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

*L'Ile de l'Espérance, vaudeville en un
acte.*

Les allégories sont toujours froides au théâtre. Celle-ci a dû son succès à l'intention des auteurs, qui ont choisi ce cadre pour célébrer la paix.

L'Espérance, la *Gaieté*, l'*Amour*, figurent dans la pièce avec des personnages qui attendent un gouvernement qui fasse le bonheur de leur patrie dont ils sont exilés. L'un d'eux s'amuse à planter des betteraves pour faire du sucre, et l'autre du pastel pour faire de l'indigo. Le Capitaine *Desiré* arrive sur un vaisseau portant pavillon français ; il leur annonce la paix et le bonheur, et il les reconduit dans leur patrie. Cette pièce est de MM. DESAUGIERES, GENTIL et BRAZIER.

LIVRES DIVERS.

TOPOGRAPHIE.

ESSAIS historiques et biographiques sur Dijon ; par
Cl. Xav. GIRAULT, jurisconsulte. A Dijon, chez
Victor Lagier. 1814.

Quelque intéressante que puisse être par elle-même l'histoire d'une ville, elle le devient encore davantage lorsqu'elle se lie à l'histoire générale, et à celle des lettres, des sciences et des arts. C'est d'après ce principe, que, pour répandre un plus grand lustre sur l'ancienne capitale de la Bourgogne, M. Girault a cherché à rendre cet ouvrage d'un intérêt général.

Ainsi la partie historique de ces *Essais*, renferme, non-seulement des particularités relatives à la ville de Dijon et à la province dont elle fut le chef-lieu, mais encore des faits qui se rattachent aux histoires de France et de Bourgogne dans lesquelles cette ville occupe un rang important. On n'a pas négligé quelques détails sur les anciens usages des Gaulois, des Bourguignons et des Français.

De même la partie biographique n'est pas limitée seulement aux grands-hommes auxquels Dijon donna naissance; mais elle s'étend encore à tous ceux qui sont en rapport avec cette ville ou avec la Province.

Pour semer ces détails dans sa description, voici le plan que l'auteur a choisi : il établit que l'ami à qui il veut servir de guide, arrive à Dijon le matin par la route d'Auxerre; il se propose d'en faire avec lui le tour, de répéter ce même tour dans l'intérieur, et enfin d'en parcourir le centre. En attendant, il est censé lui avoir fait passer un précis rapide de l'histoire de Bourgogne, et particulièrement de la ville de Dijon, afin que son ami soit au fait de ce qu'il doit savoir avant d'en visiter les monumens.

Toutes les fois que cet excellent guide a l'occasion de nommer un Bourguignon qui a quelque célébrité, il en trace une courte histoire; il parle aussi de ceux dont les noms servent à désigner les rues, et de ceux qui, quoique nés ailleurs, ont vécu dans ses murs. Ces histoires très-multipliées ont le défaut d'interrompre la description, et de la rendre confuse; mais pourquoi la ville de Dijon a-t-elle été si fertile en grands-hommes : je n'en connois pas qui en ait autant donné à la France, et elle possède encore des citoyens qui sont faits pour soutenir la gloire qu'elle s'est justement acquise dans les sciences et dans les arts. M. Girault est de ce nombre; il cultive avec succès différentes branches de l'histoire, et il a enrichi ce Journal de plusieurs bons articles. L'ouvrage qu'il vient de publier est véritablement utile; il seroit à désirer que chaque ville eût un itinéraire aussi instructif et aussi bien rédigé. A. L. M.

ANTIQUITÉS.

DESCRIPTION des Tombeaux qui ont été découverts à Pompéi, dans l'année 1812; par A. L. MILLIN, Chevalier de la Légion d'honneur, et Membre de l'Institut de France, Membre honoraire de l'Académie royale de Naples, etc. Naples, de l'imprimerie royale; et à Paris, chez C. Wassermann, rue Dauphine, n.º 27. 1813, in-8.º, 100 pages.

Le voyage que M. le Chevalier MILLIN a fait en Italie, et auquel il a consacré deux années, lui a fourni un grand nombre de matériaux dont il se propose de faire jouir le public. La relation de son voyage est la première tâche qu'il s'est imposée (1), et dont il s'occupe sans relâche. Il donnera aussi successivement plusieurs autres ouvrages qui seront le fruit de ses recherches et de ses observations; il en a déjà publié quelques-uns, pendant qu'il séjournoit encore en Italie, et depuis son retour (2), entre autres sa *Description des*

(1) Voyez l'*Extrait des Lettres qu'il a écrites à l'Institut*, dans le *Magasin Encyclopédique*, ann. 1814, t. 2, p. 20.

(2) Voyez sa *Description du Carnaval de Rome*, dans le *Magasin Encyclopédique*, ann. 1812, t. 2, p. 241; la *Dissertation sur une Médaille de Siris, en Lucanie*, id. ann. 1814, t. 2, p. 527; ses *Observations sur le Monument sépulcral de Pompeius Campanus, à Aix en Savoie*, id. ann. 1814, t. 3, p. 5; et la nouvelle édition de sa *Description d'un Sceau d'or de Louis XII, Roi de France, de Jérusalem et de Naples, et Duc de Milan*, Paris, C. Wassermann; 1814, in-8.º.

Tombéaux qui ont été découverts à Pompéi en 1812, description qu'il a publiée l'année dernière à Naples, et que nous annonçons en ce moment.

Le premier tombeau est carré, entouré d'un mur, et surmonté d'un toit composé de pierres plates, posées l'une sur l'autre, et graduellement plus étroites, de manière à former, sur chaque face, un escalier de trois marches; la dernière de ces marches porte une base carrée un peu élevée, sur laquelle il y avoit probablement une statue. Cela donne à ce tombeau une forme très-élégante qui le fait ressembler à celui de Mausole, roi de Carie, auquel il ne peut pourtant pas être comparé pour le luxe et la beauté des ornemens. Il paroît que cette forme étoit alors en usage, puisqu'on la retrouve à deux autres tombeaux parmi ceux de Pompéi, que décrit M. Millin.

Sans nous arrêter aux détails que donne M. Millin de la construction et de la distribution intérieure de ce tombeau, nous allons passer de suite aux bas-reliefs dont il est décoré. Ces bas-reliefs sont au nombre de trois. Deux sont sur la face même du tombeau, et y sont disposés sur deux plans : le premier représente des combats de gladiateurs; le second un de ces combats appelés *chasses* (*venationes*), parce qu'ils avoient lieu entre des hommes et des animaux. Le troisième orne le dessus de la porte d'entrée du tombeau; on y voit cinq hommes dont quatre sont armés : nous en parlerons dans un instant. Tous ces bas-reliefs sont intéressans, parce qu'ils apprennent des détails curieux sur les combats de gladiateurs et sur les *chasses*. Sur le premier bas-relief, il y a douze gladiateurs qui combattent deux à deux, ce qui

forme six paires (*paria*). M. Millin observe que les auteurs ont toujours employé ce mot pour désigner deux adversaires. Au dessus de chaque paire il y a des inscriptions tracées au pinceau. La première paire est à cheval : M. Millin réfute, à cette occasion, JUSTE LIPSE et FERRARIUS, qui prétendent que ces gladiateurs à cheval étoient nommés *Andabatae*. Il convient qu'il y avoit des gladiateurs appelés de ce nom ; mais il remarque qu'ils portoient des casques sans ouverture dont leur tête étoit complètement couverte, qu'ils combattoient les uns contre les autres sans se voir réciproquement, et qu'aucun auteur ne dit qu'ils combattissent à cheval. Les gladiateurs à cheval étoient simplement appelés *equites*, ce que M. Millin prouve par un passage d'ISIDORE qui les met au premier rang, et par la belle inscription de Venouse, publiée par FABRETTI, *Inscript. domest.* c. 1, n. 202. Ceux qu'on voit ici, combattent avec des lances ; ils portent un petit bouclier rond (*parma*), qui convenoit particulièrement aux gens à cheval, parce qu'il étoit plus léger que le *scutum*, et ne sont vêtus que d'une courte tunique et d'une petite chlamyde ; la visière de leur casque n'est pas fermée, et ils ont le visage absolument découvert.

M. Millin entre dans beaucoup de détails curieux au sujet des inscriptions qui sont au dessus de ces combattans. On lit au dessus du premier BEBRYX IVL. KV. V., et au dessus du second NOBIL FOR IV XII. M. Millin interprète l'une *Bebryx Juliensis XV. Vicit*, *Bebryx Fréjulien* (ou *Frioulien*) a vaincu quinze fois, et l'autre *Nobilis Frojuliensis XII. (vicit)*, *Nobilis Fréjulien* ou *Frioulien* a vaincu douze fois ; *Bebryx* et *Nobilis* sont

leurs noms : ce dernier, comme nom propre d'un gladiateur, n'a rien de surprenant, puisqu'on en trouve un dans WINCKELMANN, *Monum. inéd.*, n.^o 197, qui est appelé *Habilis*; quant à *Bebryx*, qui est proprement un nom adjectif qui désigne un habitant de la Bébrycie, contrée célèbre de l'Asie, dont les habitans étoient renommés pour la force de leur corps et pour leur adresse dans les exercices gymnastiques, il est prouvé qu'il étoit devenu un nom propre, puisqu'on en a un exemple dans MURATORI, MDCCLXXXIV, 40; ainsi il pouvoit fort bien être le nom d'un gladiateur, quoiqu'il ne fût pas né dans la Bébrycie. IVL, et FOR. IVL, désignent la patrie de nos deux gladiateurs. Il n'y a pas de doute que les lettres FOR. IVL, ne soient les initiales du mot *Forojuliensis* qui désigne un habitant de Fréjus ou du Frioul (*Forum Julium* ou *Julii*). Quant aux lettres IVL, qui se trouvent répétées au dessus des autres gladiateurs du même bas-relief (à l'exception d'un seul qui en manque), le rapprochement même de ces lettres avec celles FOR. IVL fait croire à M. Millin, avec beaucoup de probabilités, qu'elles sont également les initiales du mot *Juliensis*, qui seroit là au lieu de *Forojuliensis*, et que tous ces gladiateurs ont eu la même patrie. Il reste indécis, s'ils étoient Fréjuliens ou Friouliens : M. Millin préfère de les regarder comme Fréjuliens, parce qu'on sait que la Gaule fournissoit beaucoup de gladiateurs. Les lettres XV, V, et XII, doivent désigner, suivant M. Millin, le nombre des victoires remportées par *Bebryx* et son adversaire *Nobilis*, ce qui lui paroît être la seule explication raisonnable qu'on puisse en donner, d'autant que cette formule

est répétée dans toutes les autres inscriptions; il faut seulement supposer que la dernière lettre V, manque dans la seconde. Cette conjecture est très-heureuse, et elle fournit à M. Millin l'occasion de lever une grande obscurité dans la belle inscription de Venouse, dont nous avons parlé plus haut. « Cette « inscription, dit-il, dans une note, est partagée « en plusieurs divisions par les mots *Equites, Tra-* « *ces, Myrmillones, Velites, Oplomachi, Samnites,* « *Retiarii, Scisores, Galli*, qui désignent les différentes classes de gladiateurs de cette troupe. Le « nom des gladiateurs est souvent accompagné des « initiales d'un autre mot, dont FABRETTI et Monseigneur LUPULI ne donnent point l'explication : « peut-être indique-t-il le pays du gladiateur. Le « nombre qui suit, est celui de ses victoires; le « mot *vicit* est désigné par la lettre \triangleright renversée; « enfin, dans la dernière colonne on voit un T, « ou un nombre : la lettre T doit signifier, comme « chacun l'explique, *Tiro*, apprentif; et le nombre « celui des années que le gladiateur a passé dans « la troupe. D'après ma conjecture, on peut donc « expliquer ainsi les passages suivans : SECVN- « DVE POMP II \triangleright II. *Secundus de Pompéi a* « *vaincu deux fois, et sert depuis deux ans; DO-* « *RYS PIS VI \triangleright III. Dorys de Pesaro a vaincu* « *six fois, et a servi quatre ans; HILARIO* « *ARR XII \triangleright VIII. Hilario d'Ariano a vaincu* « *sept fois, et a servi huit ans, etc.»*

Tous les autres gladiateurs figurés sur ce bas-relief sont à pied. Ceux de la seconde paire ont les jambes couvertes de lames de métal, et leur corps est ceint d'autres lames de la même matière; ils s'appuyent

sur un bouclier cambré qui a la forme du *scutum* des Romains, et se préparent à combattre. Les inscriptions qui sont au dessus, sont moins bien conservées que les précédentes, et les noms des deux gladiateurs sont perdus. On lit au dessus du premier IVL. XV., ce qui indique qu'il étoit Fréjulien, et qu'il avoit vaincu quinze fois; au dessus du second est écrit IB. XXX. V. : M. Millin pense que les deux lettres IB. pourroient bien être les initiales du mot *Iberus*, et qu'ainsi ce gladiateur qui a vaincu trente fois, étoit Espagnol; c'est le seul qui ne soit pas désigné comme Fréjulien.

Un des gladiateurs de la troisième paire est grièvement blessé, et son sang coule sur l'arène; l'autre a fléchi le genou, et élève la main gauche. Ce dernier demande-t-il la vie, ou attend-il, au contraire, avec fermeté, le coup que son adversaire va lui porter? Cette recherche conduit M. Millin à éclaircir différens usages qui avoient lieu dans les combats des gladiateurs, et à nous rappeler diverses expressions des auteurs anciens, qui y ont rapport. Nous ne le suivrons pas dans ces détails intéressans, et nous nous arrêterons seulement aux inscriptions relatives à cette paire de combattans. Ces inscriptions sont placées sur deux lignes, l'une et l'autre au dessus du gladiateur agenouillé, de sorte qu'on ne peut reconnoître d'abord à qui elles appartiennent. M. Millin parvient cependant à attribuer à chacun celle qui lui est propre. L'inscription supérieure est ainsi conçue: SVS IVL. XV M. O. Les lettres SVS sont les dernières du nom du gladiateur, et il est impossible de le compléter, puisque quantité de noms peuvent avoir cette terminaison.

Les lettres suivantes IVL XV annoncent que le gladiateur étoit de Fréjus, et qu'il avoit vaincu quinze fois. Restent les lettres M. Θ. M. Millin prouve, par le témoignage des inscriptions et des auteurs, que la dernière de ces lettres, celle qui a la forme du *theta* grec, est une lettre funèbre qui annonce qu'un homme est mort, et qu'elle est employée même dans les inscriptions latines. Il en conclut que l'inscription qui est ici terminée par cette lettre, doit appartenir au gladiateur agenouillé et vaincu; nous apprenons ainsi qu'il est mort dans ce combat, après avoir été vainqueur dans quinze autres. Une autre conséquence que M. Millin en tire, c'est que la lettre M qui précède le *theta*, ne peut se suppléer en lisant *Missus* (renvoyé), et qu'elle doit être l'initiale du mot *Myrmillo*, que l'on trouve ainsi dans la liste des gladiateurs. L'inscription supérieure appartenant, comme on vient de voir, au gladiateur vaincu, l'inférieure doit se rapporter au vainqueur : son nom y est exprimé en entier, HIPPOLYTVS; et les lettres qui suivent, et qui sont très-mal conservées, paroissent avoir appartenu aux mots FO IVL V, qui nous apprennent que cet Hippolyte avoit vaincu cinq fois. M. Millin trouve ici l'occasion de donner une explication des singulières mosaïques de la villa Albani que Winckelmann a figurées, mais sans les décrire.

La quatrième paire ne présente aucune difficulté. Les deux combattans ont jeté leurs boucliers, et le vainqueur, qui a perdu son casque, met une main sur son adversaire, comme pour lui ordonner de recevoir le fer dont il va le frapper. Il ne subsiste ici qu'une seule inscription, dont on ne sait auquel

l'ébérés en l'honneur de ce Scaurus; en sorte que le fragment d'inscription (1) dont il s'agit, doit être interprété de cette manière : *dans les grands jeux qui ont été donnés sous la direction de Quintus Ampliatus*. M. Millin a pensé d'abord que cette dernière interprétation étoit forcée, et point conforme aux règles de la bonne latinité. Il penchoit à croire que l'inscription qui semble attribuer le monument à Riccius Scaurus, n'avoit réellement pas pu appartenir à ce tombeau. Cependant la manière dont la pierre s'ajuste au tombeau, et la découverte d'une autre inscription qui a été trouvée depuis dans la Basilique, l'a forcé à revenir sur cette opinion. Cette inscription parle d'un *Ampliatus*, direc-

(1) Elle est ainsi conçue :

RICIO AF MEN
SCAVRO
II VIR ID
ECVRIONES LOCVM MONVM
(X) (X) IN FVNERE ET STATVAM EQVESTR
FORO . PONENDAM CENSVERVNT
SCAVRVS PATER FILIO

A Riccius Scaurus, fils d'A..., de la tribu Menenia, duumvir pour rendre la justice; les décurions ont donné le lieu du monument, et deux mille sesterces pour les funérailles, et ont décidé d'ériger une statue équestre dans le Forum. Scaurus père à son fils.

teur d'une troupe de gladiateurs. Elle est ainsi conçue :

N . . FESTI . AMPLIATI .

FAMILIA . GLADIATORIA . PVGNA ITERVM

PVGNA XVI K . IVN VENAT VELA

La troupe des gladiateurs de N. Festus Ampliatus combattra pour la seconde fois. Combat le XVI des Calendes de juin. Chasses et voiles (dans l'Amphithéâtre).

Le second bas-relief qui orne le premier tombeau représente, comme nous l'avons dit, une chasse, autre genre de spectacles dont on honoroit les morts pour rendre leurs funérailles plus magnifiques. On y voit un lapin, un lièvre et un cerf, poursuivis par des chiens, et deux bestiaires combattant un taureau et deux sangliers.

Le troisième bas-relief, enfin, celui qui décore le dessus de la porte d'entrée du tombeau, nous fait voir quatre gladiateurs qui ont les membres et le corps couverts de lames de métal, et qui portent des casques, des boucliers de différentes formes, et des jambières plus ou moins ornées. Un de ces gladiateurs est blessé; les trois autres sont debout. Un de ceux-ci, qui paroît avoir eu le principal honneur dans les jeux, est conduit par un homme vêtu d'une simple chlamyde. C'est peut-être le *Lanista* ou chef de la troupe. M. Millin pense, avec raison, que ce bas-relief a rapport, comme le premier, aux jeux dont on a honoré les funérailles de Riccius. Les gladiateurs qui y sont représentés,

sont probablement les vainqueurs, dont on n'aura figuré que quatre, parce que deux autres seront morts, ou que leur victoire aura été contestée, ou peut-être seulement, parce que le cadre n'aura permis d'y placer que les quatre principaux.

M. Millin ajoute plusieurs détails intéressans que nous passons sous silence : ils roulent sur la passion que les habitans de Pompeï avoient pour les jeux scéniques, sur le mauvais style des figures que l'on voit sur les bas-reliefs dont il vient d'être question, sur la partie technique de ces bas-reliefs, et sur la forme générale du tombeau.

Le second tombeau touche au premier, et n'en est séparé que par un mur. C'est une tour ronde, élevée sur une base carrée, et entourée d'un mur orné de pilastres. Les angles de ce mur portent des cubes terminés par de petites pyramides et décorés d'un côté de bas-reliefs en stuc, qui ont rapport aux funérailles et à l'état des âmes après la mort; ce sont des allégories, telles qu'on en trouve fréquemment sur les vases peints. M. Millin a fait figurer deux de ces petits bas-reliefs : l'un représente une femme, peut-être celle du défunt, qui sacrifie à ses mânes en offrant sur un autel chargé de fruits une patère et une bandelette, symboles de la piété et de la pureté des initiés; sur l'autre, on voit une autre femme qui pare avec une bandelette le squelette du défunt, pour indiquer que, purifié par les mystères sacrés, il entrera dans les fies fortunées, destinées à recevoir les âmes des hommes vertueux. Cette explication, que M. Millin donne de ces bas-reliefs, est confirmée par les figures allégoriques qui sont peintes à fresque sur les murs dans l'intérieur de la tour ronde, où l'on

remarque, dans des encadrements, des dauphins et d'autres animaux marins, autres symboles de la félicité dont les hommes vertueux et purifiés par l'initiation doivent jouir dans les îles fortunées, où leurs âmes sont portées par les nymphes assises sur ces animaux. Ce tombeau n'a point d'inscription; on voit seulement, au milieu du mur, le cadre, orné de moulures, qui la renfermoit. On ignore donc le nom de la personne à laquelle il appartenoit.

M. Millin a consacré trois planches à la représentation des deux tombeaux dont nous venons de parler. La première planche en offre les plans et les coupes, la seconde en donne la vue perspective, et dans la troisième sont figurés, plus en grand, les bas-reliefs dont ils sont décorés.

Le troisième tombeau est figuré dans la quatrième planche, et la cinquième en offre les détails. La forme générale de ce tombeau est très-élégante; elle est à peu près la même que celle du tombeau qui a été élevé à Riccius; mais il est de marbre blanc très-fin, et a des ornemens différens. Il est entouré d'un mur absolument semblable à celui du second tombeau. On lit l'inscription suivante sur la face principale du massif qui est porté par trois marches :

C. CALVENTIO QUIETO

AVGVSTALI

HVIC OB MVNIFICENT DECVRIONVM

DECRETÓ ET POPVLI CONSESV BISELLII

HONOR DATVS EST.

A Cajus Calventius Quietus, Augustalis : l'honneur du bisellium lui a été décerné, par un décret des décurions, et du consentement du peuple, à cause de sa munificence.

M. Millin entre, au sujet de cette inscription, dans beaucoup de détails d'autant plus intéressans qu'ils répandent un grand jour sur une question qui n'avoit pas encore été bien éclaircie jusqu'à ce jour. Il s'agit du *bisellium* dont il est parlé dans cette inscription. Malgré le savant et volumineux traité de CHIMENTELLI, *Marmor Pisenum de honore bisellii*, et ce qu'en ont dit NORIS et MAZOCCHI, le premier dans ses *Cenotaphia Pisana* t. 3; le second dans ses *Tabulae Heracleenses*, p. 155, on ne savoit pas encore bien jusqu'à présent ce que c'étoit que ce *bisellium*, et quelle étoit sa forme; on ignoroit également en quoi consistoit ce qu'on appeloit l'honneur du *bisellium*. Le tombeau de Pompéi, dont nous nous occupons, est le premier monument qui nous retrace une image authentique de cette espèce de siège; il est représenté au dessous de l'inscription que nous venons de rapporter, et M. Millin l'a fait figurer séparément dans la cinquième planche. C'est une espèce de banc allongé qui pouvoit contenir deux personnes, quoiqu'il ne servît que pour une, et il étoit plus ou moins orné, ainsi que le coussin qu'on posoit dessus : c'est ce qu'on voit en comparant ce *bisellium* avec celui que nous retrouverons sur le tombeau suivant, et qui a été figuré dans la septième planche. Quant à l'espèce d'honneur dont le *bisellium* étoit la marque distinctive, M. Millin, en rapprochant la précédente inscription de celle que nous offrira le quatrième tombeau, et d'une autre qui a été

publiée par FABRETTI, *Inscript.* III, 324, parvient à déduire de cette comparaison les faits suivans qui sont incontestables, savoir, que l'usage du *bisellium* étoit accordé aux personnes considérables; qu'elles avoient le droit de s'asseoir dessus au spectacle, au forum, et enfin dans les jeux et les fêtes publics; que cet honneur étoit décerné, au nom du peuple, par un décret des décurions; qu'il s'obtenoit par des services ou des libéralités; enfin, que celui qui l'avoit reçu, avoit le titre de *bisellarius*. M. Millin observe que toutes les personnes dont les inscriptions font mention, pour avoir obtenu l'honneur du *bisellium*, étoient des Augustaux ou prêtres d'Auguste, et il est porté à penser, comme FABRETTI, que cet honneur leur étoit particulier. Ce genre de distinction, ajoute-t-il, étoit absolument municipal, il ne donnoit aucun rang, aucune prérogative, et même aucun éclat, hors de la ville où il avoit été décerné; c'est pourquoi aucun auteur n'en fait mention, pendant qu'il est rappelé par un assez grand nombre d'inscriptions.

La face principale du tombeau est agréablement décorée de moulures qui encadrent l'inscription, et d'enroulemens formés de belles feuilles de palmier, qui terminent le couvercle; l'extrémité de ces enroulemens est ornée de têtes de béliers. Les deux faces latérales sont décorées de couronnes de chêne, attachées avec des bandelettes. Enfin, sur les petites pyramides qui s'élèvent autour du mur d'enceinte, il y a quelques figures en stuc, dont M. Millin a fait graver les plus intéressantes dans la cinquième planche. On y remarque la Victoire sur un globe, tenant une guirlande ou une bandelette; Œdipe qui devine l'énigme du Sphinx, et

probablement le même héros. qui se repose après l'avoir expliquée. Il y a derrière lui une colonne à laquelle est suspendue son épée par un baudrier; cette colonne est surmontée d'une sphère. Ces figures sont des emblèmes qui conviennent à l'emploi de la vie, à l'incertitude de l'avenir, à la mort, et enfin à la doctrine mystique des anciens.

Le quatrième tombeau, figuré dans la sixième planche, a une enceinte semblable à celle des précédens; mais les pyramides, qui terminent les pierres cubiques dont ce mur est décoré, sont sans sculptures. La forme de l'édifice est aussi à peu près la même que celle des tombeaux d'Ampliatius et de Calventius. Au milieu de la face principale on lit cette inscription :

NAEVOLEIA LIB TYCHE SIBI ET
C MVNATIO FAVSTO AVG ET PAGANO
CVI DECVRIONES CONSENSV POPVLI
BISELLIVM OB MERITA EIVS DECREVERVNT
HOC MONVMENTVM NAEVOLEIA TYCHE
LIBERTIS SVIS
LIBERTABVS Q ET C MVNAT. P FAVST F VIVA
FECIT

Naevolia Tyche, affranchie, à elle-même et à C. Munatius Faustus, Augustalis et Paganus, à qui les Décurions, d'après le consentement du peuple, ont décerné le bisellium, à cause de ses mérites. Naevoleia Tyche a fait faire ce monument, de son

vivant, pour ses affranchis, ses affranchies et pour C. Munatius, fils de Faustus.

Au dessous de cette inscription est un bas-relief qui représente le sacrifice solennel qui eut probablement lieu dans les funérailles de Munatius. Ce bas-relief et l'inscription ont un encadrement très-riche, au milieu duquel est, dans le haut, le buste de Naevoleia Tyche, qui a fait construire le monument. Sur l'une des faces latérales on voit le *bisellium* de Munatius; il est moins orné que celui de Calventius, et il est placé dans un encadrement agréablement composé de fleurs en roue, et de feuilles d'acanthe. L'autre face a, au milieu d'un encadrement absolument semblable, un joli bas-relief de marbre qui représente une barque, qui a pour équipage quatre génies funèbres qui sont l'office de matelots. L'un de ces matelots monte à la corde principale, pour peser dessus, et hisse la voile que deux autres sont occupés à rouler autour de la vergue; le quatrième qui est debout, ordonne cette manœuvre et en surveille l'exécution. M. Millin regarde cette manœuvre de serrer la voile comme une ingénieuse allégorie du voyage pénible que l'âme fait dans la vie; après tant de bourasques et de tourmentes, dit-il, la mort lui offre un port assuré, et c'est dans ce port que Naevoleia, qui est à la poupe, couverte comme les ombres d'un grand voile, va entrer. Tous ces détails ont été figurés dans la septième et dernière planche.

On a trouvé dans l'intérieur de ce tombeau, qui est carré, quelques vases d'une terre rouge, avec des figures en relief; ces vases paroissent être gaulois, à en juger par la nature de la terre, le tra-

vail du relief et le style du dessin; ils ressemblent absolument à ceux qui se trouvent si abondamment en France, dans la Belgique et en Angleterre. M. Millin ne trouve pas plus étonnant qu'un habitant de Pompéï ait possédé des vases gaulois, que de voir aujourd'hui à Naples de la porcelaine de Saxe, de Sèvres, de la Chine et du Japon. On a aussi trouvé des phioles de verre, remplies d'une eau roussâtre, qui avoit probablement contenu des matières animales; elles étoient si bien fermées que la liqueur ne s'étoit point évaporée, elle avoit une saveur fade.

Auprès de l'entrée du tombeau est un de ces pilastres de marbre surmontés d'une boule, qui sont assez communs à Pompéï. Ces marbres sont ordinairement sciés dans leur longueur, et portent une inscription; M. Millin en a fait graver un dans la première planche. Ces pierres étoient de simples commémorations; M. Millin a pensé que leur forme étoit allégorique, un symbole de la Fatalité, exprimée par la sphère, dont Lachésis se sert pour tirer l'horoscope des hommes. Mais on en a trouvé depuis qui ont des cheveux par derrière, ce qui prouve que ce sont des têtes sciées par la moitié, dont le derrière a encore le signe de la chevelure, et dont la face aplatie porte une inscription. Ces têtes sont figurées ainsi dans l'ouvrage de M. de CLARAC appelé *Pompéï*, p. 5, n.º 17 à 21, et dans celui de M. MAZOU. M. Millin rapporte, dans une note, les inscriptions qu'il a remarquées sur ces pierres.

Auprès du monument de Naevoleia est encore une enceinte, au dedans de laquelle, au lieu d'un tombeau, on voit un *triclinium*, qui en étoit pro-

blement une dépendance, quoiqu'il n'y ait ni inscription qui le fasse connaître, ni communication entre les deux monumens. Ce *triclinium* est bâti en briques, et recouvert en stuc; il est en pente vers les murs, et relevé vers la table carrée qui est au milieu. Il étoit destiné à ces repos funèbres dont les inscriptions antiques font si souvent mention. On le voit aussi figuré dans la première planche.

Nous arrivons au dernier tombeau que décrit M. Millia, et qui est pareillement gravé dans la première planche. Ce tombeau a la forme d'un autel, et est bâti en pierres quadrangulaires soigneusement taillées. On y lit, en beaux caractères, sur une pierre carrée qui se répète sur les trois faces, cette inscription :

M. ALLEIO LVCCIO LIBELLAE PATRI
AEDILI II VIR PRAEFECTO QVINQ ET
M ALLEIO LIBELLAE F DECVRIONI VIXIT
ANNIS XVII LQVS MONVMENTI PVBLICE
DATVS EST ALLEIA M F
DECIMILLA SACERDOS PVBLICA
CERERIS FACIVNDVM CVRAVIT VIRO
ET FILIO

A Marcus Alleius Luccius Libella, père, édile II vir, præfet quinquennalis, et à Marcus Alleius Libella, son fils, Décurion, qui a vécu XVII ans. L'emplacement du monument a été donné par le

peuple. *Alleia Decimilla*, fille de *M.*, prêtresse publique de *Cérès*, a pris soin de le faire exécuter pour son mari et pour son fils.

Tels sont les tombeaux dont *M. Millin* nous donne la description. On a pu se convaincre, par ce que nous en avons dit, de l'intérêt que présentent ces monumens. Du reste, *M. Millin* nous apprend que les tombeaux de *Pompéï* seront gravés en grand dans l'intéressant ouvrage que *M. MAZOU* fait paraître sous le titre : *les Ruines de Pompéï*. C'est par cette raison, dit-il, qu'il ne s'est pas étendu sur diverses particularités que ces tombeaux présentent, et qui seront aussi l'objet du beau travail que publiera un jour l'Académie royale. *M. Millin* a placé dans des notes des digressions intéressantes, telle que l'explication de plusieurs monumens relatifs aux gladiateurs. Nous transcrivons la note dans laquelle il témoigne son indignation contre ceux qui tracent leurs noms sur les monumens.

« Les dégradations qui se commettent tous les
« jours à *Pompéï* sont véritablement affligeantes. Il
« semble que la manie de la destruction se réunisse
« aux effets d'une admiration mal raisonnée, pour
« n'y rien laisser. Des méchans, sans autre but
« que l'odieux plaisir de mal faire, brisent des
« autels et des colonnes, et dégradent des ornemens.
« Des prétendus amateurs, ridiculement passionnés,
« profitent de l'absence ou de l'inattention des gar-
« diens, et même quelquefois tentent leur foiblesse,
« pour enlever des lettres de bronze, et détacher
« des portions de mosaïque. On gâte ces mosaïques,
« à force de gratter la poussière dont on les couvre
« pendant l'hiver, pour les montrer aux curieux.
« On efface les plus belles peintures, en les lavant,

« et comment les lave-t-on, pour faire paroître dans
« tout son éclat la vivacité de leurs riches couleurs.
« Que dirai-je de l'odieuse manie qu'ont les voya-
« geurs d'écrire leur nom avec un instrument pointu,
« sans faire grâce du lieu de leur naissance et du
« jour de leur fâcheuse visite à Pompéï. C'est un
« bonheur encore quand, par un transport de sen-
« timent, ils n'ajoutent pas celui de leur amie. En
« regardant ce maussade mélange de noms de toutes
« les nations, on croit lire le registre de présence
« de la grande assemblée du Pandemonium, ou de
« la réunion générale qui aura lieu dans la vallée
« de Josaphat. Il est remarquable que les noms
« qui dégradent des beaux stucs colorés, d'agréables
« peintures, d'élégants arabesques n'appartiennent
« pas tous à la classe obscure, que le défaut de
« culture et d'éducation doit faire excuser. On y
« lit ceux d'un grand nombre de personnes très-
« connues dans le monde, bien élevées, et qui y
« tiennent un rang distingué. J'en ai recueilli une
« longue liste; si je la publiois, on regarderoit ce
« procédé comme un manque de convenance, une
« incivile indiscretion, une sorte de rusticité. Ce
« ne seroit pourtant autre chose que contribuer à
« faire plus promptement acquérir à ces amans de
« la gloire, l'espèce de célébrité à laquelle ils aspi-
« rent. Ne seroit-il pas possible d'interdire l'entrée
« des édifices de Pompéï à tous ceux qui ne sont
« pas accompagnés d'un gardien, en ne laissant li-
« bres que les rues. Ne pourroit-on pas établir des
« peines sévères contre ceux qui portent sur ces
« monumens respectables une main profane. Une
« forte amende seroit celle du graveur en lettres
« sur le stuc ou sur la pierre; je voudrois de plus,

« que quand son nom seroit un peu connu, on
 « lût le lendemain dans le *Moniteur napolitain*
 « *M. N. a payé hier une amende de tant pour avoir*
 « *écrit son nom sur tel monument.* Je voudrois sur-
 « tout qu'à la fin de l'article on répêât chaque fois
 « ce vers de Martial :

Nomina stultorum semper in moenia leguntur.

« Les noms des sots toujours se lisent sur les murs. »
 J. OBERLIN.

HISTOIRE.

TABLEAU historique et pittoresque de Paris, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours; par M. **. Avec figures. A Paris, chez *H. Nicolle*, à la Librairie Stéréotype, rue de Seine, n.º 12; et chez *Lenormant*, rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, n.º 17. De l'imprimerie de *Mame*. Tome III et dernier de 872 pages. Vingt-cinquième, vingt-sixième, vingt-septième, vingt-huitième, vingt-neuvième, trentième livraisons, et Table générale des matières. 1812 et 1813 (1).

A la suite du quartier de la Place Maubert, dont la description commence celle de la moitié méridionale de Paris, viennent les quartiers de S. Benoît, de S. André-des-Arcs, du Luxembourg, et

(1) Voyez le *Magasin Encyclopédique*, ann. 1809, t. 1, p. 428; ann. 1810, t. 17 p. 420; *Ibid.*, t. 5, p. 198; ann. 1812, t. 2, p. 219; *Ibid.*, t. 6, p. 209.

de S. Germain-des-Prés, conformément aux dénominations usitées avant 1789, époque à laquelle on sait que l'auteur s'est arrêté, laissant à d'autres le soin de composer un tableau supplémentaire des changemens et des accroissemens survenus depuis vingt-cinq ans.

Le quartier S. Benoît, qui correspond à peu près à la circonscription actuelle des quartiers S. Jacques, de la Sorbonne et de l'Observatoire, offre une infinité de détails sous le rapport de beaucoup de monumens que l'on a vu disparaître, et qui sont remplacés par d'autres établissemens publics ou particuliers, dont la construction a été généralement subordonnée à l'élargissement de la voie publique, et à la régularité des alignemens; on a eu soin de percer quelques nouvelles rues, et partout on a également cherché à concilier la salubrité, la commodité, l'embellissement et l'utilité.

L'enceinte des Carmes, comprise entre la rue de ce nom et celles des Noyers et de la Montagne Sainte-Geneviève, doit incessamment servir à l'agrandissement du marché de la Place Maubert. M. *** a raison de ne rien regretter de ce qui composoit le couvent de ces Religieux; mais depuis un demi-siècle les curieux étoient attirés dans leur église par le beau mausolée de la famille *Boulenois*. Ce que notre historien appelle *les médaillons des deux époux*, étoient deux portraits ovales parfaitement exécutés en mosaïque, et les figures y étoient représentées en buste de grandeur naturelle.

L'abbaye de Sainte-Geneviève, dont on a précieusement conservé la vaste Bibliothèque, est occupée par un des Lycées de l'Université. On a trouvé

dans cet édifice des distributions toutes faites. Le jardin en est spacieux et bien planté. Il manque à cet utile établissement d'être décoré d'une entrée plus digne de sa destination que ne l'est la petite porte, ouverte en guichet, sur la place de S. Etienne-du Mont.

La nouvelle église de Sainte-Geneviève devient, sous la plume de M.***, l'objet d'une critique savante. Ce qui paroît beau et grand dans l'ensemble et dans la masse peut laisser apercevoir à un censeur rigide quelques traits d'imperfection inconnus à des regards vulgaires; et, s'il est une controverse interminable, c'est celle qui résulte de la diversité des opinions sur les vrais principes de l'architecture moderne, et sur les progrès dont elle est susceptible. Cependant il faut rendre cette justice à M.***, qu'il motive toutes ses critiques avec un goût exquis; il a une profonde entente de la nature; et, s'il se conforme à plusieurs jugemens sévères, déjà rendus avant lui, il saisit beaucoup d'occasions de signaler sa propre pensée sur d'autres productions incorrectes, échappées à la censure.

A l'occasion du quartier de Saint-André-des-Arcs, et de l'époque où, une partie de la grand'chambre du Parlement étant assemblée aux grands Augustins, on répandit en 1610, l'affreuse nouvelle de l'assassinat de Henri IV, l'auteur place une épisode des plus intéressantes, moins peut-être pour l'histoire particulière de la Capitale que pour celle de tout le Royaume. Il renferme dans le même cadre la minorité orageuse de Louis XIII, le ministère de Richelieu, celui de Mazarin, la minorité de Louis XIV et les troubles de la Fronde. Tous ces événemens,

sous les rapports qui intéressent essentiellement la politique et la morale, sont racontés avec précision, suivant le même plan d'après lequel nous avons recueilli jusqu'à ce moment, dans le même ouvrage, les principaux traits de l'histoire de Paris et de la France, depuis l'origine de la monarchie.

Il en est de tous les monumens renfermés dans l'enceinte du quartier de Saint-André-des-Arcs avant 1789 comme de ceux qui ont été décrits dans les quartiers précédens, ou qui appartiennent aux quartiers du Luxembourg et des Invalides : presque tous ont disparu ou ont éprouvé de grands changemens et une nouvelle destination. Il en est quelques-uns encore assez bien conservés, et sans usage déterminé, tels que les temples de la Sorbonne et du Val-de-Grâce qu'il seroit convenable de rendre au culte. L'église de Saint-Sulpice a reçu des embellissemens extérieurs par le dégagement de quelques rues voisines qui viennent aboutir à une place dont la grandeur seroit en harmonie avec la magnificence du monument, si l'on n'étoit distrait de ce bel ensemble par la vue d'une fontaine excessivement mesquine.

La description du palais d'Orléans, dit le Luxembourg, fournit à notre historien la matière d'une critique très-judicieuse sur les singularités et les beautés de ce grand édifice, fort embelli par les dernières restaurations qu'on y a faites. En indiquant le théâtre de l'Odéon, l'un des plus beaux de la Capitale, et en rappelant qu'à son origine il étoit destiné à la comédie française, M.^{***} remonte à l'histoire primitive des spectacles en France, et il finit à l'époque actuelle, après avoir détaillé

les progrès de l'art théâtral depuis son berceau jusqu'à nos jours. La description du quartier Saint-Germain-des-Près offre un des meilleurs morceaux épisodiques, indispensable pour compléter la liaison de l'histoire de France et de celle de Paris. L'auteur esquisse rapidement la fin désastreuse du règne de Louis XIV. Il aperçoit, dans les malheurs qui ont assiégé la vieillesse de ce Monarque, tous les germes des autres calamités survenues pendant la régence, sous la minorité de Louis XV, et dans le cours de deux règnes où l'on a vu, d'un siècle à l'autre, l'excès de tous les désordres mettre le comble à nos maux. Il n'appartient qu'à M. *** d'avoir su si bien analyser la succession des événements qui ont ainsi menacé la France d'une profonde dissolution. Après avoir éprouvé naguères les plus douloureuses angoisses dont une Providence miraculeuse a pu seule nous délivrer, espérons aujourd'hui que d'austères vertus, ramenées sur le trône, subjugueraient les cœurs égarés, et comprimeront pour toujours cette licence d'opinions, de mœurs et de conduite, ennemie de toute morale civile et religieuse, et qui, depuis trop longtemps, a fait rétrograder au milieu de nous, les principes de la vraie civilisation.

Le faubourg Saint-Germain est à lui seul la matière d'une histoire séparée de celle des autres quartiers de Paris; outre les grands édifices qui constituent l'hôtel des Invalides et l'Ecole militaire, outre la beauté des quais et des ponts qui y abou-
tissent, il existe un nombre considérable d'hôtels magnifiques et plusieurs palais, dont la vue est surtout imposante, dans tout ce qui se trouve en

regard, le long de la Seine, avec le palais du Louvre, sa galerie, le château des Tuileries, son superbe jardin; la place de Louis XV, et les Champs-Élysées. Dans toute l'étendue de ce même quartier, à mesure que, depuis Louis XIII, il a reçu de si grands accroissemens on n'a pas toujours pris le même soin d'avoir des rues alignées, bien percées et suffisamment larges; si ce n'est, suivant la direction de la longue et vilaine rue du Bacq, sur toute la partie de l'ouest, que l'on a distribué nombre de belles habitations dans plusieurs grandes rues parallèles, qui n'ont cependant point assez de communications intermédiaires, pour faciliter tous les accès. Vraisemblablement on attendra encore trop longtemps à voir achever l'élargissement de l'entrée si étroite et si périlleuse de la rue de Varenne.

A mesure que j'ai médité volume par volume, l'excellent ouvrage de M. ***, je me suis abandonné le plus souvent à mes propres réflexions, oubliant de faire parler l'auteur qui est jugé d'avance par le prompt accueil de tous les lecteurs. Il n'y a plus lieu de déguiser son nom, depuis que sa personne est plus généralement signalée à l'opinion des hommes sages. M. B. de Saint-Victor, rendu au libre développement de son mérite littéraire, sous une autorité qui donne l'exemple des plus douces affections, continuera sans doute d'exercer ses talens sur tous les sujets de morale et de politique, les plus importants pour l'ordre social.

R. CHAMSERU.

LITTÉRATURE GRECQUE.

ΕΥΡΙΠΙΔΟΥ ΦΟΙΝΙΣΣΑΙ, les Phéniciennes d'Euripide.

Avec un choix des Scholies grecques et des Notes françaises; par Fr. THUROT, Professeur-adjoint de Philosophie à la Faculté des Lettres de l'Académie de Paris. A Paris, chez *Firmin Didot*, 1813. In-8.^o de XVI et 246 pages, avec le portrait d'Euripide d'après l'antique.

M. Thurot, avantageusement connu dans la république des Lettres par ses traductions de l'*Hermès* de Harris, de la *Vie de Laurent de Médicis*, par Roscoe, et de l'*Apologie de Socrate*, par Platon et Xénophon, a fait une étude particulière de la langue grecque. Il nous prépare une bonne grammaire de cette belle langue, composée d'après les meilleurs grammairiens grecs. Il possède à un degré très-éminent cet esprit méthodique, si nécessaire dans un pareil travail, qui dispose avec ordre ses matériaux, met chacun à la place qui lui convient, et jette de la clarté sur les matières les plus abstraites. Les notes qu'il a jointes à sa traduction de l'*Apologie de Socrate* et à cette pièce d'Euripide prouvent évidemment ce que nous venons d'avancer, et ceux qui assistent à ses leçons l'attesteraient encore mieux, s'il en étoit besoin.

Le texte des Phéniciennes est précédé d'une Lettre de l'éditeur à son frère, Alexandre Thurot, jeune homme plein d'ardeur pour les arts et pour les lettres, et qui emploie utilement pour son instruction les loisirs dont tant d'autres font un si indigne

usage. Il a orné cette édition du portrait d'Euripide, dessiné d'après l'antique, et gravé par lui, avec quatre vers élégiaques que nous lisons dans l'Anthologie grecque (1). Cette Lettre, pleine d'amitié, renferme des conseils très-sages et des observations fines et judicieuses. « Ton zèle, dit-il à son frère, « pour la littérature ancienne, t'a fait désirer « d'ajouter à cette édition des *Phéniciennes* un or- « nement que j'aime aussi à devoir à ton amitié « pour moi. Admirateur du génie d'Euripide, tu « t'es plu à retracer, à l'aide du burin, l'image de « ce grand poète; dans les momens de loisir que « te laisse l'art que tu cultives, tu t'appliques à la « lecture des meilleurs écrivains de l'antiquité. « Continue, mon ami, à exercer ainsi ton esprit « et ta raison, en méditant ces excellens modèles « dans tous les genres d'éloquence et de poésie : « déjà tu sens combien on est dédommagé du tra- « vail qu'exige d'abord l'étude des langues consacrées « par tant de productions admirables. Tu éprouveras, « je l'espère, que loin de nuire aux succès ou aux « progrès de l'artiste, un pareil emploi de son temps,

(1) Χαῖρε μιλαμπέπλοισ, Εὐριπίδῃ, ἐν γυάλοισι

Πιρίαις, τὸν αὖ νυχτὸς ἔχων θάλαμον.

Ἴσθι δ' ὑπὸ χθονὸς ὦν, ὅτι σοι κλέος ἄφθονον ἔσται,

Ἴσον Ὀμηρείαις αἰνάοις χάρισι.

(« Salut, Euripide ! Ta mort a convert de deuil les vallons
« de Pierie. Tu habites le séjour de la nuit éternelle ; mais
« apprends, sur les sombres bords, que ta gloire sera impé-
« rissable, comme les chants immortels d'Homère. »

Anthol., liv. III, ch. 25, épig. 50. — *Anal.*, tom. III,
p. 264).

« indépendamment de tous les autres avantages qui y
 « sont attachés, ne peut que développer en lui un sen-
 « timent plus exquis du beau en général, et ali-
 « menter, pour ainsi dire, en le réglant, cet en-
 « thousiasme qui est proprement la vie des arts.
 « En sorte que l'on peut appliquer ici ce qu'a dit
 « Horace de la nécessité de seconder les talents na-
 « turels par une étude assidue :

Alterius sic

Altera poscit opam res, et conjurat amico.

Art Poét., 410.

« Si la Grèce, particulièrement à l'époque où
 « florissoit Euripide (1) produisit tant d'hommes
 « d'un mérite éminent, dans la poésie, dans l'élo-
 « quence, dans la guerre, dans la politique et dans
 « les arts, c'est qu'alors tout l'ensemble des connois-
 « sances que l'on pouvoit avoir acquises, entroit
 « dans le système d'une éducation libérale. Euri-
 « pide, par exemple, ne s'étoit pas exclusivement
 « livré à l'étude des lettres et de la poésie : aidé
 « des leçons du sage Anaxagore, il avoit tenté de

(1) Il naquit la première année de la soixante-quinzième olympiade (480 ans avant le commencement de notre ère vulgaire). Dans cette même année, Thémistocle gagna sur les Perses la bataille de Salamine; et c'est dans cette île où les Athéniens avoient été forcés de chercher un asyle, qu'Euripide vit le jour. — Vers la fin de sa vie, il se retira à la cour d'Archélauts, roi de Macédoine; il y périt par un accident funeste : il fut, dit-on, déchiré par des chiens, à l'âge de 75 ans, la troisième année de la quatre-vingt-troisième olympiade. *Note de l'Editeur.*

« pénétrer dans la connoissance des merveilles que
« la nature offre sans cesse à nos regards; il avoit
« appris à reconnoître qu'une intelligence suprême
« doit nécessairement présider à ce mystérieux en-
« chaînement de causes et d'effets, qui décèle de
« toutes parts une sagesse et une puissance in-
« finies. »

Dans cette Lettre, qui tient lieu de préface, M. Thurot rend compte des jugemens qu'ont portés, sur ce tragique, Aristote, Longin, Quintilien et de ce qui le distingue d'Æchyle et de Sophocle. La douceur de ses vers est admirable, et leur plus grand éloge est, sans doute, d'avoir inspiré à Racine ce goût pur, cette harmonie qui régne constamment dans les siens, et qui flattent si agréablement l'oreille. Euripide a encore un autre mérite qui lui est particulier; toutes ses pièces sont semées de réflexions philosophiques, de sentences morales, qui, exprimées en vers si doux et si heureux, se gravent facilement dans la mémoire, et y laissent une empreinte durable. On sait qu'après la déroute des Athéniens en Sicile, les soldats, devenus rhapsodes, alloient de porte en porte récitant des tirades de ce poète, et qu'ils se procuroient de cette manière un asyle et du pain.

Cette tragédie est intitulée, *les Phéniciennes*, « dit
« M. Thurot, parce que le chœur est composé de
« jeunes filles de Phénicie que l'on suppose avoir
« été envoyées de Tyr à Thèbes, et consacrées au
« culte d'Apollon. Du reste, c'est le même sujet
« qu'Æschyle avoit traité, avant Euripide, dans les
« sept Chefs devant Thèbes; c'est ce siège si cé-
« lèbre dans l'histoire des temps héroïques de la
« Grèce, où l'on vit deux frères vivans se dis-

« puter un trône, les armes à la main, et périr
 « par les coups l'un de l'autre. La pièce d'Æschyle,
 « où brille un talent sublime quant au style, aux
 « pensées, aux descriptions, n'est guères, sous le rap-
 « port de l'invention dramatique et de la conduite
 « de l'action, qu'une espèce de canevas, qui dé-
 « cèle l'enfance de l'art. Celle d'Euripide, au-
 « contraire, malgré les défauts réels qu'on lui peut
 « reprocher, malgré le peu d'art qu'il a mis dans
 « l'exposition, quoique les chœurs soient trop peu
 « liés à l'action, et que la marche en soit embarras-
 « sée d'épisodes qui nuisent à l'unité d'intérêt, est
 « du plus grand pathétique, et enchante presque
 « toujours, le lecteur, par la vérité, le naturel et
 « la variété des caractères.»

Le célèbre Valckenaer donna en 1755 à Fran-
 ker une excellente édition des Phéniciennes, avec
 la traduction en vers latins de Grotius, les diverses
 scholies grecques, et des notes abondantes, remplies
 de cette érudition qu'il savoit répandre sur tout ce
 qui sortoit de sa plume, le tout formant un volume
 in-4.° de XXIV et 831 pages, sans compter les tables.
 En 1780, Brunck en donna une nouvelle édition à
 Strasbourg, avec l'Hécube, l'Hippolyte et les Bac-
 chantes. Enfin Porson, qu'une mort prématurée a enlevé
 aux Lettres en septembre 1808, la fit réimprimer à Lon-
 dres en 1799 avec des notes dignes de ce savant critique.
 M. Thurot a profité des secours que lui ont fournis
 ses illustres devanciers. Il a mis au bas des pages
 un choix des différentes scholies, s'attachant par-
 ticulièrement à celles qui sont relatives à la gram-
 maire, à la mythologie, ou qui contiennent quel-
 ques citations des anciens auteurs.

« Dans les notes françaises qui se trouvent à la

« fin de ce volume, dit l'éditeur, je me suis plus
 « généralement attaché à saisir l'esprit du Com-
 « mentaire de Valckenaer et des notes de Porson
 « qu'à les traduire littéralement. J'y ai conservé les
 « discussions critiques les plus instructives et les
 « plus propres à donner aux jeunes gens une idée
 « de l'utilité de ce genre d'application de l'érudition
 « que nos professeurs négligeoient trop autrefois de
 « faire connoître à leurs élèves. »

Ces notes, qui remplissent 117 pages, nous ont paru judicieuses, et rédigées avec clarté et avec goût. Elles sont nourries de citations, qui en rendent la lecture aussi agréable qu'instructive. Nous en donnerons un exemple pris de la page 156, où l'éditeur cite ces vers élégans dans lesquels Tyrtée peint avec des couleurs si vraies toutes les souffrances de l'exil, et que M. Firmin Didot, émule en tout des Etienne, a élégamment traduits en vers français. Cette note se rapporte au vers 409 des Phéniciennes (1).

Αἱ δ' ἐλπίδες βόσκει φησὶ δαὸς ἄλγος.

(Les espérances, dit-on, nourrissent les exilés).

« C'est peut-être le second de ces deux vers
 « (l'éditeur avoit fait une note sur le vers précédent)
 « qu'Accius avoit en vue dans sa tragédie, intitulée
 « *Aeneadae*, lorsqu'il dit :

Fateor : sed sæpe ignavit fortem in spe expectatio.

(1) Pour la commodité des Lecteurs du *Magasin*, nous avons joint la traduction des différentes citations grecques.

« Sophocle, cité par Stobée, édit. de Grotius,
« p. 463, dit aussi :

Ἐλπίς γάρ τι βίοντα τὸς πολλὰς βροτῶν.

(*C'est l'espérance qui nourrit beaucoup de mortels*).

« Et Æschyle dans l'*Agamemnon*, v. 1677 :

Οἶδ' ἐγὼ φύσσης ἄνδρας ἐλπίδας σφύμινυς.

(*J'ai connu des exilés qui se nourrissoient d'espérances*).

« Le poète Eubulus (cité par Athénée, liv. II,
« p. 47) avoit plaisamment parodié cette expression
« d'Æschyle, dont il faisoit l'application aux Athé-
« niens :

..... Τὸν δὲ μουσικόν

Κλεινὸς Ἀθήνας ἐπερχῶν Ἀμφίονα [καλοῦσι]

Οὗ γὰρ σιτὰ πιπῶσι Κικροπιδῶν κόροι,

Κάπησις αὖρας, ἐλπίδας σφύμινυι.

(*Quant au fameux musicien Amphion, il lui conseilla d'aller à l'illustre Athènes, où les enfans de Cécrops, s'accoutument facilement à la faim, humant l'air et se nourrissant d'espérances*).

VALCK.

« Les peuples de la Grèce, que la nature de leurs
« gouvernemens et le peu d'étendue de leurs diffé-
« rens états exposoient à de fréquentes révolutions,
« avoient appris de bonne heure par expérience
« que lorsque les citoyens d'un pays sont forcés de
« le quitter, par l'effet des troubles qui y régnent,

« ils doivent peu compter sur les secours, ou l'ap-
 « pui des peuples étrangers, ou plutôt ils ne doivent
 « en attendre qu'outrages et humiliations de toute
 « espèce, et c'est ce que Tyrtée avoit exprimé d'une
 « manière également noble et touchante dans ces beaux
 « vers : »

Τιθάμηναι γὰρ καλὸν ἐπὶ προμάχοισι πισόσῃ
 Ἄνδρ' αἰσθὼν, περὶ ἧ παρὶδὶ μαρτάμενον.
 Τὴν δ' αὖτ' ἐπ' ἐπὶ προμάχοισι πάλιν, καὶ πόιναι, ἀγρῆς,
 Πρωχίμῳ, πάντων ἴσ' ἀνιερθείσῃ,
 Πλαζόμενον σὺν μηρὶ φίλῃ, καὶ παρὶ γέροντι,
 Παισὶ τε σὺν μικροῖς, κυριδίῃ τ' ἀλόχῳ.
 Ἐχθιστος γὰρ τοῖσι μέιστοςται, ὅς κεν ἱκησῇ,
 Χρημιστόν τ' εἶπεν καὶ στήθεσσι πνίῃ
 Αἰσχρῶς τε γένος, κατὰ δ' αἰσλὰν εἶδος ἐλέγχῃ,
 Πᾶσα δ' ἀθμία καὶ κακότης ἔπεται.
 Εἴθ' ἔσας ἀνδρὸς τοὶ ἀλωμένα ὑδμί' ὄρε
 Γίνεσθαι, ἔθ' αἰδῶς εἰσπύσω τελέθῃ.

Il est beau qu'un guerrier, à son poste immobile,
 Meure pour sa patrie, et meure aux premiers rangs;
 Mais fuir et ses foyers, et sa ville et ses champs;
 Mais mendier au loin une pitié stérile;
 Mais, avec une épouse, une mère débile,
 Trainer et son vieux père et ses jeunes enfants,
 Guerriers, de tous les maux ces maux sont les plus grands.
 L'homme qui fuit, partout, n'obtient que des outrages;
 Les besoins importuns l'assiègent jour et nuit;
 De ses traits altérés la beauté se détruit :
 En vain de ses aïeux il montre les images,
 Un sang dégénéré n'attire point d'hommages :

Méprisable en tous lieux, en tous lieux on le fait :

Le chagrin l'accompagne et l'opprobre le suit.

Traduction de M. Firmin Didot.

Cette édition d'une des meilleures tragédies du théâtre grec, faite avec beaucoup de soin, élégamment imprimée par M. Firmin Didot, ne peut manquer d'être bien accueillie des maîtres et des élèves, et de tous ceux qui cultivent parmi nous les lettres grecques. Nous la leur recommandons.

CHARDON DE LA ROCHETTE.

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Memorie di Jacopo ANTIQUARI, e degli studj di amena Letteratura Esercitati in Perugia nel secolo decimoquinto con un Appendice di Monumenti raccolte da Gio. Battista VERMIGLIOI, Professore di Archeologia nell' Università di Perugia, Conservatore del Gabinetto di Antichità, etc. In Perugia, 1813. 1 vol. in-8.^o.

L'éditeur de ces Mémoires a déjà fait au public un présent très-agréable, en publiant ceux de *Francesco Maturanzio* et de *Baldassare Ansidei*, illustres Pérugins. Ce pays, comme tant d'autres contrées de l'Italie, a produit un grand nombre d'hommes célèbres, dans les beaux temps qui suivirent le retour des lettres. Les auteurs italiens, tels que Manni, Muratori, Tiraboschi, etc., ont recueilli, avec un zèle digne des plus grands éloges, les nombreuses productions et tout ce qui concerne la vie, les études et les ouvrages de ces littérateurs dont les noms sont restés chers aux savans des siècles suivans;

mais il n'est pas étonnant, que dans un nombre prodigieux quelques-uns n'ont pas inspiré aux biographes et annalistes un intérêt proportionné à leur importance. Tel a été le sort de *Jacopo Antiquari*, auquel son compatriote rend ici l'hommage dû à son mérite. Aux Mémoires relatifs à ce personnage, qui étoit en relations avec les premiers savans de son siècle, l'auteur, animé d'un noble amour pour sa belle patrie, en a joint d'autres servant à faire connoître l'état où étoit alors, dans cette dernière, l'étude des belles-lettres. Familiarisé avec la littérature étrangère comme avec celle de son pays, il a su recueillir des notices inédites, ignorées pour la plupart avant lui, et qui pourront servir à remplir des lacunes dans l'histoire littéraire de l'Italie, aux jours où ce beau pays

Che Appenin parte, e il mar circondo e l'Alpe,

devint, dit-il, une seconde fois la mère de tout savoir et la maîtresse de toutes les nations civilisées. Les monumens inédits de ce siècle, observe M. Vermiglioli, sont bien plus dignes de l'attention publique, qu'une foule de productions futiles de notre temps justement méprisées par les vrais littérateurs.

Après ces considérations, presque toutes renfermées dans la Préface de l'auteur, nous allons donner une notice succincte de son ouvrage, qui se partage en trois parties d'une étendue à peu près égale. La première contient les Mémoires qui concernent la vie, les actions et la carrière littéraire de *Jacopo Antiquari*; la seconde des notes et des éclaircissemens; la troisième un appendix de mor-

Tome III. Juin 1814.

28

ceaux inédits, qui servent également de commentaire à l'ouvrage.

Dans la première partie nous trouvons d'abord quelques détails sur l'époque de la naissance, le nom et la famille d'Antiquari, qui naquit vers 1443. Ces renseignemens sont suivis d'une longue digression sur l'état de l'étude des belles-lettres à Péragia, depuis 1400 jusqu'à l'arrivée de Gio. Antonio Campano dans cette ville, et pendant le temps que ce littérateur célèbre y passa. Péragia s'étoit ressentie de la noble ardeur pour les sciences et les lettres rapidement communiquée aux Italiens du quatorzième siècle, et qui produisit de si grandes merveilles dans le quinzième, où elle atteignit le plus haut degré, au milieu des guerres et des convulsions politiques. Pendant ces jours d'une émulation générale, dit M. Vermiglioli, notre cité, comme d'autres villes d'Italie, vit se réunir dans son sein une foule d'illustres savans, dont ses magistrats étoient eux-mêmes les protecteurs. Dans son Gymnase, favorisé par les Papes, on enseignoit toutes les facultés, et surtout la jurisprudence, dont l'étude a rendu célèbre pendant plusieurs siècles l'Ecole Pérugine. Il est vrai qu'elle le fut d'abord moins par les belles-lettres, quoiqu'elle eût eu des poètes italiens dès le quatorzième siècle. Malgré le grand exemple donné par le Dante, les beaux esprits de ces temps continuèrent à cultiver de préférence la poésie latine, à laquelle Pétrarque avoit dû le laurier. On sait qu'il faisoit lui-même peu de cas de ses productions italiennes qui devinrent dans la suite la cause principale de sa gloire immortelle.

La ville de Péragia a eu aussi quelques poètes latins, sur lesquels on trouve des renseignemens

dans la digression de M. Vermiglioli, ainsi que sur d'autres littérateurs, en partie ignorés ou peu connus jusqu'à lui. Parmi ces savans, on distingue *Serafino Candido Bontempi*, illustre Pérugin, honoré par l'empereur Sigismond, et dont il ne nous reste qu'un poème intitulé *Il Salvatore*. On cite encore parmi eux *Enoe di Ascoli*, *Elena Coppoli*, noble Pérugine, et une des femmes qui, dans ce siècle, se sont illustrées par les Lettres; *Gio. Ant. Campano*, sur lequel l'auteur a donné le plus de détails, et enfin *Demetrio Calcondilla*, Athénien, qui trouva à Pérugia un asyle agréable; comme un grand nombre de ses compatriotes, fuyant comme lui, les Turcs, en eurent dans d'autres villes de l'Italie fière d'accueillir les descendans des anciens Grecs.

Après cette digression, l'auteur revient à son objet principal dont il ne s'écarte plus pendant le reste de cette partie de son ouvrage. Il nous entretient successivement des premières études d'Antiquaire, de son séjour à la cour de Milan, de sa correspondance littéraire, de ses relations avec Angelo Poliziano et d'autres littérateurs, des honneurs que lui rendirent et les princes et les savans, de son amour pour sa patrie, de sa mort et de ses écrits.

On sent que de pareils renseignemens sur un homme qui joua un rôle distingué parmi les littérateurs, dans un siècle qui fut plus que tout autre fécond en hommes célèbres, doivent inspirer un grand intérêt. Nous l'y avons trouvé en effet, et si nous n'entrons point dans quelques détails pour en faire juger le lecteur, c'est parce que nous avons cru que cela nous seroit impossible, sans passer les bornes prescrites à notre article. Pour ne point

interrompre à chaque pas la marche rapide et lumineuse des récits, l'auteur a donné de nombreuses notes et les éclaircissemens qu'exigeoit le grand nombre des objets qu'il a traité. Ces notes, comme nous l'avons dit, forment la seconde partie de son ouvrage. Elles renferment des observations précieuses, surtout pour l'histoire littéraire de l'Italie.

Quant à la dernière partie de l'ouvrage, les pièces inédites, qui sont au nombre de soixante-cinq, on y trouve des morceaux de poésies latines et italiennes de différens genres, des documens, des discours, et surtout beaucoup de lettres d'Antiquari et d'autres savans, écrites en latin suivant l'usage général de ce temps. Cette partie est aussi curieuse, importante et utile que les précédentes. Parmi les poésies, où l'on trouve plusieurs poèmes d'une étendue assez considérable, il y en a qui intéressent particulièrement par l'élégance des expressions et un style vraiment poétique. Voici une élégie qui nous a paru mériter d'être distinguée sous ce rapport, et qu'on sera peut-être bien aise de trouver ici en entier :

Lucj Antonj Perusini Elegia sive exhilaratio quod in insulam et Civitatem Chii appulerit, p. 162.

*O mihi tot dubiis comes immutata periclis
Musa per errores flere sueta meos.
Sollicitos jam pons metus, frontemque serenam
Indue, perque hilares carmina necte modos;
Et vati gratare tuo : subiere petitos
Nostra demum portus auspice vela bono,
Et litus tenere Chium, tandemque quieti
Quam volui sedem fata dedere meæ.*

Non hic ulterius flantes horrebimus Euros,
Non madidos Austros, nec Liba nec Boream,
Concussuræ fremit non hic Aquilonibus Equor,
Unda nec assiduis æstuat Ethesiis.
Tata sed hic durat tellus, ubi nulla Charybdis,
Syrtis nulla latet, nullaque sevit hiems.
Non helicen jam cura mihi pluviæque capellam
Servare, et toto signa notata polo;
Sed juvat ornatos proceres, et celsa videre
Atria cœlicolis non renuenda Deis.
Hos habuit quondam Romana potentia cives,
Talia septenis tecta fuere jugis.
Quid mores ritusque loquar, maternaque veris (sic)
Unde licet genue noscere progeniem?
Salve grata mihi, quondam gratissima Baccho
Hospita terra Deo, hospita terra mihi,
Tu maris equi conspectior insula celsis
Montibus, et passim fontibus irriguis.
Sic te Neptunus placidis circumlidat undis,
Sic facilis colles mulceat aura tuos,
Sic sol crescentes moderatior educet herbas
Ruraque perpetuo vere nitere sinat.
Hospitium mihi dulce para sedemque quietam
Quo mea cum Musis ocia longa teram.
Quo melius laudesque tuas cantare, tuosque
Promeritos valeam tollere ad astra patres.
Et cum difficiles rumpent mea fila sorores,
Accipe felici membra tegenda solo.
Et prope Meonios, quamquam par gratia non est,
Adde super cineres terra benigna meos,
Ut gemino vaturno tumultu jactare duorum
Gloria si qua illi, si qua futura mihi.

A. L. M.

LITTÉRATURE.

DE l'Allemagne; par Madame la Baronne de STAËL
 HOLSTEIN. Seconde édition. Trois volumes in-8.
 A Paris, chez H. Nicolle, à la Librairie Sté-
 réotype, rue de Seine, n.º 12. De l'imprimerie
 de Mame, frères, rue du Bat-de-Fer, n.º 14.
 1814.

La manière brillante dont Madame la Baronne de Staël a écrit sur l'Italie, m'avoit fait désirer de connoître ce qu'elle avoit composé sur l'Allemagne. Les injustes persécutions que son livre venoit de faire ajouter à celles dont elle avoit déjà été l'objet, avoient joint, au désir de lire un ouvrage qui devoit me procurer beaucoup de jouissances, un intérêt de curiosité; enfin, il vient d'être publié. On s'étonne, en lisant les passages réprouvés par la censure, et que l'auteur a eu le soin d'indiquer par des guillemets, que ce livre ait jamais pu exciter aucune inquiétude. Madame de Staël y raconte elle-même, dans la Préface, l'histoire du singulier procès ou plutôt de l'arrêt arbitraire dont son ouvrage a été frappé. Cependant, malgré les soins que les agens de la police avoient pris pour brûler ou mettre au pilon tous les volumes, et même surprendre et ravir le manuscrit entre les mains de son auteur, un exemplaire a été sauvé: les presses de l'Angleterre s'en sont d'abord emparé, et l'imprimerie française vient de le reproduire.

Il est impossible de donner une analyse exacte

d'un ouvrage qui offre des tableaux rapides, semés d'idées ingénieuses et brillantes, de pensées fortes, où l'on trouve partout une imagination riche et féconde, une grande justesse d'observation, et une profondeur remarquable de jugement. Je ne puis que suivre la méthode que j'ai adoptée pour tous les extraits de ce Journal, celle de donner une analyse du plan, et un petit nombre d'exemples qui puissent faire juger de son exécution.

Il est divisé en plusieurs parties. La première contient des *Observations générales sur l'Allemagne, et sur les mœurs des Allemands*. L'auteur, après avoir tracé l'aspect général de cette grande contrée, parle des femmes, de l'influence de la chevalerie sur l'amour et sur l'honneur; il donne ensuite la physionomie morale et littéraire de l'Autriche, de la Saxe, de Weimar, et de la Prusse. Ce qu'il dit sur les étrangers qui veulent imiter l'esprit français, l'esprit de conversation, est très-bien pensé, et la description qu'il fait de la fête d'*Interlaken*, dans le canton de Berne, est un modèle du genre descriptif.

La *Littérature et les Arts* forment le sujet de la seconde partie. L'auteur examine d'abord pourquoi les Français ne rendent pas justice à la littérature allemande, et il recherche la cause des jugemens que l'on porte en Angleterre sur cette littérature. Après avoir caractérisé ses différentes époques, il parle de grands écrivains dont nous nous sommes plusieurs fois occupés dans ce Journal: *Friedrich, Klopstock, Lessing, Winckelmann, Goethe, Schiller*, et *Herder*.

L'auteur traite ensuite des différentes parties de la Poésie, du Style, de la Versification, des poèmes classiques et romantiques, et du Goût, et il donne une analyse des productions de plusieurs poètes célèbres. Pour faire juger de l'élégance et de l'élévation du style de ces traductions, je choisirai celle d'une des odes dans lesquelles Klopstock fait de nobles efforts pour ranimer le patriotisme chez les Allemands. « Je vais essayer, dit Madame de Staël, de faire connoître le chant des Bardes après la mort d'Hermann, que les Romains appellent Arminius : il fut assassiné par les princes de la Germanie, jaloux de ses succès et de son pouvoir.

Hermann, chanté par les Bardes Werdomar, Kerding et Darmond.

« *W.* — Sur le rocher de la mousse antique,
« asseyons-nous, ô bardes! et chantons l'hymne
« funèbre. Que nul ne porte ses pas plus loin, que
« nul ne regarde sous ces branches où repose le
« plus noble fils de la patrie.

« Il est là, étendu dans son sang, lui, le secret
« effroi des Romains, alors même qu'au milieu
« des danses guerrières et des chants de triomphe
« ils emmenaient sa Thusnelda captive : non, ne
« regardez pas! Qui pourroit le voir sans pleurer?
« et la lyre ne doit pas faire entendre des sons
« plaintifs, mais des chants de gloire pour l'im-
« mortel.

« *K.* — J'ai encore la blonde chevelure de l'en-
« fance, je n'ai ceint le glaive qu'en ce jour :

« mes mains sont pour la première fois armées de
« la lance et de la lyre, comment pourrois-je
« chanter Hermann?

« N'attendez pas trop du jeune homme, ô pères;
« je veux essuyer avec mes cheveux dorés mes
« joues inondées de pleurs, avant d'oser chanter le
« plus grand des fils de Mana (1).

« D. — Et moi aussi je verse des pleurs de
« rage; non, je ne les retiendrai pas : coulez,
« larmes brûlantes, larmes de la fureur, vous n'êtes
« pas muettes, vous appelez la vengeance sur des
« guerriers perfides; ô mes compagnons! entendez
« ma malédiction terrible : que nul des traîtres à
« la patrie, assassins du héros, ne meure dans les
« combats!

« W. — Voyez-vous le torrent qui s'élance de
« la montagne et se précipite sur ces rochers; il
« roule avec ses flots des pins déracinés; il les
« amène, il les amène pour le bûcher d'Hermann,
« Bientôt le héros sera poussière, bientôt il reposera
« dans la tombe d'argile; mais que sur cette pous-
« sière sainte soit placé le glaive par lequel il a
« juré la perte du conquérant.

« Arrête-toi, esprit du mort, avant de rejoindre
« ton père Siegmar! tarde encore et regarde comme
« il est plein de toi, le cœur de ton peuple.

« K. — Taisons, ô taisons à Thusnelda que son
« Hermann est ici tout sanglant. Ne dites pas à cette
« noble femme, à cette mère désespérée, que le
« père de son Thumeliko a cessé de vivre.

« Qui pourroit le dire à celle qui a déjà marché

(1) Mana, l'un des héros tutélaires de la nation germanique.

« chargée de fers devant le char redoutable de l'orgueilleux vainqueur, qui pourroit le dire à cette infortunée auroit un cœur de romain.

« *D.* — Malheureuse fille, quel père t'a donné le jour? Segeste (1), un traître, qui dans l'ombre aiguisoit le fer homicide. Oh! ne le maudissez pas. Héla (2) déjà l'a marqué de son sceau.

« *H.* — Que le crime de Segeste ne souille point nos chants, et que plutôt l'éternel oubli étende ses ailes pesantes sur ses cendres; les cordes de la lyre qui retentissent au nom d'Hermann seroient profanées si leurs frémissements accusoient le coupable. Hermann! Hermann! toi, le favori des cœurs nobles, le chef des plus braves, le sauveur de la patrie, c'est toi, dont nos bardes, en chœur, répètent les louanges aux échos sombres des mystérieuses forêts.

« Oh bataille de Winfeld (3)! sœur sanglante de la victoire de Cannas, je t'ai vue, les cheveux épars, l'œil en feu, les mains sanglantes, apparôtre au milieu des harpes de Walhalla; en vain le fils de Drusus, pour effacer tes traces, vouloit cacher les ossements blanchis des vaincus dans la vallée de la mort. Nous ne l'avons pas souffert, nous avons renversé leurs tombeaux, afin que leurs restes épars servissent de témoignage à ce grand

(1) Segeste, auteur de la conspiration qui fit périr Hermann.

(2) Héla, la divinité de l'Enfer.

(3) Nom donné par les Germains à la bataille qu'ils gagnèrent contre Marus.

« jour : à la fête du printemps, d'âge en âge, ils
« entendront les cris de joie des vainqueurs.

« Il vouloit, notre héros, donner encore des com-
« pagnons de mort à Varus ; déjà, sans la lenteur
« jalouse des princes, Cæcina rejoignoit son chef.

« Une pensée plus noble encore rouloit dans l'âme
« ardente d'Hermann : à minuit, près de l'autel du
« Dieu Thor (1), au milieu des sacrifices, il se dit
« en secret : — Je le ferai.

« Ce dessein le poursuit jusques dans vos jeux,
« quand la jeunesse guerrière forme des danses,
« franchit les épées nues, anime les plaisirs par
« les dangers.

« Le pilote, vainqueur de l'orage, raconte que
« dans une île éloignée (2) la montagne brûlante
« annonce longtemps d'avance, par de noirs tour-
« billons de fumée, la flamme et les rochers ter-
« ribles qui vont jaillir de son sein : ainsi les pre-
« miers combats d'Hermann nous présageoient qu'un
« jour il traverseroit les Alpes pour descendre dans
« la plaine de Rome.

« C'est là que le héros devoit ou périr ou monter
« au Capitole, et près du trône de Jupiter, qui tient
« dans sa main la balance des destinées, interroger
« Tibère et les ombres de ses ancêtres sur la justice
« de leurs guerres.

« Mais, pour accomplir son hardi projet, il fai-
« loit porter entre tous les princes l'épée du chef
« des batailles ; alors ses rivaux ont conspiré sa

(1) Le Dieu de la guerre.

(2) L'Islande.

« mort, et maintenant il n'est plus, celui dont le
« cœur avoit conçu la pensée grande et patriotique.

« D. — As-tu recueilli mes larmes brûlantes?
« As-tu entendu mes accens de fureur, ho! Héla,
« Déesse qui punit.

« K. — Voyez dans Walhalla, sous les ombrages
« sacrés, au milieu des héros, la palme de la vic-
« toire à la main, Siegmar s'avance pour recevoir
« son Hermann: le vieillard rajeuni salue le jeune
« héros; mais un nuage de tristesse obscurcit son
« accueil, car Hermann n'ira plus, il n'ira plus au
« Capitole interroger Tibère devant le tribunal des
« Dieux. »

Madame de Staël s'occupe après de l'*Art dramatique*. Elle fait voir que les règles du théâtre, établies chez une nation, ne conviennent pas à une autre, et qu'il est impossible de conserver celle des unités dans les pièces historiques.

Après avoir établi la différence qui existe entre le théâtre allemand, et le théâtre français, et indiqué les causes de cette différence, elle donne d'excellentes notices sur les principaux écrivains dramatiques allemands, et sur leurs meilleurs ouvrages. Elle commence par l'examen de trois célèbres drames de Lessing, *Minna de Barnhelm*, *Emilia Galotti*, et *Nathan le sage*. Les pièces de Schiller sont le sujet de plusieurs chapitres. L'auteur parle d'abord des ouvrages de la jeunesse du poète, les *Brigands* et *Dom Carlos*: il fait voir que notre *Robert chef de Brigands*, n'est qu'une imitation grossière de cette tragédie, que le goût et la morale réprouvent, mais dans laquelle il y a pourtant de grandes beautés. « On n'y a conservé dans la

« traduction que la pantomime de l'action : l'originalité du caractère a disparu, et c'est elle seule qui peut rendre une fiction vivante. Les plus belles tragédies deviendroient des mélodrames, si l'on en ôtoit la peinture animée des sentimens et des passions. La force des événemens ne suffit pas pour lier le spectateur avec les personnages. Qu'ils s'aiment, ou se tuent, peu nous importe, si l'auteur n'a pas excité notre sympathie pour eux. » Nous avons deux traductions de *Dom Carlos* : l'une de M. La Martelière, l'autre de M. de Marnesia. Madame de Staël indique bien les sources de l'intérêt que cet ouvrage inspire, malgré ses défauts qu'elle ne dissimule pas. « On diroit que cette tragédie passe entre l'histoire et la poésie sans satisfaire entièrement ni l'une ni l'autre. »

Le *Walstein* est l'ouvrage le plus national du théâtre allemand. Il est séparé en trois tragédies. M. Benjamin Constant de Rebecque a réduit ces trois pièces en une, et a ajusté ensemble les plus belles scènes de chacune. Nous avons parlé, lorsqu'il parut, de cet estimable ouvrage, qui est précédé d'un excellent Discours préliminaire sur le caractère du théâtre allemand. L'article que Madame de Staël consacre à l'examen de *Marie Stuart*, de Schiller, est digne d'un aussi beau sujet. La beauté du style, dans les morceaux traduits, est remarquable, et les réflexions dont elle les accompagne sont, pour la noblesse des idées, et la justesse des observations, dignes des sublimes morceaux qu'elle fait passer dans notre langue. Je ferai certainement plaisir au Lecteur de citer une superbe scène de la *Marie Stuart* de Schiller. Le supplice de Marie est préparé dans

obtenir un prêtre de sa religion pour l'assister dans ses derniers momens. Melvil, après avoir reçu la confiance de ses pieux regrets, lui apprend qu'il a été à Rome, qu'il y a pris les ordres ecclésiastiques pour acquérir le droit de l'absoudre et de la consoler : il découvre sa tête pour lui montrer la tonsure sacrée, et sort de son sein une hostie que le Pape lui-même a bénie pour elle.

« Un bonheur céleste, s'écrie la Reine, m'est
« donc encore préparé sur le seuil même de la
« mort. Le messager de Dieu descend vers moi,
« comme un immortel sur des nuages d'azur : ainsi
« jadis l'apôtre fut délivré de ses liens. Et tandis
« que tous les appuis terrestres m'ont trompée, ni
« les verroux, ni les épées n'ont arrêté le secours
« divin. Vous, jadis mon serviteur, soyez mainte-
« nant le serviteur de Dieu et son saint interprète,
« et comme vos genoux se sont courbés devant
« moi, je me prosterne maintenant à vos pieds dans
« la poussière.

La belle, la royale Marie se jette aux genoux de Melvil, et son sujet revêtu de toute la dignité de l'église l'y laisse et l'interroge.

(Il ne faut pas oublier que Melvil lui-même croyait Marie coupable du dernier complot qui avait eu lieu contre la vie d'Élizabeth; je dois dire aussi que la scène suivante est faite seulement pour être lue, et que, sur la plupart des théâtres de l'Allemagne, on supprime l'acte de la communion quand la tragédie de Marie Stuart est représentée).

« MELVIL. — Au nom du Père, du Fils et du

« Saint-Esprit, Marie, reine, as-tu sondé ton cœur
« et jures-tu de confesser la vérité devant le Dieu
« de vérité.

« MARIE. — Mon cœur va s'ouvrir sans mystère
« devant toi comme devant lui.

« MELVIL. — Dis-moi, de quel péché ta conscience t'accuse-t-elle depuis que tu as approché
« pour la dernière fois de la table sainte?

« MARIE. — Mon ame a été remplie d'une haine
« envieuse, et des pensées de vengeance s'agitoient
« dans mon sein. Pécheresse, j'implorais le pardon de
« Dieu, et je ne pouvois pardonner à mon ennemie.

« MELVIL. — Te repens-tu de cette faute, et ta résolution sincère est-elle de pardonner à tous avant
« que de quitter ce monde?

« MARIE. — Aussi vrai que j'espère la miséricorde de Dieu.

« MELVIL. — N'est-il point d'autre tort que tu
« doives te reprocher?

« MARIE. — Ah! ce n'est pas la haine seule qui
« m'a rendue coupable, j'ai encore plus offensé le
« Dieu de bonté par un amour criminel : ce cœur
« trop vain s'est laissé séduire par un homme sans
« foi, qui m'a trompée et abandonnée.

« MELVIL. — Te repens-tu de cette erreur, et
« ton cœur a-t-il quitté cette fragile idole pour se
« tourner vers son Dieu?

« MARIE. — Ce fut le plus cruel de mes combats, mais enfin j'ai déchiré ce dernier lien terrestre.

« MELVIL. — De quelle autre faute te sens-tu
« coupable?

« MARIE. — Ah! d'une faute sanglante depuis

« et l'offre à la Reine, qui semble hésiter encore
 « et ne pas oser l'accepter). Prends la coupe rem-
 « plie de ce sang qui a été répandu pour toi. Prends-la,
 « le Pape t'accorde cette grâce au moment de ta
 « mort. C'est le droit suprême des Rois dont tu
 « jouis. (*Marie reçoit la coupe*); et comme tu es
 « maintenant unie mystérieusement avec ton Dieu
 « sur cette terre, ainsi revêtue d'un éclat angélique,
 « tu le seras dans le séjour de béatitude, où il n'y
 « aura plus ni faute, ni douleur. (*Il remet la coupe,*
 « *entend du bruit au dehors, recouvre sa tête, et va*
 « *vers la porte; Marie reste à genoux plongée dans*
 « *la méditation*).

« MELVIL. — Il vous reste encore une rude
 « épreuve à supporter, Madame : vous sentez-vous
 « assez de force pour triompher de tous les mouve-
 « mens d'amertume et de haine?

« MARIE. (*se relève*). — Je ne crains point de
 « rechûte, j'ai sacrifié à Dieu ma haine et mon
 « amour.

« MELVIL. — Ainsi préparez-vous à recevoir lord
 « Leicester et le chancelier Burleigh : ils sont là.
 « (*Leicester reste dans l'éloignement, sans lever les*
 « *yeux; Burleigh s'avance entre la Reine et lui*).

« BURLEIGH. — Je viens, lady Stuart, pour re-
 « cevoir vos derniers ordres.

« MARIE. — Je vous en remercie, Mylord.

« BURLEIGH. — C'est la volonté de la Reine,
 « qu'aucune demande équitable ne vous soit refusée.

« MARIE. — Mon testament indique mes derniers
 « souhaits; je l'ai déposé dans les mains du cheva-
 « lier Paulet, j'espère qu'il sera fidèlement exécuté.

« PAULET. — Il le sera.

« MARIE. — Comme mon corps ne peut pas re-
« poser en terre sainte, je demande qu'il soit ac-
« cordé à ce fidèle serviteur de porter mon cœur en
« France auprès des miens. Hélas ! il a toujours
« été là.

« BURLEIGH. — Ce sera fait. Ne voulez-vous plus
« rien ?

« MARIE. — Portez mon salut de sœur à la
« reine d'Angleterre ; dites-lui que je lui pardonne
« ma mort du fond de mon âme. Je me repens
« d'avoir été trop vive hier dans mon entretien
« avec elle. Que Dieu la conserve et lui accorde un
« règne heureux ! (*Dans ce moment le schérif arrive,*
« *Anna et les femmes de Marie entrent avec lui*).
« Anna, calme-toi, le moment est venu, voilà le
« schérif qui doit me conduire à la mort. Tout est
« décidé. Adieu, adieu. (*A Burleigh*). Je souhaite
« que ma fidèle nourrice m'accompagne sur l'écha-
« faud, Mylord ; accordez-moi ce bienfait.

« BURLEIGH. — Je n'ai point de pouvoir à cet
« égard.

« MARIE. — Comment ! l'on pourroit me refuser
« cette prière si simple ! Qui donc me rendroit les
« derniers services ? Ce ne peut être la volonté de
« ma sœur, qu'on blesse en ma personne le respect
« dû à une femme.

« BURLEIGH. — Aucune femme ne doit monter
« avec vous sur l'échafaud : ses cris, sa douleur....

« MARIE. — Elle ne fera pas entendre ses plaintes,
« je suis garaut de la force d'âme de mon Anna.
« Soyez bon, Mylord, ne me séparez pas, en mou-
« rant, de ma fidèle nourrice. Elle m'a reçue dans

« ses bras sur le seuil de la vie, que sa douce main
« me conduise à la mort.

« PAULET. — Il faut y consentir.

« BURLEIGH. — Soit.

« MARIE. — Il ne me reste plus rien à vous de-
« mander: (*Elle prend le crucifix et le baise*). Mon
« Rédempteur, mon Sauveur, que tes bras me re-
« coivent! (*Elle retourne pour partir, et dans cet*
« instant elle rencontre le comte de Leicester; elle
« tremble, ses genoux fléchissent, et, prête à tomber,
« le comte de Leicester la soutient; puis il détourne
« la tête, et ne peut soutenir sa vue). Vous me tenez
« parole, comte de Leicester, vous m'aviez promis
« votre appui pour sortir de ce cachot, et vous me
« l'offrez maintenant! (*Le comte de Leicester semble*
« anéanti; elle continue avec un accent plein de
« douceur). Oui, Leicester, et ce n'est pas seule-
« ment la liberté que je voulois vous devoir, mais
« une liberté qui me devint plus chère en la te-
« nant de vous; maintenant que je suis sur la route
« de la terre au ciel, et que je vais devenir un
« esprit bienheureux, affranchi des affections ter-
« restres, j'ose vous avouer sans rougir la faiblesse
« dont j'ai triomphé. Adieu, et, si vous le pouvez,
« vivez heureux. Vous avez voulu plaire à deux
« reines, et vous avez trahi le cœur aimant pour
« obtenir le cœur orgueilleux. Prosternez-vous aux
« pieds d'Elizabeth, et puisse votre récompense ne
« pas devenir votre punition! Adieu, je n'ai plus
« de lien avec la terre. »

Leicester reste seul après le départ de Marie; le
sentiment de désespoir et de honte qui l'accable
peut à peine s'exprimer; il entend, il écoute ce qui

se passe dans la salle de l'exécution, et quand elle est accomplie, il tombe sans connoissance. On apprend ensuite qu'il est parti pour la France, et la douleur qu'Elizabeth éprouve en perdant celui qu'elle aime, commence la punition de son crime.

Après avoir analysé la *Pucelle d'Orléans*, tragédie de Schiller, Madame de Staël termine ainsi l'extrait de la sublime scène dans laquelle la Bergère de Vaucouleurs entraîne malgré lui, par l'ascendant de la religion, de la vérité et de la vertu, le rebelle Duc de Bourgogne à tomber aux pieds de son Roi. « Je regrette pour nous, que ce ne soit pas « un Français qui ait conçu cette scène. Mais que « de génie, et surtout que de naturel ne faut-il « pas pour s'identifier ainsi avec tout ce qu'il y a « de beau et de vrai dans tous les pays et dans « tous les siècles. » *La Fiancée de Messine*, et le *Guillaume Tell* sont ensuite examinés. Tout inspire un intérêt animé. L'unité d'action dans cette dernière tragédie tient à l'art d'avoir fait de la nation même un personnage poétique. La simplicité de Tell, l'innocente confiance de son fils, la cruauté de Gessler sont peints d'une manière admirable.

« Goethe, dit Madame de Staël, fait souvent « de nouveaux essais en littérature. Quand le « goût allemand lui paroît pencher vers une di- « rection quelconque, il tente aussitôt de lui donner « une direction opposée. On diroit qu'il administre « l'esprit de ses contemporains, comme son empire, « et que ses ouvrages sont des décrets qui, tour- « à-tour, autorisent ou bannissent les abus qui s'in- « troduisent dans l'art. Comme il étoit fatigué de « l'imitation des pièces françaises en Allemagne,

« il composa un drame historique à la manière de « Shakespear, *Goetz de Berlichingen*. » C'est une peinture des mœurs du temps de la chevalerie en Allemagne, et les Allemands aiment beaucoup tout ce qui tient à cette époque. Le *Comte d'Egmont* est peut-être la plus belle pièce de Goethe. On y trouve la même chaleur d'ame que dans *Werther*. Les belles et dangereuses qualités du Comte d'Egmont intéressent à son sort. La perfidie du Duc d'Albe, l'amour pur et énergique de Clara sont peints d'une manière admirable. Pour reproduire *Iphigénie en Tauride*, Goethe a pris une route nouvelle : il a fait de Thoas le bienfaiteur d'Iphigénie; il l'aime, il en est aimé : les combats que son ame éprouve pour la laisser partir sont tout le sujet de la pièce; les peintures de l'histoire héroïque, dont le style est enrichi, des sentimens élevés en font le succès. Il faudroit plus encore aux Français; ils exigeroient une action.

Le *Torquato Stasso* étoit un sujet neuf et piquant, pour mettre en opposition les caractères, d'un poète, d'un homme de cour, et d'un poète « agissant dans un petit cercle avec toute l'âpreté « d'amour-propre qui reniuroit le monde. » L'élégance et la dignité du style poétique sont incomparables dans cette pièce, et Goethe s'y est montré le Racine de l'Allemagne.

L'histoire merveilleuse du Docteur Faust est très-répandue en Allemagne et en Angleterre. Dégouté de la vie par l'ennui, dont son savoir ne put le préserver, il fit un pacte avec le Diable qui finit par l'emporter. Cette histoire est, comme le Festin de Pierre, le sujet de plusieurs pièces des théâtres

de Marionnettes; et c'est sur ce fond que Goethe a établi un ouvrage dans lequel il a porté au dernier degré la hardiesse de la pensée. Dans son *Docteur Faust*, le Diable est le héros de la pièce; il ne se fait pas connoître par la laideur de sa forme, mais par sa méchanceté. Il faut lire l'extrait que Madame la Baronne de Staël donne de cette conception bizarre, mais pleine de vie, de force, d'originalité. Le vain savoir de Faust ne le préserve pas des séductions de ses ennemis; les désordres, les crimes dans lesquels ils l'entraînent, sont la source de scènes singulières, d'observations qui, à chaque instant, frappent l'imagination. Les événemens se succèdent avec rapidité. L'auteur a abjuré, dit Madame de Staël, toute manière sobre de penser et d'écrire. « Il est à désirer que de pareilles productions ne se renouvellent pas. Mais quand un génie tel que Goethe s'affranchit de toutes les entraves, la foule de ses pensées est si grande, que de toutes parts elles dépassent et traversent les bornes de l'art. »

Depuis que Schiller est mort, et que Goethe ne compose plus pour le théâtre, le premier des écrivains dramatiques de l'Allemagne, c'est Werner. Il semble qu'il veuille propager un système mystique de religion et d'amour; ses tragédies sont le moyen dont il se sert, plutôt que le but qu'il se propose. *Luther* est la tragédie qui a établi sa réputation; et tout ce qui concerne l'effet des nouvelles opinions y est très-bien peint. *Attila* est une production belle et originale. *Le fleau de Dieu* est peint au moment où il marche vers Rome. « Il paroît au milieu des flammes qui ont consumé la

« ville d'Aquilée; il s'assied sur les ruines des pa-
« lais qu'il vient de renverser, et semble à lui seul
« chargé d'accomplir en un jour l'œuvre des siècles.
« Il a comme une sorte de superstition envers lui-
« même; il est l'objet de son culte; il croit en lui;
« il se regarde comme l'instrument des décrets du
« ciel, et cette conviction mêle un certain système
« d'équité à ses crimes. Il reproche à ses ennemis
« leurs fautes, comme s'il n'en avoit pas commis
« plus qu'eux; il est féroce, mais c'est un barbare
« qui veut paroître généreux; il est despote, mais
« sa fermeté n'est que dans le crime; enfin, au
« milieu du monde, il vit comme un soldat, et ne
« demande à la terre que la jouissance de la con-
« quérir.

« L'histoire de ce fléau de Dieu ne présente qu'un
« trait : la destruction. Un seul homme, multiplié
« par ceux qui lui obéissent, remplit d'épouvante
« l'Asie et l'Europe. Quelle image gigantesque
« de la volonté absolue, ce spectacle n'offre-t-il
« pas!

« Souvent il remplit les fonctions de juge; il
« veut faire croire à son génie plutôt qu'à sa jus-
« tice, et cependant il est juste toutes les fois qu'il
« faut verser du sang. Il condamne son ami cou-
« pable de parjure, l'embrasse, et ordonne qu'à
« l'instant il soit déchiré par les chevaux : l'idée
« d'une nécessité inflexible le dirige, et sa propre
« volonté lui paroît à lui-même une nécessité. Les
« mouvements de son ame ont une sorte de rapi-
« dité et de décision qui exclut toute nuance; il
« semble que cette ame se porte, comme une
« force physique, irrésistiblement et toute entière

« dans la direction qu'elle suit. Enfin en amène
« devant son tribunal un fraticide; et, comme il
« a tué son frère, il se trouble et refuse de juger
« le criminel. Attila, malgré tous ses forfaits, se
« croit chargé d'accomplir la justice divine sur la
« terre, et, prêt à condamner un homme pour
« un attentat pareil à celui dont sa propre vie a
« été souillée, quelque chose qui tient du remords
« le saisit au fond de l'ame.

« Lorsqu'après avoir défait les troupes de l'em-
« pereur Valentinien, Attila s'avance sous les murs
« de Rome, il rencontre sur sa route le pape Léon,
« porté sur un brancard, et précédé de la pompe
« sacerdotale. Léon le somme de ne pas entrer dans
« la ville éternelle. Attila ressent tout-à-coup une
« terreur religieuse jusqu'alors étrangère à son ame.
« Il croit voir dans le ciel Saint-Pierre qui, l'épée
« nue, lui défend d'avancer. Cette scène est le
« sujet d'un admirable tableau de Raphaël; d'un
« côté, le plus grand calme règne sur la figure du
« vieillard sans défense, entouré par d'autres vieil-
« lards, qui se confient comme lui à la protection
« de Dieu; et de l'autre, l'effroi se peint sur la
« redoutable figure du roi des Huns; son cheval
« même se cabre à l'éclat de la lumière céleste, et
« les guerriers de l'invincible baissent les yeux de-
« vant les cheveux blancs du Saint Homme, qui
« passe sans crainte au milieu d'eux. »

Attila ordonne à son armée de se retirer. La
pièce devoit finir là; mais Hildegarde, implacable
ennemie d'Attila, l'épouse et l'assassine. Le Pape
Léon prie pour Attila. La pièce finit par un *ad-
ieu*; et, s'élevant vers le ciel comme un encens
de poésie, elle s'évapore au lieu de se terminer.

Le vingt-quatre février, est un drame terrible. L'auteur suppose, dans les solitudes de la Suisse, une famille qui s'étoit rendue coupable des plus grands crimes, la malédiction paternelle la poursuit. La troisième génération maudite présente le spectacle d'un homme qui a été la cause de la mort de son père en l'outrageant. Le fils de ce malheureux a dans son enfance tué sa propre sœur par un jeu cruel, mais sans savoir ce qu'il faisoit : il a disparu, mais il revient au bout de vingt ans, dans sa famille où rien n'a prospéré, et que la misère accable. Il cache son nom : mais le père avide assassine ce voyageur pour le voler, et plonge à minuit un couteau dans le sein de son fils qu'il ne connoît pas, le *vingt-quatre février*, anniversaire de la malédiction paternelle, dont la famille entière est frappée. Le misérable reconnoît son fils, et va se livrer au tribunal qui doit le condamner. Les observations de Madame de Staël sur ce drame terrible sont pleines de justesse et de sagacité.

Les ouvrages dramatiques de *Kotzebue* sont traduits dans plusieurs langues, aussi Madame de Staël s'en occupe-t-elle peu. Elle fait connoître quelques pièces des théâtres danois et suédois.

Les Allemands offrent peu de bons modèles dans la comédie : ils peignent le grand monde d'une manière médiocre. Ils mettent rarement en scène des ridicules tirés de leur propre pays. Leur principal mérite consiste dans le piquant des situations. Comme leurs tragédies offrent toujours le mélange des personnages héroïques et des personnages subalternes, la parodie ne peut exister. Madame de Staël donne un précis de quelques comédies du célèbre acteur *Island* ; elle fait connoître ses idées sur

la déclamation, et elle définit, d'une manière supérieure, le talent de *Talma* qui certes n'a jamais été mieux loué.

Les réflexions de l'auteur, sur les dangers et les charmes des Romans, sont judicieuses et élégamment exprimées. Elle analyse avec rapidité et avec goût les Romans les plus célèbres. Parmi les nombreuses productions de ce genre qui ont paru depuis quelque temps en Allemagne, le *Werther*, *Wilhelm Meister*, et les *Affinités de Choix* du célèbre GOETHE; ceux de *Tieck*, *Sternbald*, *Claudius*, *J. Paul Richter*, dont elle cite un morceau bien singulier intitulé, *un Songe*.

L'Allemagne abonde en historiens savans tels que *Mascou*, *Schœpflin*, *Schlozer*, *Gatterer*, *Schmidt*; mais leurs ouvrages, utiles à consulter, sont peu agréables à lire. *Schiller* est à la tête des historiens philosophiques; sa *Révolution des Pays-Bas* et sa *Guerre de trente ans* sont justement admirées : mais *Müller*, le plus érudit des historiens, a été vraiment poète dans sa manière de les peindre. Le livre de la *Philosophie de l'Histoire*, par *HERDER*, est peut-être l'ouvrage qui a été écrit avec le plus de charme. Madame de Staël termine son second volume en parlant des écrivains qui se sont livrés à la critique littéraire. Les écrits de *Schiller* et des deux *Schlegel*, tiennent, dit-elle, le premier rang. Il est étonnant qu'elle ne fasse pas mention de *Sulzer*. Du reste, l'éloge que Madame de Staël donne à M. W. Schlegel ne peut être contesté; l'amitié ne perd pas le droit de louer. Il est impossible de lire le beau morceau que je vais citer d'un des cours de M. Schlegel, sans partager les opinions de l'auteur qui le rapporte.

« La littérature espagnole est peu connue ; c'est
 « elle qui fut l'objet d'un des plus beaux morceaux
 « prononcés dans la séance à laquelle j'assistai.
 « W. Schlegel nous peignit cette nation chevale-
 « resque dont les poètes étoient guerriers, et les
 « guerriers poètes. Il cita ce comte Ercilla, qui
 « composa, sous une tente, son poème de *l'Araucana*,
 « tantôt sur les plages de l'Océan, tantôt au
 « pied des Cordillères, pendant qu'il faisoit la
 « guerre aux sauvages révoltés. Garcilasso, un des
 « descendants des Incas, écrivoit des poésies d'a-
 « mour sur les ruines de Carthage, et périt à l'as-
 « saut de Tunis. Cervantes fut grièvement blessé
 « à la bataille de Lépanie; Iopès de Vega échap-
 « pa comme par miracle à la défaite de la flotte
 « invincible; et Calderon servit en intrépide soldat
 « dans les guerres de Flandre et d'Italie.

« La religion et la guerre se mêlèrent chez les
 « Espagnols plus que dans toute autre nation; ce
 « sont eux qui, par des combats continuels, re-
 « poussèrent les Maures de leur sein, et l'on pou-
 « voit les considérer comme l'avant-garde de la
 « Chrétienté européenne; ils conquièrent leurs églises
 « sur les Arabes; un acte de leur culte étoit un
 « trophée pour leurs armes, et leur foi triomphante,
 « quelquefois portée jusqu'au fanatisme, s'allioit
 « avec le sentiment de l'honneur, et donnoit à
 « leur caractère une imposante dignité. Cette gra-
 « vité mêlée d'imagination, cette gaieté même, qui
 « ne fait rien perdre au sérieux de toutes les af-
 « fections profondes, se montre dans la littérature
 « espagnole toute composée de fictions et de poésies,
 « dont la religion, l'amour et les exploits guerriers
 « sont l'objet. On eût dit que dans ces temps où

« le Nouveau-Monde fut découvert, les trésors d'un
 « autre hémisphère servoient aux richesses de l'i-
 « magination aussi bien qu'à celles de l'état, et
 « que dans l'empire de la poésie, comme dans
 « celui de Charles-Quint, le soleil ne cessait ja-
 « mais d'éclairer l'horizon. »

Ce volume est terminé par quelques considérations sur les arts. Quoiqu'il y ait des observations fines, il est aisé de voir que l'auteur les a moins étudiés que la littérature; aussi leur consacre-t-il moins d'espace. Il parle de la peinture, de la sculpture, de la danse même, et surtout d'un genre de danse dans lequel excelle une charmante personne, Mademoiselle Ida Brunn.

On trouve ensuite quelques mots sur *Mozart*, sur *Haydn* et sur *Gluck*, mais toujours accompagnés de pensées brillantes et de traits heureux.

Le troisième volume est consacré à la philosophie.
 « On a voulu, dit l'auteur, jeter depuis quelque
 « temps une grande défaveur sur le mot de phi-
 « losophie. Il en est ainsi de tous ceux dont l'ac-
 « ception est très-étendue; ils sont l'objet des bé-
 « nédiction ou des malédictions de l'espèce hu-
 « maine, suivant qu'on les employe à des époques
 « heureuses ou malheureuses; mais, malgré les in-
 « jures et les louanges accidentelles des individus
 « et des nations, la philosophie, la liberté, la re-
 « ligion ne changent jamais de valeur. L'homme
 « a maudit le Soleil, l'amour de la vie, il a
 « souffert, il s'est senti consumé par ces flambeaux
 « de la nature; mais voudroit-il pour cela les
 « éteindre? »

Madame de Staël traite du caractère de la phi-

l'osophie chez les Anglois, les Français et les Allemands; des philosophes les plus célèbres avant Kant; de Kant lui-même, et de ses successeurs, et enfin de l'influence de la philosophie. Ce volume est peut-être le plus profond, mais il sera, moins que les autres, du goût de tout le monde. L'espace nous manque pour conduire plus loin cette analyse : elle suffit pour faire sentir l'importance et l'intérêt de cette belle production.

A. L. M.

MINÉRALOGIE.

TABLEAU méthodique des espèces minérales : seconde partie, contenant la Distribution méthodique des espèces minérales, extraite du Tableau cristallographique publié par M. Haüy en 1809, leurs Synonymies française, allemande, italienne, espagnole et angloise, avec l'Indication de leurs Gisemens; auxquelles on a joint la Description abrégée de la Collection des Minéraux du Muséum d'Histoire naturelle et celle des Espèces et des Variétés observées depuis 1806 jusqu'en 1812; par J. A. H. Lucas, garde des Galeries du Muséum d'Histoire naturelle, etc. A Paris, chez D'haute!, Libraire, rue de la Harpe, n.° 30. 1813; grand in-8.º.

Nous avons rendu compte du premier volume de cet ouvrage à l'époque de sa publication, et nous avons vanté son mérite et son utilité; ils ont été

reconnus depuis par tous les minéralogistes, et nous-mêmes en avons fait usage avec avantage, en visitant les cabinets. L'auteur avoit donné un extrait des caractères minéralogiques, d'après le *Traité* de mon confrère M. Haüy, et ce célèbre professeur avoit annoncé lui-même le mérite de cet ouvrage qui, quoique réduit à un petit volume, met le lecteur à portée de bien étudier les minéraux, ou de ranger les collections, et il avoit varié son extrême exactitude. Ce second volume est un développement du premier, et il n'a pas un moindre degré d'utilité. L'introduction que M. Lucas a placée lui-même en tête de son ouvrage, en indique très-bien le plan.

Cette seconde partie contient : 1.^o La Disposition de la Collection de Minéraux du Muséum d'Histoire naturelle. 2.^o La Distribution méthodique des Espèces minérales, extraite du Tableau crystallographique publié par M. Haüy, en 1809. 3.^o La Traduction en allemand, en italien, en espagnol, en anglois et en latin des noms donnés par ce Savant aux Espèces minérales.

L'avantage que l'adoption d'une nomenclature uniforme a procuré à la chimie, a suggéré à M. Lucas l'idée d'offrir aux Minéralogistes de tous les pays un moyen de faire cesser la confusion qui existe dans les nomenclatures minéralogiques, en leur présentant, dans leur propre langue, une imitation de la nomenclature raisonnée que M. Haüy a introduite dans la science. Il a eu recours pour l'exécution de ce projet à plusieurs savans étrangers auxquels la connoissance des minéraux est également familière.

M. Poggi, député au Corps législatif par le département du Taro, a bien voulu lui permettre de publier la nomenclature italienne qu'il a adoptée pour la traduction du *Traité de minéralogie* de M. Brongniart, dont il a été chargé par le Gouvernement du royaume d'Italie, et à laquelle il a ajouté des notes très-intéressantes.

La nomenclature angloise est l'ouvrage de M. W. Russell, docteur en médecine de l'Université d'Edimbourg, qui a suivi pendant plusieurs années les cours du Muséum, et qui possède de grandes connoissances en minéralogie.

Quant à la nomenclature latine, elle est en partie extraite de l'ouvrage que MM. Hericart et Houry ont publié en 1805, sous le titre de *Minéralogie synoptique*.

Les auteurs des traductions allemande et espagnole ne lui ont pas permis de les nommer. Plusieurs des noms allemands sont empruntés des *Tableaux de Chimie* de Trommsdorff, dont M. Leschevin a donné la traduction.

Outre ces nomenclatures, M. Lucas donne encore 4.^o les Synonymies française, allemande, italienne, espagnole et angloise.

Il a choisi pour point de départ dans les minéralogies anciennes, la *Crystallographie* de Romé de Lisle, publiée en 1783, comme étant l'ouvrage qui présentait le tableau le plus complet des connoissances acquises sur les minéraux à cette époque.

Il a également rapporté les noms français donnés aux substances minérales par Daubenton, Mongez, De Born, Sage et Delaméthérie, et ceux qui ont été adoptés par MM. Brochant et Brongniart.

La synonymie allemande, sans contredit la plus importante de toutes, est à peu près la même que celle que M. Haüy a donnée dans son Tableau comparatif, d'après les Tables minéralogiques de Karsten et la Minéralogie de Reuss. Cette synonymie qui a été soigneusement revue par M. Tondî diffère très-peu de celle de M. Brochant. On sait qu'avant la publication du *Traité* de ce minéralogiste, nous n'avions en France que des notions très-incomplètes des travaux des Allemands, et en particulier de ceux de M. Werner, à qui la science a tant d'obligations.

La synonymie italienne est extraite du *Cabinet minéralogique* de Petrini et des *Elemens de Minéralogie* de Napione.

La traduction espagnole qu'Herrghen a donnée de l'*Oreognosie* de Widenman, lui a fourni la synonymie espagnole.

Enfin, la synonymie angloise est tirée du *Système* de chimie de Thomson, dont nous devons une excellente traduction à M. Riffault, l'un des administrateurs des poudres et salpêtres.

5.^o Les Caractères nouveaux offerts par les Espèces minérales déjà décrites dans la première partie de ce travail, et les résultats des analyses que MM. Klaproth, Vauquelin, Laugier, Bucholz, etc., ont faites de plusieurs d'entre elles. 6.^o L'Indication des gisemens des Espèces.

Les *Traités* de Minéralogie de MM. Haüy, Brochant et Brongniart lui ont fourni la matière d'un grand nombre de ces articles. Il en a aussi emprunté plusieurs à la *Minéralogie topographique* et

au *Répertoire annuel de Minéralogie* de M. Leonard (1).

M. Lucas a puisé dans les Collections académiques, dans les Voyages et dans les Journaux scientifiques, une grande quantité de notes qu'il a placées à la suite des articles généraux, et qui tendent à les rendre à la fois plus complets et plus utiles. Il a eu souvent recours au Journal des Mines, qui offre une suite nombreuse de Mémoires importants sur la minéralogie en général et sur celle de la France en particulier, et qui sont dus, pour la plupart, à MM. les Ingénieurs des mines de l'Empire. La permission que plusieurs savans qui l'honorent de leur amitié, lui ont donnée de publier les notes, qu'ils lui avoient communiquées sur divers minéraux, ajoute un grand intérêt à cette partie de son travail.

M. Lucas exprime sa reconnaissance envers Messieurs Faujas - Saint - Fond, Selb, Héricart de Thury, Menard - la - Groye, Rosière, Cocq, Payssé, Lacoste de Plaisance, Hersart et Aug. Mabru.

C'est ici surtout que les conseils de M. Tondi, à qui quatorze années d'études et de voyages dans les contrées de l'Europe les plus renommées par

(1) Cet habile Minéralogiste, auquel la Collection du Muséum est redevable d'une suite fort intéressante de minéraux du grand-duché de Francfort, s'occupe en ce moment d'un nouvel ouvrage, qu'il publie en commun avec M. Selb, sous le titre d'*Etudes minéralogiques*. Le premier volume a paru il y a quelques mois.

l'exploitation de leurs mines, donnent tant d'habileté dans la connoissance de la structure du globe, lui ont été d'un grand secours.

7.^o La Description abrégée de la Collection de Minéraux du Muséum d'Histoire naturelle et celle des Espèces et des Variétés observées depuis la publication de la première partie de ce Tableau jusqu'à la fin de 1812.

8.^o Enfin, la Distribution des Roches, donnée par M. Tondi dans son dernier cours particulier de 1811.

L'ouvrage est terminé par trois tables, dont les deux premières présentent les noms français et allemands sous lesquels les minéraux ont été décrits, et la troisième fournit le moyen de trouver sur le champ chacune des Espèces dans la Collection du Muséum.

Nous ajouterons à cet exposé, que cette seconde partie de l'ouvrage de M. Lucas est, comme la première, accompagnée des plus honorables suffrages. Après les éloges que lui donnent M. Haüy et les savans professeurs du Musée royal d'histoire naturelle, il seroit aussi déplacé qu'inutile de rien ajouter.

A. L. M.

DIPLOMATIQUE.

DESCRIPTION d'un Sceau d'or de Louis XII; par A. L. MILLIN, Conservateur du Cabinet des médailles, des pierres gravées et des antiques, à la Bibliothèque du Roi, Membre de l'Institut, et

Chevalier de la Légion d'honneur. A Paris, chez C. Wassermann, libraire, rue Thionville, n.º 27; in-8.º, papier grand-raisin, avec une gravure en taille-douce.

Cette Dissertation a déjà paru dans le *Magasin*. L'auteur l'a fait réimprimer avec un luxe typographique qui ne convenoit point à un Journal.

POLITIQUE.

CONSTITUTION française, présentée au Sénat et au Corps législatif, par S. M. Louis XVIII; avec les Discours de Sa Majesté, prononcés à la séance royale, la Liste et les Adresses des Membres de la Chambre des Pairs, et celle des anciens Sénateurs. A Paris, chez Alex. Johanneau, libraire, rue du Coq-Saint-Honoré, n.º 6; et Delaunay, libraire, au Palais-Royal, galerie de bois, n.º 247. 1814.

ÉCONOMIE POLITIQUE.

TRAITÉ d'Economie politique, ou simple Exposition de la manière dont se forment, se distribuent et se consomment les richesses. Seconde édition entièrement refondue et augmentée d'un *Epilogue* des principes fondamentaux de l'Economie politique; par Jean-Baptiste SAY, ex-membre du Tribunal. Deux gros volumes in-8.º, beau papier,

belle impression de *Crapelet*. A Paris, chez *Renouard*, libraire, rue Saint-André-des-Arcs, n.° 55.

Nous donnerons, dans le Numéro suivant, un Extrait de cet ouvrage, important aussi bien par son objet, que par la manière dont il est traité. Tout ce que nous pouvons dire quant à présent, c'est que l'auteur, dans sa première édition, qui fut si promptement enlevée il y a dix ans, mais surtout dans celle-ci, qui nous paroît fort supérieure à l'autre, a posé les bases de l'Economie politique. Elle sort de l'empire des abstractions, dérive en totalité de l'observation des faits, et y ramène sans cesse. Quiconque veut se former une idée nette des circonstances qui influent sur sa fortune ou sur la fortune générale, doit étudier un semblable livre, qu'un style élégant et clair met à la portée de tout le monde. L. R.

Exposé de l'Exposé de la situation de l'Empire français, et des comptes de finances, publiés à Paris en février et mars 1813. Seconde édition, revue et corrigée; par Sir *Francis d'Ivernois*. Un volume in-8°. A Paris, chez *J. J. Paschoud*, libraire, rue Mazarine, n.° 22. A Genève, chez le même, imprimeur-libraire.

THÉOLOGIE.

PRIÈRES d'actions de grâces, pour le Service extraordinaire qui s'est fait à Genève dans tous les

Temples, le mercredi 19 avril 1814. Seconde édition; in 8.^o. A Paris, chez *J. J. Paschoud*, libraire, rue Mazarine. A Genève, chez le même, imprimeur-libraire.

MÉTAPHYSIQUE.

LETTRES à Madame de Fronville, sur le Psychisme; par J. S. QUESNÉ. Un volume in-12. Troisième édition, revue, corrigée, et augmentée de notes. A Paris, chez *Janet et Cotelle*, libraires, rue Neuve-des-Petits-Champs, n.^o 17; *Lenormant*, imprimeur-libraire, rue de Seine, n.^o 8, près du Pont des Arts; *Delaunay*, libraire, Palais-Royal, deuxième galerie de bois, n.^o 243; et *J. G. Dentu*, imprimeur-libraire, même galerie, n.^o 265 et 266.

Ces Lettres, qui ont d'abord paru successivement sous le format in-8.^o (1), ont été augmentées d'un grand nombre de notes; elles forment actuellement un volume in-12. Ce Recueil est à sa troisième édition; et l'auteur annonce que l'ouvrage restera désormais tel qu'il est.

THÉÂTRE.

Les Etats de Blois, tragédie en cinq actes et en vers, représentée pour la première fois sur le

(1) Voyez le *Magasin Encyclopédique*, année 1813, t. 2, p. 239.

Théâtre de Saint-Cloud, le 22 juin 1810; et sur le Théâtre Français, le 31 mai 1814; précédées d'une Notice historique sur le Duc de Guise; par M. RAYNOUARD, Membre de l'Institut de France, et Chevalier de la Légion d'honneur. Un volume in-8°. A Paris, chez Mame, frères, imprimeurs libraires, rue du Pot de Fer, n.° 14.

Il sera rendu compte de cet ouvrage dans un des prochains Numéros.

TABLE DES MATIÈRES.

MAMMIFÈRES.

- Recherches sur les Ossements fossiles de Quadrupèdes; par
M. Cuvier. 168

ENTOMOLOGIE.

- Note sur une nouvelle espèce d'insecte; par M. Champol-
lion-Figeac. 41

MINÉRALOGIE.

- Tableau méthodique des espèces minérales; par M. Lucas. 464

BOTANIQUE.

- Le Botaniste cultivateur de M. Dumont de Coursay. 591
La Flore pittoresque de M. Vigneux. 591

CHIMIE.

- Note sur un Tuyaü antique; par M. Marcel de Serres. 47

MATHÉMATIQUES.

- L'Analyse algébrique de M. Garnier. 591
Le Traité d'Astronomie de M. Delambre. 591

PHYSIOLOGIE.

- Observations sur les usages du Vaisseau dorsal; par M. Mar-
cel de Serres. 107, 280

JURISPRUDENCE.

Observations sur le Divorce et l'Adoption; par M. <i>Berriat-Saint-Prix.</i>	14
--	----

BEAUX-ARTS.

Parallèle de la Peinture et de la Sculpture; par M. de <i>Caylus.</i>	88
Meubles et Décorations, par Thom. <i>Hopse.</i>	388
Les Beaux-Arts de l'Ecole angloise, par John <i>Britton.</i>	589
Anatomie appliquée à la Peinture, par M. <i>Bell.</i>	589
Instruction pour la Peinture des Paysages, par <i>Alston.</i>	589
Galerie britannique de Tableaux.	589
Esquisse sur l'art des Caricatures, par J. <i>Malcolm.</i>	590

ARCHITECTURE.

Antiquités d'Architecture de la Grande-Bretagne, par John <i>Britton.</i>	580
L'Architecture civile de Vitruve, traduite par Will. <i>Wilkins.</i>	588

AGRICULTURE.

Amusemens champêtres, par B. <i>Danig.</i>	586
--	-----

VOYAGES.

Voyage pittoresque et historique de l'Espagne; par M. de <i>Laborde.</i>	507
Voyage dans le Comté de Pembroke, par Rich. <i>Fenton.</i>	582
Voyage autour de la Grande-Bretagne, par Rich. <i>Ayton.</i>	582
Voyages par l'Amérique Septentrionale; par <i>Montgomery Pike.</i>	586
Journal d'un séjour aux Indes de Madame <i>Graham.</i>	586
Voyage dans le Brésil, etc., par J. <i>Mawe.</i>	586

Voyage en Perse, en Arménie, etc., par Jam. Morier.	387
Voyage dans l'Islande, par George Steuart.	387
Voyage au Missouri, dans l'Amérique, et à l'Océan Pacifique.	387

GÉOGRAPHIE.

Recherches géographiques et critiques sur le Livre de <i>Mensura Orbis Terræ</i> ; par Dicuil; suivies du texte restitué, par M. Letronne.	180
Guide aux Places maritimes de l'Angleterre, etc.	381
L'état des Iles de Shetlande, par Edmondston.	381
Description de la côte méridionale de l'Irlande, par J. Wolds.	382
Nouvel Atlas moderne de J. Pinkerton.	387

TOPOGRAPHIE.

Nouveaux éclaircissemens sur la ville de Cularo, aujourd'hui Grenoble; par M. Champollion-Figeac.	241
Dictionnaire topographique de l'Angleterre, par N. Carlisle.	380
Tableau de la ville de Londres.	381
Anecdotes touchant les mœurs et usages de Londres, par Peller Malcolm.	384
Histoire ancienne et Description moderne de Londres, par Peller Malcolm.	384

STATISTIQUE.

Notices statistiques et politiques sur l'Irlande, par Edw. Wakefield.	384
Exposé de l'Exposé de la situation de l'Empire français; par M. d'Ivernais.	471

POLITIQUE.

Constitution française, présentée au Sénat et au Corps législatif, par S. M. Louis XVIII.	470
---	-----

Table des Matières.

477

ECONOMIE POLITIQUE.

Traité d'Economie politique; par M. *Say*. 470

DIPLOMATIQUE.

Description d'un Sceau d'or de Louis XII; par M. *Millin*: 469

HISTOIRE.

Ouvrages de John *Britton* sur les Cathédrales de l'Angleterre 581

Histoire des Anglo-Saxons, par S. *Turner*. 585

Mémoires concernant les Rois d'Espagne, et la Maison Bourbon, etc., par Will. *Coxe*. 585

Mélange d'Anecdotes historiques, par *Peller Malcolm*. 585

Notice sur la Côte-d'Or, et une Histoire de la Compagnie Africaine, par *Meredith*. 585

L'Histoire de la Chevalerie, par M. *Gassier*. 591

Essais historiques et biographiques sur Dijon; par M. *Girault*. 595

Tableau historique et pittoresque de Paris, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours; par M. ***. 418

ANTIQUITÉS.

Observations sur le Monument sépulcral de *Pompeius Campanus*; par M. *Millin*. 5

Antiquités de l'Angleterre et de l'Ecosse, par J. *Greig*. 585

Description des Tombeaux de *Pompéi*; par M. *Millin*. 597

PALEOGRAPHIE.

Explication d'une Inscription grecque. 551

Inscription latine trouvée à Jersey. 390

BIOGRAPHIE.

Notice sur la Vie et les Ecrits de Feu M. <i>Larcher</i> .	52
Lettre de M. <i>Boulard</i> , sur <i>Laharpe</i> et ses ouvrages.	148
Un Essai sur la vie de <i>Thomas Chatterton</i> .	382
Portraits des Personnages illustres de la Grande-Bretagne, par Edm. <i>Lodge</i> .	383
Mémoires sur Robert <i>Walpole</i> , par Will. <i>Coxe</i> .	385
Mémoires concernant <i>William Penn</i> , par Th. <i>Glarskon</i> .	385

NÉCROLOGIE.

<i>François Pinglin</i> .	591
<i>Savary Desbrulons</i> .	591
<i>Pierre Sonnerat</i> .	591
<i>Robert Delaunay</i> .	592
<i>Yves Baston</i> .	592
<i>Palissot</i> .	592

HISTOIRE LITTÉRAIRE.

Ouvrage de <i>Madame de Staël</i> , sur la littérature en Allemagne.	148
Histoire des Colléges, etc., attachés à l'Université d'Oxford, par Alex. <i>Chalmers</i> .	384
Histoire de l'Université de Cambridge, par George <i>Dyer</i> .	384
Précis des Travaux de l'Académie de Rouen, par M. <i>Gosse</i> .	591
<i>Memorie di Jacopo Antiquari</i> ; par M. <i>Vermiglioli</i> .	432

MÉTAPHYSIQUE.

Lettres à <i>Madame de Fronville</i> sur le Psychisme; par M. <i>Quesné</i> .	472
---	-----

Table des Matières.

479

THÉOLOGIE.

Prières d'actions de grâces, pour le Service extraordinaire qui s'est fait à Genève. 471

GRAMMAIRE.

Elémens simplifiés de la Grammaire grecque; par M. Barbier. 199

Grammaire de la Langue arabe vulgaire et littéraire; par M. Savary; augmentée de quelques Contes arabes, par M. Langlès. 204

LITTÉRATURE ARMÉNIENNE.

Lettre de M. Ingigian à M. Cirbied. 539

LITTÉRATURE ANCIENNE.

Observations sur la Latinisation des Noms propres. 370

Les Phéniciennes d'Euripide; par M. Thurot. 424

LITTÉRATURE.

Cours de Littérature de MM. Levizac et Moysart. 391

Sur les avantages, etc., de la Critique, par M. Willemain. 391

De l'Allemagne; par Madame de Staël. 438

THÉÂTRES.

Concours dramatique institué à Naples. 146

Nouvelles Collections de Pièces de théâtre anglaises. 388

Les Etats de Blois; par M. Raynouard. 472

THÉÂTRES.

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE.

Nouveau Divertissement, par M. Gardel. 159

THÉÂTRE FRANÇAIS.

L'Hôtel garni.	162
Les Etats de Blois.	164

THÉÂTRE DE L'OPÉRA COMIQUE.

Les Béarnais.	166
Angela.	392

THÉÂTRE DE L'ODÉON.

Henri IV et le Laboureur.	166
Une Nuit de la Garde nationale.	395

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

Psyché.	395
Barbanera.	394
L'Île de l'Espérance.	394

THÉÂTRE DES VARIÉTÉS.

Le Petit Joconde.	167
-------------------	-----

MÉLANGES.

Etrangers célèbres arrivés à Paris.	393
-------------------------------------	-----

Suite de la Table du Numéro.

Histoire.

Tableau historique et pittoresque de Paris, depuis les Gaulois jusqu'à nos jours; par M. ***. 418

Littérature grecque.

Les Phéniciennes d'Euripide; par M. *Thurot*. 424

Histoire littéraire.

Memorie di Jacopo Antiquari; par M. *Vermiglioli*. 452

Littérature.

De l'Allemagne; par Madame de *Stael*. 438

Minéralogie.

Tableau méthodique des espèces minérales; par M. *Lucas*. 464

Diplomatique.

Description d'un Sceau d'or de Louis XII; par M. *Millin*. 469

Politique.

Constitution française, présentée au Sénat et au Corps législatif, par S. M. Louis XVIII. 470

Economie politique.

Traité d'Economie politique; par M. *Say*. 470

Exposé de l'Exposé de la situation de l'Empire français; par M. *d'Ivernois*. 471

Théologie.

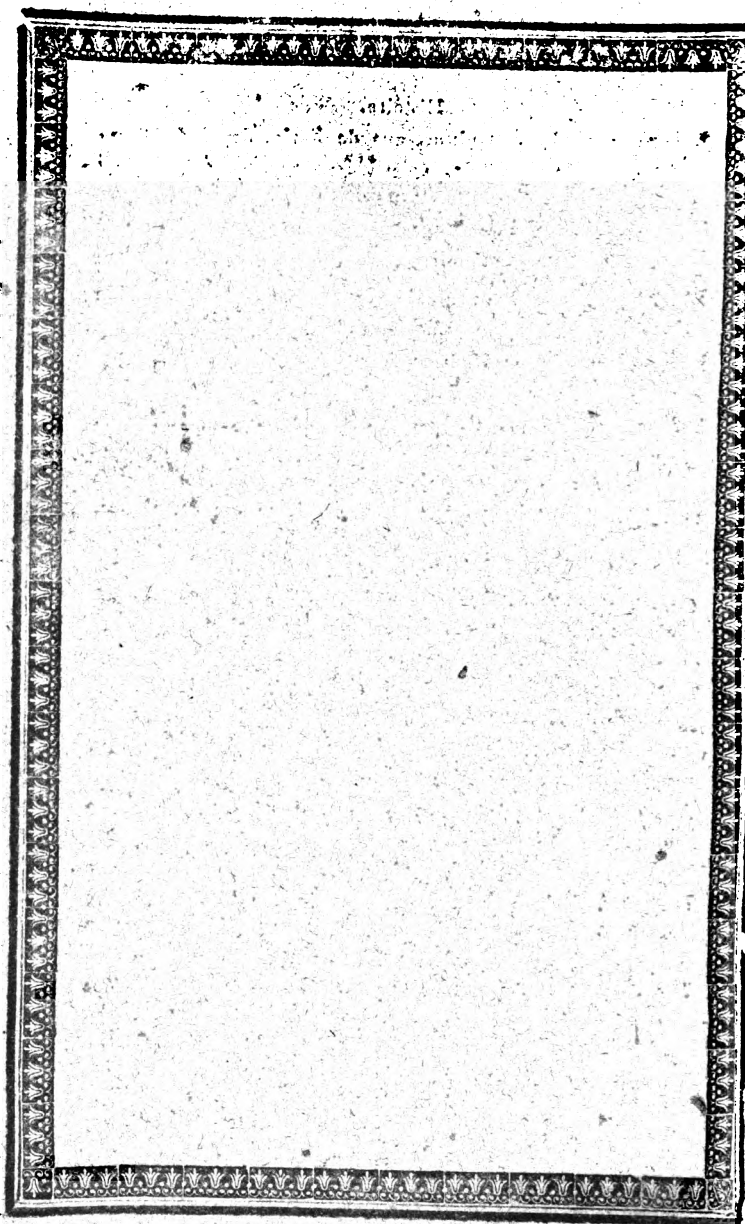
Prières d'actions de grâces, pour le Service extraordinaire qui s'est fait à Genève. 471

Métaphysique.

Lettres à Madame de Fronville sur le Psychisme; par M. *Quessé*. 472

Théâtre.

Les Etats de Blois; par M. *Raynouard*. 472



S. 8 ,

IX

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be

taken from the Building

[illegible]

form 410

